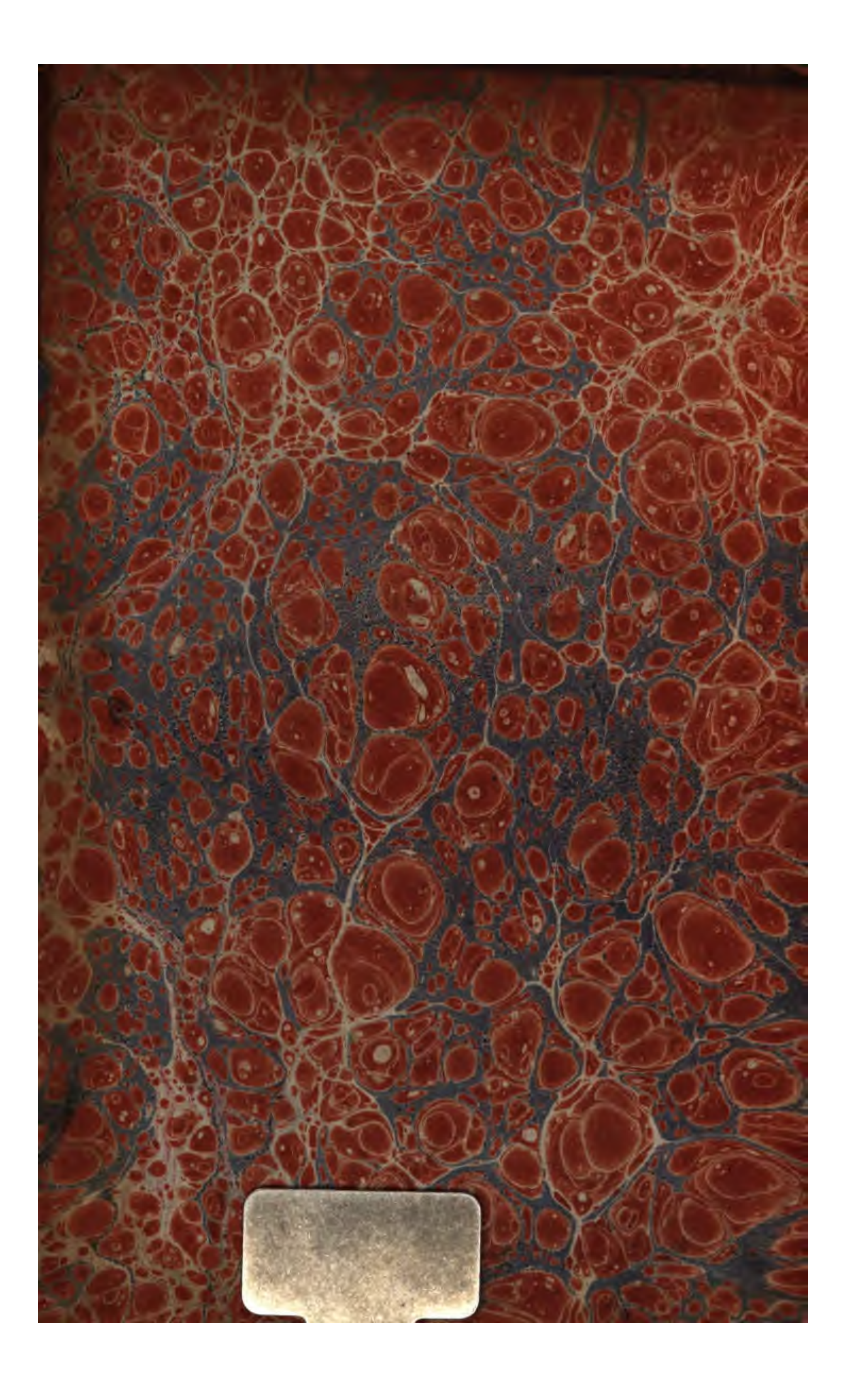
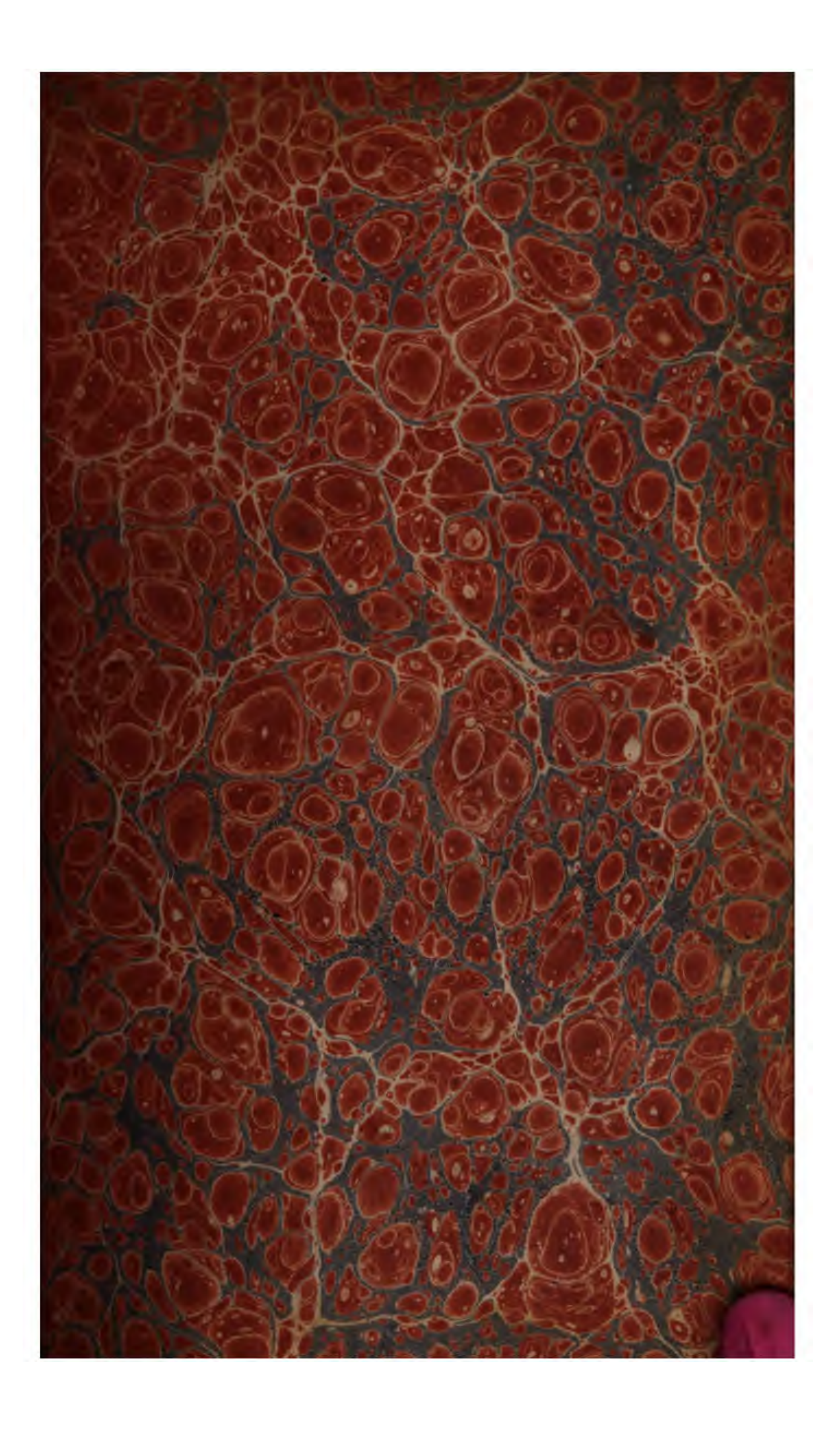








HISTOIRE LITTÉRAIRE
D'ITALIE.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

D'ITALIE,

PAR P. L. GINGUENÉ,

DE L'INSTITUT DE FRANCE.

SECONDE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE SUR LES MANUSCRITS DE L'AUTEUR, ORNÉE DE SON PORTRAIT, ET AUGMENTÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE PAR M. DAUNOU.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DES VICTOIRES, N°. 3.

M. DCCC. XXIV.


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

HISTOIRE LITTÉRAIRE

D'ITALIE.

CHAPITRE XXXII.

De *la politique en Italie au seizième siècle.*

SECTION PREMIÈRE.

Notice sur la Vie de MACHIAVEL; *Jugements divers portés sur ses Ouvrages.*

Nous avons vu la philosophie quitter ses lisières scolastiques, s'essayer à une marche indépendante, s'égarer aux premiers pas, se mieux diriger ensuite, et se rendre intelligible à tout un peuple, en lui expliquant dans sa langue ces principes de morale qui sont pour tous les mêmes, parce qu'ils embrassent les affections et les intérêts de tous. Nous l'avons vue s'étendre des intérêts particuliers et des affections privées aux règles de l'art de vivre et de réussir dans les cours, dans ces sociétés

choisies qui se forment autour des princes, où ils se délassent des travaux et des soucis du gouvernement par la fatigue des amusements et la satiété des plaisirs. Mais à cette même époque, la philosophie prétendit s'élever plus haut et donner aux princes mêmes, des directions et des conseils sur l'art de gouverner, qu'un ancien sage nomme la première et la plus grande des sciences humaines (1). Avant d'examiner comment elle y réussit, et de quels nouveaux éléments se composa la politique dont l'Italie fournit alors des modèles et des leçons, nous devons chercher à bien connaître l'homme diversement fameux qui fut, dans cette science, son premier et son plus habile maître : en suivant avec plus d'attention qu'on ne l'a fait jusqu'ici les événements de la vie de Machiavel, nous nous mettrons peut-être aussi en état de mieux apprécier son génie, ses opinions et ses ouvrages. On dit, on répète souvent que la vie des écrivains célèbres est dans leurs œuvres; l'intelligence et la clef de leurs œuvres est aussi

(1) « Or, est-ce une maxime confessée de tout le monde, que l'homme ne sauroit avoir ny acquérir une vertu ne science plus grande que la politique, c'est-à-dire l'art de sçavoir gouverner et régir une grande multitude d'hommes, comme est une grosse cité. » *Plutarque, Compar. d'Aristides et de Marcus Cato. Traduct. d'Amyot.*

quelquefois dans une connaissance plus intime et plus exacte de leur vie.

Nicolas Machiavel naquit à Florence le 3 mai 1469. Sa famille était une des plus distinguées de cette république; on en fait remonter l'origine jusqu'à ces anciens marquis de Toscane dont les possessions furent peu à peu envahies par la république naissante, vers la fin du neuvième siècle. Les *Machiavelli* devenus citoyens embrassèrent le parti des Guelfes, et furent chassés de Florence en 1260 après la célèbre défaite de Montaperti. Ils comptèrent parmi eux, depuis leur rappel, treize gonfaloniers de justice et cinquante-trois prieurs qui formoient, avec le gonfalonier, la suprême magistrature. Bernard Machiavel, père de Nicolas, était jurisconsulte; sa mère Bartholomée *Nelli* avait l'esprit cultivé, aimait la poésie, et était elle-même poëte. Leur fils ne put donc manquer de recevoir une éducation littéraire, quoiqu'il ait plu à Paul Jove de s'étonner qu'il fût parvenu à si bien écrire, sachant aussi médiocrement le latin (1). Cet historien, qu'il ne faut pas toujours croire, va plus loin; il donne pour constant et dit avoir appris de Machiavel lui-même qu'il recevait de Marcel Virgile, dont il avait été le copiste et le subordonné, les fleurs des

(1) Paul Jov. *Elogia; in Machiavello.*

langues grecque et latine, pour les insérer dans ses ouvrages (1). Algarotti a fait sentir le premier, et a prouvé, trop sérieusement peut-être, combien ce fait est invraisemblable et combien ce témoignage est suspect (2). Tiraboschi (3), et tous les écrivains sensés en ont eu la même opinion; ne nous y arrêtons donc pas.

Il est vrai que la plus profonde obscurité couvre les premières années de la jeunesse de Machiavel. On sait seulement qu'il perdit son père à l'age de seize ans, et qu'il acheva ses études sous la tutelle de sa mère. Il fut placé, dit-on, en 1494, auprès du savant Marcel Virgile (4), qui peut-être avait été son maître, et qui

(1) *Constat eum, sicuti ipse nobis fatebatur, à Marcello Virgilio, cujus et notarius et assecla publici muneris fuit, græcæ atque latinæ linguæ flores accepisse, quos scriptis suis insereret.* Idem, ibid.

(2) *Algarotti, Scienza militare del segretario Fiorentino.* Lettera XI.

(3) *Storia della Letter. Ital.* T. VII, part. I, pag. 466.

(4) Le nom de famille de ce savant, né à Florence en 1464, était *Adriani.* Il se nommait *Marcello*, et son père *Virgilio. Marcello*, selon l'usage, s'appela d'abord *Marcello di Virgilio*, et en latin *Marcellus Virgilii;* ensuite, après la mort de son père, *Marcello Virgilio* et *Marcellus Virgilius.* Il était professeur de littérature grecque et latine, et profondément versé dans ces deux langues. Il traduisit le premier, du grec en latin, avec des commentaires, les cinq

occupait un des premiers emplois de la chancellerie d'état (1); il s'y instruisit aux affaires, et quatre ans après, il obtint sur quatre concurrents la préférence pour une place de chancelier de la seconde chancellerie (2). Dès le mois suivant,

livres de Dioscorides, *de Materiâ medicâ*. Voyez *Mazzuchelli*, *Scrittori d'Ital.*, t. I, part. I, pag. 156.

(1) C'était sans doute comme copiste ou secrétaire que Machiavel fut d'abord placé auprès de lui. Paul Jove dit *Notarius et assecla*; ce dernier mot entraîne une idée de domesticité, et ne lui a été dicté que par sa haine contre Machiavel.

(2) Elle lui fut donnée par décret du grand-conseil, le 19 juin 1498, *Vita del Machiavelli*, pag. viij, en tête de la belle édition des Œuvres, Florence, 1782, 4 vol. grand in-4°. Cette date précise paraît en contradiction avec un passage formel cité par M. *Baldelli* dans son *Éloge* de Machiavel, imprimé en tête des Œuvres du même auteur, Philadelphie (Livourne), 1796, 6 vol. in-8°. *Giuliano de' Ricci*, dit-il, dans une note, *loco cit.*, pag. 39, *riporta ch' egli occupò il posto di segretario della repubblica dal 1494 al 1512*. Ce *Giuliano de' Ricci*, fils d'une fille de Machiavel, laissa sur lui des Notices qui ont été publiées par *Jacopo Gaddi*, dans son livre *de Scriptoribus*. Lugd. 1649. Mais cette contradiction n'est qu'apparente. Il est clair que *de' Ricci* prend ici pour la date de l'entrée de son grand-père au secrétariat celle à laquelle il fut placé auprès de Marcel Virgile. S'il ne fut pas secrétaire dès 1494, il fut dès lors attaché à l'une des chancelleries, et fit, à ce titre, partie des bureaux d'état. M. *Baldelli* s'est exprimé

il fut nommé secrétaire du conseil des dix, ou du gouvernement de la république. Marcel Virgile avait été élevé la même année à la place éminente de grand chancelier (*Primario Cancelliere*) (1); et ils restèrent tous deux, l'un chancelier, l'autre secrétaire, jusqu'à la révolution qui renversa le gouvernement où ils occupaient ces deux emplois.

Quoi qu'il en soit de ses obscurs commencemens, l'avancement rapide qu'obtint Machiavel, prouve que dès qu'il eut une place, il en remplit avec distinction les devoirs. La république était alors dans de continuelles agitations; les Médicis expulsés de Florence, remuaient pour y rentrer, Florence et l'Italie. Leurs intrigues troublaient la ville; un ressort monté contre

---

inexactement, sur tous ces faits, lorsqu'il a dit, pag. 38 : *Egli addestrossi agli affari come cancelliere, offizio importante della repubblica, sotto Marcello Virgilio segretario della medesima, ed insieme con lui poco dopo a su eminente posto fu innalzato.* Marcel Virgile ne fut point secrétaire de la république, et quand Machiavel fut nommé au secrétariat, Marcel était depuis plusieurs mois grand chancelier.

(1) Il succéda, en février 1498, à *Bartolommeo Scala*, mort quelques mois auparavant. *Mazzuchelli*, ubi sup. Les auteurs florentins écrivent que ce fut en février 1497, parce que l'année ne commençoit à Florence que le 25 mars. Cette manière de compter a subsisté jusqu'en 1750.

eux, quoi qu'il ne parût l'être que contre le pape, la troublait et l'avilissait. L'enthousiaste Savonarole bouleversait les esprits par ses prédications démagogiques, divisait les citoyens en pleureurs et en enragés (1), en *frateschi* et en ennemis du frère, donnait au peuple pour spectacles, dans les fêtes du carnaval, au lieu de triomphes, de chars, et de chansons joyeuses (2), de tristes momeries, des rondes fanatiques, des monceaux de livres rares, de tableaux, et d'autres productions des arts, enlevés aux propriétaires et brulés en public par des enfants (3). Machiavel était par sa position et par ses opinions politiques du parti contraire au rappel des Médicis; mais un esprit de la trempe du sien ne pouvait être du parti d'un énergumène et d'un prétendu prophète. Son œil était déja trop exercé pour ne pas démêler les ruses du déclamateur. Deux mois avant la chute de ce moine turbulent, il assistait à ses derniers sermons, et la manière dont il en rendait compte, en écrivant à un ami, prouve que si Savonarole faisait illusion à des hommes

---

(1) Les *piagnoni* ou pleureurs, étaient les partisans de Savonarole, et les *arrabiati* ceux qui lui étaient contraires. Voy. Nardi, Hist. L. II.

(2) Voy. ci-dessus, t. III, p. 503 à 569.

(3) Ibid, p. 129, 398 et 551.

de beaucoup d'esprit et de savoir (1), il ne lui en faisait aucune (2).

Les talents et la capacité du jeune secrétaire ne tardèrent pas à lui obtenir la confiance du gouvernement, qui étendit à des missions extérieures, à des légations nombreuses et importantes les fonctions du secrétariat. La première fut à la cour de France (3) en 1500, après la levée du siége de Pise. Louis XII avait prêté aux Florentins des troupes et de l'artillerie pour former ce siége. La république envoya au camp deux commissaires et son secrétaire Machiavel qui tenait la correspondance. Les Pisans négocièrent avec le roi, et gagnèrent les principaux officiers des troupes; celles-ci devaient être payées par les Florentins; un retard de la solde leur servit de prétexte; elles se débandèrent, et le siége fut levé. Le roi s'en prit aux Florentins de cette espèce d'affront fait à ses armes; ce fut pour l'apaiser et pour obtenir, s'il était possible,

---

(1) Marsile Ficin, Jean-François Pic de la Mirandole, *Girolamo Benivieni*, etc.

(2) Lettre du 4 mars 1498. *Lettere diverse; Opere*, 1796, t. V, p. 439, etc.

(3) Cette légation avait été précédée, en 1499, d'une petite mission auprès de Catherine *Sforza*, comtesse de Forli. Il ne s'agissait que de sommes dues à son fils, capitaine ou *condottiere* au service de la république. C'était une affaire plutôt qu'une négociation.

de nouveaux secours, qu'ils députèrent en France Machiavel et François *della Casa*, l'un des commissaires au camp de Pise. Pendant cette négociation, qui dura environ cinq mois, les députés suivirent la cour à Pierre-le-Moutier, à Montargis, à Melun, à Blois, à Nantes et à Tours; ils eurent plusieurs audiences du roi et de son ministre le cardinal d'Amboise; ils y mirent beaucoup de suite et d'adresse, mais ils obtinrent peu. On leur fit jusqu'à la fin les mêmes reproches, et la cour ne s'appaisa que par le remboursement des sommes que le Roi avait avancées à ses troupes.

La seconde légation de Machiavel réussit mieux; mais elle lui fait peu d'honneur, et malheureusement elle rappelle une époque qui n'est pas honteuse pour lui seul. César Borgia, fort de l'appui du pape, son père, et de l'alliance que Louis XII ne rougissait pas d'entretenir avec lui, avait usurpé la Romagne; de lâches trahisons appuyées par la force des armes l'avaient rendu maître de *Piombino*, d'Urbin, de *Camerino*. Des *Condottieri*, souverains d'autres petits états (1), après avoir servi son

(1) *Vitellozzo Vitelli*, seigneur de *Città di Castello*; François des Ursins, duc de *Gravina*, et Paul des Ursins, son frère; *Pandolfo Petrucci*, seigneur de Sienne; Jean Paul *Baglioni* de *Perugia*, et *Oliverotto da Fermo*.

ambition, la redoutaient; ils se liguèrent secrétement pour en arrêter les progrès, tandis qu'instruit de leur ligue il méditait leur perte et l'envahissement de leurs états. Les Florentins qui craignaient Borgia, recherchés par ces petits princes, préférèrent de s'attacher plus intimement à lui, et lui députèrent, en 1502, Machiavel, qui le joignit à Imola, vers le commencement d'octobre. Il ne pouvait manquer d'en être favorablement reçu; et bientôt, on voudrait en vain le dissimuler, il obtint de lui, ce qui est le plus à éviter de la part d'un tel souverain, sa confiance. En rendant compte à son gouvernement de ses progrès dans cette honteuse faveur, et des entretiens confidentiels où il est admis, il fournit à l'histoire des détails précieux sur l'âme d'un scélérat célèbre; mais il dévoile aussi la sienne; c'est cependant aller trop loin que d'affirmer comme le fait M. Roscoe (1), que les efforts réunis de ces deux grands maîtres dans l'art de nuire eurent un effet extraordinaire, et qu'ils tramèrent de concert la perte de leurs ennemis. On voit bien dans une des dépêches de Machiavel (2), que pendant une longue

---

(1) *The life and pontificate of Leon X*, etc. Chap. VI, t. I.

(2) *Legazione al duca Valentino*. Lett. X, Imola, 20 octobre.

conférence avec le duc, il n'avait rien omis pour le confirmer dans ses mauvaises dispositions contre eux; qu'il avait pris soin de lui rappeler que dans l'instant où ils se disaient ses amis, ils conspiraient contre lui, et que César avoit paru le très bien comprendre (1). Quand celui-ci eut conclu avec eux un traité qui n'était qu'un piége, un de ses premiers confidents avoua bien à Machiavel les intentions de son maître, au moins à l'égard de deux d'entre eux, et l'envoyé de Florence s'empressa d'en instruire son gouvernement (2). On le voit, il est vrai, suivre d'un œil attentif ce profond politique, ourdissant une des trâmes les plus noires dont l'histoire ait conservé le souvenir. D'Imola, il l'accompagne à Césène, quand Borgia, quoiqu'en pleine paix, s'y rend avec son armée; il l'observe, il cherche à lire dans ses secrets; mais il avoue qu'ils sont impénétrables (3), que ses premiers secrétaires même lui ont attesté qu'il ne s'ouvrait jamais de ses desseins qu'au moment de l'exécution; enfin il le suit à *Sinigaglia*, où est le dénouement de cette tragédie. Le duc introduit et honorablement reçu dans cette place par *Oliverotto*, *Vitellozzo* et les Ursins, les y

(1) *E tanto egli fu capace*, dit-il, ub. sup.

(2) *Ibidem*. Lett. XXIX.

(3) Lett. XLII. Cesène, 26 décembre.

fit arrêter et étrangler (1). La veille, il avait parlé de ce projet à Machiavel, mais sans le lui découvrir entièrement; le jour même, il le fit appeler pour se féliciter avec lui du succès (2); enfin Machiavel en instruisit la seigneurie de Florence comme d'un événement dont la république n'avait qu'à se réjouir (3). C'est beaucoup trop sans doute; mais cela ne dit point qu'il eût tramé ce complot avec le Valentinois, qui pour commettre un crime n'avait pas besoin de conseil.

Si l'on peut dire quelque chose pour la défense de Machiavel, c'est qu'il ne fit que suivre les instructions et servir les intérêts de son gouvernement; que ce gouvernement lui-même était forcé de ménager un pouvoir toujours croissant, soutenu par deux appuis tels que le roi de France et le pape; que ces hommes dont César Borgia se défit par un crime atroce, n'étaient que des brigands armés, coupables eux-mêmes de tous les crimes (4), et dont

(1) 31 décembre.

(2) Lett. XLIV, 1er janvier.

(3) *Ibidem.*

(4) Voyez, par exemple, quel monstre c'était que cet *Oliverotto da Fermo*, l'une des victimes immolées à *Sinigaglia*. Elevé par un oncle maternel à *Fermo*, qui était encore ville libre, mis par lui à l'école d'un des premiers

Florence, qu'ils avaient souvent menacée et vexée, ne pouvait que désirer la perte. Il n'en est pas moins vrai que l'homme qui peut approcher sans horreur d'un tel prince, qui le voit méditer, conduire et mettre à fin un pareil trait de scélératesse, qui ne s'enfuit pas épouvanté, qui même y applaudit, et non content d'en féliciter dans sa correspondance les magistrats de son pays, en transmet tous les détails à la postérité, dans un morceau d'histoire écrit avec le plus grand soin (1), sans y joindre le

---

condottieri de ce temps, pour apprendre le métier des armes, il ne s'y est pas plutôt instruit qu'il conçoit le projet d'asservir sa patrie, en assassinant son oncle et les autres principaux citoyens. Il écrit à cet oncle, se ménage par lui une réception amicale et honorable dans la ville, où il entre à la tête de cent hommes d'armes, et à la suite d'un repas qu'il donne, il fait massacrer son oncle et tous ses convives. Il s'empare ensuite du gouvernement, et se maintient par de nouveaux massacres. Il régnait depuis un an lorsqu'il tomba dans les piéges d'un monstre plus habile, mais non plus odieux que lui. *Vitellozzo Vitelli*, qui périt en même temps, avait été son maître en talent militaire, et, de l'aveu de Machiavel, en scélératesse. *Maestro delle virtù e sceleratezze sue*. Ainsi des autres. Voy. *Il Principe*, chap. VIII, qui a pour titre : *Di quelli che per sceleratezze sono pervenuti al principato*.

(1) *Del modo tenuto dal duca Valentino nello ammazzare Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, il signor Pagolo e il duca di Gravina Orsini*, Opere, t. III.

plus léger signe de répugnance ou de blâme; que l'homme enfin, qui ayant vu de telles œuvres, regarde celui qui les a faites comme un modèle de politique (1), en doit être lui-même un mauvais maître, et que s'il prend un jour la plume pour endoctriner les hommes d'état, malheur aux peuples dont les chefs croiront apprendre à gouverner en se nourrissant de ses leçons.

Après la mort d'Alexandre VI, et de Pie III, son successeur, qui ne le fut que peu de jours, Machiavel fut envoyé à Rome pour veiller, sous la direction du cardinal *Soderini*, aux intérêts de la république. Pendant sa mission, qui dura environ deux mois (2), il fut témoin de l'élection de Jules II il; vit son héros, César

(1) M. *Galeani Napione*, écrivain aussi pur dans sa morale qu'il a cherché à l'être dans son style, croit que Machiavel ayant été envoyé encore jeune auprès de Borgia, fut séduit par le succès qui couronnait toutes les entreprises de cet ambitieux scélérat, et que ce fut surtout à son école qu'il puisa les leçons qu'il donna ensuite lui-même. « On voit, dit-il, dans la correspondance de cette légation, quelle impression profonde un cours aussi rapide de prospérités obtenues par les moyens les plus coupables fit sur l'esprit subtil et original de cet ingénieux Florentin, que rien ne prémunissait contre de tels exemples. » *Elog. di Gio. Bottero*, Annot. XII, *Piemontesi illustri*, t. I, p. 272.

(2) Du 24 octobre au 16 décembre 1503.

Borgia, privé d'appui à la cour de ce nouveau pape qui le haïssait, lutter quelque temps contre une position difficile, succomber enfin, être arrêté à Ostie, ramené à Rome, et retenu captif dans cette capitale où son père et lui avaient régné. Florence n'ayant plus rien à craindre ni à espérer de lui, le secrétaire florentin voit sa chute avec indifférence. Un bruit se répand que le pape l'a fait jeter dans le Tibre. « Je ne l'affirme pas, écrit-il, je ne le nie pas non plus; si cela n'est pas fait, je crois bien que cela se fera (1). » Plus loin, il reconnaît enfin que ses crimes l'ont peu à peu conduit à en porter la peine, et il ajoute, avec une résignation qu'on est tenté de trouver plaisante : « Que Dieu laisse tout arriver pour le mieux (2). »

Sa seconde légation en France, en janvier 1504, n'a rien de bien remarquable. Après la défaite des Français au *Garigliano*, dans le royaume de Naples, les Florentins avaient des craintes sur lesquelles la cour de France pouvait seule les rassurer. Nicolas *Valori* y était ambassadeur de la république; et Machiavel,

(1) *Legazione alla corte di Roma.* Lett. XXIX, 26 novembre.

(2) *Vedesi che i peccati suoi lo hanno poco a poco condotto alla penitenza; che Iddio lasci seguire il meglio!* Lett. XXXI. 28 novembre.

quoiqu'envoyé pour cette affaire spéciale, y joua presque toujours le second rôle. Quatre petites missions, à Piombino, à Pérouse, à Mantoue, à Sienne, l'année suivante, sont peu dignes d'attention : celle qu'il remplit au commencement de 1506, paraît d'abord en mériter encore moins. Ce philosophe, ce politique profond y est délégué par la seigneurie pour enrôler des soldats dans les campagnes (1); mais c'était le premier pas d'une grande révolution qu'il essayait de produire dans le militaire italien, et le premier résultat d'une de ses plus heureuses pensées pour le bonheur de sa patrie. Il regardait l'usage de n'employer, pour la défendre, que des *condottieri* et des soldats étrangers, comme la cause de ses plus grands désastres. Il voulait que la république eût une milice nationale. L'abondante population des campagnes de son territoire offrait des enrôlemens faciles; mais la routine, les préjugés, les petits intérêts particuliers s'y opposaient. Ses constantes exhortations l'emportèrent; l'enrôlement dans les campagnes fut ordonné par une loi (2), et il fut lui-même chargé de la plus grande partie de cette opération importante. On

(1) *Commissione in varie parti del dominio Fiorentino.* Opere, t. IV, p. 598, et suiv.

(2) Nerli, comment., t. V, p. 99.

ne voit point d'un œil indifférent avec quelle attention, quelle patience, quelle intelligence des détails il y procède; quel soin il prend de raisonner avec ces bonnes gens, pour vaincre leurs répugnances et leurs préventions; de proportionner les levées aux moyens de chaque *pieve* ou paroisse; de lever cependant beaucoup plus d'hommes, pour en réformer ensuite une partie, et ne garder que ce qui promet de bons soldats; enfin, de séparer ou de réunir les habitans des différents villages, selon qu'il existe entre eux des antipathies ou des rapports. Deux réglements très étendus, l'un pour l'infanterie, l'autre pour la cavalerie, rédigés par lui, et publiés au nom du conseil (1), achevèrent cet utile travail, qui aurait eu les suites les plus heureuses, s'il eût été maintenu et consolidé par le temps.

Pendant une autre partie de la même année, il eut à remplir une seconde légation à la cour de Rome (2). Mais ce n'était pas à Rome que se trouvait cette cour; le pape Jules II la conduisait à une expédition militaire; il marchait

(1) *Due provvisioni per istituire milizie nazionali nella repubblica Fiorentina. Provvisione prima per le fanterie; provvisione seconda per le milizie a cavallo.* Opere, t. VI, p. 163 et suiv.

(2) *Legazione alla corte di Roma.* Opere, t. V. p. 3.

contre Bologne, pour en chasser les *Bentivoglio*, et réunir cette place au domaine du saint siége. Machiavel le suivit pendant quatre mois à Viterbe, à Orviette, à Pérouse, à Urbin, à Cesène, à Forli, à Imola. Les Florentins avaient promis d'envoyer cent hommes d'armes au saint père (1). Machiavel fut expressément chargé de louer l'expédition (2), de les représenter au pontife comme prêts à l'y seconder, et de les avertir du moment précis où ils devraient faire partir le contingent qu'ils avaient promis, ne le voulant fournir ni trop tôt, ni trop tard. Il ne manqua pas, dans sa première audience, d'assurer en leur nom, à Jules II, que cette entreprise guerrière était sainte, bonne, et vraiment digne de sa sainteté et de sa bonté (3). Louis XII finit sans doute par en avoir la même opinion, puisque, après avoir positivement promis aux *Bentivoglio* de les soutenir, il donna ordre à un corps de cinq cents lances et de trois mille fantassins de se réunir contre eux à l'armée du pape. Nos propres historiens conviennent de cette tergi-

---

(1) Sous les ordres du célèbre *Condottiere* Marc-Antoine *Colonna*.

(2) *Istruzione data*, 25 agosto 1506. *Ibidem*.

(3) *Chiamandola santa e buona e degna veramente della santità e bontà di vostra Beatitudine*. Ubi suprà, p. 7.

versation peu honorable pour notre bon roi (1). Les dépêches de Machiavel nous en révèlent des circonstances qu'ils ont ignorées, et nous montrent pendant deux mois Jules II incertain sur l'arrivée de ce secours, quoique plus de deux autres mois auparavant il en eût la promesse signée de la main du roi (2).

---

(1) Ils attribuent ce changement au cardinal d'Amboise, toujours attentif à se ménager la cour de Rome pour parvenir à la tiare. Ils disent aussi que même après que Louis XII eut promis son secours au pape, ayant appris que Jules s'était mis en marche pour Bologne, et qu'il le sommait de sa promesse, il répondit : *Le saint père rêve sans doute, ou il faut qu'il eût trop bu d'un coup lorsqu'il forma ce beau projet.* Hist. de France, par Garnier, tome. XXII, in-12, p. 59. Lisez cependant la note suivante.

(2) « Machiavel, dans la première audience, ayant témoigné au nom de son gouvernement quelques doutes sur la coopération du roi de France à l'entreprise de Bologne, le pape fit venir devant lui l'évêque de Sisteron, qui était allé en France conduire cette négociation, et lui ordonna de montrer la commission qu'il avait rapportée avec lui. Elle était signée de la main du roi. Le pape en lut lui-même deux articles relatifs aux affaires de Bologne. Dans le premier, le roi exhortait le pape à exécuter cette entreprise, et lui offrait quatre cents et jusqu'à cinq cents lances....... Dans le second, il disait qu'il ne se sentait point arrêté par ses traités précédents avec *Bentivoglio*, parce qu'il s'était engagé à le maintenir dans ses états, mais non dans ceux de l'église. Enfin, il engageait le pape à faire

A la fin de 1507, l'empereur Maximilien ayant annoncé le projet de descendre en Italie, et d'aller se faire couronner à Rome, les différents états italiens lui envoyèrent des ambassadeurs. Il voulait surtout de l'argent. Florence, qui savait être à propos économe et libérale du sien, lui députa d'abord *Francesco Vettori*, et peu de temps après Machiavel, pour porter à *Vettori* de nouvelles instructions, et pour l'aider dans cette mission que la crainte d'une libéralité hors de propos rendait délicate. Il alla par Genève et Constance jusqu'à *Bolzano* où Maximilien était alors. Là, ce ne fut pas comme en France, où le secrétaire parlait directement au roi, et recevait de lui des réponses. L'ambassadeur seul, même en présen-

---

vite, vite; cela était écrit ainsi. » Le pape lut ensuite deux lettres du roi, signées de sa main, l'une datée du mois de mai, que l'évêque de Sisteron avait apportée, et l'autre du mois d'août, où l'on était alors, et adressée à Milan, au grand-maître (Chaumont d'Amboise), auquel le roi ordonnait de faire partir les quatre ou cinq cents lances aussitôt qu'il en serait requis par l'évêque de Sisteron en personne, ou par tout autre de la part du pape. » *Legazione seconda alla corte di Roma.* Ubi suprà, pag. 9. Cette dépêche est datée du 28 août; dans toutes les suivantes, il y a de l'incertitude sur la marche des Français: ce n'est que dans celle du 5 octobre qu'elle est définitivement annoncée. *Ubi suprà*, pag. 64.

tant le nouvel envoyé, pouvait adresser la parole à l'empereur, qui ne lui répondait que par l'organe de son ministre. Les Florentins consentoient de payer jusqu'à cinquante mille ducàts ; mais ils voulaient qu'on n'en offrît d'abord en leur nom que trente mille, dont le premier terme serait compté au moment où l'empereur entrerait en Italie avec toute son armée. Ils exigeaient en retour que Maximilien garantît leur existence politique et leur liberté. L'empereur demandait quarante mille ducats, dont vingt-cinq mille comptant ; les Florentins défendaient leur argent ; les ministres de l'empereur insistaient ; les circonstances favorables ou défavorables rendaient ou les uns plus tenaces ou les autres plus exigeants. L'ambassadeur et le secrétaire suivirent pendant près de six mois à Inspruck, à Trente, et dans d'autres villes du Tyrol, cet empereur incertain dans sa marche comme dans ses projets. Les Vénitiens qui avaient d'abord refusé à Maximilien le passage sur leur territoire, et l'avaient ensuite attaqué, s'accommodèrent avec lui. L'empereur n'entra point en Italie; le traité de subside fut interrompu, mais nous verrons qu'il fut ensuite repris. Machiavel, de retour à Florence en juin 1508, fit au gouvernement un rapport sur les affaires d'Allemagne, qui est imprimé dans ses OEuvres, et qui contient des notions justes

sur l'état des choses et sur le caractère de l'empereur (1).

Pendant ces six mois passés dans une cour allemande, Machiavel put dessiner à loisir les traits dont il forma le *Tableau de l'Allemagne*, que l'on trouve aussi dans ses œuvres (2). Quant à son *Tableau de la France* (3), outre les deux voyages qu'il y avoit déjà faits, il y revint une troisième fois en 1510 (4); et il lui en eût fallu moins sans doute pour connaître à fond ce royaume. Il s'était habitué de bonne heure à observer, à comparer les faits présents avec les faits des temps anciens dont sa mémoire était remplie, à rechercher les causes, à prévoir les suites. Il était dans l'excellent usage de tout écrire, ce qui donne de la fixité aux

(1) *Rapporto di cose della Magna, fatto questo dì 17 giugno* 1508. Opere, tom. VI, pag. 148. M. Roscoe s'est trompé en parlant de ce Rapport. (The life and pontificate of Leon the tenth, chap. VIII), lorsqu'il a dit dans une note, t. II, in-4°, p. 59, que Machiavel était alors envoyé de France à Venise. Il était au contraire auprès de l'empereur.

(2) *Ritratti delle cose dell' Alamagna. Ubi suprà*, t. III.

(3) *Ritratti delle cose di Francia.* Ibidem.

(4) Ce second *Tableau* ne fut écrit qu'après son troisième voyage, puisqu'il y parle de la mort du Cardinal d'Amboise, arrivée à Lyon le 25 mai de la même année 1510. *Non si tiene*, dit-il, *adesso più tavola per nessuno dipoi morì il cardinale di Roano*. Ubi suprà.

idées, au style de l'aisance et de la clarté. A peine avait-il mis le pied dans un pays qu'il en avait mesuré la force et la faiblesse, qu'il connaissait la nature de sa constitution, les ressorts de son gouvernement, les caractères des princes et des ministres. Les dépêches de ses légations sont pleines de ces résultats d'une observation attentive et sûre. Ce que nous trouvons aujourd'hui d'inexact dans ses deux morceaux de statistique sur la France et sur l'Allemagne, est sans doute plutôt l'effet de changements arrivés depuis trois siècles, que de la légèreté ou des préventions nationales, qui empêchent souvent les meilleurs yeux de voir les objets tels qu'ils sont.

La réduction de Pise n'avait point cessé d'être l'objet de l'ambition des Florentins; ils n'en vinrent à bout, en juin 1509, qu'après avoir acheté à grands frais des rois de France et d'Espagne la permission de l'entreprendre (1). Ils divisèrent leur armée en trois camps qui bloquaient et resserraient la ville de tous côtés. Trois de leurs commissaires généraux étaient à la tête de ces trois camps; Machiavel allait de l'un à l'autre, veillant à l'exécution des mesures

(1) Nerli, *Comment.* etc., liv. V, dit qu'il leur en coûta plus de 200,000 ducats, tant pour ces deux rois que pour leurs ministres.

concertées pour la conduite du siége, au paiement exact de la solde, passant en revue les troupes, et dirigeant les commissaires par ses conseils. On leur avait recommandé de le consulter sans cesse; l'un d'eux (1) écrivait au gouvernement de Florence : « Machiavel est parti pour faire la revue dans les deux autres camps; je lui ai donné ordre de revenir ensuite ici, comme vos seigneuries me l'ont écrit; car rien ne peut m'être plus agréable que de l'avoir auprès de moi.» Après quatre mois de blocus, Pise réduite aux dernières extrémités fut contrainte d'ouvrir ses portes et de se soumettre aux Florentins. Les commissaires en eurent toute la gloire; mais Machiavel, dont les historiens ne parlent pas, avait eu la plus grande part au succès (2).

On voit ici deux souverains vendre à prix d'or la liberté d'une ville à une république ambitieuse; on voit dans une autre mission que Machiavel remplit la même année, un autre souverain faire acheter au même prix à cette république sa propre liberté. Par un traité signé

---

(1) *Antonio da Filicaja*; les deux autres étaient *Niccolò Capponi* et *Alamanno Salviati.*

(2) Voy. *Commissione al campo contro Pisa.* Opere, t V, p. 184.

à Vérone (1), Maximilien avait enfin garanti pour 40,000 ducats aux Florentins l'intégrité de leurs possessions et leur indépendance; et l'on verra bientôt quelle était la solidité de cette garantie. Cette somme devait être payée en quatre termes; le premier terme l'était déjà; Machiavel fut envoyé à Mantoue avec deux chevaux chargés d'or, payer au fondé de pouvoirs de l'empereur le second terme de 10,000 ducats de Mantoue; il avait ordre de se rendre à Vérone pour observer les mouvements de l'empereur et des Vénitiens, et pour tâcher surtout d'apprendre si Maximilien entrerait définitivement en Italie ou s'il n'y entrerait pas; définitivement il rentra dans le Tyrol, et Machiavel de retour à Florence put ajouter quelques traits de plus au caractère irrésolu et vacillant qu'il en avait déjà tracé (2).

Il repartit six mois après pour un plus long voyage, qu'il avait déjà fait deux fois. L'objet de cette troisième légation en France paroissait grave et pressant. Jules II n'avait point encore ouvertement rompu avec Louis XII; mais tout annonçait entre eux une rupture prochaine. Le pape avait envoyé quelques troupes contre Gènes qui appartenait alors au roi; Florence

(1) En séptembre 1509.

(2) Dans son *Rapporto di cose della Magna.*

toujours froissée entre ces deux puissances, n'avait pu refuser à Marc-Antoine Colonne qui commandait cette expédition pontificale, un passage sur ses terres. La république craignait que la cour de France ne fût irritée; elle y dépêcha Machiavel (1). Florence venait de perdre un puissant appui auprès du roi; le cardinal d'Amboise était mort (2); ceux qui croiraient à la gratuité de cet appui, au désintéressement du bon cardinal et à celui du ministre qui le remplaçait dans la confiance du roi, perdraient cette illusion en lisant la première dépêche du secrétaire florentin. Dix mille ducats venaient d'arriver à Lyon pour le compte du cardinal, et ne lui avaient pas encore été payés lorsqu'il mourut; mais cette somme ne fut pas perdue; elle servit à payer au chancelier Robertet et au maréchal Chaumont d'Amboise, neveu du cardinal, un à-compte sur ce qui leur avait été promis (3). Peu de temps avant l'arrivée de Machiavel en France, l'ambassadeur de Florence en était parti, sans qu'on lui eût donné un successeur; c'était un

---

(1) Juin 1510.

(2) Le 25 mai, comme on l'a dit plus haut, p. 22, note 4.

(3) *Legazione terza alla corte di Francia, Lettera I.* Opere, t. V, p. 268.

tort de plus qu'avait eu la république. Machiavel, simple légat, n'avait que son titre de secrétaire, et le roi, tout en le traitant avec bonté, lui parlait comme il ne l'eût pas fait à un ambassadeur. « Secrétaire, lui dit-il à sa première audience, je n'ai d'inimitié ni contre le pape ni contre personne; mais comme il naît tous les jours des amitiés et des inimitiés nouvelles, je veux que tes seigneurs déclarent sans délai ce qu'ils comptent faire pour moi, s'il arrivait que le pape ou quelque autre puissance attaquât ou voulût attaquer les états que je possède en Italie. Envoie-leur donc tout de suite un exprès pour que j'aie promptement leur réponse, et qu'ils me la fassent de bouche ou par écrit, comme ils voudront; car enfin je veux savoir qui est mon ami et qui est mon ennemi (1). »

Dans le cours de cette légation, Machiavel développa mieux que dans toutes les autres, ses talens de négociateur : après deux mois passés à Blois, il vit s'ouvrir à Tours le concile que Louis XII y avait assemblé contre le pape. Le nouvel ambassadeur Robert *Acciajuoli* qu'il attendait étant enfin arrivé (2), il le laissa suivre des affaires qu'il avait mises en fort bon état, mais dont la suite devait être plus funeste qu'on

(1) *Ibidem*, p. 271.

(2) Le 10 septembre.

ne pouvait alors le prévoir, et à Machiavel lui-même et à la liberté de sa patrie.

Louis XII, poussé à bout par Jules II, voulut changer en concile général son concile national de Tours. Les Florentins lui offrirent pour le siége de ce concile, la ville de Pise dont ils lui devoient la possession. Quelques cardinaux, quelques prélats s'y rendirent; mais les affaires y procédaient avec lenteur. Le pape furieux contre les Florentins les menaçait hautement; ils députèrent en poste Machiavel, non vers lui, mais vers Louis XII (1), avec ordre d'arrêter en route les cardinaux français qu'il devait rencontrer, d'obtenir d'eux qu'ils n'allassent point jusqu'à Pise, d'aller lui-même en France porter à l'ambassadeur *Acciajuoli* les instructions les plus pressantes, et de se joindre à lui pour engager le roi, ou à faire sa paix avec le pape et à dissoudre le concile, ou à transférer ailleurs cette assemblée qui les compromettait sans aucun fruit; mais les choses étaient trop avancées, et Machiavel revint sans avoir rien obtenu.

On a vu que dans toutes les légations qu'il avait remplies il ne paraissait qu'avec son titre ordinaire sans porter jamais celui d'ambassa-

(1) 10 septembre 1511. *Legazione quarta alla corte di Francia.* Ibidem, p. 333.

deur, et tantôt pour aider les ambassadeurs en titres dans des affaires difficiles, tantôt en attendant qu'un ambassadeur, parti ou rappelé, fût remplacé par un autre. Il les surpassait tous en talents et en habileté, il les égalait en naissance, mais il était pauvre, et la république n'était pas assez riche pour dispenser ses ambassadeurs de l'être. Dans ces différentes missions, les magnifiques seigneurs ne payaient pas très magnifiquement leur secrétaire; on ne lui donnait quelquefois qu'un ducat par jour pour sa dépense; il dépensait davantage, et ne demandait rien de plus (1); mais cela même ne lui était pas régulièrement payé, et l'on voit avec peine dans ses dépêches les fréquentes demandes de petites sommes d'argent auxquelles il était réduit.

Le concile de Pise s'étant ouvert, malgré tous les efforts des Florentins pour l'empêcher, ils voulurent qu'au moins il n'eût d'autre garde que leurs troupes. Avec ces troupes, ils envoyèrent, selon leur coutume, des commissaires civils, et auprès d'eux Machiavel dont

(1) Il écrivait de Vérone, le 22 novembre 1509 : *È ben vero che io spendo più che un ducato il dì, che mi è stato ordinato di salario; non dimeno come sono stato per il passato, così sarò sempre contento a tutto quello che vorranno le vostre signorie.* Ubi suprà, p. 245.

le soin principal fut de persuader aux cardinaux français de transférer ailleurs le concile (1). Il le fut enfin à Milan, mais, trop tard. Le mal était fait; le pape avait juré de punir Florence et de la soumettre aux Médicis. L'empereur qui pouvait seul les rétablir par la force des armes, avait garanti à la république sa liberté pour quarante mille ducats; il lui en demanda plus de cent mille; elle fit des difficultés; les Médicis promirent davantage; leur rétablissement fut résolu. L'armée de l'empereur, où ils étaient, entra en Toscane; Prato fut surpris et saccagé; Florence montra d'abord de la vigueur; Machiavel parcourut encore pendant les mois de mai, de juin, et même d'août 1512, plusieurs parties du territoire de la république, pour vérifier l'état des fortifications, répartir et payer les troupes (2); mais, dès les premiers jours de septembre, la faiblesse du gonfalonier *Soderini* (3), la division entre les citoyens, et

(1) *Commissione a Pisa, nel tempo del Concilio.* Ubi suprà, p. 354.

(2) *Commissione a Pisa, e in altri luoghi*, etc., ibid.

(3) C'est cette faiblesse de caractère que Machiavel caractérisa parfaitement par l'épigramme suivante, lorsque *Soderini* mourut :

La notte che morì Pier Soderini,
L'alma n'andò dell' inferno alla bocca;
E Pluto la gridò : anima sciocca,
Che inferno? va nel limbo de' Bambini.

le soulèvement du parti des Médicis, leur ouvrirent sans résistance les portes de la ville et la rentrée dans tous leurs biens et dans tout leur ancien pouvoir.

Le gouvernement fut changé; Machiavel, après quatorze ans de services utiles à sa patrie, fut d'abord destitué de son emploi et confiné ensuite, pour un an, dans l'étendue du territoire de la république, avec défense de mettre le pied dans le palais de la seigneurie (1). Ce ne fut pas là le terme, ce ne fut même que le commencement de ses malheurs. Peu de temps après, quelques républicains conspirèrent pour renverser le nouveau gouvernement, et rétablir la liberté; la conjuration fut découverte; les deux chefs (2) eurent la tête tranchée; leurs principaux complices furent jetés dans les prisons; Machiavel soupçonné d'être du nombre, sans qu'il existât contre lui aucune preuve, fut appliqué à la torture, et souffrit, comme il le dit lui-même dans une lettre, tout ce qu'on peut souffrir sans perdre la vie (3). Il n'avoua rien, soit qu'il

---

(1) Son sort fut décidé par trois décrets des 8, 10 et 17 novembre. *Vita di Niccolò Machiavelli.* Ubi suprà, p. x.

(2) *Capponi* et *Boscoli.*

(3) *E sono stato per perdere la vita, la quale Iddio e l'innocenza mia mi han salvata. Tutti gli altri mali, e di prigione e d'altro ho sopportato.* Lettre à *Giovanni Vernaccia*, Opere, 1796, t. V, p. 467. Son ami *Francesco*

eût la force de vaincre la douleur, et de garder son secret, soit qu'il fût réellement innocent

---

Vettori lui écrivait de Rome, le 15 mars : *Che quando intesi voi esser preso, subito dubitai che senza essere causa avessi ad avere tortura, come è riuscito.* Ibidem, p. 451. Il est donc constant que Machiavel fut mis à la question pour cette affaire. Paul Jove est cependant le seul historien qui en ait parlé. *Elog. doct. viror.* Nardi (*Hist. della città di Fiorenza*, l. VI.) ne fait même pas mention de Machiavel dans le récit de cette conspiration, dont il ne nomme, il est vrai, que les deux chefs; *Scipione Ammirato* (*Istor. Fiorent.* l. XXIX) ne le nomme pas non plus; *Nerli* (*Comment. de' fatti civ. di Fior.*, l. V.) dit bien qu'il fut mis dans les prisons de Florence, mais ne parle pas de la torture. Parmi les auteurs plus récents, *Fabroni* (*Leonis X vita*) nomme tous les complices, et ne parle pas de Machiavel. Roscoe (*The life and pontificate of Leon the tenth*, chap. IX) le nomme, mais ne dit rien de la torture, et se trompe en disant qu'il était *alors* secrétaire de la république; il ne l'était plus depuis près de trois mois quand la conspiration éclata. M. *Baldelli*, dans son éloge de Machiavel, déjà cité, a commis, au sujet de cette triste circonstance, quelques erreurs. Il dit, page 46 de cet Eloge, *ubi suprà*, que *Laurent de Médicis ayant pris la dictature de la république*, fit dépouiller Machiavel de ses emplois; .... que Machiavel, accusé de complicité dans la conjuration de Boscoli et de Capponi *contre le cardinal Jean de Médicis*, fut traîné dans les prisons, etc.; .... que le cardinal, devenu pape, lui fit rendre sa liberté; qu'il fut pourtant *envoyé en exil*, et qu'il supporta ce malheur comme un autre Aristide. — 1°. Ce

comme il l'affirma toujours (1). Il fut compris dans l'amnistie générale prononcée par Léon X,

---

ne fut point Laurent de Médicis, fils de Pierre et neveu du cardinal Jean, qui prit la dictature, aussitôt après le retour de sa famille; ce fut Julien, frère de Pierre et du Cardinal. 2°. Ce ne fut point nommément contre le cardinal Jean que la conspiration fut formée, ce fut contre les Médicis en général, et principalement contre Julien. 3°. Machiavel ne fut point, à proprement parler, envoyé en exil, mais seulement confiné ou relégué dans l'étendue du territoire Florentin, et il le fut avant la conspiration, et non après avoir reçu sa grâce. — *M. Corniani* (*secoli della Letter. ital.*, t. IV, pag. 79.) se trompe aussi, en disant que Machiavel fut exilé pour un an *hors de Florence*. Le palais de la seigneurie lui étoit seul interdit; mais il ne pouvoit avant un an sortir du domaine de la république. S'il eût été exilé *hors de Florence*, il n'auroit pas été impliqué dans cette conspiration. Chacune de ces erreurs est peu considérable, mais toutes ensemble prouvent combien, jusqu'à ces derniers temps, il a été difficile de connaître la vérité dans tout ce qui regarde Machiavel. Mais ce même Paul Jove, qui se trouve exact sur le fait de la torture, a commis, dans ce même endroit, des erreurs beaucoup plus graves comme nous le verrons plus bas.

(1) Dans ce passage même de sa lettre que nous venons de citer, il dit positivement que *Dieu et son innocence* lui ont seuls sauvé la vie; et c'est à un de ses élèves et de ses amis les plus intimes qu'il écrit ainsi.

Dans une lettre à Giov. Vernaccia, écrite quatre ans après la première, il dit: « Vernaccia, tu es l'un des hommes que j'estime le plus; tu viens de donner de

qui signala par cet acte de clémence son avénement à la papauté.

Machiavel, redevenu libre, n'en fut pas beaucoup plus heureux. Il était marié et père de plusieurs enfants. Son désintéressement dans l'exercice de son emploi ne lui avait permis d'y rien faire pour sa fortune; et il sortait de place, comme en sortent les honnêtes gens, aussi pauvre qu'il y étoit entré. Il chercha, dans la retraite et dans l'étude, des consolations et des moyens d'échapper du moins à l'ennui d'une vie oisive. Une maison de campagne appelée *la Strada*, auprès de *S. Casciano*, sur le chemin de Florence à Rome, faisait la plus grande partie de son médiocre patrimoine; il s'y retira. Là il passait doucement ses journées à chasser, à surveiller des coupes de bois ou d'autres travaux champêtres, à lire en se promenant, à causer, à jouer dans une auberge voisine, à disputer à haute voix avec l'hôte, avec un boucher, un

---

nouvelles preuves de talent, d'honneur et de loyauté : je suis fier de toi, puisque c'est moi qui ai formé ta jeunesse. » — Il ajoute : « Aujourd'hui je coule mes jours dans la retraite. Si tu viens près des lieux que j'habite, n'y passe pas sans me voir. Ma maison est pauvre et sans lustre à présent. Viens-y, Vernaccia, tu y trouveras le même accueil qu'au jour de sa prospérité. »

Il étoit très sensible et très bon ami; ses relations avec ce Vernaccia, avec *Guicciardini* et avec d'autres, le prouvent,

meunier, sur un mot, sur un coup, sur rien, pour donner le change à l'effervescence de sa tête, et s'étourdir sur son malheur. Le soir, retiré dans son cabinet avec ses livres, il devenait un autre homme, ou plutôt il redevenait lui-même; il lisait et méditait les anciens; il s'occupait de la composition d'un ouvrage qui pût être utile et agréable aux nouveaux maîtres de Florence et le remettre en faveur auprès d'eux : on n'est plus réduit à former des conjectures sur le but qu'il se proposait; une lettre de lui, long-temps inconnue, retrouvée enfin, réimprimée plusieurs fois depuis peu d'années en Italie, et d'où ces détails sont tirés, a mis fin aux hypothèses et montre à nu la vérité (1).

(1) Cette lettre fut écrite le 10 décembre 1513 à *Francesco Vettori*, le même avec qui Machiavel avait passé six mois à la suite de l'empereur, et qui était alors ambassadeur à Rome. Elle s'est conservée dans deux manuscrits authentiques, l'un appartenant à un ancien évêque de *Pistoja*, du nom de *Ricci*, et descendant du gendre de Machiavel; l'autre existant à Rome, dans la bibliothèque *Barberini*. M. *Ridolfi* l'a fait imprimer le premier, en 1810, à Milan, d'après une copie exactement conforme; l'habile typographe *Mussi* l'a insérée dans celle qu'il a donnée des Œuvres de Machiavel, à Milan, 6 vol. in-4°, 1812; les éditeurs de la Collection des auteurs classiques l'ont aussi recueillie; enfin elle a eté réimprimée avec des notes, dans le *Journal Encyclopédique* de Florence, t. IV, janvier, 1812.

« Le soir venu (1), écrivoit-il à un ami, je me retire à la maison, j'entre dans mon cabinet; je

---

(1) Il n'est pas inutile de se rappeler qu'à la date de cette lettre, le 10 décembre, le soir vient de bonne heure, et lessoirées sont fort longues.

Voici la traduction de la première partie de cette lettre, dont la seconde partie seule est traduite dans le texte de ce chapitre.

« *Tarde non furon mai grazie divine.* Je dis cela parce que le long espace de temps que vous avez été sans m'écrire, me faisait croire que j'avais, non pas perdu, mais égaré vos bonnes grâces, et je ne savais quelle en pouvait être la cause. Je m'arrêtais peu à toutes celles qui me venaient dans l'esprit, sinon lorsque je venais à penser que ce qui vous empêchait de m'écrire était peut-être qu'on vous avait mandé que je n'étais pas bon ménager de vos lettres. Je savais, cependant, qu'à l'exception de Philippe (*a*) et de Paul, je ne les avais fait voir à personne. Votre dernière, du 23 du mois passé me rassure. J'y vois, avec le plus grand plaisir, le bon ordre et le calme d'esprit avec lesquels vous exercez votre emploi. Je vous exhorte à continuer de même; car celui qui abandonne ses aises pour celles d'autrui perd les siennes, et les autres ne lui en savent aucun gré. Puisque la fortune veut tout faire, il faut la laisser agir, rester tranquille, ne point l'importuner, et attendre qu'elle veuille bien laisser faire quelque chose aux hommes. Alors, vous pourrez vous donner plus de peine, surveiller davantage les affaires; et moi je pourrai partir de ma campagne, et vous dire *me voici.* En attendant, voulant vous rendre la

(*a*) Le même Philippe dont il est question dans la dernière partie de cette lettre. Voyez p. 40 et 42.

me dépouille, à la porte, de cet habit villageois couvert d'ordure et de boue; je mets des habits

---

pareille, je ne puis mieux faire dans cette lettre que de vous dire qu'elle est ma vie; et si vous jugez qu'elle soit bonne à échanger avec la vôtre, je me trouverai heureux de continuer de vivre ainsi.

Je suis donc à ma campagne (a), et depuis mes dernières infortunes (b), je n'ai pas été à Florence, à les mettre tous ensemble, vingt jours entiers. Jusqu'à présent, j'ai chassé aux grives. Je me levais avant le jour; je dressais mes gluaux; j'allais de plus avec un gros paquet de cages sur le dos, qui me donnaient l'air de Geta quand il revient du port, chargé des livres d'Amphitrion (c). Je prenais au moins deux et au plus sept grives. J'ai passé ainsi tout le mois de septembre. Quoique ce divertissement fût commun et bizarre, j'en ai eu du regret quand il m'a manqué. Je vous dirai la vie que j'ai menée depuis. Je me lève avec le soleil; je vais dans un bois que je fais couper; j'y reste deux heures à revoir l'ouvrage qu'on a fait la veille, et à passer le temps avec ces bûcherons, qui ont toujours quelque maille à partir ou entre eux ou avec leurs voisins. Au sujet de ce bois, j'aurais à vous dire un millier de belles choses qui me sont arrivées avec Frosino, avec Pauzano et avec d'autres qui en voulaient avoir (d). Frosino, particulière-

(a) Auprès de S. Casciano, et qui appartient maintenant, par hérédité, à la maison Rangoni de Modène.

(b) La prison et la torture, après la découverte de la conspiration contre les Médicis, en 1512.

(c) Cela n'est pas clair, et se rapporte à une comédie que je ne connois pas.

(d) On prétend, dans une des notes jointes à cette lettre, que tout ce qui est dit de ce bois est mystérieux et allégorique, parce que, dit-on, si cela devait être pris dans le sens propre,

de ville et de cour, et vêtu convenablement; j'entre dans les cours antiques de ces hommes

---

ment, en envoya chercher une certaine quantité sans me rien dire, et il prétendit me retenir sur le paiement dix livres qu'il disait m'avoir gagnées au jeu, il y a quatre ans, chez *Antonio Guicciardini*. Je commençai à faire le diable; je voulais accuser comme voleur le voiturier qui était allé au bois. G. Machiavel s'entremêla de cette affaire, et nous mit d'accord. *Battista Guicciardini*, *Filippo Ginori*, *Tommaso del Bene*, et quelques autres de nos concitoyens, tandis que ce vent du nord soufflait, m'en ont pris chacun une mesure. Je la promis à tous, et j'en envoyai une à Thomas, dont une moitié est allée à Florence, parce qu'il se trouva là pour la recevoir, lui, sa femme, sa domestique et ses enfants. Cela ressemblait au boucher *Gaburro*, quand il se met le jeudi à bâtonner un bœuf avec ses garçons. Voyant donc qu'il n'y avait point de profit à y faire, j'ai dit aux autres que je n'avais plus de bois; ils en ont

Machiavel s'arrêterait trop à une chose de peu d'importance, et même tout-à-fait inepte. Mais quelle allégorie pourrait-on y voir, si ce n'était peut-être quelques rendez-vous où il se trouvait avec des Florentins de la faction opposée aux Médicis, et quelques circonstances politiques exprimées dans une espèce d'argot? mais ce n'était qu'avec des gens du même parti qu'il eût pu employer ce langage convenu, et entrer dans ces sortes de détails. Or, l'ambassadeur *Francesco Vettori*, à qui cette lettre est adressée, à Rome, était entièrement dévoué aux Médicis, ce qui suffit pour rendre cette supposition tout-à-fait invraisemblable. Il est très naturel, au contraire que Machiavel décrive avec une sorte de complaisance les petits objets dont il s'occupe à la campagne. Cela s'accorde avec le paragraphe suivant, auquel on ne cherche cependant pas de sens allégorique. On peut même penser qu'il n'étoit pas fâché qu'on sût à Rome, après ce qui lui était arrivé, qu'il n'étoit occupé d'autre chose que de passe-temps champêtres et d'études dont il voulait offrir les résultats aux Médicis.

de l'antiquité. Reçu d'eux avec bienveillance, je me repais de cette nourriture qui seule me convient, et pour laquelle je suis né. Je ne rougis

---

tous fait grise mine, et en particulier Baptiste, qui compte ceci parmi ses mésaventures d'homme d'état.

Sorti du bois, je m'en vais à une fontaine, et de là à l'endroit où sont mes gluaux, avec un livre, ou Dante, ou Pétrarque, ou quelqu'un de ces poëtes du second ordre, comme Tibulle, Ovide, et autres semblables. Je lis ces descriptions de leurs passions amoureuses, et ces peintures de leurs amours; je me rappelle les miens, et je jouis quelques moments de ces pensées. Je me rends ensuite sur le chemin, près de l'auberge; j'adresse la parole aux passants; je leur demande des nouvelles de leur pays; j'apprends d'eux différentes choses, et j'observe différents goûts et diverses fantaisies des hommes. Sur ces entrefaites, arrive l'heure du dîner. Je viens me nourrir avec mes gens des aliments que ma pauvre campagne et mon chétif patrimoine produisent. Après le repas, je retourne à l'auberge; j'y trouve ordinairement réunis l'hôte, un boucher, un meunier, un chaufournier. Je me mets à leur niveau le reste du jour; nous jouons aux cartes (a), au tric-trac (b). Il s'élève entre nous mille disputes, mille querelles accompagnées d'injures; il s'agit le plus souvent de gagner ou de perdre un sou, et pourtant on nous entend crier jusques de S. Casciano. En m'enfonçant ainsi dans cette vie ignoble, j'appaise l'effervescence de ma tête, et je donne carrière à la malignité de ma fortune, satisfait qu'elle me foule ainsi aux pieds, pour voir si à la fin elle n'en aura pas quelque honte.

(a) *A cricca.*

(b) Ce n'est pas ce que nous appelons ainsi en France, mais un jeu plus commun, qui fait à peu près le même bruit.

donc point de m'entretenir avec eux, et de les interroger sur les motifs de leurs actions. Ils ont assez de bonté pour me répondre, et pendant quatre heures de temps, je n'éprouve aucun ennui, j'oublie toutes mes peines, je ne crains ni la pauvreté ni la mort. Je me transporte tout entier au milieu d'eux, et comme Dante a fort bien dit qu'*on n'acquiert de science qu'en retenant ce qu'on a entendu*, j'ai noté et mis à part les fruits que j'ai pu tirer de leur conversation, et j'en ai composé un petit ouvrage *sur les principautés* (1), où je m'enfonce autant qu'il m'est possible dans la méditation de ce sujet. J'examine ce que c'est que principauté, combien il y en a d'espèces, comment on les acquiert, comment on s'y maintient, comment on les perd; si jamais aucune de mes rêveries vous a plu, celle-ci ne doit pas vous déplaire. Elle devrait être agréable à un prince, et surtout à un nouveau prince. C'est pourquoi je l'adresse à Julien-le-Magnifique (2). Philippe *Casavecchia* l'a vue; il pourra vous rendre compte, et de la chose en elle-même, et des entretiens que nous avons eus à ce sujet; je

(1) *De Principatibus.* Il l'intitula ensuite, *del Principe.*

(2) Frère de Léon X, à qui fut d'abord confié le gouvernement de Florence, comme on l'a dit plus haut.

m'occupe cependant encore à augmenter cet ouvrage, et à le polir.

» Vous voudriez que je quittasse la position où je suis, et que j'allasse jouir avec vous de la vôtre : je le ferai quoi qu'il arrive; mais je suis retenu en ce moment par certaines affaires que j'aurai finies dans six semaines : ce qui me rend un peu incertain, c'est que les *Soderini* sont où vous êtes (1). Si j'y allais moi-même, je serais forcé de les voir, de leur parler. Je craindrais qu'à mon retour, croyant descendre de cheval chez moi, je ne descendisse à la prison. Car, quoique ce gouvernement ait de très bons fondements et une grande sûreté, c'est pourtant un gouvernement nouveau, et par conséquent soupçonneux, et on ne manque pas de gens qui font les entendus, et qui, pour paraître des docteurs, feraient faire bonne chère à d'autres, et me laisseraient payer l'écot (2). Garantissez-moi, je vous prie, de cette crainte, et j'irai certainement vous trouver au temps que je vous ai dit.

---

(1) Pierre *Soderini*, gonfalonier de justice à Florence, lors de la dernière révolution, avait été exilé à Raguse. Léon X, aussitôt après son exaltation, lui avait permis de venir s'établir à Rome, avec le cardinal *Sodérini*, son frère.

(2) *Metterebbono altri a scotta e lascerebbono il pensiero a me.* On ne sait le plus souvent comment rendre ces *modi di dire*.

» Dans mes entretiens avec Philippe (1), au sujet de mon ouvrage, nous avons examiné lequel vaut mieux que je le dédie ou que je ne le dédie pas (2); et en supposant que je le dédie, s'il faut que je le porte moi-même, ou que je vous l'envoie (3). Ne le dédiant pas, je crains non seulement que Julien ne le lise, mais qu'un autre ne s'en fasse honneur auprès de lui. C'est la nécessité qui me force à le dédier, c'est elle qui me pousse; je me consume, et ne puis rester long-tems comme je suis sans tomber dans un état de pauvreté qui m'exposerait au mépris. Ensuite je voudrais que ces seigneurs de Médicis commençassent à se servir de moi, dussent-ils m'employer d'abord aux choses les plus communes (4); car si je ne parvenais pas à me les

(1) Selon une des notes sur cette lettre, dans le Journal Encyclopédique de Florence, il faut entendre ici Philippe *Strozzi*, ami de *Vettori* et de Machiavel; mais il est plus naturel d'y reconnoître ce même Philippe *Casavecchia* qu'il dit, plus haut, avoir vu son ouvrage, et être en état d'en rendre compte à *Vettori*. En parlant de lui pour la seconde fois, il ne le désigne que par son prénom; il n'eût pas manqué d'y ajouter son nom, si c'eût été un autre Philippe.

(2) Il entend par *donner*, dédier et présenter son livre.

(3) Julien de Médicis, à qui il voulait le dédier, était à Rome.

(4) Littéralement, dussent-ils commencer par me faire

rendre favorables, je m'en ferais ensuite un reproche. A l'égard de cet ouvrage, si on le lisait, on verrait que ces quinze ans que j'ai passés à étudier l'art du gouvernement, je ne les ai pas employés à dormir et à jouer; et l'on devrait aimer à se servir d'un homme qui a acquis aux dépens d'autrui une si grande expérience. On ne devrait pas non plus douter de ma fidélité; ayant toujours gardé ma foi, je ne dois pas apprendre maintenant à la rompre; celui qui a été fidèle et honnête homme pendant quarante-trois ans que j'ai aujourd'hui, ne doit jamais pouvoir changer de nature, et j'ai pour garant de ma probité et de ma foi, ma pauvreté. Je voudrais donc que vous m'écrivissiez quelle est votre opinion sur cette affaire. »

Cette lettre n'a certainement besoin ni d'explication ni de commentaire; et quand nous aurons à juger le Traité du Prince, nous pourrons nous dispenser du moins de rechercher, comme tant d'autres l'ont fait, quelles furent en l'écrivant les intentions de l'auteur. C'était un homme libre dont les intentions dans cette circonstance furent cependant serviles, et un honnête homme qui croyait, d'après les mœurs et les

---

tourner une pierre. *Se dovessero incominciare a farmi voltare un sasso* : c'est encore un *modo di dire* pour exprimer le plus chétif ouvrage, ou quelque mince besogne que ce soit.

événements de son pays et de son siècle, pouvoir exclure la morale du gouvernement des États.

Julien de Médicis ne resta point à la tête de celui de Florence; il fut remplacé, vers ce temps-là même, par le jeune Laurent son neveu, et ce fut à Laurent que Machiavel adressa la dédicace qu'il avoit destinée à Julien; il n'en retira aucun fruit. Quelque opinion que Laurent eût de son livre, soit que l'instinct de la tyrannie, qui était très-fort en lui, lui donnât de l'aversion pour un homme qui en connaissait trop bien les secrets, soit qu'il haït en Machiavel l'ancien secrétaire de la république, ou que cette aversion lui fût inspirée par un certain *Goro de Pistoja*, son secrétaire, homme tout puissant auprès de lui, et qui était sous son nom le véritable maître de Florence, il laissa Machiavel dans un profond oubli, et mourut en 1519, sans avoir récompensé son travail, et sans s'être soucié de ses services.

Pendant ces six années l'homme de génie ne se manqua point à lui-même; il trouva en soi des ressources contre le malheur. Il montra dans des compositions plaisantes l'originalité de son esprit, et dans des ouvrages graves sa profondeur. *La Mandragore* fut écrite à cette triste époque (1), et sans doute aussi *la Clitie*:

(1) Il fit indubitablement cette comédie après sa disgrâce, puisqu'il parle, dans son prologue, de l'oubli où on le

il se livrait en même temps à des méditations et à des travaux plus dignes de lui, si cependant un chef-d'œuvre, dans quelque genre qu'il soit, est indigne d'un grand homme. La société ou l'Académie philosophique des Jardins *Rucellai*, subsistait toujours; le jeune Cosme *Rucellai*, qui en était devenu le patron par la mort prématurée de son père, était infirme des suites d'une maladie qu'il avait eue dès sa première jeunesse, et dont il avait été mal guéri. Il ne pouvait marcher, et se faisait traîner en brouette, ou porter en litière dans ses magnifiques jardins, où ses amis et les compagnons de ses études venaient s'entretenir avec lui.

Ils aimaient tous les lettres, mais ils aimaient aussi la liberté, et leurs entretiens ne roulaient pas moins sur la politique que sur la littérature. Ils y appelèrent Machiavel, que ses emplois, son expérience, ses grands talens et ses opinions républicaines leur recommandaient également. L'ancienne Rome et les historiens romains qui étaient l'objet habituel de ses études, l'étaient

laisse, et du prix de ses travaux qu'on lui refuse. Voyez ci-dessus, t. VI, p. 222 et 223. Ce fut aussi avant 1515, puisque cette année-là même, Léon X, passant à Florence, y voulut revoir jouer *la Mandragore*, qu'il avait déjà fait représenter à Rome devant lui. Voy. *ibidem*, p. 279 et 280.

aussi de ses conversations. Ces jeunes gens l'aimaient et l'écoutaient comme un maître. *Rucellai* et *Buondelmonti* s'attachèrent sur-tout intimement à lui. Ils étaient riches, et dans sa mauvaise fortune, ils savaient lui faire accepter des secours en échange de ses leçons (1). Ce furent eux qui l'engagèrent à écrire ses *Discours sur Tite-Live* (2), où il ne fit peut-être que recueillir et mettre en ordre les réflexions qu'il avait faites, et les explications qu'il avait données à ses jeunes amis (3). En leur dédiant

(1) *Jacopo Nardi*, *Istoria della città di Fiorenza*, l. VII. Lyon, 1582, in-4°, p. 177, *verso*.

(2) *Filippo de' Nerli*, *Commentari de' fatti civili di Firenze*, etc., l. VII.

(3) Il paraîtrait, d'après plusieurs passages des *Discours*, qu'ils furent composés avant le *Prince*, puisqu'il s'y trouve cité. Voy. l. II. c. I, vers la fin, l. III. c. XLII, à la fin. Mais le chap. II du *Prince* commence par ces mots : *Io lascerò in dietro il ragionare delle repubbliche, perchè altra volta ne ragionai a lungo*, ce qui ne peut s'entendre que de ce qu'il en a dit dans ses *Discours*. Il renvoie encore dans un autre endroit du *Prince*, que je ne retrouve pas en ce moment, à ce qu'il a dit ailleurs des républiques ; et c'est toujours aux *Discours sur Tite-Live* qu'il faut rapporter ce renvoi. Il est probable qu'il travaillait aux deux ouvrages en même temps, et que les ayant ensemble sous les mains, il renvoyait de l'un à l'autre, pour ne se pas répéter.

M. Baldelli s'est trompé lorsqu'il a dit dans son Eloge de Machiavel, *ubi suprà*, page 10, que ces Discours furent

cet ouvrage, regardé comme le meilleur des siens, il leur parla de leurs bienfaits sans fausse honte, et de sa reconnaissance sans exagération (1). Il tint le même langage à *Lorenzo Strozzi*, en lui dédiant, quelques années après, son *Traité de l'Art de la Guerre* (2), nouveau fruit de ses méditations sur les historiens de Rome, et nouveau résultat des libres et savantes conférences tenues dans les jardins *Rucellai*. Enfin ce fut encore à *Buondelmonti* et à Louis *Alamanni* qu'il adressa la vie de *Castruccio Castracani*, l'un de ses meilleurs morceaux d'histoire, mais aussi l'un de ceux qui peuvent

---

faits pour l'instruction des jeunes Florentins les plus distingués, *lorsque Florence eut recouvré sa liberté*. Ce fut au contraire lorsqu'elle l'eut perdue, c'est-à-dire après la révolution de 1512. Plusieurs endroits de l'ouvrage même le prouvent, entre autres un passage du ch. II, l. I, où l'auteur cite en exemple les suites de la prise de Prato, en 1512, et un autre du ch. XLVII, du même livre, où il parle de ce qui arriva en 1514.

(1) *Io vi mando un presente, il quale se non corrisponde agli obblighi ch'io ho con voi, è tale senza dubbio, quale ha potuto Niccolò Machiavelli, mandarvi maggiore.* Et plus bas : *Sì perchè facendo questo mi pare aver mostro qualche gratitudine de' beneficj ricevuti*, etc.

(2) *Le quali (mie fatiche) a voi mando, sì per dimostrarmi grato, ancora che la mia possibilità non vi aggiunga, de' beneficj che ho ricevute da voi*, etc.

le mieux éclairer sur la nature de sa politique et sur le fond de sa doctrine.

Cependant, le pouvoir qui pesait sur Florence en feignant de respecter encore sa liberté, et qui tenait Machiavel dans cet état d'inactivité politique et d'oppression, passa en d'autres mains. Laurent, ce peu digne objet de toutes les complaisances de Léon X, mourut; le pape lui donna pour successeur, dans l'administration de la république, le cardinal Jules de Médicis (1); incertain de la forme définitive qu'il donnerait au gouvernement de Florence, il se rappela enfin Machiavel, sa capacité, sa profonde connaissance des affaires et des intérêts de sa patrie. Il se souvint que dans une circonstance grave, l'ayant fait consulter, cinq ans auparavant (2), par l'ambassadeur de Florence à Rome (3), il en avait reçu les plus sages conseils, et il résolut de le consulter encore. La réponse que fit Machiavel au saint-père nous a été conservée (4); c'est un mémoire

(1) Voy. ci-dessus, t. IV, pag. 35.

(2) En décembre 1514.

(3) *Francesco Vettori.* Il s'agissait de la conduite que le pape devait tenir avec la France. Voy. les Lettres de *Vettori* et de Machiavel parmi les *Lettere diverse*, *Opere*, 1796, t. V.

(4) *Discorso sopra il riformar lo stato di Firenze fatto ad istanza del papa Leone X.* Ibidem, t. VI.

plein de sens et d'adresse, où il ne dit pas franchement tout ce qu'il pense et tout ce qu'il désire, mais où il le laisse voir. Montrer par l'exposition du passé les inconvenients d'un gouvernement mixte, et la nécessité de choisir entre le pouvoir d'un seul *il principato*, et la république; présenter l'établissement du pouvoir d'un seul dans un état gouverné en république, et celui d'une république là où existerait le pouvoir d'un seul, comme une chose non seulement difficile, mais barbare et indigne d'un homme qui veut être regardé comme bon et humain (1); en conclure qu'il ne peut donc être question que des moyens de fonder solidement à Florence une république; donner le plan d'une nouvelle constitution, telle que durant la vie du pape et du cardinal,

(1) Il fonde cette opinion sur l'idée qu'il règne dans une monarchie une grande inégalité entre les citoyens, et dans une république une égalité parfaite; qu'il faudroit, dans l'une, détruire toute la noblesse et la réduire à l'égalité avec les autres citoyens, et dans l'autre, créer une noblesse, des seigneurs de terres et de châteaux qui, conjointement avec le prince, pussent, par leurs armes et par leur union entre eux, tenir dans l'oppression la ville et tout le pays: *tenessino........ suffocata la città e tutta la provincia.* Il cite pour exemple de la nécessité de cette force intermédiaire entre le monarque et le peuple, la France, *où les gentilshommes dominent le peuple, les princes les gentilshommes, et le roi les princes.*

ils en restassent les chefs, et qu'elle formât une véritable monarchie (1); mais qu'après leur mort, elle restât, sans aucun changement, toute républicaine; terminer enfin en présentant au souverain qui l'interroge, comme la plus grande gloire que les hommes puissent acquérir, celle d'avoir réformé par de bonnes institutions les royaumes et les républiques, c'était parler intelligiblement, si Léon X eût voulu entendre; mais il ne fut point tenté de cette gloire, et les choses restèrent sur le même pied à Florence après la consultation de Machiavel, et lui dans la même inaction qu'auparavant.

Il en sortit en 1521, par une mission d'un genre singulier; ce fut le cardinal Jules qui la lui fit donner par les magistrats de Florence. Les frères mineurs étoient assemblés en chapitre

(1) Il fallait pour cela que la république conservât ses magistratures et l'élection de ses magistrats, mais que cependant les magistrats fussent toujours du choix des Médicis. Le moyen le plus sûr pour y parvenir était d'altérer et de falsifier les scrutins, et Machiavel donne au pape simplement et franchement ce conseil, tant il était habitué à séparer de la politique la morale et la probité. *E perchè gli vostri amici fussino certi andando a partito nel consiglio d'essere imborsati, deputasse vostra santità otto accoppiatori che stando al secreto potessino dare il partito a chì e' volessino, e non lo potessino torre ad alcuno*, etc. Dira-t-on aussi que c'était une ironie, ou qu'il tendait un piége à Léon X?

à Carpi dans le duché de Modène. Il s'agissait d'obtenir d'eux que le domaine de la république fît, dans leur ordre, une province à part, séparée du reste de la Toscane. Machiavel fut chargé de cette négociation. Peu de jours après son arrivée à Carpi, il reçut des consuls de l'un des arts (1) la commission de procurer à l'église métropolitaine de Florence un bon prédicateur pour le carême suivant. Il traita sérieusement, même cette dernière affaire; mais il en écrivait avec moins de gravité à son ami François *Guicciardini*, le célèbre historien, qui était alors gouverneur de Modène. *Guicciardini* lui répondait de même, et cela fit entre ces deux hommes supérieurs le sujet d'une correspondance fort gaie (2). Machiavel signait au bas de ses lettres : *Nicolaus Maclavellus*, *orator pro republicâ Florentinâ*, *ad Fratres minores*. « Cette mission, lui répondait son ami, ne sera pas sans fruit pour vous, vous en aurez sans doute profité pour étudier à fond le gouvernement des capucins. Quand je lis vos titres d'ambassadeur de républiques et de frères mineurs, lui écrivait-il encore, et que je considère avec combien de rois, de ducs et de princes vous avez négocié dans d'autres temps, je me

(1) *I Consoli dell'arte della Lana.*
(2) Voy. *Lettere diverse*, Opere, 1797, t. V.

ressouviens de Lysander qui, après tant de victoires et de trophées, fut chargé de distribuer la viande à ces mêmes soldats qu'il avait commandés avec tant de gloire (1). »

En 1522, après la mort de Léon X, lorsqu'une conspiration tramée à Florence, contre le cardinal Jules, fut découverte et punie; malgré les liaisons intimes que Machiavel avait eues avec plusieurs des complices, et le peu de soin qu'il avait toujours pris de cacher ses sentiments républicains, il paraît constant qu'il ne fut point inquiété (2). Il était dès lors occupé de son *Histoire de Florence*, que le cardinal Jules lui avait ordonné d'écrire (3). Deux ans

---

(1) *Ubi suprà*, p. 509. Voy. Plutarque, *in Lysandro*.

(2) Nardi est le seul historien qui dise qu'il ne fut pas exempt du soupçon, *non fu senza imputatione*, d'avoir eu part au complot de ces jeunes gens. *Istor. Fiorent.*, l. VII, *ubi suprà*, p. 177, *verso*. Paul Jove, *loc. cit.*, va, il est vrai, jusqu'à dire qu'il en fut regardé comme l'auteur (*architectus*); mais on verra dans la note suivante quelle foi mérite cette assertion.

(3) C'est à ce sujet, et au sujet de la conspiration contre le cardinal Jules, que Paul Jove a tout brouillé comme à dessein. Les Médicis donnèrent, selon lui, l'Histoire de Florence à écrire à Machiavel, avec une pension annuelle, pour adoucir le chagrin que lui causait la torture où il avait été mis; mais il eut peine à réprimer la haine qu'il en conservait, et comme il ne cessait de louer, dans ses discours et dans ses écrits, les Brutus et les Cassius, il fut

après, il était fort avancé, et se trouvait arrêté par des circonstances délicates sur lesquelles il écrivait à *Guicciardini* qu'il aurait eu besoin de ses conseils (1). Enfin en 1525, il en acheva la première partie, divisée en huit livres, et qui s'étend jusqu'à la mort de Laurent-le-Magnifique. Depuis deux ans, le cardinal Jules était devenu le pape Clément VII; Machiavel lui alla présenter son ouvrage (2); il n'en reçut qu'une

regardé comme l'auteur de la conjuration dans laquelle le poëte *da Diaceto* (*Ajacetus*) et *Alamanni* (le militaire et non le poëte), payèrent de leur tête le projet criminel qu'ils avaient conçu. P. Jov. *Elog. doctor. viror.* 1°. Il se passa dix ans entre la conspiration pour laquelle Machiavel avait été mis à la torture, et la commission d'écrire l'Histoire qui lui fut donnée par Clément VII; c'eût été songer un peu tard à le consoler de cette disgrâce. 2°. Il est tellement faux qu'il fût regardé comme l'auteur de la conspiration de 1522, qu'il ne fût même pas, quoi qu'en dise *Nardi*, soupçonné d'en être complice. Nous verrons encore bientôt d'autres fautes de l'évêque de *Nocera*, dans ce même article, l'un des plus remplis d'erreurs grossières qu'il ait jamais écrit.

(1) *Lettere diverse*, *ubi suprà*. Lett. du 13 août 1524.

(2) M. le conseiller J. B. *Corniani*, *ubi suprà*, pag. 83, dit qu'enfin, en 1525, Clément VII destina Machiavel à écrire l'Histoire de sa patrie;...... qu'il en rédigea huit livres avec une incroyable célérité, etc. Ce serait en effet une célérité bien incroyable, si Machiavel, dans la même année, eût reçu l'ordre, et l'eût ainsi exécuté. Mais M. *Corniani*

assez foible récompense (1), et ce fut sans doute ce qui le dégoûta de poursuivre, quoiqu'il en eût eu le dessein.

Vers le même temps, *Guicciardini* songeait à lui procurer une jouissance en faisant donner une représentation de sa *Mandragore*. On voit par plusieurs lettres de Machiavel que le gouverneur de Modène y pensait dès le mois d'août pour le carnaval suivant (2); qu'aux approches de cette époque Machiavel, soupant à Florence avec une certaine cantatrice nommée

---

aurait pu se rappeler les premiers mots de la dédicace à Clément VII : *Poichè dalla vostra santità...... sendo ancora in minore fortuna costituta, mi fu commesso ch'io scrivessi le cose fatte dal popolo fiorentino*, etc. Clément VII était encore dans un rang inférieur, c'est-à-dire cardinal, quand il donna cette commission à Machiavel; or il devint pape en novembre 1523; ce fut donc au plus tard dans la même année, ou plus probablement dès 1522 qu'il la lui donna, et ce ne fut point du tout en 1525.

(1) Clément VII lui faisait un traitement annuel pour ce travail, dont il l'avait chargé; c'est ce qui fait dire à Machiavel, dans son épître dédicatoire, déjà citée : *Sperando che come io sono stato dalla umanità di V. B. onorato e nutrito*, etc. Il paraît que le pape ne lui accorda point d'autre récompense qu'une augmentation de cent ducats : *io ebbi*, écrit-il à *Guicciardini*, *quell' augumento in fino in cento ducati per l'istoria*. *Lettere diverse*, *ubi sup.*, p. 525. Ce n'est pas ainsi que Léon X aurait payé un pareil ouvrage.

(2) *Lettere diverse*, ubi sup. *Lettera* XXVII.

la Barbera, elle lui offrit d'aller à Modène avec tous ses chanteurs exécuter les chœurs dans les entr'actes (1); qu'il engagea, quelque temps après, *Guicciardini* à préparer pour cette *Barbera* un logement, et qu'il se disposait d'avance à passer joyeusement ce carnaval (2); que pour profiter de la bonne volonté et des talens de *la Barbera*, il composa et fit mettre en musique cinq *Canzoni* (3) qui ne sont point dans les anciennes éditions de *la Mandragore*; qu'enfin au commencement de janvier, il se tenait prêt à partir avec tout son monde, et qu'il priait *Guicciardini* d'envoyer au-devant d'eux un domestique et deux ou trois bêtes de somme (4). On ignore si ce voyage se fit et si cette représentation eut lieu. Ce qui le ferait croire, c'est que *la Barbera* était au mois de mars suivant à Modène, où sans doute elle était restée, et que Machiavel la recommandait alors de Florence à son ami le gouverneur (5).

Un mois après, il eut à prendre des soins d'une toute autre espèce; il reparut pour la dernière fois sur le théâtre des affaires publiques.

---

(1) *Lettera* XXVIII.

(2) *Lett.* XXIX. Il signait, en plaisantant, au bas de cette lettre : *Niccolò Machiavelli istorico, comico e tragico.*

(3) *Lett* XXXII.

(4) *Ibidem.*

(5) *Lett.* XXXIII, à la fin.

Elles étaient dans une dangereuse position. La politique versatile de Clément VII avait laissé grossir un orage qui grondait en Italie, et devait éclater sur Rome. L'armée impériale commandée par le connétable de Bourbon s'avançait; on craignait qu'elle ne se portât sur la Toscane. Florence n'était pas en état de soutenir un siége; le pape résolut d'y ajouter de nouvelles fortifications. Le célèbre Pierre Navarre se rendit sur les lieux au mois d'avril, et donna un plan; l'exécution fut ordonnée; Machiavel fut chargé de suivre les opérations, de concert avec le commandant militaire et les ingénieurs, de tenir la correspondance, les écritures, et d'acquitter les dépenses. Il rendait compte à *Guicciardini* du progrès des travaux; il avait, lui écrivait-il, la tête si remplie de boulevards qu'il n'y pouvait plus entrer autre chose (1).

Bientôt il dut se rendre auprès de *Guicciardini*. L'armée de l'empereur avançait. Les Florentins alarmés de plus en plus, et ne se fiant point à cette nouvelle force de leur ville, ne

(1) *Lett.* XXXV. Plusieurs autres lettres roulent sur le même objet. On a aussi conservé l'espèce de procès-verbal qu'il dressa des premières visites faites autour de Florence par Pierre Navarre et les autres ingénieurs, du plan qui y fut arrêté, etc. *Relazione di una visita fatta per fortificare Firenze, con una lettera all' imbasciatore* (*Francesco Vettori*, toujours ambassadeur à Rome.) *Opere*, t. V, p. 192.

voyaient pour eux qu'un moyen de salut; c'était que les troupes de la ligue italienne, auxquelles se joindraient celles de la république, se rendissent d'abord à Bologne, et de là en Toscane, avant que les ennemis y eussent pénétré. Ces dispositions dépendaient en grande partie de *Guicciardini*, devenu lieutenant-général pour le pape, à Modène, dans la Romagne, à Bologne et à Parme. Le gouvernement donna ordre à Machiavel d'aller prendre de lui les informations les plus positives sur les projets et la marche des impériaux, d'en instruire le conseil, et si la Toscane était en effet menacée, d'obtenir du lieutenant-général les mesures qui pouvaient la sauver. Il trouva *Guicciardini* à Parme; il le saisit à Bologne et à Forli, uniquement occupé pendant plus de deux mois (1), des intérêts de sa patrie, et retraçant dans sa correspondance officielle les mouvements et les fluctuations de cette armée menaçante sur laquelle il avait toujours les yeux : ses lettres fournissent des renseignements particuliers sur ce qui précéda ce grand événement du sac de Rome (2), terrible effet des besoins d'une armée aban-

(1) Sa première dépêche est du 7 février, et la dernière du 13 avril: *Ubi suprà*.

(2) 6 mai 1527.

donnée à elle-même, sans solde et sans subsistances dans un pays étranger.

Machiavel suivit l'armée italienne lorsqu'elle marcha vers Rome pour délivrer le pape assiégé dans le château Saint-Ange. Des environs de Rome, il se rendit à *Cività-Vecchia*, où André Doria commandait une flotte; il obtint de cet amiral les moyens de retourner à Livourne par mer. Avant de partir, il reçut de Florence l'annonce d'une nouvelle révolution. Clément VII avait mis, en 1523, à la tête de la république, un enfant de douze ans, Hippolyte de Médicis, sous la conduite du cardinal de Cortone, auquel il adjoignit ensuite les cardinaux *Ridolfi* et *Cibo*. La catastrophe du 6 mai retentit promptement à Florence. Les mouvemens du parti contraire aux Médicis obligèrent les trois cardinaux à en sortir avec leur pupille. Le gouvernement fut changé le 16 mai, et les choses rétablies telles qu'elles étaient avant la révolution de 1512. Machiavel écrivant le 22 mai à *Guicciardini*, qu'il avait laissé à l'armée, ne s'explique point sur cet événement qu'ils ne devaient pas voir du même œil, *Guicciardini* étant tout dévoué aux Médicis, auxquels Machiavel n'était lui-même attaché que par politique; mais il fait parler à sa place André Doria qui avait plus d'autorité. « Je lui ai fait part, écrit-il, des

nouvelles de Florence; il en a montré beaucoup de joie, et m'a dit que si le pape avait pris, il y a un an, un parti semblable, ses affaires seraient dans un autre état (1). »

Quels que fussent ses propres sentiments, il trouva, en arrivant à Florence, les esprits mal disposés pour lui. Le premier moment des révolutions est celui des partis extrêmes. Ce peu de faveur qu'il avait obtenu des oppresseurs de sa patrie, donna de l'ombrage à ceux qui s'en crurent les libérateurs (2); ce crédit apparent fit oublier ses services réels : blessé de cette ingratitude, plus que ne le devait être un homme de tant d'expérience, il en tomba malade; il prit alors un remède dont il faisait habituellement usage (3), et, saisi tout à coup

(1) Fin de la dernière lettre de la légation à *Fr. Guicciardini. Ubi suprà*, p. 434.

(2) Cette liberté ne dura, comme on sait, que peu d'années, et périt sans retour en 1531, lorsque Alexandre de Médicis fut établi duc de Florence.

(3) C'étaient des pillules pour lui-même, et qu'il conseillait dans l'occasion à ses amis. Deux ans auparavant, il en avait envoyé vingt-cinq à *Guicciardini*. « Je vous dis, lui écrivait-il, qu'elles m'ont ressuscité. Commencez par en prendre une après le dîner. Si elle fait de l'effet, n'en prenez pas davantage; si elle n'en fait pas, prenez en deux, trois, et au plus cinq; mais je n'en ai jamais pris plus de

de violentes coliques, il mourut deux jours après (1). On attribue à deux causes le chagrin qui s'empara de lui : l'une fut, dit-on, la préférence qu'obtint *Donato Giannotti* pour la

---

deux, et cela une fois la semaine, quand je me sens quelque pesanteur de tête ou d'estomach. » *Ubi suprà.* Lettre du 17 août 1525. Il joint à cet envoi celui de la recette que voici :

RÉCIPÉ.

Aloè patico	dram	1	$\frac{1}{2}$
Carman. deos		1	
Zafferano			$\frac{1}{2}$
Mirra eletta			$\frac{1}{2}$
Bettonica			$\frac{1}{2}$
Pimpinella			$\frac{1}{2}$
Bolo Armenico			$\frac{1}{2}$

(1) Le 22 juin 1527. Il ne s'écoula qu'un mois, jour pour jour, entre sa dernière lettre, écrite de *Cività Vecchia*, et sa mort. Paul Jove couronne tout ce qu'il a mis de faux et de malveillant dans son article sur Machiavel, en disant qu'il mourut « pour avoir pris imprudemment, et comme en se jouant de sa vie, un remède pour se prémunir contre les maladies, et que sa mort arriva peu de temps avant que Florence, soumise par les armes impériales, fût forcée de recevoir les Médicis, ses anciens maîtres. » C'est fixer en langage vil une fausse époque. Les Médicis venaient au contraire d'être chassés quand Machiavel mourut; ils ne furent rétablis que trois ans après par les armes de l'empereur, et ce fut alors seulement qu'ils devinrent les maîtres de leur patrie, dont ils n'avaient été jusque-là que les premiers citoyens.

place de secrétaire, dans laquelle il avait fait tous ses efforts pour être rétabli; et l'autre, la haine publique qu'il vit alors se déclarer contre lui. Mais le grave historien *Varchi* détruit le premier de ces deux motifs, en disant que Machiavel mourut avant que *Giannotti* fût élu secrétaire, avant même que *Tarugi*, qui ne le fut que pendant quelques mois, et qui eut pour successeur *Giannotti*, eût été nommé à cette place (1).

---

(1) Bened. Varchi, *Stor. Fiorent.* l. IV. Mr. J. B. *Corniani*, s'est doublement trompé au sujet de cette préférence donnée à *Giannotti* sur Machiavel : d'abord, en l'adoptant malgré la réfutation péremptoire de *Varchi*, ensuite en la transposant de la fin au commencement de la carrière politique de Machiavel. Ce fut, selon lui (*Secoli della Letter. ital.*, t. IV, p. 76), quand Machiavel, dans sa jeunesse, se présenta la première fois pour la place de secrétaire, qu'on lui fit ce passe-droit. Il cite, il est vrai, le témoignage *d'Algarotti*, t. VIII, p. 207 de ses Œuvres, édition de Crémone. Je n'ai que l'édition des Œuvres complètes, Venise, 1791, 17 vol. in-8°, dont la distribution est toute différente; et n'ayant point à ma disposition celle de Crémone, je ne puis vérifier cette citation. Mais *Algarotti* peut avoir cru ce bruit, et avoir cité ce trait comme un exemple des préférences qu'obtiennent quelquefois des hommes inférieurs à ceux sur qui on les leur accorde, sans dire que Machiavel éprouva cette injustice en commençant sa carrière; et dans tous les cas, *Varchi* est ici bien plus croyable qu'*Algarotti*.

Le second motif paraît d'abord plus solide. « La raison de cette haine universelle, dit *Varchi* (1), fut qu'outre la licence de ses discours et celle de ses mœurs, peu convenables à son rang, il avait écrit cet ouvrage intitulé *Le Prince*, et l'avait dédié à Laurent de Médicis pour lui enseigner à se rendre maître absolu de Florence. » Mais ce Traité du *Prince*, composé depuis treize ou quatorze ans, n'avait point été rendu public; mais Laurent, qui en avait reçu la dédicace, avait laissé l'auteur dans l'oubli et sans récompense; mais enfin, depuis quatre ans que ce Laurent était mort, la haine publique n'avait point éclaté contre Machiavel : ce ne furent ni ses discours, ni ses mœurs, ni son livre, qui allumèrent cette haine. Mais quoique ami de la liberté, il n'avait jamais été ouvertement ennemi des Médicis (2); depuis plusieurs

(1) *Ubi suprà.*

(2) Les vrais ennemis des Médicis, avant leur rappel, en 1512, avaient été partisans de Savonarole *Frateschi*, et Machiavel ne l'était pas; lors de ce rappel, il correspondait avec une dame de la famille, et il donnait aux Médicis le titre de ses protecteurs; impliqué dans la conjuration de *Capponi* et de *Boscoli*, il protesta toujours de son innocence, et l'on ne put pas trouver la moindre preuve qu'il fût coupable; il ne garda contre les Médicis aucun ressentiment des rigueurs qui furent exercées sur lui; il n'en parut pas la plus légère trace dans ses correspondances les plus intimes,

années, il s'était beaucoup rapproché d'eux; il avait enfin servi sous le gouvernement qui recevait leurs ordres; c'en était plus qu'il ne fallait pour déplaire au parti qui les renversait, et qui, peu de temps après, se porta contre eux, contre leurs maisons, leurs monuments, leurs armoiries, à tous les excès d'une révolution populaire. Si Machiavel ne prévit point cette défaveur, et s'il se flatta de rentrer dans son emploi, il fut, malgré tout son génie, comme ces écrivains qui mettent toute leur expérience dans leurs livres, et n'en convertissent point les fruits à leur usage.

Varchi ajoute (1) qu'à cette époque où les Médicis furent chassés, Machiavel tenta de supprimer son *Prince* qui n'était pas encore imprimé (2). Il n'est guère probable que dans le

---

et on ne le voit occupé que de se remettre en faveur auprès d'eux. Il y parvint jusqu'à un certain point; malgré ses liaisons intimes avec les auteurs de la seconde conspiration, il n'y fut nullement compromis; enfin, dans les dernières années, le gouvernement dirigé par les cardinaux, tuteurs du jeune Hippolyte de Médicis, avait recommencé à l'employer dans des missions publiques........ En faut-il donc davantage dans des temps de révolution?

(1) *Ibidem.*

(2) M. Baldelli, en citant ce passage (*ubi suprà*, p. 30, note), dit que cela prouve que Machiavel regardait son livre comme un ouvrage adapté aux circonstances, et qui

peu de jours qui s'écoulèrent depuis son arrivée à Florence jusqu'à sa mort, il ait eu le temps de s'occuper de cette suppression; mais cette tentative précipitée, si elle était vraie, prouverait qu'il sentait la justice des traitemens que lui attirait cet ouvrage; qu'il ne croyait pas pouvoir l'excuser par les motifs officieux qu'on lui prête, et qu'il regardait lui-même ce prétendu piége tendu aux tyrans de sa patrie, comme un acte, sinon de complicité avec eux, au moins de faiblesse, que ses concitoyens, redevenus libres, étaient en droit de lui reprocher.

Il laissait une veuve et cinq enfants (1), sans

---

n'était plus nécessaire. Mais s'il fallait entendre par là que les Médicis n'en avaient plus besoin pour se perdre, puisqu'ils étaient chassés, l'auteur, au lieu de le supprimer, aurait eu soin de le faire connaître comme une preuve de son zèle pour la république, et de sa haine pour les tyrans. L'ouvrage était en effet adapté aux circonstances; mais à bien examiner quelles étaient ces circonstances, et comment il y était adapté, il est impossible de disculper entièrement Machiavel.

(1) Quatre garçons, Bernard, Louis, Pierre, Gui, et une fille nommée *Baccia*, selon *Giuliano de' Ricci*, fils de cette fille (voyez l'Éloge de Machiavel par M. Baldelli, *ubi suprà*, p. 7, note, et ci-dessus, pag. 5, note 2); mais le testament du père la nomme Bartholomée. *Item jure institutionis reliquit Bartholomeam ejus filiam*, etc. Second testament de Machiavel, *Opere*, t., VI, p. 497.) Entre *Bartholomée* et *Baccia*, abrégé de *Bonifacia*, il n'y a pas le

autre fortune que celle qu'il avait reçue de ses pères, et qui, partagée entre tous, comme elle le fut par son testament (1), devenait presque

---

moindre rapport, et cependant le témoignage d'un fils qui nomme sa mère, et celui d'un père qui, dans son testament, nomme sa fille, paroissent également dignes de foi. Personne n'a vu cette difficulté, ni ne s'est par conséquent occupé de la résoudre. Des quatre fils de Machiavel, Pierre fut chevalier de Malte, et Gui, prêtre. C'est donc de Bernard ou de Louis que descendait le dernier rejeton de cette branche, Hippolyte *Machiavelli*, mariée en 1608 avec *Pier Francesco de' Ricci*. Machiavel avait un frère dont le dernier descendant, *Francesco Maria*, marquis de *Quinto*, dans le Vicentin, mourut à Florence en 1726 : la famille est donc entièrement éteinte.

(1) « La fortune de Machiavel, partagée entre tous ses enfants, comme elle le fut par son testament, devenait presque nulle pour chacun d'eux. » Il avait fait un premier testament le 22 novembre 1511, lorsqu'il était encore secrétaire de la république. Aussi cet acte est-il dicté *dans le palais des hauts et magnifiques seigneurs*, *et dans la chancellerie de réformation.* Machiavel y laissoit à sa femme, Mariette Corsini, outre la dot qu'il lui avait reconnue ailleurs, le produit de la vente de tous les colliers, chaînes d'or, anneaux, habits, hardes, étoffes de laine, de lin et de soie, à l'usage, tant de ladite Mariette que de lui, testateur, après sa mort; produit qui serait placé en acquisition, soit de revenu sur l'état, soit de biens immeubles : ce qui suppose que ce même produit devait être assez considérable. Les revenus provenants de cette vente devaient appartenir à la dite Mariette, sa vie durant, tandis qu'elle reste-

nulle pour chacun d'eux. Son désintéresse-

---

rait veuve, et qu'elle vivrait honnêtement : *vitam viduam et honestam servante et non aliter*. Dans le cas où elle passerait à de secondes noces, il ne lui laissait que sa dot. De plus, il la nommait tutrice et curatrice de ses enfants, tant légitimes que naturels, et présents qu'à venir, dont il ne spécifiait ni le nom ni le nombre, mais qu'il établissait héritiers universels de tous ses biens présents et futurs, sans donner non plus aucune spécification desdits biens. Le second testament, passé le 27 novembre 1522, donne une connaissance plus particulière de la fortune et de la famille du testateur. Il y assigne d'abord à sa femme et à sa fille, ensuite nominativement à chacun de ses quatre fils, les portions d'héritage qui doivent leur revenir. Ce testament fait à une époque où Machiavel était depuis dix ans sans emploi, est dicté simplement *dans la cour du commerce de la cité de Florence*, et l'on ne voit plus dans le legs fait à Mariette, les colliers, chaînes, anneaux et autres bijoux qui attestaient dans le premier testament une honnête aisance. Les besoins de la famille en avaient sans doute exigé le sacrifice.

Voici les principales dispositions de ce second testament, relatives au partage de sa fortune :

Il laisse, 1°. à Mariette Corsini, sa femme, pour valeur de sa dot, sa campagne appelée *la Strada*, près S. Casciano, avec maison et dépendances, et tout le mobilier qui s'y trouvera à la mort du testateur; plus, une maison bâtie pour l'usage du régisseur de la terre, sur le chemin public, avec un petit bâtiment où sont les cuves et les canaux pour la vendange; plus, tout le linge, les étoffes de laine et de soie, les anneaux, bijoux et autres effets à son usage; plus encore, pendant la vie et le veuvage de sadite femme, l'usage de la maison où habite le testateur, usage qui sera commun

ment dans le maniement des affaires publiques,

---

entre elle et celui de ses enfants à qui il l'aura léguée, et en outre le lit, les draps et tous les meubles existants au-dessus de la salle, dans ladite maison.

2°. A Bartholomée sa fille (a), outre le placement qu'il compte faire dans les fonds publics pour sa dot, toutes les pièces de toile, coupées ou non, commencées ou finies, qui existeront à la mort du testateur; plus, jusqu'à son mariage, un bois situé dans la paroisse de Sainte-Marie de *l'Impruneta*; ce bois répondra de ses deniers dotaux; et si les héritiers, ou l'un des héritiers du testateur donnent à sa fille deux cents florins d'or pour sa dot, il leur laisse ledit bois en propriété. En outre, il donne à ladite Bartholomée, jusqu'à son mariage, pour sa nourriture et son entretien, trois florins d'or par an, qui lui seront payés par l'un desdits héritiers.

Il institue ses héritiers, Bernard, Louis, Gui et Pierre, ses fils, et ses autres enfants mâles, s'il lui en naît, tant légitimes que naturels; et pour prévenir les inconvénients qui proviennent de la communauté des biens, il divise les siens ainsi qu'il suit: Il assigne, 1°. pour la part de Bernard, son aîné, le bien de campagne appellé *il Poggio*, dans la paroisse de S. André *in Percussina*, avec les arbres, les vignes et toutes les autres dépendances, jusqu'à un fossé indiqué, où commencera la partie assignée à Louis, comme il sera dit ci-après; un petit champ près la rivière de *Greve*; deux cinquièmes du bois appelé *Sorripa*, situé dans la même paroisse, et une petite plantation d'oliviers, *ibidem*. 2°. Pour la part de Louis, le bien de campagne appelé *Fontalla*, et un bois de chênes appelé *Caffaggio*, et un autre nommé *le Grotte*, dans la même paroisse; et depuis le fossé indiqué

(a) Voyez les deux testaments, *Opere*, t. VI, à la fin.

le long espace de temps qu'il en fut écarté, peut-

---

ci-dessus, la vigne avec les champs, les grottes, l'aire et le lavoir de la fontaine; plus, la moitié de la maison sise sur la route de Rome, où sont huit canaux (à vendange), par indivis avec le susdit Bernard, auquel tout le reste appartient. 3°. Pour la part de Gui, la maison de Florence, avec un petit bâtiment sur le derrière, dans la paroisse de Sainte-Félicité, etc.; plus une maison servant d'auberge, avec une autre servant de boucherie, situées dans la susdite paroisse de S. André, sur le chemin de Rome. 4°. Pour la part de Pierre, un bien de campagne dans ladite paroisse de S. André, au lieu appelé *Monte Pagliano*, sur le chemin public nommé *Grogoli*, etc.

En cas de nouveaux enfants survenus, ou de la mort d'un ou de plusieurs des cinq existants, il y est pourvu par des portions prises sur toutes les parties de l'héritage. Lesdites parts doivent être transmises de mâle en mâle, tant légitimes que naturels, et de génération en génération, jusqu'à ce que l'une des branches venant à s'éteindre, la portion qui lui appartenait sera répartie entre les descendants en directe ligne des trois premiers co-héritiers, et ainsi des autres. Tous sont substitués les uns aux autres par fidéi-commis; et toute espèce d'aliénation est prohibée, soit entre-vifs, soit même par testament, avec des précautions pour que ces dispositions ne puissent être éludées ni enfreintes.

Il laisse pour tutrice et curatrice à ses enfants mineurs, Mariette, son épouse, et il veut que, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de dix-neuf ans, elle administre leurs biens, sans être tenue de leur en rendre aucun compte, qu'elle accepte ou non la tutelle. Dans le cas où ils lui demanderaient des comptes, il lui laisse tous les revenus annuels

être aussi une vie trop peu réglée, expliquent ce mauvais état de sa fortune (1). On a prétendu qu'il n'était point heureux chez lui, et qu'il avait écrit son ingénieuse Nouvelle de Belphégor tout exprès pour y peindre le caractère de sa femme dans celui de cette madame Honesta, dont l'humeur diabolique força le Diable à se replonger avant le temps dans l'*autre enfer*, moins insupportable pour lui qu'un tel ménage (2). Cela paraît contredit par les expressions de tendresse dont il se sert, et par la confiance absolue qu'il professe pour elle, sur-tout dans son premier testament (3). L'historien de

---

qu'elle aurait touchés; et lorsque chacun d'eux aura atteint sa dix-neuvième année, il entrera en jouissance de la part qui lui est assignée, etc.

(1) Aussi Pierre, son plus jeune fils, écrivait-il, peu de temps après sa mort, à un de leurs parents, qu'il les avait laissés dans une extrême pauvreté. Cette lettre contient de plus, en peu de mots, la cause et la date de la mort de Machiavel, et les circonstances religieuses de ses derniers moments, qui démentent l'accusation d'athéisme intentée contre lui par Paul Jove, *ubi suprà*. La lettre de Pierre Machiavel est rapportée par Tiraboschi, t. VII, part. I, p. 464, par l'auteur de la Vie de Machiavel, déjà cité, et par M. Baldelli, dans son Eloge.

(2) *Novella di Belfagor*, *Opere*, t. III, p. 319. *Contes de la Fontaine*, première partie.

(3) Il lui donne dans tous les deux le titre de sa bien-aimée épouse, *Dominæ Mariettæ uxori suæ ; dilectæ* mais

Florence, qui le juge d'ailleurs le plus sévèrement, *Varchi* reconnaît en lui de très bonnes qualités. Sa conversation, dit-il, était agréable; il était officieux pour ses amis, et ami des hommes de mérite; mais il ajoute : digne enfin que la nature lui eût accordé ou un meilleur esprit, ou une meilleure âme (1). Il dit aussi qu'à sa mort il arriva, ce qui paraît impossible, c'est-à-dire, que les bons et les méchans s'en réjouirent également; les bons, parce qu'ils le regardaient comme méchant; et les méchants, parce qu'ils le reconnaissaient, non seulement pour être plus méchant, mais pour avoir plus de talent et de capacité qu'eux (2).

---

dans le premier, il dit expressément qu'ayant en elle une confiance entière et absolue, il lui remet la gestion et l'administration pleine, ample, générale, libre et absolue de la tutelle de ses enfants et de son héritage, jusqu'à ce que le plus jeune de sesdits enfants mâles, tant nés qu'à naître, soit parvenu à l'âge de dix-huit ans complets; déclarant et voulant expressément qu'elle ne soit tenue ni ne puisse être forcée par quelque moyen que ce soit à aucun inventaire, à aucune promesse ou caution, ni à rendre aucun compte de sa tutelle, gestion et administration, dont, en vertu de son entière et absolue confiance, il la relève, libère et absout, etc. *Ubi suprà.* Un mari ne s'exprime point ainsi sur sa femme, quand ils n'ont pas vécu en parfaite intelligence.

(1) *Histor. Florent.* L. IV.

(2) *Ibidem.*

On a fait un livre sur les vicissitudes de la fortune d'Aristote (1); on en pourrait faire un à peu près semblable au sujet de Machiavel. Ses ouvrages firent d'abord peu de sensation; les trois principaux, *l'Histoire de Florence*, les *Discours sur Tite-Live*, et *le Prince*, parurent quelques années après sa mort (2), revêtus d'un privilége du pape Clément VII, et sortant des presses de la chambre pontificale, dont *Blado d'Asola* était imprimeur. Le cardinal *Polus* fut le premier qui y aperçut le poison qu'apparemment ce pape n'y avait pas vu. Dans l'apologie de son livre sur l'*Unité de l'Eglise*, adressée à l'empereur Charles-Quint, il traita Machiavel d'ennemi du genre humain, et prétendit que le traité du Prince était écrit *avec les doigts de Satan* (3). Ce trait lancé en Angleterre fut

(1) *De variâ Aristotelis fortunâ*, etc. *Auctore Joanne de Launoy*, *Hagæ Comitum*, 1656, in-4°.

(2) Haym, Bibl. ital., cite une première édition de l'Histoire de Florence, Venise, 1527, in-8°. Mais le privilége de Clément VII, qui est commun aux trois ouvrages, est daté du 23 août 1531 : il était accordé à *Antonio Blado d'Asola*, pour dix ans; l'édition parut à Rome, *stamperia Camerale*, 1531 et 1532, in-4°.

(3) *Satanæ digitis*, Voy. Apostolo Zeno, *Annot. al Fontanini*, part. I, p. 206. Voy. aussi la Diatribe du cardinal Quirini, en tête du t. I[er] des Lettres du cardinal Polus, c. 3, p. 265, *Brixiæ*, 1744.

peu remarqué en Italie. On fit plus d'attention, en 1552, à un chapitre entier où les *Discours* de Machiavel et son *Prince* étaient traités d'exécrables, dans un opuscule théologique du dominicain *Catarino*, archevêque de Consa (1); et ce livre sortait des presses mêmes de *Blado* qui avaient imprimé les *Discours* et *Le Prince*.

Le privilége et le bref de Clément VII furent contredits d'une manière encore plus positive par Paul IV, qui inscrivit en 1559 (2) les œuvres de Machiavel sur l'index des livres prohibés; et le concile de Trente confirma, sous le pontificat de Pie IV (3), cette prohibition. D'accord, en cela du moins avec le concile, un protestant français, nommé Innocent Gentillet, publia en 1576 des *Discours sur les moyens de bien gouverner et maintenir en paix un royaume ou autre principauté*, qui

---

(1) Le livre est intitulé : *De libris à christiano detestandis, et à christianismo penitùs eliminandis*; le chapitre cité a pour titre : *Quàm execrandi Machiavelli Discursus et Institutio sui Principis*. On dit que cet opuscule est fort rare. L'auteur de la préface de la grande édition des Œuvres de Machiavel, Florence, 1782, avoue que malgré toutes ses recherches, il n'a pu s'en procurer un exemplaire. Pag. xviij, note.

(2) Et non en 1557, comme on le dit ordinairement. Voy. *Apostolo Zeno*, ub. sup., part. II, p. 14.

(3) En 1564.

furent, dans les éditions suivantes, intitulés *Anti-Machiavel.* Ce livre fit beaucoup de bruit, parce qu'il tenait aux circonstances politiques du temps; mais ces sortes de livres survivent rarement aux circonstances qui les ont fait naître. On accuse l'auteur de celui-ci d'avoir fréquemment altéré ou détourné le sens de l'écrivain qu'il attaque (1), ce qui n'arrive que trop souvent dans les querelles de parti. L'évêque portugais Osório (2), dans son *Traité de la Noblesse chrétienne*, déclama violemment contre le secrétaire florentin. Le jésuite italien *Possevino* écrivit plus violemment encore à Rome en 1592, et contre Machiavel lui-même, et ce qui est singulier, contre l'auteur de l'Anti-Machiavel (3). Il était d'autant plus à l'aise pour cela qu'il ne les avait lus, dit-on, ni l'un ni l'autre (4). Le jésuite espagnol Ribadeneira

(1) Préface de l'édition des Œuvres, Florence, 1782, p. xviij.

(2) Evêque de Sylves, dans les Algarves, mort en 1580, auteur de plusieurs traités, *de Nobilitate civili*, *de Nobilitate christianâ*, *de Gloriâ*, *de regis institutione*, etc.

(3) *Cautio de iis quæ scripsit tùm Machiavellus*, *tùm is qui adversus eum scripsit Anti-Machiavellum*, etc. L'auteur réimprima ce chapitre dans sa *Bibliotheca selecta.*

(4) On ajoute que le pape Innocent IX avait rassemblé les matériaux de cet ouvrage avant d'être appelé au souverain pontificat, et qu'il en fit présent à *Possevino*, qui le

écrivit moins contre Machiavel que contre les hérétiques, son *Traité des vertus du Prince chrétien;* mais, dans sa préface, où il cite plusieurs passages de l'auteur du *Prince*, il les cite aussi infidèlement que *Possevino* et Gentillet. Thomas *Bozio*, oratorien, publia, par ordre de la cour de Rome, comme il l'avoue naïvement, deux ouvrages dont le titre même était une déclaration de guerre contre Machiavel (1); et chacun des deux remplissoit fort exactement les promesses de son titre.

Il ne faut pas croire que dans l'origine cette guerre fut déclarée à Machiavel pour les préceptes et les maximes politiques qui révoltent le plus aujourd'hui dans ses ouvrages. La cause de toutes ces hostilités exercées par ordre de la cour de Rome était tout naturellement ce qu'il avait écrit contre elle, surtout dans ses Discours sur Tite-Live. Il avait osé attribuer à cette cour, non seulement la division de l'Italie en petits états, sa foiblesse et ses malheurs, mais la dépravation générale, la perte des

---

rédigea précipitamment, et se hâta de le publier. Voyez la préface italienne déjà citée, p. xix et xx.

(1) *De Imperio virtutis, h. e. Imperium pendere à veris et non simulatis virtutibus*, etc. *liber unus*, *adversus Nicolaum Machiavellum. Romæ*, 1593 et 1596, in-4°. *De antiquo et novo Italiæ statu libri IV*, *adversus Nicolaum Machiavellum*. Coloniæ, 1594 et 1595, in-8°.

mœurs et même de la religion (1). On avait d'abord peu lu, ou lu avec peu d'attention cet ouvrage. Mais une fois qu'on y eut aperçu les inculpations graves qui y sont réellement, on proscrivit ce qu'on avait permis, on poursuivit avec fureur ce qu'on avait une fois proscrit. Une anecdote curieuse prouve que cela se passa ainsi.

En 1572, dans le même temps qu'on s'occupait à Rome et à Florence de revoir le Décameron de Boccace qui était aussi prohibé (2), on résolut d'en faire autant des Œuvres de Machiavel, pour ne pas priver plus long-temps l'Italie de l'un de ses premiers écrivains. Julien *de' Ricci*, petit-fils et Nicolas Machiavel, autre petit-fils du secrétaire florentin, furent chargés de proposer les corrections et les suppressions qu'on pouvait faire. Ils acceptèrent la commission d'autant plus volontiers, écrivaient-ils eux-mêmes (3), qu'elle ne serait pas difficile, « et qu'il ne resterait pas beaucoup à faire *quand on aurait retranché le peu d'endroits où l'auteur aurait parlé avec trop de licence des souverains pontifes ;* ce qu'il faut

(1) L, 1, c, XII.

(2) Voy. ci-dessus, t. III, p. 131 et suiv.

(3) Lettre rapportée dans la vie de Machiavel, édition de ses Œuvres, 1782, p. lxiv.

attribuer plutôt à l'esprit de son temps qu'à mauvaise intention de sa part, attendu qu'il s'était montré pieux et attaché aux pratiques de la religion dans toutes les actions de sa vie. » Ce travail fut fait et envoyé, en 1573, à la congrégation des cardinaux chargés de la révision de l'index. Mais les cardinaux exigèrent de plus que si l'on réimprimait ces ouvrages, ce fût sous un autre nom que celui de l'auteur; les deux petits-fils de Machiavel se refusèrent avec raison à cette lâche condescendance; l'affaire en resta là, et les écrivains dévoués à la cour de Rome continuèrent de guerroyer contre lui.

M. *Baldelli* pense que ces attaques livrées surtout par les jésuites à la mémoire de Machiavel, furent ce qui empêcha que ses Œuvres ne fussent réimprimées, même avec des corrections. « Les jésuites, ajoute-t-il, voulant s'attribuer le privilége exclusif de gouverner les états et les princes, haïssaient tous les auteurs politiques qui auraient pu le leur disputer, et spécialement Machiavel, regardé comme le premier de ces auteurs. La preuve en est dans les invectives qu'ils vomirent en général contre les écrivains politiques, et dans tout ce qu'ils firent pour décréditer Machiavel partout où leur société venait à s'établir (1). »

(1) Baldelli, Elog. de Machiav. *Ubi suprà*, p. 60, note.

Cette guerre contre lui ne fut pas moins vive dans le dix-septième siècle que dans le seizième; un troisième jésuite, *Lorenzo Lucchesini*, non content de trouver dans Machiavel de mauvais principes, dénonça au public les sottises qu'il prétendit y avoir découvertes (1). Les libraires, pour abréger le titre de cet opuscule satirique, y mettaient simplement, dit-on : *Sottises du P. Lucchesini* (2). Ce bon père ne réussit point à faire passer Machiavel pour un sot; mais ceux qui voulurent lui faire la réputation d'un homme méchant et immoral eurent, malheureusement pour lui, plus de succès. Il seroit trop long de rappeler tout ce qui fut publié contre lui, soit en Italie, soit en France; la plupart de ces critiques ne furent que des répétitions et des échos. Le judicieux Bayle lui-même écrivit sur Machiavel dans son Dictionnaire, un article superficiel et décousu, où il ne fit que rapporter ce que des auteurs ignorants ou passionnés en avaient écrit avant lui.

Dans le dix-huitième siècle, un second *Anti-Machiavel* eut plus de renommée que n'en avoit eu le premier. Il était écrit par un jeune prince qui fut ensuite le grand Frédéric, mais qui, dans les affaires politiques, parut se rappeler

---

(1) Cette espèce de pamphlet était intitulé : *Sciocchezze scoperte nell'opere del Machiavelli dal P. Lucchesini.*

(2) Préface italienne déjà citée, p. xxj, note 2.

quelquefois l'auteur qu'il avait réfuté plus que la réfutation qu'il en avait faite. Voltaire publia ce livre et le loua, non seulement dans la préface qui en précédait l'édition, mais dans un article de journal (1). Enfin depuis plus de deux siècles, l'opinion publique semblait avoir prononcé hautement et sans recours la condamnation de Machiavel.

Il avait cependant aussi depuis long-temps des défenseurs. L'édition de ses Œuvres, donnée à Palerme en 1584, était précédée d'une préface apologétique, sous le titre d'*Avis de l'éditeur*. Le terrible critique Gaspard *Scioppius* avait justifié dans un de ses ouvrages (2) le sujet et les maximes du Traité du Prince, mais, ce qu'il est bon d'observer, sans oser pourtant nommer l'auteur. *Conringius* fut plus hardi, dans la préface de sa traduction latine du même Traité, publiée en 1660; il prit ouvertement la défense de Machiavel contre les accusations de Paul Jove, de Gentillet, de Possevin et de ses autres adversaires. Amelot de la Houssaie, en tête de sa traduction française (3), mit une préface

(1) Voy. dans ses Œuvres, éd. de Kehl, t. XLVIII, in-8°, p. 218. *Extrait d'un écrit périodique intitulé Nouvelle Bibliothèque*, novembre 1740.

(2) *Pædia politices, sive suppetiæ logicæ scriptoribus politicis latæ*, etc. Romæ, 1623.

(3) Amsterdam, 1683, in-12. Revu et augmenté, *ibid*, 1686.

qu'il prétend n'être pas une apologie, mais dans laquelle il ne laisse pas de se rendre l'apologiste de l'auteur et du livre qu'il traduit. Un savant professeur dans l'université de Leipsick publia, en 1731, une défense vigoureuse de la vie et des ouvrages de Nicolas Machiavel (1). Plus avant dans le même siècle, on projetait à Naples une édition complète, pour laquelle l'avocat *Galanti* écrivit l'ingénieux éloge du secrétaire Florentin qui parut en 1779 (2). Enfin, sous le gouvernement d'un prince philosophe, Florence, jusqu'alors ingrate envers la mémoire d'un des grands hommes sortis de son sein, lui éleva deux monuments; l'un est la belle édition de ses Œuvres, publiée en 1782, en 4 volumes in-4°. avec une vie de l'auteur, et une savante préface; l'autre est le tombeau en marbre qui lui fut élevé en 1787 dans l'église de Sainte-Croix, auprès des monuments de Michel-Ange et de Galilée (3).

---

(1) *Joh. Friderici Christii de Nicolao Machiavello libri tres.* Lipsiæ, 1731.

(2) *Elogio di Niccolò Machiavelli, cittadino e segretario Fiorentino, con un discorso intorno alla constituzione della società e al governo politico.*

(3) L'inscription serait d'une simplicité antique si elle se bornait à ces deux lignes :

Nicolaus Machiavelli
Obiit anno a P. V. MDXXII.

Mais on a écrit au-dessus : *Tanto nomini nullum par elo-*

Il manquait à tant d'honneurs un éloge public prononcé dans l'académie de Florence; l'académie en confia le soin à M. le chevalier *Baldelli;* et cet éloge, reproduit en tête de la bonne et complète édition donnée en 1796 à Livourne, sous le titre de Philadelphie, termine pour ainsi dire avec le dix-huitième siècle la série de réparations que l'Italie a cru devoir à la mémoire de Machiavel.

On a beaucoup cité ce mot du chancelier Bacon : « Nous devons des remercîmens à Machiavel et aux écrivains de son espèce, pour avoir dit ouvertement et sans détour ce que les hommes font ordinairement, et non ce qu'ils doivent faire (1). » J. J. Rousseau est allé plus loin. Selon lui, Machiavel, en feignant de donner des leçons aux rois, en a donné de grandes aux peuples, et le traité du Prince est le livre des républicains. (2) Cette dernière proposition pourrait bien être plus vraie qu'elle ne le paraît : mais que Machiavel ait feint de donner des

---

gium. Ces mots prouvent que l'engouement exclusif avait succédé à la satire ou à l'injuste oubli.

(1) *Est itaque quod gratias agamus Machiavello et hujusmodi scriptoribus qui apertè et indissimulanter proferunt quid homines facere soleant, non quid debeant.* De dign. et augm. Scient., l. VII, c. II.

(2) Contr. Soc., l. III, c. VI.

leçons aux rois pour en donner aux peuples, c'est ce qu'il est devenu impossible de soutenir. Ses amis, ses partisans, dans les premiers temps qui suivirent sa mort, lui-même peut-être dans les dernières années de sa vie, assurèrent en vain que c'était un piége qu'il avait tendu aux tyrans; on a inutilement voulu de nos jours remettre cette assertion en crédit; on ne peut, sans embrasser l'opinion contraire, lire attentivement ce trop célèbre ouvrage, surtout en le rapprochant de quelques circonstances jusqu'à présent peu connues de la vie de son auteur.

Le cardinal Polus, dans son Apologie (1), dit qu'ayant passé par Florence, quelques années après la mort de Machiavel, il l'avait blâmé devant quelques Florentins d'avoir donné aux princes des conseils pervers, et qu'ils l'en avaient excusé en rapportant ce qu'ils assuraient avoir entendu dire à Machiavel lui-même. « Il n'avait pas, leur disait-il, suivi seulement dans ce livre son propre jugement, mais celui du prince à qui il l'adressait. Connaissant son caractère tyrannique, il y avait inséré des maximes qui ne pouvaient pas ne point flatter extrêmement ce caractère; mais si ce prince venait à les mettre en pratique, il pensait, comme tous

(1) Voyez ci-dessus, p. 71, note 3.

les autres auteurs qui ont écrit sur l'institution des rois ou des princes, et comme l'expérience suffisait pour nous l'apprendre, que son règne n'aurait qu'une courte durée. C'était ce qu'il désirait ardemment, ayant au fond du cœur beaucoup de haine contre le prince à qui il avait dédié son livre; en un mot, il ne s'y était proposé d'autre but que d'écrire à un tyran ce qui doit plaire aux tyrans, afin de le faire tomber, s'il le pouvait, de son propre gré dans le précipice (1). » C'est ce que *Math. Toscanus* répète dans son *Peplus Italiæ* (2); mais sans compter les autres motifs qui empêchent d'admettre cette justification, rappelons-nous que ce fut bien en effet à Laurent de Médicis que Machiavel dédia son livre, que ce Laurent fut, comme on le dit, un tyran, qu'il opprima toute sa vie Machiavel, et que celui-ci avait par conséquent de justes sujets de le haïr; mais que ce n'était pas pour lui, que c'était pour Julien de Médicis qu'il l'avait composé (3), et que ce Julien était si éloigné d'être un tyran, était même d'un caractère si doux et si opposé

(1) *Reginaldi Poli apologia ad Carol. V. Cæsarem*, etc., cité par M. *Baldelli*, *Elog. del Machiavelli*, *ubi suprà*, p. 30, note.

(2) Paris, 1578, in-8°, p. 52.

(3) Voy. ci-dessus, p. 40 et suiv.

à celui de son cousin, que ce fut cette douceur assez voisine de la faiblesse, qui engagea Léon X à lui retirer le gouvernement de Florence, pour le confier à Laurent.

Le dernier traducteur français des Œuvres de Machiavel (1) avance, dans son discours préliminaire, une opinion toute nouvelle sur les intentions de cet écrivain. Selon lui, Machiavel, qui aimait passionnément sa patrie, frappé de l'état malheureux où elle languissait depuis long-temps, en vit les deux principales causes dans la division de l'Italie, en un grand nombre de petites principautés et de républiques, et dans la domination des étrangers. Le sort de la république de Florence semblait désormais fixé; les Médicis en étaient les maîtres, et paraissaient l'être sans retour. Un nouveau prince de cette maison y commandait; il pouvait seul, en réduisant peu à peu sous sa puissance plusieurs petits états, réunir enfin en un seul, sinon l'Italie entière, au moins toutes ces belles parties qui, d'un côté, s'étendent au midi jusqu'à la pointe de la presqu'île, qui, de l'autre, confinent à la Toscane, et s'étendent de proche en proche entre les Alpes et les deux mers. Alors, et quand l'Italie aurait enfin secoué le

(1) Œuvres de Machiavel, traduction nouvelle, par T. Guiraudet, Paris, an VII (1798), 9 vol. in-8°.

joug des étrangers, selon le vœu si éloquemment exprimé dans le dernier chapitre de l'ouvrage, elle serait, pour une longue suite de siècles, puissante, indépendante et heureuse.

Mais, pour accomplir de si hauts desseins, il ne fallait point s'arrêter aux scrupules de la morale; il fallait prendre pour modèle un *Castruccio Castracani*, et surtout un César Borgia, fils d'un pape, comme Julien était frère d'un autre pape, et comme Laurent en était neveu. Borgia, parti de commencements bien plus faibles, était cependant parvenu à former de plusieurs petites principautés une domination déjà très étendue, et aurait immanquablement accru encore et consolidé son pouvoir si Alexandre VI avait pu vivre aussi long-temps que paraissait le devoir faire un pape aussi jeune que l'était alors Léon X. Les crimes de ce Borgia, sa cruauté, sa perfidie, ses assassinats politiques n'étaient que des moyens; Machiavel n'en fait point l'apologie, mais il en montre le succès; et selon lui dans une telle entreprise, tout moyen qui réussit est bon. C'est à cette maxime que se réduit le livre entier du Prince, et que se rapportent même plusieurs endroits d'un autre grand ouvrage de l'auteur (1). Son traducteur n'excuse point de tels principes,

(1) Les Discours sur Tite-Live.

mais il dit qu'on peut du moins les concevoir, et les concilier même avec un ardent amour de la liberté dans un homme qui sacrifiait tout au projet de l'agrandissement et de l'affranchissement de sa patrie.

Cette idée de M. Guiraudet paraît d'abord très plausible, et la plus vraisemblable comme la plus naturelle de toutes celles qui ont été avancées jusqu'à ce jour. Nous verrons bientôt jusqu'à quel point on doit l'admettre. Nous verrons aussi que cette admission même ne lave pas Machiavel des reproches les plus graves qu'on peut lui faire. Attachons-nous principalement à son Traité du Prince, où se trouve pour ainsi dire le corps de sa doctrine politique. Mais avant de l'examiner en lui-même, tournons un instant nos regards vers cette partie de la philosophie antique, où l'on prétend que Machiavel puisa quelques uns de ses principes. Nous apercevrons facilement de grandes oppositions et de faibles rapports entre lui et ces anciens sages; nous reconnaîtrons enfin que ce qu'il ajouta de nouveau à la science fut une corruption et non un progrès.

SECTION DEUXIÈME.

Examen des principaux ouvrages de Machiavel ; le Traité du Prince ; les Discours sur Tite-Live ; l'Art de la Guerre ; l'Histoire de Florence ; Coup d'œil rapide sur ses autres ouvrages ; Conclusion.

Chez les Grecs, la politique était une partie de la morale ; c'était le sommet et le couronnement de l'édifice, dont la morale privée était la base et le fondement. La République de Platon n'est qu'un traité de la justice. Pour faire mieux comprendre ce que la justice est à l'égard d'un particulier, Socrate, dans ce dialogue, se propose de faire voir ce qu'elle est par rapport à une société entière. Il feint de constituer une république, et montre comment la justice et l'injustice s'y introduisent. Il partage le corps politique en trois ordres ; le peuple, les guerriers, et les magistrats, dont il fait voir la correspondance avec les passions, le courage et la raison de l'homme ; et de même qu'un état est juste quand le peuple et les guerriers sont soumis aux magistrats, et les magistrats aux lois, de même il conclut qu'un homme est juste, quand les passions et le courage obéissent en lui à la raison (1). Les questions accessoires et

(1) Préface du traducteur de la Rép. de Platon, Paris, 1775, in-12.

les digressions dans lesquelles il s'égare, et même ses idées fausses sur des points essentiels, tels que la communauté des biens et celle des femmes, sont des erreurs particulières qui n'ôtent rien de sa beauté ni de sa grandeur à cette noble et ingénieuse comparaison entre la justice privée et la justice publique, entre la politique et la morale.

Dans son Traité des Lois, ouvrage de sa vieillesse, le même philosophe s'élève moins haut peut-être; mais il se perd aussi dans moins d'abstractions; sa théorie est plus applicable et plus réductible à la pratique. Mais quel est cependant encore le grand objet qu'il se propose? De mener les hommes, par la législation, au bonheur et à la vertu.

La politique d'Aristote n'est pas, comme celle de Platon, une espèce de fiction morale; c'est un traité positif, et la théorie d'une science. La morale proprement dite forme un ouvrage particulier; mais ces deux traités, dont l'un est le complément de l'autre, ont entre eux une relation continuelle. Dans l'un Aristote applique sans cesse les principes de la morale à la politique; dans l'autre il montre souvent les règles de la politique, comme les conséquences des principes de la morale. Enfin, dans sa politique, l'analyse des diverses formes de gouvernement et l'examen des causes qui ont contribué à leur prospérité ou à leur chute, conduisent

aussi à cette conséquence fondamentale, que les hommes ne jouissent d'une véritable félicité que dans la pratique de la vertu; qu'il en est des états comme des hommes, et que la cité ne peut être heureuse si la force, la justice et la prudence n'en dirigent la constitution et les actes, comme la vie et les actions des citoyens (1).

Cicéron voulut, comme Platon son modèle, donner aux Romains un Traité de la République et un Traité des Lois. Il ne nous reste du premier que des fragments; il manque dans le second des morceaux considérables, et peut-être des livres entiers; mais on voit, dans ces précieux débris, le même soin de fonder la prospérité de l'état et le bonheur des citoyens sur l'amour de l'ordre, les bonnes mœurs et la vertu.

Aux époques où les deux philosophes grecs et le philosophe romain avaient écrit, les esprits éclairés tendaient à une sorte de perfection morale; quoique de leur temps les mœurs ne fussent pures ni en Grèce ni à Rome, l'ordre régnait, les lois avaient de l'empire; et si la force les faisait plier, leur sainte destination et leur caractère presque divin n'en étaient pas moins reconnus. Des esprits supérieurs, nourris de la contemplation du beau moral, ne pouvaient se

---

(1) Aristote, Polit., l. VII, c. I.

proposer d'autre but que de redonner aux lois, qui en sont pour ainsi dire l'expression, toute l'autorité dont elles ont besoin pour lutter contre la violence et la force.

Quand Machiavel écrivit, l'Italie était depuis plusieurs siècles un théâtre où cette dernière puissance dominait, et avait presque anéanti la première. Les révolutions du quatorzième et du quinzième siècle, le partage des possessions de l'empire en petites républiques, subjuguées ensuite elles-mêmes par de hardis et adroits usurpateurs, ces usurpateurs toujours en état de guerre, sans cesse occupés à s'agrandir l'un aux dépens de l'autre, soit par la ruse dans les traités, soit par la force des armes, ne consultant jamais ni la légitimité des droits ni la justice, et ne considérant dans chacune de leurs actions que le produit qu'ils en attendent; les malheureux peuples foulés, opprimés, comptés pour rien, ne servant que de jouet ou de proie à la soldatesque, et comme de valeur numérique à l'usurpation et à la conquête; tel était le tumultueux spectacle qui avait frappé ses premiers regards, ou tels étaient les faits récents qui étaient dans la mémoire de tous, et dont sa première expérience se composa.

Il n'était point homme à illusions, et dans sa carrière politique, rien ne pouvait échapper à la justesse et à la fermeté de son coup d'œil.

Dans toutes les affaires où il prit part, ou qu'il traita lui-même en Italie, en Allemagne, en France, il vit très bien qu'il ne s'agissait que du succès. Le succès dans toutes les entreprises devint aussi l'idée fondamentale de sa théorie politique; et si le juste et l'injuste n'en furent pas bannis entièrement, il ne les y admit du moins que comme des moyens qui, selon les circonstances, peuvent réussir bien ou mal. Mais en s'éloignant à ce point par sa doctrine des deux grands politiques grecs, il se rapprocha de l'un d'eux par sa méthode. La manière dont il envisage les questions, dont il les traite dans ses *Discours* et dans son *Prince*, est toute péripatéticienne; et quoiqu'il n'ait avoué nulle part son école, on est forcé de le reconnaître pour un disciple d'Aristote. Dans les *Discours* sur Tite-Live, le cinquième livre de la politique, où Aristote examine les causes de la ruine et du salut des états, a été visiblement son modèle; son *Prince*, si l'on en croit un écrivain politique du même siècle (1), n'est que le tyran décrit par Aristote (2), assaisonné de quelques exemples modernes. Dans l'un et dans l'autre ouvrage, il procède le plus souvent à la manière d'Aristote; il pose des principes ou des maximes; il cite des

(1) Gio. Botero. *Dell' Uff. del cardin.*, l. I, p. 63.
(2) Chap. XI de ce même livre V.

exemples pris tantôt dans l'histoire des peuples anciens, tantôt dans l'histoire contemporaine, et il en tire des conclusions qui confirment ce qu'il a établi.

Mais Aristote, dans sa Politique, revient toujours à ce qui est conforme aux lois de la justice et à l'utilité de tous; Machiavel, dans son Traité du Prince, s'en tient à ce qui mène au succès; et, mettant à part l'intérêt des peuples, dont il ne parle même pas, il n'a pour objet que celui du prince, et ne considère encore cet intérêt que relativement à l'acquisition, à la durée et à la stabilité du pouvoir. Ce n'est pas tout encore, et pour ne pas donner à cette idée d'un parallèle entre Aristote et Machiavel, plus de crédit et surtout plus d'étendue qu'elle n'en doit avoir, même en ce qui regarde la tyrannie, il est bon de se retracer les deux points de comparaison; un simple coup d'œil suffira pour en saisir les différences.

Il fallait que les tyrannies, c'est-à-dire les usurpations d'un pouvoir nouveau, ou conquis par violence, ou violemment exercé, fussent plus communes en Grèce que les monarchies régulières, puisque dans le chapitre de sa Politique, où Aristote annonce qu'il traitera de la manière dont les monarchies se conservent (1),

(1) *Ubi suprà.*

il ne s'étend que sur les moyens de conserver les tyrannies.

Il distingue deux sortes de moyens, les uns plus rigoureux, les autres plus modérés.

Voici d'abord les maximes conformes au premier moyen, celui de la rigueur.

1°. Abaisser autant qu'il se peut les personnages les plus éminents, et se défaire des hommes énergiques et courageux; 2°. ne permettre aux sujets ni banquets, ni sociétés, ni instruction, ni rien de ce qui peut leur élever l'ame ou établir entre eux des liaisons de confiance, d'estime mutuelle ou d'amitié; semer la discorde entre les amis, entre le peuple et les nobles, entre les pauvres et les riches; 3°. entretenir l'espionnage le plus actif, non seulement dans les lieux publics, mais dans les réunions particulières; 4°. appauvrir les citoyens, afin qu'ils ne puissent entretenir de force armée, et qu'absorbés par les travaux dont ils auront besoin pour vivre, ils n'aient pas le loisir de conspirer; en deux mots, occuper et appauvrir; 5°. augmenter le poids des impôts; 6°. faire la guerre, afin d'occuper les sujets, et de les tenir sans cesse dans la dépendance de leur chef. Enfin le tyran doit s'étudier à trois choses, et y rapporter toutes ses entreprises : à tenir les sujets dans le plus grand avilissement, à les diviser et les mettre en défiance

les uns des autres, et à ne laisser à aucun d'eux aucun pouvoir.

Les maximes analogues au second moyen, c'est-à-dire à la modération, se réduisent à ce que le tyran fasse en partie ce que font les rois (dans les monarchies tempérées), et que dans le reste il sauve les apparences, en simulant avec adresse les sentiments et les procédés d'un bon roi.

1°. Qu'il paraisse avoir à cœur le bien public; qu'il évite les dépenses qui blessent le peuple, la dilapidation des finances, les largesses faites aux dépens des pauvres, les pensions prodiguées aux favoris et aux maîtresses; qu'il rende un compte exact de la perception et de l'emploi des impôts; qu'il passe enfin pour économe; c'est un des meilleurs moyens de faire oublier sa tyrannie; 2°. qu'il ne paraisse pas sévère, mais grave, en sorte qu'on le craigne moins qu'on ne le respecte; 3°. quand il ne se soucierait d'aucune autre vertu, qu'il ait au moins de la politique; 4°. que non seulement il s'abstienne lui-même de toute injure envers ses sujets des deux sexes, mais qu'il ne souffre pas que quelqu'un de sa maison offense personne; il est des injures faites par des femmes de tyrans qui ont ruiné la tyrannie; 5°. quant aux jouissances des sens, qu'il en use modérément, qu'il ait au moins l'air de ne les pas

rechercher, et même de chercher plutôt à s'y soustraire : on n'attaque point, on ne méprise jamais l'homme qu'on sait être sobre, et qui veille ; mais bien l'homme ivre et celui qui dort ; 6°. s'il embellit le pays, que ce soit comme s'il en était le curateur, et non le tyran ; 7°. sur tout, qu'il montre beaucoup de zèle pour la religion, mais qu'il évite de paraître trop simple et trop crédule (1) ; 8°. qu'il honore les gens de bien et de talent, en sorte qu'ils soient persuadés qu'ils ne pourraient être mieux traités dans l'état le plus libre ; 9°. qu'il ne se réserve à lui-même que la distribution des honneurs et des récompenses, laissant à ses officiers et aux juges le soin de punir ; 10°. qu'il évite de faire trop grand qui que ce soit, ou qu'il en fasse plus d'un, pour qu'ils s'observent mutuellement ; s'il veut abaisser quelqu'un et lui ôter son crédit, que ce ne soit pas tout d'un coup, mais peu à peu ; 11°. qu'il s'abstienne de toute injure, surtout de frapper qui que ce soit, et de déshonorer la jeunesse par sa lubricité ; même en punissant, qu'il n'outrage pas ; et qu'il n'emploie les punitions qu'avec une sorte de ménagement paternel ; 12°. qu'il fasse comprendre aux pauvres et

(1) *Oportet autem non stultè sive ineptè talem videri*, dit la traduction latine de Daniel Heinsius.

aux riches que leur salut dépend de celui de l'état (c'est-à-dire du sien); 13°. qu'il fasse tous ses efforts pour que ses sujets le regardent non comme un tyran qui rapporte tout à son intérêt, mais comme un roi et comme un curateur ou un économe uniquement occupé du bien public; 14°. qu'il soit modéré dans toutes ses actions; qu'il ne se permette aucun excès; qu'il soit familier avec les nobles et populaire avec la multitude; 15°. enfin, qu'il règle tellement ses affections qu'il paraisse naturellement porté à la vertu, ou du moins à demi vertueux, et jamais tout-à-fait méchant, mais méchant à demi.

Il faut avouer qu'à l'exception de quelques unes de ces maximes, qui sont de pure hypocrisie, les peuples gagneraient presque toujours à ce que ceux qui les gouvernent suivissent cette seconde méthode pour conserver leur tyrannie, ou plutôt que les princes qui suivraient cette méthode ne seraient pas de véritables tyrans. Il n'est pas inutile de remarquer qu'Aristote, en conseillant de tels moyens, ne les blâme qu'en ce qu'il nomme franchement tyrannie le genre de pouvoir qu'ils sont propres à conserver. Il ne prononce nulle part qu'il les trouve honteux ou coupables. Machiavel, en s'exprimant avec la même indifférence sur des moyens beaucoup plus forts, ne parle point d'un tyran, mais

d'un prince ; c'est surtout, il est vrai, d'un prince nouveau, et il en résulte seulement que tout homme qui parvient à un pouvoir nouveau en soi, ou simplement nouveau pour lui, entre inévitablement dans les voies de la tyrannie. Voici quelles sont, dans l'un et dans l'autre cas, les règles que Machiavel prescrit.

1°. Si l'on s'est emparé d'un état qui était soumis à un autre prince, et qu'il n'existe pas une antipathie nationale, il suffit, pour y régner paisiblement, d'éteindre totalement la race de l'ancien souverain, et ensuite de ne pas altérer les lois et de ne pas augmenter les taxes. Il revient plusieurs fois à l'extinction totale de la famille d'un prince dont on a pris la place, comme à une condition *sine quâ non* (1).

2°. Si c'est d'un état libre et accoutumé à se régir par ses propres lois qu'on s'est emparé, le premier de trois moyens à employer pour en rester maître est de le ruiner ou de le détruire (2); c'est en effet comme l'observe l'auteur de l'Anti-Machiavel, le moyen le plus sûr pour ne point craindre de révolte. « Quiconque, ajoute très positivement Machiavel, devient maître d'une

---

(1) Chap. III.

(2) Les deux autres moyens beaucoup plus doux sont d'aller soi-même habiter cet état, ou d'y envoyer des colonies, chap. V.

ville accoutumée à jouir de sa liberté, et ne la détruit pas, doit s'attendre à être détruit par elle (1).

3°. Une remarque à faire, c'est qu'il faut ou gagner les hommes par des caresses, ou les exterminer (2).

4°. Un prince nouveau le devient le plus souvent par des crimes; c'est un moyen dont Machiavel traite fort méthodiquement (3). Les modèles qu'il propose en ce genre sont excellents. C'est, avant tous, un César Borgia qui, entre autres actions de la plus haute scélératesse, réunit, sous prétexte de réconciliation et de concorde, des princes dont il convoite les états, et les fait arrêter et étrangler (4); c'est, en remontant aux anciens, un Agathocle, préteur de Syracuse, qui convoque un matin le peuple et le sénat, fait massacrer par ses soldats tous les sénateurs et les particuliers les plus riches, s'empare de la souveraineté, et en jouit sans obstacle et sans trouble; c'est, pour revenir aux modernes, un *Oliverotto* qui fait égorger dans un repas son

(1) *Ibidem.*

(2) *Si ha a notare che gli uomini si debbono o vezzeggiare, o spegnere*, c. III. *Si ha a notare!* quelle remarque!

(3) *Di quelli che per scelleratezze sono pervenuti al principato.* C'est le titre du chap. VIII.

(4) Voyez ci-dessus, p. 11.

oncle qui l'avait élevé, et les autres principaux citoyens de *Fermo* sa patrie, s'en fait déclarer prince, et s'y maintient en immolant tous ceux qui peuvent lui faire ombrage (1).

5°. Si d'autres n'ont pu se maintenir après de pareils crimes, ce n'est pas parce qu'ils ont été cruels, mais parce qu'ils faisaient un mauvais usage de la cruauté. On peut la dire bien employée, si cependant on peut dire bien de ce qui est mal (2), lorsqu'on ne l'exerce qu'une seule fois, par la nécessité de pourvoir à sa sûreté, qu'ensuite on n'y revient pas, et qu'on la fait tourner, autant qu'il est possible, à l'utilité des sujets. Les cruautés mal employées sont celles qui commencent par être peu de chose, mais qui croissent avec le temps, au lieu de s'éteindre : ceux qui suivront la première de ces deux méthodes pourront, *avec l'aide de Dieu et des hommes* (3), trouver, comme Agathocle, quelque remède à leur position; il est impossible aux autres de se maintenir.

6°. Un prince nouveau ne peut guère éviter

(1) Voy. ci-dessus, p. 12, note 4.

(2) Il faut être juste, cette réflexion est de Machiavel lui-même.

(3) *Possono con Dio e con gli uomini avere allo stato loro qualche rimedio.* C. VIII.

le reproche de cruauté, les souverainetés nouvelles étant pleines de dangers... César Borgia passa pour cruel; mais enfin cette cruauté avait réformé, réuni, pacifié la Romagne, et l'avait rendue fidèle..... Un prince ne doit donc pas se mettre en peine du reproche de cruauté pour réduire ses sujets à l'union et à la fidélité. En faisant un petit nombre d'exemples, il sera plus humain que ceux qui, par trop d'humanité, laissent arriver des désordres d'où naissent des meurtres et des brigandages; car ces excès offensent l'état tout entier, et les exécutions commandées par le prince ne blessent que des particuliers (1).

7°. On a mis en question s'il vaut mieux être aimé que craint, ou craint qu'aimé. On répond qu'il vaudrait mieux être l'un et l'autre; mais comme il est difficile d'être les deux ensemble, il est beaucoup plus sûr d'être craint, si l'on doit manquer de l'un des deux. On peut dire en général que les hommes sont ingrats, changeants, dissimulés, prompts à fuir les dangers et avides du gain : tandis que vous leur faites du

(1) C. XVII. Sophisme misérable. En usurpant une souveraineté qui ne vous appartenait pas, dirais-je à ce prince, vous suscitez contre vous une défense légitime. Vous appelez cela des désordres, et ceux qui les commettent des brigands; puis, vous punissez comme brigandage ce qui est courage, patriotisme, amour de la liberté, vertu.

bien, ils sont tout à vous; ils vous offrent leur sang, leurs biens, leurs vies, leurs enfants, quand le besoin que vous pourriez en avoir est éloigné; mais s'il s'approche, ils changent et se tournent contre vous (1).

8°. Il serait heureux pour un prince de réunir toutes les bonnes qualités, sans mélange des mauvaises; mais comme la nature humaine n'admet point cette perfection, il faut qu'il ait assez de prudence pour éviter la honte des vices qui lui feraient perdre ses états. Quant à ceux qui n'ont pas le même danger pour lui, qu'il s'en garantisse, si cela est possible, mais s'il ne le peut pas, qu'il s'en mette moins en peine. Il ne doit pas non plus se soucier d'encourir le blâme des vices sans lesquels il pourrait difficilement conserver son pouvoir; car, tout

(1) *Ibid.* Autre sophisme de même nature. Les hommes n'auraient point tous ces vices s'ils pouvaient avoir en sûreté les vertus contraires, ce qui est impossible sous un prince nouveau; ou, ce qui est la même chose, sous un tyran. Ces vices, il les a lui-même, et vous les approuvez en lui, dirais-je à Machiavel, pourvu qu'il sache les cacher au besoin, et pourvu qu'il parvienne à ses fins. Vous y ajoutez le conseil de se faire craindre par des actes de cruauté que son usurpation rend nécessaires. Il y aurait un autre conseil à lui donner; mais votre prince ne le suivrait pas. On peut aussi en donner un aux peuples dont il veut faire ses sujets bon gré mal gré.

bien considéré, telle qualité qui paraît une vertu pourrait le conduire à sa ruine; et dans telle autre qui paraît un vice, il trouvera sa sûreté et son bien-être (1).

Le titre du dix-huitième chapitre annonce que c'est là surtout qu'il faut chercher l'essence de ce qu'on regarde comme la doctrine de Machiavel: *De quelle manière les princes doivent tenir leur parole;* tel est ce titre, et l'attente où il met n'est point trompée. C'est surtout ici qu'on reconnaît que ce n'est pas injustement que le nom de *machiavelisme* a été donné à une politique insidieuse, sans conscience et sans foi. «Vous devez savoir, dit-il, d'un ton de maître, qu'il y a deux façons de combattre, l'une avec les lois, l'autre avec la force. La première appartient aux hommes, la seconde aux bêtes; mais parce que souvent la première ne suffit pas, on doit recourir à la seconde. Il faut donc qu'un prince sache aussi bien agir en bête qu'en homme. Les anciens ont enseigné d'une manière couverte aux princes cette partie de l'art, lors-

(1) Chap. XV. Ce choix, que le prince doit faire entre les vices, suppose en lui la faculté de les corriger tous, puisqu'il doit y être dirigé, non parce qu'ils ont de vil ou d'odieux en eux-mêmes, mais par ce qu'ils ont de dangereux pour lui; le pouvoir qu'il est supposé avoir sur les uns rend l'indulgence pour les autres inexcusable.

qu'ils ont écrit qu'Achille et d'autres princes de l'antiquité furent élevés par le centaure Chiron. Le soin de leur donner pour précepteur un être moitié bête et moitié homme ne signifie autre chose sinon qu'il faut qu'un prince sache agir selon l'une et l'autre nature, et que l'une sans l'autre n'est point durable. Un prince étant donc obligé d'agir en bête, il doit choisir à la fois le renard et le lion. Le lion ne se défend point des filets, ni le renard des loups : il faut donc être renard pour connaître les filets, et lion pour faire peur aux loups. Ceux qui s'en tiennent au rôle du lion n'y entendent rien.

» Un prince prudent ne peut ni ne doit tenir sa parole quand cet acte de fidélité tournerait contre lui, et que les raisons qui la lui ont fait engager n'existent plus. Si tous les hommes étaient bons, ce précepte ne le serait pas ; mais comme ils sont méchants, et qu'ils ne te garderaient pas leur parole, tu ne dois pas non plus leur garder la tienne ; et jamais un prince ne manquera de raisons *légitimes* pour colorer son manque de foi : mais en agissant ainsi selon la nature du renard, il faut savoir la déguiser adroitement, et être habile à feindre et à dissimuler. Les hommes sont si simples et si prompts à obéir aux besoins présents, que celui qui trompe trouvera toujours qui se laissera tromper. »

Tout à l'heure, les hommes étaient rusés, faux et trompeurs; à présent, ils sont simples et crédules. C'est que leur mauvaise foi servait à autoriser celle du prince, et que leur crédulité sert à l'encourager. En lisant de pareilles leçons, on se demande quel était donc ce prince à qui on osait les donner, et dont on comptait par-là recouvrer les bonnes grâces (1); quels étaient alors et les princes et les hommes en général pour que l'on pût appeler prudence cet art de les armer cauteleusement les uns contre les autres; ce qu'était enfin en politique et en morale ce siècle si justement célèbre dans les arts, et quel était dans un tel siècle l'homme capable d'ériger le premier en théorie cette abominable pratique.

C'était en effet une morale presque universellement pratiquée de son temps, et il prend bien soin de nous le dire au commencement même et dans le cours de ce chapitre. « Chacun comprend facilement, dit-il, combien un prince est louable de garder sa foi, d'agir franchement toute sa vie, et de ne point recourir à l'astuce; mais l'expérience nous apprend qu'il n'y a eu de notre temps à faire de grandes choses que les princes qui ont tenu peu de compte de leur foi, qui ont su par leur astuce en imposer aux

---

(1) Voyez ci-dessus, la lettre de Machiavel, p. 36

hommes, et que ces princes ont fini par se rendre maîtres de ceux qui se reposaient sur leur loyauté... On en pourrait donner, ajoute-t-il plus bas, une infinité d'exemples modernes; on pourrait montrer combien de traités de paix, et combien d'engagements ont été rompus et rendus vains par l'infidélité des princes; et c'est à celui qui a su le mieux agir en renard que tout a le mieux réussi. »

Entre tous ces exemples, il choisit, sans contredit, le meilleur, celui du pape Alexandre VI. « Ce pape, dit-il, ne fit jamais que tromper; il ne pensa jamais à autre chose, et il en trouva toujours les occasions. Jamais il n'y eut d'homme qui affirmât d'un ton plus persuasif une chose fausse, qui accompagnât de plus grands serments une promesse, et qui l'observât moins. Cependant ses fourberies lui réussirent toujours, parce qu'il connaissait à fond cette partie des affaires du monde. »

Est-il étonnant qu'on ait voulu, pour sauver l'honneur de Machiavel, et peut-être aussi celui de son pays et de son siècle, trouver dans tout cela une ironie amère, et un piége tendu aux tyrans? Mais après avoir demandé quel est le prince assez corrompu pour qu'on ose lui offrir sérieusement et ouvertement de tels exemples, je demanderai aussi quel est le prince assez stupide pour qu'on se permette avec lui une

telle ironie, et pour qu'on espère le faire tomber dans un piége si grossièrement tendu. Cet excès de corruption se conçoit; cet excès de stupidité ne se concevrait pas.

On voit qu'assurément il n'y a rien de pareil dans Aristote; mais dans le reste de ce chapitre, l'auteur du Prince s'en rapproche un peu davantage, quoiqu'il l'outre-passe toujours. Non seulement il ne juge pas nécessaire qu'un prince ait les cinq qualités qu'il doit paraître avoir, la clémence, la fidélité à sa parole, l'humanité, la religion, la sincérité; « j'oserai même dire, ajoute notre hardi professeur, que s'il les a, et s'il y est toujours fidèle, elles sont nuisibles, et que s'il ne fait que paraître les avoir, elles sont utiles. Il est bon de les posséder, mais d'être assez maître de son âme pour savoir et pouvoir au besoin les changer pour les qualités contraires. Il est constant qu'un prince, et surtout un prince nouveau, ne peut mettre dans sa conduite tout ce qui fait que les hommes passent pour bons, étant souvent forcé, pour maintenir son pouvoir, d'agir contre l'humanité, la charité, la religion. Il faut donc qu'il ait un esprit disposé à se tourner selon que les vents et les variations de la fortune le lui commandent; qu'en un mot il ne s'écarte pas du bien quand il le peut; mais qu'il sache faire

le mal quand il le faut (1). Il doit avoir grand soin de ne laisser sortir de sa bouche rien qui n'annonce les cinq qualités que j'ai dites, et de faire qu'à le voir et à l'entendre, on le croie tout rempli de clémence, de sincérité, d'humanité, de religion. Il n'y a rien surtout qu'il soit plus nécessaire de paraître avoir que cette dernière qualité, parce que les hommes jugent plus par les yeux que par les autres sens (2), etc. »

Il termine ce chapitre dogmatique et fondamental par une maxime qui est comme le résumé de sa doctrine, et par l'exemple qu'il croit le plus propre à en démontrer la bonté. « Dans les actions de tous les hommes, et surtout des princes, contre lesquels il n'y a point de jugement d'appel, on ne regarde qu'aux résultats. Qu'un prince prenne donc soin de conserver sa vie et ses états; les moyens seront toujours jugés honorables, et généralement approuvés... Un prince de ce temps-ci, qu'il ne convient pas de nommer, ne prêche jamais que la paix et la bonne foi; et l'une et l'autre,

(1) Tout cela est assez conforme au n° 15 des moyens modérés, conseillés par Aristote, pour conserver la tyrannie.

(2) Ceci est tout-à-fait conforme au n° 7 des mêmes moyens.

s'il les eût observées, lui auraient plusieurs fois enlevé ses états et sa réputation (1). »

Telle est la partie du livre du Prince qu'on peut nommer empoisonnée, et l'on voit qu'elle roule principalement sur cette pétition de principe qu'il faut être méchant avec les hommes parce qu'ils sont méchants. Ils ne sont pas bons en effet quand on les égorge, quand on les pille, quand on les opprime, quand on veut les soumettre malgré eux à un pouvoir qu'ils n'aiment pas. Aristote du moins ne cherche point ce vain subterfuge; il dit nettement que ce qui oblige un tyran à être méchant, c'est sa tyrannie.

Il a une autre supériorité, c'est de présenter en peu d'espace un code de tyrannie, tel que la plupart des peuples qui sont soumis à un pouvoir absolu s'accommoderaient fort bien d'être gouvernés de cette sorte, tandis qu'on ne voit pour résultat des principes de Machiavel, qu'une tyrannie bassement astucieuse dont une nation un peu éclairée ne serait pas dupe longtemps, et une tyrannie violente qu'aucun peuple ne voudrait souffrir. Son prince nouveau ne sait, avec tous les coupables ressorts qu'il

(1) C'est Ferdinand-le-Catholique, l'un de ses deux héros, à qui il donne, sans le nommer, ce singulier éloge. Nous le verrons bientôt lui en donner d'autres tout aussi suspects, en le nommant.

emploie, que parvenir au pouvoir *per fas et nefas*, s'accroître et puis s'accroître encore. Le tyran d'Aristote est plus habile, surtout celui qui règne par des moyens modérés; il sait gouverner, et on le prendrait pour un bon prince. On peut être tyran selon Machiavel, sans avoir la capacité de l'être selon Aristote.

La partie saine du livre du Prince, ouvrage d'un genre profond, admirable surtout pour le temps où il fut écrit, est un résultat substantiel de lectures bien digérées, et d'observations aussi fines que justes sur les hommes et sur les événements. Dès le commencement, l'auteur annonce son but. Il distingue les principautés en héréditaires et en nouvelles, et passe légèrement sur les premières pour s'attacher uniquement aux secondes. Dans le troisième chapitre, il développe avec une grande sagacité ce qui rend les principautés nouvelles difficiles à acquérir, faciles à perdre, et pour quelles causes la puissance de Louis XII dans l'état de Milan fut si promptement établie, si rapidement détruite la première fois, difficilement la seconde, mais détruite enfin, tandis que ce roi pouvait la maintenir, en observant certaines règles que les Romains suivirent autrefois pour conserver leurs conquêtes, et en évitant des fautes capitales qui auraient fait perdre à n'importe quel autre prince le pouvoir le mieux établi.

Toutes les questions que présentent ensuite les chapitres compris dans cette partie de l'ouvrage, sont traitées selon la même méthode, avec la même justesse d'observations et de raisonnements. Il est vrai que si l'on a vu par quelles fautes de conduite Louis XII perdit ses états d'Italie; on voit aussi (1) par quelle conduite habile, mêlée à d'horribles moyens, César Borgia fonda, et comme il s'en fallut peu qu'il ne consolidât sa puissance. Le premier, qui malgré ses fautes fut un bon roi, est offert comme un exemple à fuir, et le second, que ses succès n'empêchèrent pas d'être un exécrable tyran, l'est comme un parfait exemple à suivre. Il l'est dans ces propres termes, qui n'ont assurément rien d'équivoque. « En rassemblant donc toutes les actions du duc (et notez que de l'aveu même de l'auteur (2), ces actions sont presque toutes autant de crimes), je n'y puis trouver rien à reprendre. Je crois, au contraire, devoir le proposer comme je l'ai fait, pour modèle à tous ceux qui, par fortune ou par les armes d'autrui, se sont élevés au souverain pouvoir. »

Le sujet du chapitre XI est très remarquable; ce sont *les principautés ecclésiastiques*. On

(1) Chap. VII.
(2) Voyez ch. VIII.

sent ce qui le rendait délicat à traiter dans un livre dédié au neveu du pape régnant, surtout quand ce neveu gouvernait, au nom du pape son oncle, l'état au service duquel l'auteur désirait être replacé. Il dissimule ce motif, et en prétexte un autre pour ne point pénétrer dans les entrailles du sujet. « Ces principautés, dit-il, étant gouvernées par des moyens supérieurs, auxquels la raison humaine ne peut atteindre, je me dispenserai d'en parler. Comme elles sont érigées et maintenues par Dieu même, il n'appartiendrait qu'à un homme présomptueux et téméraire d'en traiter. » Il parle cependant avec assez de liberté, mais brièvement, des moyens très humains par lesquels Alexandre VI et Jules II avaient successivement accru les domaines du saint siége. Il finit par un petit trait d'éloge, adressé à leur successeur Léon X, qui ne semble prouver que la crainte d'en avoir trop dit.

C'est dans les trois chapitres suivants (1) qu'il commence à développer une grande vue qui lui appartient, et celle peut-être qui lui donna le plus de droits à la reconnaissance de sa patrie. Nous avons vu plus haut ce qu'il pensait de l'emploi des troupes mercenaires devenu général en Italie (2). Il ne cessa de s'élever contre

(1) Chap. XII, XIII et XIV.

(2) Ci-dessus, p. 16.

cette méthode funeste, et comme magistrat tandis qu'il fut dans les emplois, et comme écrivain depuis sa retraite. Il démontre ici clairement quelles en avaient été les tristes suites dans des circonstances récentes. Il rejette également le service des troupes auxiliaires, qu'il trouve même encore plus dangereuses. Une milice nationale est la seule qu'il approuve et qu'il recommande. Cette idée si naturelle et si évidente qu'il paraît superflu de la démontrer, était contraire à tant d'idées reçues, et surtout à tant d'intérêts que Machiavel, qui avait obtenu, sept ans auparavant, une loi conforme à ses vues, qui l'avait fait exécuter lui-même(1), fut obligé de la prouver ici comme une idée neuve, et d'y revenir encore avec plus d'étendue et plus de force dans un autre ouvrage dont elle est la base et le principe fondamental(2).

Les huit derniers chapitres de ce traité, qui en a en tout vingt-six, n'ont, à quelques endroits près, rien de contraire à la morale; si les vérités qu'il y établit ne sont pas nouvelles, il se les approprie par sa manière de les démontrer.

---

(1) Il est à remarquer que dans tout ce qu'il dit à ce sujet, il ne parle point de cette loi de la république, qui était sans doute entièrement tombée en désuétude.

(2) Dans son Traité de l'art de la guerre.

Il faut qu'un prince évite d'être haï et méprisé, c'est ce qui ne paraît pas difficile à prouver, mais il le prouve (1) par les exemples des plus méchans empereurs romains, qui périrent parce qu'ils s'étoient attiré le mépris plus encore que la haine; et cette démonstration historique donne à une vérité incontestable plus d'évidence et d'autorité. Il traite accidentellement des conjurations, dont il pouvoit parler d'après son expérience. Satisfaire le peuple sans désespérer les grands est ce qui lui paraît le plus important pour un prince. L'institution des parlements en France était, selon lui, ce qu'il y avait de plus propre à réprimer les excès de l'un et l'insolence des autres, sans que le roi fût obligé d'intervenir et de s'attirer la haine d'un des partis en se décidant pour le parti contraire (2). Il en tire cette maxime générale, que les princes doivent faire faire par d'autres toutes les choses de rigueur et se réserver à eux-mêmes toutes les choses de faveur. C'est,

(1) Chap. XIX.

(2) Il serait curieux d'examiner ce qui, pendant les deux règnes de Charles VIII et de Louis XII, avait pu lui donner cette idée des parlements de France, ou plutôt de celui de Paris, qui, comme il le dit ailleurs, donnait dès lors le mouvement à tous les autres. Voyez *Discours sur Tite-Live*, l. III, c. I.

presque mot pour mot, un des moyens modérés conseillés par Aristote (1).

S'il est une vérité démontrée, c'est que les forteresses et les autres moyens de défense qu'emploient les princes leur sont souvent plus nuisibles qu'utiles, quand ils sont haïs de leurs sujets; mais il est bon que ce soit Machiavel qui leur apprenne (2) que la meilleure forteresse est de n'être point haï du peuple, et qu'il leur dise : « Tu auras beau avoir des forteresses, si le peuple te hait, elles ne te sauveront pas. »

Il n'est pas aussi clairement démontré que le meilleur moyen qu'ait un prince pour acquérir de la réputation, soit de faire ce que fit Ferdinand-le-Catholique, qu'il donne en cela comme le meilleur modèle à suivre. Il le loue surtout de s'être couvert du manteau de la religion pour expulser les infidèles de ses états, pour attaquer ensuite l'Afrique, l'Italie et la France, pour faire enfin les grandes choses qui l'ont rendu le premier roi de la chrétienté, qui ont sans cesse tenu ses sujets dans l'admiration, dans l'attente des événements, et qui, naissant toujours les unes des autres, n'ont ja-

(1) Voyez le n° 9 de la seconde Méthode pour conserver la tyrannie, ci-dessus, p. 93.

(2) Chap. XX.

mais donné aux hommes le temps de respirer et de s'opposer à ses desseins.

Que Ferdinand se soit servi de quelque moyen que se soit pour affranchir l'Espagne, sa patrie, du joug des Maures, on ne saurait l'en blâmer; mais son pays une fois délivré, il n'est pas sûr que ce prince ne pût *acquérir de la réputation* qu'en continuant de se couvrir du manteau de la religion, pour bouleverser l'Afrique, l'Italie et la France. Il n'est pas sûr non plus qu'en montrant ici, et ailleurs encore, la religion comme un instrument qu'on manie avec fruit dans des entreprises qui ne sont rien moins que religieuses, on ne fournisse pas de fortes armes à ceux qui soutiennent qu'il serait bon d'asseoir la morale des peuples et celle des princes sur des bases moins propres à servir aux succès de l'ambition et des autres passions coupables.

C'est une opinion vraiment morale, et utile non seulement aux princes, mais à tous les hommes, que celle qui ne met pas entièrement à la disposition de la fortune ou du hasard les événements humains, mais qui en laisse toujours libre une moitié que peuvent diriger la prudence et le courage. Cette opinion est le sujet du vingt-cinquième chapitre (1), et Machiavel l'y

---

(1) Les 22, 23 et 24[e] n'ont rien que d'assez commun sur les ministres ou secrétaires des princes, sur les flatteurs,

soutient par de bonnes raisons et par des exemples frappants. Il compare poétiquement la fortune à un fleuve rapide qui, lorsqu'il s'enfle, renverse, engloutit, détruit tout sur ses bords; et pourtant, lorsqu'il est rentré dans son lit, l'art humain peut élever des remparts et des digues qui l'empêcheront une autre fois de faire les mêmes ravages. Mais il emploie moins heureusement les couleurs poétiques, lorsqu'en finissant ce chapitre, il compare la fortune à une femme, et qu'il en conclut qu'il vaut mieux, avec elle, être entreprenant que trop circonspect, qu'il faut même la brusquer et la battre si l'on veut en venir à bout (1). « Comme une femme qu'elle est, ajoute-t-il, elle aime les jeunes gens, parce qu'ils sont moins timides, plus décidés, et qu'ils lui commandent avec plus d'audace. » Il n'y a pas dans ce parallèle plus de dignité et de convenance que de solidité.

On retrouve dans le dernier chapitre du livre, Machiavel avec toute sa raison et avec plus de chaleur et de véhémence qu'il n'en emploie ordinairement. Ce chapitre est intitulé comme une harangue : *Exhortation à délivrer l'Italie des barbares*, et c'en est une en effet. C'est là

---

et même sur les causes qui avaient fait perdre à plusieurs princes d'Italie leurs états.

(1) *Perchè la fortuna è donna, ed è necessario, volendola tenir sotto, batterla ed urtarla.* Loc. cit.

aussi que se trouvent les fondements les plus solides de l'opinion avancée en faveur de Machiavel par son dernier traducteur français.

Oui, les malheurs de l'Italie venaient surtout de ce que ses plus belles provinces étaient en proie aux étrangers. Quoique le plus grand nombre de ces étrangers fussent des Français, j'avouerai que les Italiens étaient en droit de les appeler des barbares; c'était pour un prince italien une grande et noble entreprise que de délivrer l'Italie, et de rejeter Espagnols, Impériaux et Français au-delà des monts; enfin la maison de Médicis, dont l'heureuse fortune était portée à son comble par l'exaltation récente de Léon X, paraissait digne de concevoir les projets les plus difficiles et les plus glorieux; et la jeunesse de ce pontife semblait garantir à ces hautes entreprises le temps nécessaire pour leur entière exécution, avantage dont l'âge avancé de la plupart des papes les privait ordinairement. Souverain des états de l'Eglise, que les crimes d'Alexandre VI et les usurpations militaires de Jules II avaient agrandis; maître de l'état de Florence auquel il ne laissait plus qu'un vain nom de république, et dominant par-là toute la Toscane, Léon X avait si bien mis dans sa politique le projet de s'emparer du royaume de Naples d'un côté et de l'autre du duché de Milan ou de la Lombardie, en y

plaçant Julien, son frère, et Laurent, son neveu, que des astrologues, sorte de gens qui n'annoncent guères aux princes que ce que ces princes désirent, le lui avaient prédit peu de mois après son avènement (1). Il ne serait même pas impossible que Léon ayant ce dessein, eût dicté lui-même aux astrologues leur prédiction, afin que, dans un temps où l'astrologie passait encore pour une science divine, l'exécution de son projet ne parût être un jour que l'accomplissement des décrets du ciel.

Aussi Machiavel ne divague-t-il point en indiquant les régions de l'Italie qui aspirent après un libérateur. « Elle attend, dit-il (2), celui qui guérira ses blessures, et qui mettra fin aux dévastations et aux saccagements de la Lombardie, aux pillages et aux extorsions du royaume de Naples et de la Toscane. » On voit qu'il était dans le secret de l'ambition des Médicis, et que voulant rentrer dans leurs bonnes graces, il ne pouvait les flatter plus adroitement. Mais fallait-il leur offrir pour modèles des scélérats souillés de tous les crimes? fallait-il leur prescrire le manque de foi, le parjure, la violation et le mépris des engagements les plus saints, et mêler à de sages maximes puisées dans

---

(1) Nardi, *Istor. Fiorent.*, l. VI.

(2) Chap. XXVI.

les leçons de l'expérience et de l'histoire, ces principes misérables des faux politiques, des usurpateurs et des brigands? Si le mal qu'il conseille n'eût pas été au fond de son propre cœur, si l'élévation de son ame l'eût garanti de la corruption de son siècle, s'il n'eût pas été depuis long-temps dans l'illusion où une habileté profonde et des succès obtenus par le crime l'avaient jeté, il aurait vu que la véritable gloire ne s'acquiert point par de telles voies; il aurait versé sur ces petits et lâches moyens le mépris qu'ils méritent; il aurait appris à son prince à en employer de plus nobles, à démêler l'astuce, à se garantir des piéges, à débrouiller le fil des plus tortueuses intrigues, mais à ne descendre jamais lui-même à ces ressources avilissantes.

D'ailleurs, était-il besoin d'une vue bien perçante pour apercevoir que ce plan qui ne pouvait être exécuté que par de longs efforts et au prix de beaucoup de sang, manquait, par sa base même, d'éléments de solidité? Supposez Julien de Médicis monté sur le trône de Naples, Laurent devenu duc de Milan, et en même temps prince de Toscane; donnez à leur vie et à leur règne la plus longue durée, au règne et à la vie de Léon X toute celle qu'elle pouvait avoir : au bout de vingt ou de trente ans, un pape lui succédait, étranger à la maison des

Médicis, et peut-être son ennemi : dès lors renaissaient les rivalités et les débats entre le saint siége et les dynasties de Milan et de Naples; le pape, toujours plus foible, appelait encore à son secours les armes étrangères, et les infortunes de la malheureuse Italie recommençaient. Mais ces plans d'une ambition démesurée ne furent pas mis à une si longue épreuve; ils s'évanouirent dans peu d'années; le frère, le neveu du pape, le pape lui-même disparurent, et avec eux tous ces grands projets. Le livre de Machiavel reste, et depuis trois siècles il infecte de ses poisons la politique européenne.

On a dit, et avec vérité, que ces poisons ne lui appartenaient point en propre, et qu'ils avaient été employés avant qu'il enseignât à en faire usage. Le machiavélisme, dit spirituellement M. *Galeani Napione* (1), était antérieur à Machiavel. Il arriva dans cette science détestable ce qui arrive dans tous les arts. On commença par la pratique, et les praticiens les plus renommés avant ce théoricien célèbre étaient nés hors de l'Italie. Ferdinand-le-Catholique, le pape Alexandre VI et son fils César Borgia étaient Espagnols. En France, Louis XI n'avait pas attendu Machiavel pour être passé maître

---

(1) *Elogio di Gio. Botero. Annot. XII. Piemontesi illustri*, t. I, p. 273.

dans l'art de tromper. Deux rois dont on vante la bonne foi, Charles VIII et Louis XII, n'en manquèrent que trop souvent dans les affaires d'Italie, et principalement dans leurs relations avec les Florentins. L'empereur Sigismond, qui a aussi une grande réputation de loyauté, leur donna de pareils sujets de plainte (1).

Tout cela n'est que trop vrai; mais personne avant Machiavel n'avait érigé en science et rédigé en théorie cette pratique de l'art de tromper. Du moment où son Traité du Prince fut rendu public, il devint le livre favori de toutes les cours, le *vade mecum* de tous les princes. On en voudrait conclure que ce livre n'était donc pas si coupable (2), et l'on apporte en preuve de son innocence ce qui ne prouve que l'étendue du mal qu'il a fait. Ce livre, nous dit-on (3), fut d'abord en grand crédit à la cour de Rome, et c'est malheureusement ce qu'on ne peut nier. On dit aussi que Charles-Quint l'avait toujours entre les mains; qu'il fut trouvé sur Henri III et sur Henri IV quand ils furent assassinés. Il est permis à des Français de douter de ce qui regarde ce dernier roi. On

(1) Voyez *Discours sur Tite-Live*, l. III, c. XLIII.

(2) Préface des Œuvres, édition de Florence, 1782, p. l.

(3) *Ibidem.*

ajoute que ce livre, traduit dans toutes les langues, l'a été même en langue turque par ordre de Mustapha III, pour servir à son instruction et à celle de ses fils, et que cette traduction se conserve dans la bibliothèque du sérail du grand-seigneur. Enfin le pape Sixte V en faisait, dit-on, un si grand cas, qu'il en avait fait de sa main un extrait qui existe en original à Rome, dans une bibliothèque particulière, et dont l'auteur de la Vie de Machiavel citée ci-dessus, possédait une copie. Mais cela prouve beaucoup plus contre ces princes, y compris le pape et le grand-turc, qu'en faveur de Machiavel.

On est donc forcé de renoncer à toutes les interprétations officieuses imaginées pour excuser l'immoralité de ses principes. On ne peut plus dire, ni qu'il feignit d'instruire les tyrans dans leur art, pour dévoiler cet art aux yeux des peuples en général et pour les engager à secouer le joug; ni qu'il eut en particulier le dessein de tendre un piége aux Médicis devenus si puissants, qu'on ne pouvait plus les abattre qu'en les engageant dans des tentatives chimériques, où ils devaient échouer et se perdre (1). Quoiqu'il aimât beaucoup sa patrie, on ne peut pas non plus affirmer que, dans l'enthousiasme

(1) Préface des Œuvres, *ubi suprà*.

de cet amour, il s'efforça d'extirper jusqu'aux racines les vices dont elle était infectée; qu'il y employa ses actions, ses écrits, ses conseils, ses exemples, et que la conception seule d'un dessein si sublime l'égale aux Solon et aux Lycurgue (1). Enfin, quoiqu'il y ait du vrai dans le projet que lui attribue le dernier traducteur français, il en épure trop les motifs, et il en porte trop haut les résultats (2).

C'est aussi faire de Machiavel un autre homme, et le transformer en philosophe d'un autre siècle, que d'attribuer à son mépris pour la race humaine la perversité des leçons qu'il lui donne; de dire que c'est ce mépris qui lui fit adresser aux hommes le langage auquel ils s'étaient abaissés eux-mêmes, et qu'il parle à leurs intérêts et à leurs calculs égoïstes, puisqu'ils ne méritent plus qu'on s'adresse à leur enthousiasme et à leur sens moral (3). Personne alors ne s'élevait à ce dégré d'orgueil philosophique, ni ne se mettait seul d'un côté, le genre humain de l'autre, pour regarder de haut cette malheureuse race humaine. Le langage que parlait Machiavel était celui de son

(1) *Baldelli*, *Elog. di Niccolò Machiavelli*, éd. de Livourne, t. I, p. 9.

(2) Voy. Discours préliminaire de la trad. de Guiraudet.

(3) M. Simonde Sismondi, *de la Littérature du midi de l'Europe*, t. II, p. 225.

siècle et le sien; il n'y avait pas en lui plus que dans ses contemporains de disposition à l'enthousiasme; il parlait à leurs intérêts et à leur égoïsme, sans paraître penser qu'il y eût eu des temps où l'on eût pu s'adresser à d'autres affections, et son sens moral était même plus dépravé, dans la proportion qui existe entre des hommes sans lumières qui reçoivent des impressions, et un homme éclairé qui les répand ou qui les donne.

Un écrivain judicieux que j'ai déja cité, a présenté depuis long-temps sur cet objet des vues saines qui auraient dû prévenir tous ces écarts (1). « Si l'on considère, dit-il, ce qu'étaient au temps de Machiavel, la constitution des états, le droit public, le genre d'étude et les mœurs, il n'est pas difficile de se déterminer sur l'intention qu'il eut en écrivant. Son but ne fut autre que d'enseigner aux nouveaux princes de toute espèce, mais particulièrement aux usurpateurs, la manière d'arriver au pouvoir et de s'y affermir. Aussi son petit-fils *Ricci*, dans les notices qu'il nous a laissées (2), donne-t-il pour titre au traité du Prince : *del modo*

(1) L'Eloge de Gio. Botero, dans lequel se trouve cette opinion de M. *Galeani Napione*, fut imprimé dans le premier volume des *Piemontesi illustri*, Turin, 1781.

(2) Voy. ci-dessus, p. 75.

che devono tenere li principi nuovi nello consolidarsi negli stati; et en lisant avec attention ses ouvrages, on s'aperçoit facilement que les mêmes préceptes qu'il donne à ces princes nouveaux, il les donne aussi aux républiques qui parviennent à s'emparer de quelques états, et spécialement à Florence pour lui apprendre à dominer sur *Arezzo*, Pise et *Pistoja.* Il n'est donc pas étonnant que Machiavel, zélé républicain, ait dicté des maximes aussi sanguinaires destinées à fonder une tyrannie; il ne les dictait pour sa patrie qu'en la considérant comme dominante; et dans ces temps de trouble, il s'élevait un si grand nombre de principautés, qu'il semblait que ce devait être un objet d'étude pour l'homme d'état, de chercher les moyens d'en établir et d'en conserver une à travers ces révolutions fréquentes, comme on apprend à enrichir, à fertiliser et à peupler un pays dans l'état de sécurité où l'on est aujourd'hui. Si les tyrans qui s'élevaient après les vicissitudes diverses des partis, dans les petits états démocratiques de l'Italie étaient injustes et cruels (et tels étaient même le plus souvent les chefs des républiques), il n'est pas impossible que le secrétaire de Florence fût franchement détestable dans ses maximes, sans qu'il soit besoin de s'égarer en spéculations subtiles pour trouver une cause seconde à ses coupables leçons. »

Mais depuis le temps où M. *Napione* s'exprimait ainsi, nous avons acquis de nouvelles lumières sur les intentions de Machiavel. Toutes ces vues raffinées ou exagérées disparaissent devant les aveux positifs qu'il a faits lui-même en écrivant confidentiellement à un ami (1). Il ne voulut, dans son Traité du Prince, que tirer du fruit de ses lectures un petit ouvrage sur les principautés, et sur la manière dont on les acquiert, dont on s'y maintient, dont on les perd. Il crut que cet écrit devait être agréable à un prince, et surtout à un nouveau prince. Il crut devoir le dédier d'abord à Julien, et ensuite à Laurent de Médicis, dans l'espérance d'échapper, en rentrant en faveur auprès d'eux, à la pauvreté et au mépris qui la suit. Il crut toutes ces choses, et il écrivit le Traité du Prince, monument éternel de son génie, mais aussi de son immoralité politique, et qui prouve peut-être même que ce génie, quelque grand qu'il fût, n'avait pas autant d'étendue et d'élévation que de profondeur.

Les *Discours* de Machiavel *sur la première décade de Tite-Live*, prouvent bien plus de force de tête que le Traité du Prince; ils sont aussi, du moins en général, plus d'accord avec une politique saine et avec les principes de la

(1) Voyez ci-dessus, p. 36.

morale universelle. Ce n'est plus sur les violentes usurpations de quelques petits tyrans de l'Italie moderne que l'auteur fixe ses regards, pour apprendre à d'autres usurpateurs à les déposséder et à s'affermir à leur place, mais sur les maîtres de l'Italie ancienne qui devinrent les maîtres du Monde, sur leurs vertus publiques et privées, premières causes de leur grandeur, sur leurs bonnes institutions et sur les principaux ressorts qui donnèrent le mouvement à ce colosse de force et de puissance; et il les regarde, il les examine, pour apprendre aux républiques, et particulièrement à celle de Florence, sa patrie, à se conserver et à s'agrandir.

Depuis que les historiens de l'antiquité avaient été rendus à la lumière, les érudits en épuraient le texte, en surveillaient les copies et les éditions; les philologues y étudiaient les propriétés et les beautés du langage, les savants y cherchaient des dates et des concordances chronologiques; le commun des lecteurs y trouvait le plaisir que procurent le récit des faits et la variété des événements; personne encore n'avait songé à y puiser des leçons de politique et de conduite pour les peuples et les gouvernements. Machiavel eut le premier cette grande vue; son génie porté à l'examen des faits et à la recherche des causes, était propre à la féconder. Du moment qu'il l'eut conçue, l'histoire du

peuple romain qui offre de si grands spectacles, fut un point de comparaison auquel il rapporta sans cesse, et les faits analogues ou différents de l'histoire des autres peuples anciens, et les événements de l'histoire de son pays et de son temps. Expliquant les uns par les autres, il en tira des maximes générales, qui, rapprochées des exemples dont elles sont déduites, ont un caractère frappant d'évidence et d'infaillibilité. Ce ne sont point de ces abstractions dont on reconnaît le vide quand on veut les réduire à la pratique; ce sont les résultats de la pratique même, ou les fruits de l'expérience.

Machiavel aimait passionnément sa patrie et la liberté; il est impossible de lui refuser cette justice. Citoyen d'une république dont la constitution était mauvaise, surtout par sa mobilité, mais dont l'esprit était cependant tel que doit être celui des républiques les mieux constituées, à en juger par le nombre des grands personnages et des grands génies qui y brillèrent en peu de temps, il avait vu de près, pendant douze ou quinze ans, le jeu intérieur de cette machine politique; il avait coopéré lui-même à ses mouvements; il en avait vu enfin la décomposition et la ruine. Son esprit méditatif n'avait cessé, au milieu même de sa vie active, de s'interroger sur les causes et sur les suites des événements publics dont il avait été témoin. L'His-

toire de Tite-Live lui rendit présents, dans le loisir de sa retraite, ceux d'une autre république dont les destinées ont fait les destinées de l'univers. La république romaine portait dans sa constitution et dans ses institutions les germes de sa grandeur, et les atteintes qu'on y porta furent les causes de sa décadence. Machiavel suivit au-delà de l'histoire de Tite-Live ce funeste progrès; il le vit; il le médita dans les Annales et dans les Histoires de Tacite; il n'y vit pas seulement des faits et des résultats, il y vit une manière et un style qu'il prit pour modèles. Tacite devint son maître dans l'art d'observer et dans l'art d'écrire; il reporta dans l'étude du premier de ces deux grands historiens, ce qu'il avait acquis à l'école du second, et l'on pourrait dire qu'il apprit de Tacite à lire Tite-Live, et à l'expliquer.

Un autre maître encore lui avait enseigné à suivre, dans l'histoire des peuples, les effets de leurs institutions politiques; c'est Aristote. On ne reconnaît pas moins dans les *Discours* que dans *le Prince* l'élève de ce philosophe. Le point d'où il était parti dans *le Prince* était la division des principautés selon leurs différentes natures; il remonte plus haut en commençant le premier livre des *Discours*; il divise, selon leurs différentes espèces, les formes des gouvernements; et ce n'est pas une analyse sans but et une imi-

tation stérile d'Aristote qu'il offre d'abord au lecteur. Il veut prouver l'excellence de la constitution romaine; pour cela, il établit d'abord (1) la division des gouvernements en trois formes distinctes : le *Principat*, ou la monarchie, le gouvernement des grands ou l'aristocratie, et le populaire ou la démocratie. Toutes ces trois formes, selon lui, dégénèrent et se corrompent inévitablement; la première devient facilement tyrannique; la seconde se change avec la même facilité en pouvoir du petit nombre ou oligarchie, et la troisième passe sans difficulté de la liberté à la licence. Aucun législateur ne peut sans doute vouloir constituer ni l'une ni l'autre de ces formes dégénérées; mais quelle que soit celle des trois formes pures qu'il veuille fonder, elles ont pour défaut commun leur peu de durée et leur corruption inévitable. Le remède que de sages instituteurs des peuples ont trouvé à cet inconvénient, est de combiner en un seul mode les avantages que ces trois modes ont séparément, d'en prévenir l'altération en les balançant l'un par l'autre, de réunir enfin dans la même constitution un prince, des grands, et le peuple.

Ce fut ce qui fit avoir, quant à la force et à la durée, tant de supériorité à la constitu-

(1) Chap. III.

tion de Sparte sur celle d'Athènes ; ce fut aussi ce qui donna tant de vigueur à la république romaine; et c'est encore ce qui procure de nos jours, à l'Angleterre, une puissance qui ne peut avoir pour cause de destruction que l'abus de cette puissance même, ou l'altération, soit des trois éléments dont elle résulte, soit même de l'un des trois. Car il ne faut pas s'y tromper, si ce mode complexe est meilleur et plus durable que les trois modes simples, ce n'est qu'autant que chacune des trois actions qui y sont combinées se conserve libre et indépendante. Si l'une des trois domine, et si elle entrave l'une des deux autres ou toutes les deux, tout cet étalage d'une constitution compliquée est en pure perte, et vous n'avez en résultat qu'une tyrannie.

Après avoir ainsi posé les bases de son travail sur l'Histoire de Rome, Machiavel s'engage dans la lecture de cette histoire, en suivant Tite-Live pas à pas; il s'arrête sur tout ce qui lui fournit une réflexion, une application ou un principe. Le texte de l'historien disparaît, ou n'est que rarement cité. Les actions, les institutions et les lois paroissent seules. Les objets de comparaison tant anciens que modernes jaillissent, pour ainsi dire, à chaque instant; des résultats lumineux en sortent naturellement, et une variété de faits inépuisable appuie sans cesse

l'évidence des raisonnements et la solidité des maximes. On reconnaît partout un esprit habitué à des méditations profondes et une fermeté d'ame exercée par les orages de la liberté.

Voyez, par exemple, à quoi il réduit tout le bruit que l'on fait des querelles entre le sénat et le peuple romain (1); il ne balance pas à les regarder comme la première cause de la liberté de Rome. Voyez sur quelles fortes raisons il fonde l'utilité, la nécessité des accusations publiques (2), et avec quelle justesse il distingue des effets de l'accusation ceux de la délation et de la calomnie (3). On peut blâmer l'excès du pouvoir qui était attribué au dictateur; si on l'approuve, on peut en conclure qu'il faudrait donc approuver aussi l'excessive autorité des décemvirs; Machiavel démontre en peu de mots ce qui rendait excellente la première de ces institutions (4), et ce qui rendit la seconde si pernicieuse à la république (5). Il revient encore sur ce dernier sujet, et analyse avec la sagacité la plus remarquable quelles furent, dans cette institution des décemvirs, et les erreurs du peuple en voulant sauver la liberté, et les fautes

(1) Chap. IV.
(2) Chap. VII.
(3) Chap. VIII.
(4) Chap. XXXIV.
(5) Chap. XXXV.

que fit Appius en voulant s'emparer de la tyrannie (1).

Les traits historiques les plus simples suggèrent à cet esprit fécond, meublé d'observations et de faits, des réflexions et des rapprochements inattendus. Camille, vainqueur de Veies, avait fait vœu de consacrer la dixième partie du butin à Apollon (2); ce butin était tombé dans les mains du peuple; il était imposible d'en avoir un compte précis; le sénat ordonna, par un édit, que chacun produisît en public la dixième partie de ce dont il s'était emparé, tant il comptait sur la probité et sur la religion du peuple. D'un autre côté, le peuple fit éclater ouvertement son indignation, mais ne pensa point à frauder la loi en donnant moins qu'elle ne lui avait prescrit. La conclusion naturelle de cet exemple est que la probité et la religion du peuple romain étaient telles qu'on en devait tout attendre. Mais l'auteur n'en reste pas là. Où ces qualités ne règnent pas, dit-il, on ne peut rien attendre de bien, et là-dessus il fait passer à cette sorte d'épreuve les peuples d'Italie, de France, d'Espagne et d'Allemagne. Il trouve les premiers les plus incapables de donner un tel exemple, et les derniers les plus dignes d'en fournir de

(1) Chap. XL.
(2) Chap. LV.

pareils; il cherche les raisons qui donnent aux petites républiques allemandes cet avantage, et ayant trouvé l'une de ces causes dans l'égalité qui y règne entre les citoyens, il conclut qu'en général c'est dans les pays où les hommes sont égaux, et d'où sont exclus ce qu'on appelle des gentilshommes, qu'on peut fonder des républiques; mais que dans les autres, il faut un roi. On voit quelle chaîne d'idées il a parcourue, et de combien l'homme qui philosophait ainsi sur un ancien historien était au-dessus de ceux qui étudiaient ou expliquaient alors les anciens, et de ceux qui se donnaient pour philosophes.

Rien de plus commun que d'entendre reprocher au peuple sa légèreté, son défaut de sagesse, le peu de fond qu'on peut faire sur ses alliances et sur sa foi; les livres sont pleins de traits qui favorisent cette opinion; Tite-Live lui-même en fournit plusieurs; mais Machiavel, qui ne se laisse imposer par aucune autorité, et qui ne connaît que celle de l'expérience et de la raison, n'en est pas moins de l'opinion contraire; il soutient dans deux différents chapitres, et en appuyant, selon sa méthode, les raisonnements sur des faits, que la multitude est plus constante et plus sage qu'un prince (1), et qu'entre des

(1) Chap. LVIII.

confédérations ou des ligues faites avec une république ou avec un prince, c'est aux premières qu'il faut se fier, et non aux autres (1).

Cinq chapitres entiers où il traite de la religion méritent une attention particulière (2). On l'y voit comme presque partout ailleurs, moins occupé du fond des choses, ou de ce qu'elles sont intrinsèquement, que des effets qu'elles produisent; c'est à quelques endroits de ces chapitres qu'il dut les longues poursuites exercées par la cour de Rome contre sa mémoire et ses ouvrages.

Il regarde la religion introduite par Numa dans l'ancienne Rome comme une des principales causes de sa prospérité. Ni les prétendus entretiens de ce roi avec une nymphe, ni l'absurdité des auspices et des aruspices, ni l'intervention supposée des dieux dans les affaires publiques pour les décider toujours conformément à la volonté des prêtres et des magistrats, ni aucune des jongleries religieuses qui faisaient agir ou délibérer le peuple selon cette volonté, ne lui dictent un seul mot qui prouve que cette religion lui parût moins bonne qu'une autre. Elle remplissait l'objet que s'était proposé son fondateur, elle mettait le peuple et les soldats à la disposition de leurs chefs; souvent

(1) Chap. LIX.
(2) Chap. XI, XII, XIII, XIV et XV.

elle prévint ou arrêta des séditions ; elle changea des défaites en victoires ; elle inspira des résolutions inébranlables dans des occasions désespérées ; Machiavel n'y voit que ces grands effets ; ils suffisent pour lui faire établir en principe l'influence du respect et du zèle pour la religion sur la grandeur des états, et l'influence du mépris pour la religion sur leur ruine. Vraie ou fausse, peu lui importe ; il conseille aux princes et aux chefs des républiques de soutenir et d'encourager toutes les choses favorables à la religion établie, quoiqu'ils en reconnaissent la fausseté (1).

Mais lorsqu'il en vient à parler de la religion chrétienne, qu'il accuse ailleurs positivement d'avoir rendu les hommes moins énergiques et moins libres (2), il ne balance point à dire qu'elle était alors sur son déclin, puisque les peuples les plus voisins de l'Eglise romaine, chef de cette religion, étaient ceux qui avaient le moins de religion ; qu'à en considérer les fondements, et à voir les altérations qu'ils avaient éprouvées, on pouvait prédire avec certitude et pour un temps prochain la ruine ou le châtiment (3); prédiction très remar-

(1) *E debbono..... come che le giudicassero false, favorirle ed accrescerle.* C. XII.

(2) Liv. II, c. II.

(3) *O la rovina, o il flagello.* L. I, c. XII.

quable aux approches de l'explosion de la réforme de Luther (1), et dont il n'est pas étonnant qu'on lui ait fait un crime.

On lui pardonna encore moins d'avoir dit dans le même chapitre, avec une franchise, il est vrai, bien surprenante : « Comme quelques uns pensent que la prospérité de l'Italie dépend de la cour de Rome, je veux alléguer contre cette opinion les raisons qui se présentent à moi; il y en a deux très puissantes et qui, selon moi, sont sans réplique. La première est que les coupables exemples de cette cour ont détruit en ce pays toute piété et toute religion... Nous avons, nous autres Italiens, à l'église et aux prêtres cette première obligation d'être devenus irréligieux et méchants. Mais nous leur en avons encore une plus grande et qui est la source de notre ruine : c'est l'église qui a tenu et qui tient divisé ce pays, qui ne pouvait, ainsi que tous les autres, tirer sa prospérité que de l'union et de l'ensemble de ses parties, etc. (2). » Il

(1) La réforme éclata en 1518. On a observé plus haut, p. 46, nº. 3, qu'il est parlé, dans un autre endroit, de choses arrivées en 1514. Il paraît donc que cet ouvrage fut écrit entre 1514 et 1518.

(2) On dirait qu'il eût craint que le lecteur ne passât trop légèrement sur les assertions qu'il se permet dans ce chap. XII, car il y a mis pour titre : *Di quanta importanza sia tenere conto della religione, e come l' Italia per esserne mancata mediante la Chiesa romana, è rovinata.*

prouve facilement cette dernière assertion, et la vérité en était trop sensible pour que Rome pût la lui pardonner.

Il va jusqu'à proposer une sorte d'épreuve, à laquelle sans doute elle ne se serait pas prêtée. « Voulez-vous, dit-il, connaître par expérience la vérité de ce que je viens d'avancer? envoyez la cour de Rome habiter dans le pays des Suisses, avec l'autorité qu'elle a en Italie. Ces peuples sont les seuls qui vivent aujourd'hui, quant à la religion et aux institutions militaires, selon les anciens usages; vous verrez que les mauvaises mœurs de cette cour y causeront en peu de temps plus de désordres que tout autre événement possible, dans quelque temps que ce fût (1). » Demandera-t-on maintenant pourquoi, lorsque la cour de Rome eut aperçu dans cet ouvrage de telles propositions, elle proscrivit et l'ouvrage et l'auteur? pourquoi les écrivains dévoués à cette cour, et surtout les jésuites, poursuivirent, pendant près de deux siècles, si impitoyablement Machiavel?

Eh bien! ce même homme qui se montre si indépendant et si libre de tout préjugé comme de toute crainte, a fait un chapitre exprès pour prouver qu'*avant que les grands événements arrivent dans une ville ou dans un état, il*

---

(1) *Ibidem.*

survient des signes qui les annoncent ou des hommes qui les prédisent (1). Le chapitre fort court qui porte littéralement ce titre, n'est rien moins qu'indifférent pour la connaissance du caractère de l'auteur et de la trempe de son esprit. Il y joint à des exemples qui ne prouvent rien, une explication pire que ces exemples. Tant il est vrai que les plus grands hommes payent quelque tribut à leur siècle, et que la jalousie qu'ils inspirent peut toujours se consoler de la force et de l'étendue de leur raison par ses limites.

Dans ce premier livre, il a examiné la conduite et les institutions des Romains dans l'intérieur de la cité; il considère dans le second ce qu'ils firent au dehors pour l'accroissement de leur empire. Aucun des effets ni de leur discipline militaire ni de leur politique n'échappe à son regard observateur. On aime encore à le voir, comme dans *le Prince*, occupé de corriger ce que l'art de la guerre avait de vicieux dans sa patrie en recherchant parmi ce qu'il avait eu d'excellent chez les Romains, tout ce qui était applicable aux temps modernes; mais aussi dans l'examen qu'il fait de la politique romaine, comme lorsqu'il avait traité de l'établissement et de l'agrandissement d'un prince,

(1) Chap. LVI.

il n'approuve ou ne blâme les moyens que relativement au succès, sans égard pour le juste ou l'injuste. Il n'envisage les vertus que comme étant au nombre de ces moyens. S'il vante, par exemple, la prudence et la haute sagesse de ce peuple conquérant, c'est surtout à ne point attaquer deux peuples à la fois, mais à se servir de la conquête de l'un pour conquérir l'autre qu'il fait consister ces deux vertus (1). Il saisit avec une justesse admirable et fait sentir avec un rare talent les résultats du système que les Romains suivirent avec leurs voisins en Italie (2), et l'espèce de piége où ces peuples furent pris lorsque, ne s'étant crus que les associés des Romains, et les ayant aidés à subjuguer des nations étrangères, ils se trouvèrent subjugués eux-mêmes, pressés comme ils l'étaient entre Rome, dont la force s'était prodigieusement accrue, et ces nouveaux sujets qu'ils lui avaient donnés, et qui ne connaissaient que Rome. En avouant que la ruse fut souvent employée par les Romains avant qu'ils eussent acquis tant de puissance, et quelquefois même après, s'il ne fait pas expressément l'éloge de la ruse, il dit que ce que les princes sont forcés de faire dans les commencements pour accroître leur

---

(1) Chap. IV.
(2) Chap. XIII.

pouvoir, les républiques sont aussi forcées de le faire, avant qu'elles soient devenues puissantes, et que la force leur suffise (1); il établit en thèse générale que sans la ruse on ne s'élève jamais d'une basse à une haute fortune; et il décide gravement qu'elle est d'autant moins blâmable qu'elle est plus couverte, comme fut celle des Romains (2).

Ici au reste, comme dans tout l'ouvrage, il ne considère les Romains que comme un peuple destiné à conquérir et à s'agrandir, dont toutes les institutions tendent à ce but, et qui se trouve toujours forcé, pour réussir, de choisir entre la force et la ruse. Il ne lui vient jamais à l'esprit de parler d'un autre parti que ce peuple aurait pu prendre, qui eût été de chercher sa prospérité dans des moyens conformes à la justice, et de renoncer au système d'agrandissement et de conquête; mais ce système étant donné, il est impossible de mieux observer dans la narration de Tite-Live les faits importants, leurs causes et leurs effets, de saisir des rapprochements plus ingénieux et plus justes entre les effets que les mêmes causes eurent ou auraient pu avoir de son temps, et ceux qu'elles avaient anciennement produits. On voit partout un esprit supé-

(1) Liv. II. c. I.

(2) *Ibidem*, à la fin.

rieur qui compte pour rien l'opinion commune, quand elle est démentie par l'histoire considérée philosophiquement. Ainsi, on pensait et l'on disait que l'argent était le nerf de la guerre; on regardait la force de l'artillerie comme irrésistible; on préférait la cavalerie à l'infanterie, ou plutôt on ne faisait de cette dernière aucun cas; enfin on attachait une grande importance aux forteresses bâties dans les pays conquis pour en tenir sous le joug les habitants : Machiavel attaque toutes ces opinions dans quatre différents chapitres (1); il appuie les siennes d'exemples qui en démontrent la justesse; et si les changements survenus depuis dans l'art de la guerre doivent modifier aussi, sur quelques points, les conséquences qu'il tire, et les maximes qu'il établit, toutes du moins prouvent en lui un courage d'esprit égal à son étonnante perspicacité.

Dans son troisième livre, il examine sous un troisième point de vue cette première décade de Tite-Live. Il considère les actions de quelques Romains en particulier, telles que la feinte démence de Brutus et sa terrible sévérité pour ses enfants (2); l'outrage fait à Lucrèce qui fut le prétexte de l'expulsion des rois dont la tyrannie

(1) Chap. X, XVII, XVIII et XXIV.

(2) Liv. III, c. II et III.

de Tarquin fut la véritable cause (1); l'attentat de Manlius contre la liberté publique et sa punition (2); la prudente conduite de *Fabius Maximus* et l'influence de son caractère sur sa conduite, le danger dont il eût été pour Rome s'il en avoit été roi, et non simplement général (3), etc. Il recherche en quoi ces actions et ces diverses circonstances contribuèrent à la grandeur de Rome, et les effets qu'elles produisirent pour la prospérité de l'état. Cette manière de s'élever des faits privés aux considérations générales, et des généralités relatives à l'histoire d'un peuple ancien jusqu'à des conséquences applicables à tous les peuples et à tous les temps, étoit une méthode philosophique tout-à-fait nouvelle, et dont Aristote n'avait fait tout au plus que donner l'idée à Machiavel. Rien n'est plus attachant pour le lecteur capable de réfléchir que ces résultats qui lui apprennent à en tirer lui-même, et il n'est pas douteux qu'en cela cet auteur, que personne n'avoue pour maître, ne l'ait été pourtant de Montesquieu, de Gordon, de presque tous ceux qui ont écrit en philosophes sur l'histoire.

Un de ces résultats les plus importans, et qui

(1) Chap. V.
(2) Chap. VIII,
(3) Chap. IX.

lui appartiennent le plus, est celui qui se présente dès le début de ce troisième livre ; c'est que si l'on veut qu'une religion ou une république durent long-temps, il faut les ramener souvent à leur principe (1). Pour les républiques il prend ses exemples dans l'ancienne Rome ; il rappelle les accidents particuliers et les désastres publics qui engagèrent en différents temps les Romains à remettre en vigueur leurs antiques institutions, dont l'extinction eût entraîné celle de la république ; quant aux religions, c'est du christianisme même qu'il tire ses exemples, et il n'en cite que deux. Cette religion, dit-il, était entièrement perdue, si elle n'eût été ramenée à son principe par S. François et S. Dominique, qui surent, par la pauvreté et par l'exemple de la vie du Christ, la ranimer dans l'esprit des hommes où elle était déjà éteinte.

Il n'en reste pas là, et trouvant encore sous sa main cette cour de Rome qu'il avait vue de près, il ajoute : « Les deux ordres nouveaux qu'ils fondèrent furent si puissants qu'ils empêchent encore aujourd'hui que les mauvaises mœurs des prélats et des chefs de la religion ne la détruisent. Vivant toujours dans cette même pauvreté, ils ont, par la confession et par

(1) Chap. I.

la prédication, assez de crédit sur le peuple pour lui persuader qu'il est mal de mal parler de ce qui est mal (1), qu'il est bien de vivre sous l'obéissance de ces prélats et de ces chefs, et que quant à leurs erreurs, on doit en laisser à Dieu le châtiment. Aussi font-ils du pis qu'ils peuvent, parce qu'ils ne craignent point cette punition qu'ils ne voient pas et qu'ils ne croient pas. » C'est encore là un de ces passages que Clément VII n'avait sans doute pas lus quand il accorda sa bulle, et auxquels ses successeurs mieux avertis ne crurent pas devoir la même indulgence. Peut-être même y virent-ils un appel à cette réforme, qui était près d'éclater quand Machiavel écrivait, et qui avait fait depuis tant de ravages. Cette réforme, en effet, quel autre prétexte lui avait-on donné que le rappel de la religion à son principe? Ne purent-ils donc pas, surtout en rapprochant ceci de ce que nous avons vu plus haut, regarder Machiavel comme complice de Luther?

Il n'avait parlé qu'accidentellement des conjurations dans le Traité du Prince; il y consacre ici un chapitre entier (2), et c'est le plus long de tout l'ouvrage; c'en est aussi l'un des plus curieux et des meilleurs. En homme

---

(1) *Come egli è male a dir male del male.*

(2) Chap. VI.

qui s'était trouvé lui-même engagé dans ces périlleuses entreprises, Machiavel n'y fait pas seulement observer les dangers qu'elles font courir aux gouvernements et aux princes, et ce qu'ils ont à faire pour s'en garantir, mais aussi les périls auxquels les conjurés s'exposent, et les causes qui font souvent échouer leurs desseins. Quoique, loin d'en conseiller de pareils, il les désapprouve, on le voit plus d'une fois prêt à joindre à ses observations sur ce qui les empêche de réussir, des avis propres à en assurer le succès.

J'ai dit que dans cet ouvrage écrit pour des républicains, il était beaucoup plus d'accord que dans l'autre avec la morale; il y paraît même quelquefois avoir pris à tâche de démentir ses premières maximes, ou du moins d'avertir qu'il ne les a établies que pour ces princes nouveaux, qui, de quelque manière qu'ils s'y prennent, ne peuvent être que des tyrans.

Tantôt, parlant de la véritable gloire, il verse la honte et le blâme sur ceux qui pouvant se faire un honneur immortel en fondant ou une république ou une monarchie régulière, se décident pour une tyrannie (1). Il ne veut point qu'on balance à choisir entre Scipion et César, entre Agésilas, Timoléon ou Dion, et Nabis,

(1) Liv. I, c. X.

Phalaris ou Denys, ni qu'on se laisse imposer par la gloire de ce César tant célébré par les auteurs. « Ils ne l'ont tant loué, dit-il, que parce qu'ils ont été corrompus par l'éclat de sa fortune et effrayés par la longue durée de ce pouvoir qui se perpétua sous son nom, et qui ne leur permettoit pas de parler librement de lui. Mais voulez-vous savoir ce que ces auteurs en eussent écrit s'ils avaient été libres? Vous n'avez qu'à voir ce qu'ils disent de Catilina; et encore doit-on détester d'autant plus César que celui qui a fait le mal est plus coupable que celui qui l'a voulu faire (1). »

Tantôt répétant quelques uns des conseils qu'il a donnés à un nouveau prince, non comme bons en eux-mêmes, mais comme les seuls qui convinssent à ce prince, dans la position où il s'était mis en usurpant le pouvoir, il ajoute, du ton le plus propre à détourner d'une telle entreprise (2) : « Ces moyens sont cruels et contraires à la vie, non seulement d'un chrétien, mais d'un être humain. Tout homme, quel qu'il soit, doit les fuir; et il vaut mieux vivre dans une condition privée que d'être roi par la ruine de tant d'hommes. Néanmoins celui qui ne veut pas prendre la route du bien doit, s'il veut se maintenir, entrer dans ce chemin du mal. »

---

(1) Liv. I, c. X.
(2) Chap. XXVI.

Tantôt enfin, comme s'il craignait qu'on ne se trompât sur ce qu'il a dit ailleurs de la ruse, il ne veut pas qu'on le soupçonne de confondre avec les ruses de guerre qu'il approuve, la perfidie qui fait rompre la foi donnée et les traités conclus. « Cette sorte de ruse, dit-il, peut bien quelquefois vous faire acquérir un état, un royaume entier, mais elle ne vous procurera jamais de la gloire (1). »

Mais il lui arrive encore trop souvent d'approuver les crimes les plus odieux ou les plus vils. Romulus, massacrant son frère, et consentant ensuite à l'assassinat de Tatius, son associé au trône (2), est complétement justifié par des considérations de bien public, attendu que, pour fonder un état, il est nécessaire d'être seul (3). Brutus contrefaisant l'insensé pour tromper la tyrannie, et se résignant à servir de jouet aux fils de Tarquin, le conduit par une série d'idées qui lui appartient plus qu'à Tite-Live, à conseiller aux ennemis secrets d'un prince, qui ne sont pas assez forts pour l'attaquer ouvertement, de s'insinuer adroitement

(1) Liv. III, c. XL.

(2) Tite-Live ne dit pas positivement que Romulus consentit à cet assassinat, mais qu'il y fut moins sensible qu'il ne l'aurait dû : *Eam rem minus ægrè quam dignum erat, tulisse Romulum ferunt.* Dec. I, L. I, c. XIV.

(3) Liv. I, c. IX.

dans son amitié, d'épier ses goûts, de prendre part à ses plaisirs; moyen doublement avantageux, dit-il, puisque d'abord il vous fait partager sans aucun risque la vie agréable du prince, et qu'ensuite il vous procure l'occasion favorable pour vous venger de lui (1). Ce moyen fut celui que *Lorenzino* employa quelques années après pour assassiner son cousin, le duc Alexandre de Médicis (2); Alexandre était un odieux tyran, mais il n'y a certainement rien de plus lâche que de donner ou de suivre un semblable conseil.

C'est du ton le plus dogmatique que Machiavel en donne un autre, dans un genre et avec un but tout différent. « Véritablement, dit-il, si quelqu'un veut détourner ou un peuple ou un prince d'en venir à un accommodement, il n'y a pas de moyen plus sûr et plus solide que de lui faire commettre quelque crime bien grave (3) contre celui avec lequel on veut qu'il ne puisse s'accorder. » Qui oserait essayer d'appliquer à un tel adage l'une des interprétations favorables qu'on a voulu donner à la politique de Machiavel?

Ce mélange du mal avec le bien désole dans la lecture d'un si bon ouvrage; on voudrait que du moins tout le mal fût dans le Traité du

(1) Liv. III, c. II.

(2) Voyez ci-dessus, tom. IV, p. 49 et 50.

(3) *Qualche grave sceleratezza.* L. III, c. XXXI.

Prince, et que celui-ci n'en fût point infecté; mais on n'est jamais sûr de ne pas retrouver les mêmes-principes et cette habitude de ne considérer dans les affaires humaines ni le bien ni le mal moral, mais le succès. Le genre et le but de l'ouvrage, les rapports entre l'auteur et les personnes à qui il l'adresse, tout est changé; cependant l'auteur reste le même; il porte partout avec lui les fruits de la triste expérience qu'il avait acquise, en voyant de près agir et réussir d'adroits et de profonds scélérats; il porte partout le malheur d'avoir conclu des mœurs dépravées et féroces de son siècle que tous les hommes sont méchants, que leur méchanceté naturelle n'attend que les occasions pour se montrer; qu'ils ne font jamais le bien que quand ils y sont forcés; que dès qu'ils ont le choix, dès qu'ils peuvent se livrer à la licence, tout se remplit aussitôt de désordre et de confusion.

C'est ce qu'il dit expressément dès le commencement de cet ouvrage (1), comme il l'a dit dans le premier, et il veut que tout législateur, tout fondateur d'états, suppose cette méchanceté innée, et il affirme qu'à cet égard tous ceux qui ont écrit sur la vie civile, et tous les témoignages de l'histoire sont d'accord (2). Erreur d'autant

---

(1) Liv. I, c. III.

(2) *Ibidem*.

plus déplorable qu'elle est en effet plus commune, source de toute mauvaise législation, comme de toute fausse politique. Si ce n'étoit pas une erreur, qu'en faudroit-il conclure? Que le devoir du législateur, de l'instituteur des peuples, est de destiner toutes ses institutions à corriger cette méchanceté de l'homme, et à le rendre meilleur; c'est-à-dire, à développer les affections douces et sociales dont la nature a mis en lui le germe, puisqu'elle y a mis la pitié. Mais on parcourt, on parcourra peut-être éternellement ce déplorable cercle; on fondera les institutions sur l'idée de la méchanceté des hommes, qui ne sont rendus méchants que par de mauvaises institutions.

Dans *le Prince* et dans les *Discours*, Machiavel avait déjà traité de l'art de la guerre; il s'était élevé contre les pratiques pernicieuses qui s'y étaient introduites de son temps, et auxquelles il attribuait l'asservissement et l'avilissement où l'Italie était tombée. Il voulut rassembler, dans un ouvrage à part, le fruit de ses méditations sur cet important sujet. Il n'avait point porté les armes; mais, plusieurs fois employé dans les camps et dans des expéditions militaires, il avait fait là ce qu'il faisait partout : il avait observé les usages, les abus et leurs suites; il en avait aperçu le remède dans le rétablissement des sages et vigoureuses

institutions romaines; des lectures réfléchies de Polybe, de Tite-Live et de Végèce, avaient été ses campagnes. Dans la crainte cependant que des leçons sur le métier des armes, données par un homme qui n'en était pas, ne manquassent d'autorité, il les mit dans la bouche de *Fabrizio Colonna*, l'un des plus fameux capitaines de ce temps (1), et ayant choisi la forme du dialogue, il ne donna pour interlocuteurs à ce vieux guerrier, que de jeunes Florentins, avides de recevoir ses conseils, et qui ne prennent avec lui d'autre liberté que de l'interroger tour-à-tour sur les points les plus importants de cet art.

Le lieu de la scène est placé dans ces beaux jardins *Rucellai*, consacrés depuis long-temps aux entretiens de ce que Florence avait de plus distingué par le rang, les lumières et l'amour de la liberté. Les interlocuteurs sont *Cosimo*,

(1) Fabrice Colonne avait acquis une grande célébrité dès le temps de l'expédition de Charles VIII en Italie. Il suivit le parti des Français, et reçut du Roi, pour récompense, de grands biens dans le royaume de Naples. Il changea avec la fortune, et conserva ses biens en s'attachant au parti des Espagnols dès qu'il vit décliner celui des Français. Charles-Quint le fit connétable du royaume de Naples; il est censé avoir eu ces entretiens en passant par Florence, pour se rendre de la Lombardie à Naples, où il mourut peu de temps après, en 1520.

Rucellai lui-même, et trois de ses amis (1): Machiavel ne s'y représente que comme témoin de ces entretiens, et son motif, pour les écrire et les transmettre à la postérité, est le désir de rendre hommage à la mémoire d'un ami. *Cosimo* était mort depuis peu, et le premier livre de l'ouvrage commence par un éloge touchant de cet intéressant héritier d'une grande fortune et d'un grand nom, qui en avait joui si peu de temps. Suivant la belle méthode des anciens, l'auteur s'empare ainsi d'abord de l'âme de ses lecteurs; il parle ensuite à leur imagination, en introduisant son vieux capitaine, décoré de sa renommée militaire et du souvenir de ses exploits, pour rendre plus persuasif et plus efficace ce qu'il adresse ensuite à leur raison.

Les princes italiens étaient alors presque toujours en guerre, et la guerre était ce qu'ils savaient, et dont ils s'occupaient le moins. Partagés entre leurs intrigues politiques, leurs inimitiés, leurs vengeances souvent affreuses,

---

(1) *Zanobi Buondelmonti*, *Battista dalla Palla*, et *Luigi Alamanni*. Il n'est pas certain que ce soit le poète; il y avait alors un autre jeune Florentin du même nom, qui était militaire, et qui fut impliqué, comme le poète, dans la conspiration qui éclata peu de temps après. Rien, dans tout l'ouvrage, n'indique que ce fut le poète, et le sujet qui y est traité ferait croire que c'est plutôt Louis *Alamanni* le militaire, que Machiavel y met en scène.

et les plaisirs de leur cour, ils confiaient leur cause à des chefs de troupes mercenaires, qui prenaient ces troupes à leur solde, et qui se louaient eux et leurs soldats à qui les payait le mieux. Ces chefs, connus dans l'histoire de ces temps-là sous le nom de *condottieri*, n'avaient eu, pour la plupart, d'autre éducation que celle des camps; ils ne réunissaient sous leurs drapeaux que ce qu'il y avait de plus vil et de plus déréglé dans les différens états d'Italie. De telles troupes combattaient sans amour pour la gloire, sans affection pour la puissance qui les employait; souvent les chefs, payés par les partis contraires, s'arrangeaient entre eux, et le destin des peuples et des états se décidait par l'intrigue et la ruse, sans que la valeur militaire y entrât pour rien, quelquefois même sans l'effusion d'une goutte de sang. Les *condottieri*, que la paix ruinait, l'éloignaient de tout leur pouvoir, et quand ils y étaient forcés, ils ne savaient, pour faire subsister leurs troupes, que leur permettre le brigandage. C'est ainsi qu'avaient commencé les plus fameux capitaines, et plusieurs étaient parvenus par ce chemin honteux à se former des souverainetés aux dépens des princes qui les avaient nourris et comme exercés, à leurs frais, au métier des armes (1).

(1) *Baldelli*, Élog. de Nic. Machiavel.

Machiavel écrivit ses sept livres de l'*Art de la Guerre* pour rendre à l'Italie guerrière son ancien éclat, pour rallumer dans les cœurs le feu de l'honneur militaire, pour proscrire enfin ces milices vénales, causes de sa faiblesse et de tous ses maux. C'est celui de ses trois ouvrages politiques, dont la gloire est la plus pure : on ne voit partout, dans l'auteur, que l'homme instruit, le philosophe zélé pour l'honneur et pour le bien de sa patrie (1). Les connaissances militaires qu'il y déploie sont surprenantes dans un homme qui ne remplit jamais que des fonctions civiles, et seraient même extraordinaires dans un chef expérimenté (2). La plupart de ses théories furent adoptées dans l'âge suivant, et il ne paraît pas qu'on en ait exagéré les heureux effets, en disant qu'on doit lui attribuer le réta-

(1) On y trouve cependant encore, mais en très petit nombre, de ces oublis de principes, de ces preuves d'indifférence morale qui sont si justement reprochés à l'auteur. Par exemple, en parlant des ruses de guerre, il rappelle celle de quelques généraux qui, feignant de fuir, abandonnèrent leur camp rempli de viandes et de vins, afin que l'ennemi s'y jetât avec avidité, et que le surprenant dans ce désordre, ils en pussent faire aisément un grand carnage. Il ajoute, sans le moindre signe de désapprobation : « Quelques-uns ont empoisonné les vins et les vivres pour vaincre plus facilement. » L. VI, vers la fin.

(2) Préface des Œuvres, édition de Florence, 1782, in-4°.

blissement de la bonne tactique, et les premiers pas vers la perfection à laquelle cet art est depuis parvenu (1).

Il est vrai que cette perfection même ôte à l'ouvrage auquel elle est due une partie de son intérêt, quand on ne se reporte pas au temps et aux circonstances où il fut écrit. Dans le premier livre, cependant, Machiavel traite une grande question politique, et qui est en tous temps d'un intérêt général. Son vieux capitaine ne veut pas seulement que l'armée qui défend un pays soit nationale; il veut que le métier des armes ne soit point une profession à part; mais que chaque citoyen, ayant une profession dont il tire ses moyens d'existence, soit de plus exercé aux armes, les porte dès qu'il en est requis, et rentre, à la paix, dans l'état dont il vivoit avant la guerre. Ce n'est pas dans les seules républiques que *Fabrizio Colonna* veut, à l'exemple des Grecs et des Romains, constituer ainsi toute la milice; il soutient que les princes et les rois même, s'ils entendent bien leurs intérêts, ne doivent pas agir autrement.

Tout ce qu'il dit dans les livres suivants, sur la manière de composer, d'armer, de faire marcher une armée, de la ranger en bataille, de disposer, de servir l'artillerie, et de la com-

(1) *Ibidem.*

battre; d'assiéger et de défendre les places; les raisons qu'il donne de préférer l'infanterie à la cavalerie, contre la méthode et l'usage de son temps, l'emploi qu'il fait des troupes de différentes armes, etc., tout cela ne regarde véritablement que les militaires. Mais qu'on ne croie pas que les changements survenus depuis le seizième siècle leur rendent inutile tout ce que Machiavel a écrit sur ces différents sujets. Le comte *Algarotti* n'en eut point cette opinion; cet ouvrage du secrétaire Florentin lui fournit le sujet de vingt lettres, dans lesquelles il fait voir combien d'auteurs qui ont écrit depuis sur l'art de la guerre ont copié ses préceptes, le plus souvent sans le citer; combien de généraux célèbres ont profité de ses leçons, et quel parti on en peut tirer encore (1); *Algarotti* ne craignit point, pour ces lettres, le regard des connaisseurs, car il les dédia au prince Henri de Prusse, illustre frère de Frédéric II. Ce grand roi, ce grand capitaine, fit lui-même assez de cas du livre sur lequel *Algarotti* avait écrit, pour en mettre en vers plusieurs préceptes dans son poëme de l'*Art de la Guerre*, et l'on assure même qu'on apercevait dans sa manière de

(1) *Scienza militare del Segretario Fiorentino. Opere*, 1791, in-8°., t. V. Remarquez qu'Algarotti, selon l'usage qui subsistait encore de son temps, ne nomme point Machiavel par son nom, et ne le désigne que par son titre.

régir et de conduire ses armées, quelques rapports entre sa méthode et celle de Machiavel (1).

Ce qui, dans tout le cours de l'ouvrage, doit plaire généralement, c'est le ton de familiarité décente et de dignité qui y règne entre d'illustres amis; c'est la noble élégance du style, et cette connaissance parfaite des institutions militaires de l'antiquité, qui semblent revivre dans les éloges qu'un vieux guerrier en fait sans cesse; c'est enfin ce grand but d'utilité que l'auteur se proposait, et qu'il paraît avoir atteint par l'amélioration de l'art militaire en Italie, si ce n'est pas, comme il le désirait, par l'agrandissement particulier de Florence sa patrie. Ce désir est visiblement marqué dans l'espèce de péroraison qui termine le dernier livre. *Fabrizio Colonna* y recommande avec chaleur ce qu'il a prescrit dans tout ce long entretien. Si les vices qu'il veut corriger ont régné, ce ne sont point les peuples d'Italie qu'il en accuse, mais leurs souverains, leurs princes, dont il peint la vie molle, efféminée, livrée à la dissipation ou à des occupations futiles; de là leurs promptes défaites, leurs fuites honteuses et la perte rapide de leurs états, à la première apparition des armées françaises (2); et ce qu'il y a de pis,

(1) Préface des Œuvres de Machiavel, Florence, 1742, in-4°

(2) Lors de l'invasion de Charles VIII, en 1494.

pour Naples; l'autre pour Milan, avaient plus approché de la forme historique, mais étaient restés, à l'égard du style, fort au-dessous de *Villani*. Machiavel fut le premier qui écrivit en italien une histoire conçue et exécutée sur un plan large, dans un langage noble, élégant, et avec les formes consacrées par l'exemple des grands historiens de l'antiquité. Le premier livre de l'Histoire de Florence suffirait pour lui assigner un rang à part, puisqu'il n'avait point de modèle même chez les anciens. C'est un tableau d'histoire générale de l'ordonnance la plus vaste et du plus grand caractère. Ce livre, qui est d'une médiocre étendue, embrasse l'histoire de l'Italie, et même celle de l'Empire pendant une période de dix siècles, depuis les irruptions des peuples du Nord vers la fin du quatrième siècle jusqu'au commencement du quinzième; les inondations successives de ces Barbares, la chute de l'empire romain, le règne des Goths en Italie, celui des Lombards, détruit par Charlemagne; l'origine et les progrès de la puissance des papes, la nouvelle forme de l'Empire en Allemagne, la naissance des différents états en Italie, les démêlés des papes et des empereurs, des Guelfes et des Gibelins, des Ursins et des Colonne; la translation du siége pontifical à Avignon, et son retour à Rome; les conciles,

les schismes, enfin tous les grands événements et toutes les révolutions dont l'Italie fut le théâtre pendant un si long espace de temps.

C'est, à proprement parler, une introduction, premier modèle de ces morceaux d'apparat, dont la plupart des historiens, dans toutes les langues modernes, ont fastueusement décoré l'entrée de leurs grands ouvrages; et dont quelques uns ont fait la réputation des ouvrages même. Il n'y en a point où un aussi grand nombre d'époques et de faits soit mis dans un plus bel ordre, où le choix entre les objets qu'il importait de rappeler à la mémoire et ceux qu'on pouvait laisser dans l'oubli soit plus judicieux; où la marche simultanée d'événements arrivés en différents lieux soit plus claire, et celle d'événements successifs plus rapide; où, quand il le faut, les premiers faits soient mieux présentés comme causes de ceux qui les suivent. Le style a une élégance qui lui est propre, et qui n'est point de convention; il est ferme, concis et naïf, tel que celui des grands écrivains qui paraissent n'avoir point songé à leur style. Tel est, au surplus, et dans les sept autres livres de son Histoire, et même dans tous les ouvrages, le style de Machiavel.

Les partis, les factions, les divisions entre les grands et le peuple, avaient fait, comme dans toutes les républiques où il y a des grands,

les malheurs de Florence (1). Machiavel s'est surtout appliqué à peindre ces tristes vicissitudes. La victoire de l'un des deux partis n'amène, le plus ordinairement, qu'un changement d'excès; et comme dans un état ainsi constitué les lumières, les talents, la bonne éducation, le bon goût, sont toujours concentrés dans la classe des grands, le triomphe du parti populaire est toujours aussi le signal d'un retour vers la barbarie et de l'extinction des sentiments nobles et généreux. On dirait que l'historien cherche partout, entre les deux pouvoirs rivaux, ce pouvoir régulateur qu'il regardait comme l'élément le plus parfait d'une constitution politique (2), et qu'il veut forcer le lecteur à le chercher avec lui. On ne trouve dans aucun autre historien de Florence ces fréquentes révolutions racontées avec autant de fidélité, ni si exactement, on pourrait même dire si minutieusement décrites. Quelquefois cette multitude de petits objets fatigue, mais la vérité du récit et l'intérêt des résultats soutiennent. C'est comme un drame dont les scènes sont trop multipliées et n'intéressent pas toutes

---

(1) On n'a point encore entendu parler de ces divisions, ni des malheurs qu'elles entraînent, dans la sage république des États-Unis.

(2) Voyez ci-dessus, pag. 129.

également, mais dont chaque acte finit par un point important de l'action générale qui ranime et nourrit, pour l'acte suivant, l'attention du spectateur.

Chacun des livres, comme pour avertir de l'importance des événements qui vont être racontés, commence par un préambule philosophique applicable aux faits qui se présentent les premiers. Ces espèces de *procœmium*, souvent usités chez les anciens, donnent à l'histoire beaucoup de noblesse et de gravité. Le second livre, qui offre d'abord la fondation de Florence et les prompts accroissements qu'elle reçut des colonies romaines, a pour prologue des considérations sur l'utilité des colonies chez les anciens. Ce livre finit par l'abaissement total du parti des nobles; et dans le livre suivant, avant d'en faire voir les suites, l'historien s'arrête à considérer les maux qui ont résulté, dans toutes les républiques, du choc des partis de la noblesse et du peuple. Il compare les effets que ce choc eut à Rome avec ceux qu'il eut à Florence. La différence de ces effets vint de cette différence fondamentale du choc même. « A Rome, les inimitiés entre le peuple et les nobles se terminaient par des disputes; celles de Florence par des combats; celles de Rome finissaient par une loi; celles de Florence par l'exil ou par la mort de plusieurs citoyens;

celles de Rome augmentèrent toujours la vertu militaire, celles de Florence l'éteignirent entièrement. »

Le quatrième livre commence par de graves observations sur le sort des républiques qui, lorsqu'elles ne sont pas bien constituées, passent souvent, non, comme on le croit communément, de la liberté à la servitude, mais de la liberté à la licence. (On pourrait ici demander à Machiavel à quoi la licence conduit, si ce n'est à la servitude.) « Les ministres de la licence, ajoute-t-il, qui sont les hommes populaires, et ceux de la servitude qui sont les nobles, ne célèbrent de la liberté que le nom, et chacun des deux partis ne désire que de n'être soumis ni aux hommes ni aux lois. Il est vrai que s'il arrive, pour le bonheur de la cité, ce qui arrive rarement, qu'il s'élève un citoyen sage, vertueux et puissant, qui fasse adopter des lois capables d'apaiser ces inimitiés des nobles et des gens du peuple, ou de les comprimer tellement qu'elles ne puissent plus nuire, alors cette cité peut se dire libre, et cet état peut être regardé comme stable et comme affermi, parce qu'étant fondé sur de bonnes lois et de bonnes institutions, il n'a pas besoin, pour se maintenir, de la vertu d'un seul homme, comme les autres gouvernements. »

Au commencement du cinquième livre, ce

sont les vicissitudes qu'éprouvent tous les états et leur passage continuel du bien au mal et du mal au bien, qui fixent l'attention de l'historien philosophe. « La vertu militaire, dit-il, amène le besoin du repos, le repos l'oisiveté, l'oisiveté le désordre, le désordre la ruine; mais bientôt de la ruine renaît l'ordre, de l'ordre la vertu, de celle-ci la gloire et la prospérité. » Il touche ensuite, en passant, une question à laquelle un philosophe éloquent dut, dans le dernier siècle, sa première célébrité, et dans laquelle il parvint à se faire admirer plus qu'à se faire entendre. « Les lettres, dit Machiavel, viennent après les armes, et les généraux naissent avant les philosophes.... La force d'ame des guerriers ne peut être corrompue par une oisiveté plus honnête que par celle des lettres, et l'oisiveté ne peut s'introduire dans les républiques bien constituées par un artifice plus sûr et plus dangereux. Ce fut ce que Caton sentit parfaitement bien quand les philosophes Diogène et Carnéade vinrent à Rome, envoyés d'Athènes au sénat en qualité d'ambassadeurs. Voyant que la jeunesse romaine commençait à les suivre avec admiration, et connaissant le mal qui pouvait résulter pour sa patrie de cette honnête oisiveté, il fit décréter qu'aucun philosophe ne pourrait plus être reçu à Rome. »

Les vicissitudes occasionnées par ces diffé-

rentes causes existèrent dans la nouvelle Italie comme dans l'ancienne; délivrée des barbares, et divisée en différents petits états, elle tomba, par l'oisiveté, la mollesse et la lâcheté de ses princes dans une faiblesse qui, de nouveau, la soumit au joug des barbares. L'historien désigne ainsi l'entrée de Charles VIII en Italie, et ses suites; c'est cette dernière révolution qu'il va raconter; et quoiqu'elle eût quelque chose de honteux pour le caractère italien, il annonce cependant avec beaucoup de dignité que l'Italie en peut tirer des fruits utiles. « Si en décrivant, dit-il, les choses arrivées dans ce monde corrompu, je ne puis célébrer ni la bravoure des soldats, ni la valeur des capitaines, ni l'amour des citoyens pour la patrie, on verra quelles ruses, quelle astuce, quels artifices les princes, les soldats, les chefs de la république ont eu besoin d'employer pour conserver une réputation qu'ils n'avaient pas méritée. Ces faits ne seront peut-être pas moins utiles à connaître que ceux de l'histoire ancienne; si les uns allument dans les ames généreuses le désir de les imiter, les autres y allumeront celui de fuir de tels exemples, et d'en arrêter le cours. »

Une autre forme que Machiavel emprunta aux anciens, ce sont les discours qu'il prête à ses principaux personnages dans les grandes

actions. Cette manière dramatique de couper la narration, de l'animer et d'en rompre l'uniformité, n'est pas également approuvée de tous les critiques; mais elle plaît à tous les lecteurs. Je serais de l'avis de ceux qui pensent que cette forme est bonne dans l'histoire des peuples libres, chez qui le talent de la parole étoit un grand moyen de succès, et qui firent toujours entrer dans l'éducation de la jeunesse l'acquisition de ce talent, mais qu'elle est déplacée et même souvent ridicule dans l'histoire des monarchies, où les chefs n'ont que des ordres à recevoir et à transmettre, où il s'agit toujours d'obéir et non de délibérer (1). Quoi qu'il en soit, les discours de Machiavel sont toujours conformes au caractère des personnages qu'il fait agir et parler, adaptés aux circonstances, vraisemblables s'ils ne sont pas vrais, et il y en a qui égalent en éloquence les plus beaux discours des anciens. Un grand nombre d'autres morceaux, de narrations, de descriptions, telles entre autres que celle d'un terrible ouragan causé par une trombe marine qui éclata en 1456 sur les côtes de la Toscane, doivent être mis au nombre des exemples qui peuvent donner une juste idée de la force,

(1) Discours sur Machiavel, en tête de la traduction de ses Œuvres, par Guiraudet, t. I, p. xlj.

de l'abondance et de la propriété de la véritable langue toscane.

Deux choses sont bien remarquables dans cette histoire et honorent singulièrement le caractère de l'auteur. C'est un pape qui l'a chargé d'être l'historien de Florence, et il ne ménage en aucune occasion les papes dont la conduite a causé ou des malheurs, ou des scandales publics; ce pape est un Médicis, et l'historien ne dissimule aucun des pas que cette famille plébéïenne avait faits pour s'élever de l'obscurité à la grandeur.

« On verra, dit-il (1), comment les papes, d'abord avec les censures, puis en les réunissant à la force des armes et aux indulgences, avaient imprimé la terreur et la vénération, et comment, en usant mal de l'un et de l'autre moyen, ils ont tout-à-fait perdu l'un, et se sont mis pour l'autre à la discrétion d'autrui. » Sans louer, sans blâmer les croisades, il révèle en peu de mots le motif qui avait porté Urbain II à prêcher la première. « Il était haï à Rome, et ne se croyant pas en sûreté en Italie à cause des divisions qui y régnaient, il forma une entreprise hardie; il s'en alla en France avec tout son clergé (2), etc. »

(1) Liv. I.

(2) *Ibidem*.

La faute la plus grave des papes contre la prospérité de l'Italie était d'y avoir appelé des puissances et des armes étrangères. Urbain IV commit le premier cette faute en donnant le le royaume de Naples à Charles d'Anjou pour en chasser Mainfroi qu'il n'avait pu soumettre, même en publiant contre lui une croisade. Bientôt Charles devint à craindre pour les papes eux-mêmes, qui invoquèrent contre lui les armes de l'empereur. « Ainsi, dit Machiavel, les pontifes, tantôt par zèle pour la religion, et tantôt par leur ambition personnelle, ne cessaient d'appeler en Italie de nouvelles races d'hommes, et de susciter de nouvelles guerres. Ils n'avaient pas plutôt rendu un prince puissant qu'ils s'en repentaient; ils cherchaient à l'abattre, et ne voulaient pas qu'un autre possédât cette contrée que leur faiblesse ne leur permettait pas de posséder eux-mêmes (1). » Et ce qu'il y a ici d'extraordinaire, c'est que Clément VII, pour qui cette histoire fut écrite, et à qui elle est dédiée, ne cessa de commettre lui-même cette faute, invoquant tour à tour Charles-Quint contre François Ier, et ce roi contre l'empereur.

Le népotisme, autre reproche si bien fondé contre les papes, ne commença que vers la

---

(1) *Ibidem.*

fin du treizième siècle. Machiavel ne manque point d'en marquer l'époque, et d'annoncer les prompts accroissements que cet abus devait prendre. Il avoue que jusqu'au pontificat de Nicolas III, on n'avait entendu parler des neveux ou des parents d'aucun pape, mais que l'histoire en sera pleine à l'avenir, et qu'enfin elle ira jusqu'à parler de leurs enfants (1).

Si quelque chose devait être en horreur à un pape, c'était une conspiration formée non seulement contre un autre pape, mais contre la souveraineté des papes à Rome, et avec le projet d'affranchir les Romains du gouvernement sacerdotal; c'était un de ces événements dont un historien qui écrivait par ordre d'un souverain pontife, et qui avait à faire oublier une conspiration où il était entré lui-même, ne devait parler que comme d'un grand crime ou d'une haute folie. Cependant en racontant dans son sixième livre la conjuration singulière de *Stefano Porcari*, sous le pontificat de Nicolas V, Machiavel ne se sert que des expressions les plus nobles; il parle même comme un homme habitué à regarder ces grandes entreprises avec une sorte de vénération. « Alors vivait à Rome messere *Stefano Porcari*, citoyen distingué par sa naissance,

(1) Liv. I.

par son savoir, mais beaucoup plus par l'élévation de son ame. Selon la coutume des hommes qui sont avides de gloire, il désirait faire, ou du moins tenter quelque entreprise digne d'être transmise à la mémoire; et il jugea qu'il ne pouvait tenter rien de plus grand que d'arracher sa patrie de la main des prélats, et de la ramener sous ses anciennes lois; espérant, s'il y réussissait, que cette cité l'appellerait son nouveau fondateur et son second père. Ce qui lui faisait espérer pour ce projet une heureuse fin, c'étaient les mauvaises mœurs des prélats et le mécontentement des barons et du peuple romain, etc. » Et quand cette conspiration a échoué, quand *Porcari* et ses complices ont subi la peine de leur crime, de quoi Machiavel les accuse-t-il d'avoir manqué? De jugement. « Véritablement, dit-il, il se peut que quelqu'un ait loué l'intention de cet homme, mais tout le monde blâmera toujours son peu de jugement. Si de telles entreprises présentent, quand on les imagine, quelque ombre de gloire, elles causent presque toujours, dans l'exécution, d'inévitables malheurs (1). »

Il ne montre pas moins d'indépendance dans ce qui regarde les Médicis. C'est vers l'an 1378,

---

(1) Liv. VI.

qu'on les voit figurer, pour la première fois, avec les familles du peuple qui avaient acquis déjà des richesses par le commerce, et de l'influence dans les affaires. Sylvestre de Médicis est porté par la faction populaire à la place de gonfalonier. Son administration orageuse est fidèlement retracée. Le sage *Veri* est après lui chef de la famille; son crédit devenu immense est le fruit de sa sagesse, et sa sagesse le garantit des suites de son crédit. On veut le mettre à la tête du gouvernement, « et s'il eût été plus ambitieux qu'honnête homme, il aurait pu sans aucun obstacle se faire déclarer prince de la cité (1). » S'il eût été plus ambitieux qu'honnête homme (2)! Et qu'étaient donc les Médicis qui, depuis le pontificat de Léon X, gouvernaient en princes cette république dont *Veri* leur ancêtre avait respecté la liberté?

Des Médicis moins prudents que lui éprouvent, avant la fin du quatorzième siècle, un premier bannissement. Jean rétablit, vingt ans après, le crédit de sa famille, et c'est encore à sa modération et à sa prudence qu'il en doit la stabilité. On le voit s'opposer sans cesse à ceux qui veulent faire en sa faveur des changements à la constitution de l'état, et résister même aux instances et à l'impétuosité de son fils. Le dis-

(1) Liv. III.

(2) *Più ambizioso che buono.*

cours qu'il lui tient en mourant pour l'exhorter à vivre comme lui, à ne prendre du gouvernement que ce qui lui en sera donné par les lois, et par la volonté des hommes, est conforme à son caractère, mais paraît une censure vivante de l'ambition de ses descendants.

Ce fils de Jean de Médicis est Cosme l'ancien, qui parut en effet avoir pris pour règle la conduite et les sages avis de son père. Il poussa la politique jusqu'à paraître si peu dans le parti dont il était l'ame, que ce parti portait le nom d'un citoyen (1) dévoué aux Médicis, et non le leur. Il n'en fut pas moins réellement le chef de la république. Son exil fut un ostracisme, son retour un triomphe, et depuis ce moment son pouvoir une principauté, sous des formes républicaines; mais ce retour fut accompagné d'actes de persécution et de vengeance exercées, non par lui, mais pour sa cause, par les chefs de son parti; et si l'historien ne l'en accuse pas, il n'entreprend pas non plus d'en justifier sa mémoire. Si l'on excepte ces moyens sourds et ces proscriptions cachées sous le voile de la clémence et du pardon, tout le reste de la conduite de Cosme ne mérite et ne reçoit de Machiavel que des éloges (2), et les siens ont d'au-

(1) *Puccio Pucci.*

(2) Voyez, après la mort de Cosme, l'éloge très-étendu qu'il fait de lui. L. VII, an 1464.

tant plus de prix et de crédit, qu'ils sont plus rares.

En approchant de plus près du temps où il écrivait, la vérité devenait plus difficile à dire; il la dit cependant encore. Laurent et Julien, petit-fils de Cosme, eurent pour mortels ennemis, en arrivant au pouvoir, la riche et puissante famille des *Pazzi*, et il ne cache pas que cette haine eut pour causes quelques injustices de Laurent et des principaux de son parti (1). Dans le récit de la conjuration des *Pazzi* contre les deux frères, il ne dissimule pas non plus que ce fut un pape qui en fut l'instigateur (2). On retrouve son habitude, de considérer les choses de sang-froid, dans l'espèce d'admiration qu'il témoigne pour deux des conjurés qui, au moment de l'exécution, allèrent prendre chez lui Julien, l'engagèrent à venir avec eux, le prirent sous le bras, le tâtèrent en riant pour voir s'il n'était point plastronné, et le conduisirent le plus gaiement du monde à l'église, où ils le poignardèrent un instant après. « C'est vraiment, dit-il, une chose digne de mémoire, que François *Pazzi* et Bernard *Bandini* aient pu couvrir, avec tant de courage et d'obstination d'esprit, une si forte haine et le

(1) L. VIII.

(2) Sixte IV. *Ibidem.*

projet d'un tel excès (1). » On voit que ces hasardeuses entreprises lui imposent toujours une sorte de respect, et que, de quelques circonstances terribles, de quelques traits de perfidie et de scélératesse qu'elles soient accompagnées, il n'en a ni horreur ni effroi.

Il ne trouve ensuite qu'à louer dans la vie entière de Laurent qui fut en effet, sans excepter le pape son fils, le plus grand homme de toute cette illustre famille; mais il était impossible qu'avec une vue aussi perçante que la sienne, et avec les sentiments républicains qu'il conserva toujours, Machiavel n'aperçût pas, ou qu'il approuvât les projets d'agrandissement qui dirigèrent toute la conduite de Laurent, aux dépens de la liberté de sa patrie. On sent qu'il y aurait à dire autre chose que ce qu'il dit, pour qui écrirait aujourd'hui la vie politique de Médicis; mais on n'est point surpris qu'il ne le dise pas.

Au reste, il fut heureux pour lui de n'avoir point à écrire la seconde partie de son histoire. Jusqu'à la fin de la vie de Laurent, les Médicis peuvent encore être regardés comme les premiers citoyens d'un pays libre, qui n'est point soumis à des maîtres, mais qui se confie volontairement à des hommes supérieurs en grandes

(1) *Ibidem.*

qualités et en talents comme en richesses; aucun d'eux n'était rentré dans sa patrie par la force, et ne s'y était maintenu par la terreur; aucun n'avait conçu ou du moins annoncé le projet de perpétuer le pouvoir dans sa famille, et de changer une priorité qui n'était pas même une magistrature en titre de souveraineté. Un Florentin, ami de la liberté, pouvait encore louer Cosme et Laurent-le-Magnifique; mais louer, mais excuser les fautes du malheureux Pierre, l'usurpation évidente et la domination absolue de Léon X et de Clément VII, c'est ce qu'il ne pouvait plus; il ne pouvait plus faire un pas dans cette histoire, sans danger ou sans déshonneur.

On y trouve encore avec peine quelques unes de ces preuves d'indifférence au mal comme au bien qui affligent dans tous les ouvrages de l'auteur, et qu'il importe de remarquer pour avoir une juste idée de son caractère. Quelque haine qu'il fût permis d'avoir en Italie, contre les Français, ce doit être éternellement, aux yeux de toute créature humaine, un crime atroce, que le massacre des Français en Sicile, auquel on a donné le nom de vêpres siciliennes. Il n'est pourtant aucun fait que Machiavel rapporte avec une plus froide simplicité (1). Voici tout ce qu'il en

(1) Liv. I.

dit (1) : « Ce fut alors (en 1282) qu'éclata la conspiration ourdie par le pape Nicolas III, avec Pierre, roi d'Aragon. Les Siciliens massacrèrent tous les Français qui se trouvèrent dans cette île, dont Pierre se rendit maître, disant qu'elle lui appartenait par sa femme Constance, fille de Mainfroi. » Il n'ajouta pas un mot de plus.

Ce fut une trahison aussi lâche que cruelle, que concertèrent entre eux François Sforce, duc de Milan, et Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, contre le fameux capitaine Jacques *Piccinnino*, pour satisfaire la jalousie que le duc avait conçue de lui. Sforce lui donne en mariage sa fille naturelle, le comble de caresses, l'envoie à Naples ; Ferdinand l'y reçoit, le fête, l'invite à un grand repas, le fait arrêter en sortant de table, jeter dans une prison, et peu de temps après mettre à mort. Pour cette fois, Machiavel ne se dispense point de réfléchir sur cette action d'une lâcheté féroce ; mais quelle est sa réflexion? « C'était ainsi que nos princes italiens craignaient dans les autres le talent qui n'était pas en eux, l'étouffaient. Ils firent tant, qu'il n'y en eut plus dans personne, et le pays entier fut exposé à cette décadence qui l'affaiblit et l'affligea peu de temps après (2). » Toujours

(1) Livre I.

(2) François Sforce, dit Machiavel, n'était point retenu par la crainte ou la honte de manquer à son serment, parce

les résultats, les effets; jamais rien qui prononce sur les actions en elles-mêmes, jamais sur l'action la plus coupable, un de ces mots d'honnête homme, qui flétrissent les succès du crime, et qui consolent la vertu.

Mais des traits aussi marqués sont fort rares dans cette histoire, et ne peuvent nuire au mérite infini d'un pareil ouvrage. Il parut, dans le même siècle, plusieurs autres histoires de Florence; mais il n'en fut point effacé, peut-être même égalé; peut-être est-il vrai de dire que celui qui écrivit le premier l'histoire de cette république, l'écrivit aussi le mieux.

Les quatre ouvrages que nous venons d'examiner suffisent pour immortaliser leur auteur; ils joignent au rare mérite d'être des compositions originales, celui d'être tous différents entre eux, et d'avoir ouvert, en quelque sorte, quatre différentes carrières; d'autres, moins considérables, mais qui appartiennent aussi à la politique et à l'histoire, ne sont point indignes de paraître à leur suite. Le plus connu et le mieux écrit de ces morceaux, est la vie de *Castruccio Castracani*, de Lucques. J'ai dit, il est vrai, dans la vie de Machiavel (1), que c'était un de ses écrits qui pouvait faire juger de l'immora-

---

que les grands hommes voient de la honte à perdre non à gagner par la tromperie. *Istor. Fior.* L. VI.

(1) Ci-dessus, p. 84.

lité de sa politique. En effet, ce destructeur de la liberté de sa patrie en usurpa la souveraineté par la perfidie et par la plus atroce cruauté. Une famille puissante (1) l'avait aidé par son crédit à parvenir au pouvoir; il fut ingrat; elle se repentit, et voulut abattre celui qu'elle avait élevé. Le peuple excité prend les armes; un homme sage de cette famille, le seul qui n'eût point pris part au soulèvement, l'apaise, désarme les conjurés, et va demander pour eux, à *Castruccio*, la grace dont il ne croyait pas lui-même avoir besoin. *Castruccio* le reçoit d'un air calme, lui parle avec douceur, l'engage à lui amener toute cette jeunesse, et remercie Dieu de lui avoir envoyé cette occasion de montrer sa clémence et sa générosité. Ils viennent en foule sur la foi du prince, et conduits par leur pacifique intercesseur; aussitôt ils sont arrêtés, ainsi que lui, et mis à mort. Le tyran ne garde plus de mesure; il se défait, sous différents prétextes, de tous les citoyens qui lui font ombrage, les chasse de leur patrie, confisque leurs biens, ôte même la vie à ceux qu'il peut saisir, fait bâtir dans la ville une forteresse des débris des châteaux de ses victimes; et, désormais assuré de Lucques, ne songe plus qu'à s'étendre au dehors et à s'agrandir.

La première ville qu'il convoite est *Pistoja* :

(1) Celle de *Poggio*.

la manière dont il s'en empare est un chef-d'œuvre; c'est le *nec plus ultrà* de la perfidie, et la dernière perfection du crime. Les partis acharnés des blancs et des noirs déchiraient toujours cette malheureuse ville; ils avaient encore une fois pris les armes; le chef des blancs s'était fortifié à l'une des portes, celui des noirs à la porte opposée. Tous deux sollicitaient l'appui de *Castruccio;* il le promet à tous deux. Il fait dire à l'un, qu'il lui enverra dans la nuit Paul *Guinigi*, son lieutenant; à l'autre, qu'il ira le joindre en personne. L'heure venue, le prince et son digne lieutenant se rendent séparément auprès des deux rivaux; ils sont introduits dans la ville, chacun avec une troupe armée; tout-à-coup, à un signal donné, l'un égorge de sa main le chef des blancs, l'autre le chef des noirs; les blancs et les noirs surpris sont massacrés par les soldats; *Castruccio* gagne par ses libéralités le peuple de la ville et des campagnes, et se fait proclamer seigneur souverain de *Pistoja*.

N'essayons point de caractériser un pareil acte; observons seulement qu'il est raconté avec le même sang-froid que tout le reste, qu'il se trouve dans un des morceaux que Machiavel a écrits avec le plus de soin, et pour ainsi dire de complaisance, dans la vie de l'un des héros qu'il admirait le plus, et qu'il a proposé pour

modèle au prince qu'il voulait former. Ajoutons que cette vie de *Castruccio Castracani* est presque en entier un ouvrage d'imagination, et que l'auteur en est d'autant plus responsable des détails qu'il y a introduits. Il est reconnu qu'un petit nombre de faits historiques y sert de base à une espèce de roman que Machiavel s'est plu à construire sur les hauts faits de ce fameux capitaine (1). Plusieurs savants, il est vrai, se sont laborieusement appliqués à en faire un examen critique (2); mais c'est beaucoup de peine qu'ils ont pris fort inutilement.

Il n'y a rien à dire sur un autre écrit historique dont j'ai aussi parlé (3); son titre dit tout: « Description de la manière dont s'y prit le duc de Valentinois pour massacrer *Vitellozzo Vitelli*, *Oliverotto da Fermo*, le seigneur Paul et le duc de *Gravina*, de la maison des Ursins. » Cette *description*, très circonstanciée et très soignée, est faite du même ton, avec une aussi imperturbable insensibilité que le morceau précédent, et l'on en tire encore plus invinciblement les mêmes conséquences.

---

(1) Voy. Préface de l'édition des Œuvres de Machiavel, Florence, 1782, in 4°., p. lxxiv.

(2) Entre autres, l'abbé Sallier, dans un Mémoire dont on trouve l'extrait, Acad. des Inscr. et Belles-Lett., t. VII, p. 320.

(3) Voyez ci-dessus, p. 13.

Quelques autres opuscules de politique et de statistique sont suffisamment indiqués ci-dessus dans la vie de Machiavel. Quant à ses Lettres diverses, et surtout à sa Correspondance, pendant le cours de ses missions, qui remplissent, sous le titre de *Legazioni*, deux volumes de l'édition complète de ses œuvres (1); c'est un recueil précieux pour l'histoire, et qui montre constamment en lui un observateur à qui rien

(1) Ces *Legazioni* furent publiées pour la première fois à Florence, en 1767. Elles ont été réimprimées depuis dans les éditions de 1782, in-4°, et de 1796, in-8°. C'est dans celles-ci qu'elles remplissent, avec les Lettres diverses, le IV[e] et le V[e] tomes. Cette édition contient de plus, t. VI, des *Fragmens historiques*, des *Caractères* d'hommes distingués dans l'histoire de Florence, qui étaient intitulés dans les manuscrits *Nature d' uomini Fiorentini*, et quelques autres morceaux qu'il éta t toujours utile de conserver, mais qui n'ajoutent rien aux richesses du genre auquel ils appartiennent, ni à la réputation de l'auteur. Les éditeurs de 1782 qui ont publié les premiers les *Frammenti storici*, conjecturent, dans leur préface, que ce sont peut-être ces fragmens que *Matteo Toscano*, dans son *Peplus Italiæ*, dit que Machiavel avait laissés en mourant à son ami Guichardin, et dont celui-ci se servit dans la composition de son histoire. Ils avertissent aussi qu'ils ont négligé de réimprimer le *Diario* ou Journal, qui est vulgairement attribué à *Biagio Bonaccorsi*, et qui n'est autre chose qu'un recueil du même genre de notices historiques de Machiavel, comme ils s'en sont assurés en les vérifiant sur le manuscrit autographe. (Préface, pag. lxxiij.)

n'échappe, et un habile négociateur. On ne reliroit pas volontiers cette collection un peu diffuse; mais on la consulte avec fruit, soit sur le caractère et les circonstances particulières de sa vie, soit sur les événements publics de son temps.

Ajoutons à tous ces titres, qui le placent parmi les prosateurs du premier ordre, ceux que nous avons déjà reconnus en lui, comme auteur comique (1) et comme l'un des premiers restaurateurs de la bonne comédie; ajoutons-y même d'autres poésies du genre satirique (2), dont nous parlerons ailleurs, et une Nouvelle (3), qui ne seroit pas déplacée dans le Décameron de Boccace; rappelons-nous dans quelles agitations il vécut, dans quelles occupations il consuma une grande portion de cette vie qu'il perdit avant le temps; combien enfin, il jouit peu de la tranquillité d'esprit et du loisir qui semblent nécessaires pour produire quelque chose de grand et de durable, et nous rendrons à son génie l'hommage qui lui est dû. Nous l'honorerons comme un des plus grands hommes de ce grand siècle; mais nous n'en aurons pas

(1) Voyez ci-dessus, t. VI, pag. 222 — 241.

(2) *I Decennali*, *l'Asino d'oro*, *i Capitoli*, et des *Chants de Carnaval* imprimés dans le recueil de ces singuliers divertissements du peuple Florentin.

(3) *Novella di Belfagor*. Voy. ci-dessus p. 63.

moins d'horreur pour d'exécrables maximes qu'il n'a que trop propagées et accréditées; nous le plaindrons d'avoir lui-même imprimé sur la gloire cette tache ineffaçable; malheureux en effet et vraiment à plaindre, quelque admiration qu'on ait pour lui, d'avoir été généralement et justement regardé comme le conseiller du crime, d'avoir donné son nom à cette politique fausse et coupable qui déshonore quiconque la pratique ou la professe; politique née dans des siècles sans lumières et dans de petites principautés faibles et ambitieuses, et que, dans un siècle plus éclairé, on ne peut, sous quelque forme de gouvernement que ce soit, essayer d'appliquer à de grands états, sans se couvrir de mépris, et sans montrer autant de médiocrité et d'incapacité réelle que de corruption et d'immoralité.

[†] SECTION TROISIÈME.

État de la Politique après Machiavel, Giannotti, Contarini, Foglietta, Paruta, Ammirato, Botero.

La réputation de Machiavel a tellement éclipsé celle des autres écrivains politiques de son siècle, qu'ils sont à peine nommés dans l'immense histoire de *Tiraboschi* (1). Nous ne pré-

---

[†] Cette section est de M. Salfi.

(1) Vol. VII, p. 594, seconde édition de Modène. 1792.

tendons point tirer de cet oubli ceux qui en traitant des intérêts des peuples, n'ont su être que théologiens; mais il en est qui ont en effet étudié le système social, et qui, à certains égards, ont contribué aux progrès de ce genre de connaissances.

L'analyse de la constitution intérieure des états, est sans doute l'un des plus importans objets qui les occupèrent : ce travail qui par sa nature même paraît étranger à certains temps et à certaines contrées, ne l'était point à l'Italie, où les provinces soumises au despotisme gardaient, comme les autres, le souvenir, l'orgueil de leur grandeur passée. On distingue *Paolo* et *Domenico Morosini* parmi les écrivains qui tentèrent de faire connaître la constitution de Venise (1); mais *Marc-Antonio Sabellico*, quoiqu'il ne fût pas citoyen de cette ville, fut le premier qui publia un traité particulier *sur les Magistrats vénitiens* (2). On pourrait nommer aussi *Francesco-Lucio Durantino*, qui est le véritable auteur de l'ouvrage, publié en 1522, *sur le meilleur gouvernement d'une république*, et

(1) *Foscarini*, *Letterat. Venez.* lib. III, p. 326.

(2) *De Venetis magistratibus liber unicus*. On le trouve dans le 4e vol. des Œuvres de *Sabellico*, imprimées à Bâle, en 1560.

particulièrement sur celui de Venise (1); mais le but de cet écrivain, fut plutôt de louer que d'analyser ce gouvernement.

Le premier qui en entreprit sérieusement l'examen, fut le florentin *Donato Giannotti*, ainsi que Machiavel, secrétaire de la république florentine, et exilé de sa patrie. Réfugié à Venise, il s'aperçut aisément que *Sabellico* se connaissait plus en érudition qu'en politique, et qu'il n'avait pas saisi la correspondance des pouvoirs qui constituaient le gouvernement vénitien; il en examina donc lui-même la forme, les parties, les rapports, et publia ses observations dans un traité ou discours qui parut à Rome en 1540 (2).

César et les Barbares avaient détruit la liberté de Rome et l'indépendance de l'Italie. *Giannotti* redoutait encore ces deux fléaux, et c'était peut-être pour les prévenir ou les éloigner du moins, qu'il enseignait aux Italiens l'art de soutenir et de sauver les états. Le

(1) *De optimâ Reipublicæ gubernatione*, *libri duo*. *De amplissimis laudibus Venetæ urbis deque ejus disciplinâ et rectâ gubernantium ratione*, *liber unus*. Venise, in-8°. On l'avait attribué à *Francesco Patrizi*. Voyez Bayle, *Dict. Crit.* Art. Patrizi; et Foscarini, *ubi suprà*, pag. 334, n. 328.

(2) *Della Repubblica e magistrati di Venezia*, *ragionamento di M. Donato Giannotti*, *Fiorentino*. Ce traité reparut à Lyon, en 1570, par les soins de M. J. *Bruto*, vénitien.

vrai citoyen, leur disait-il, doit connaître ce qui regarde et la paix et la guerre; les avantages que sa patrie a remportés sur les ennemis, ce qu'elle doit craindre ou espérer de leurs intentions et de leurs forces; la manière de garder et de défendre le territoire; les denrées à importer ou à exporter. Il avait enfin compris que pour bien gouverner un état, il faut faire des lois qui correspondent à sa constitution; et ne la contredisent jamais, par conséquent distinguer celles qui sont propres à la monarchie ou à la tyrannie, à l'aristocratie ou à l'oligarchie, à la démocratie ou à la démagogie (1).

Le gouvernement vénitien qui, par son caractère et sa puissance, excitait l'admiration et l'envie des autres nations, était composé de quatre élémens principaux; le grand conseil, celui des *Pregai* ou *Pregati*, le collége et le prince. *Giannotti*, avant le chevalier Temple(2), en avait assimilé la forme à une pyramide dont le grand conseil formait la base, celui des *Pregai* et le collége, le milieu; et le prince ou le doge, le sommet (3). En examinant les quatre

---

(1) Voy. p. 117, édit. de Ven., 1591, chez Alde.

(2) Voyez les *Recherches de l'origine et de la nature du gouvernement*. Part. I. de ses Œuvres, pag. 82.

(3) *Ibid*, p. 130.

étages de cet édifice politique, il remonte quelquefois à leur établissement et à leurs développements qu'il ose comparer à leur état actuel, ne cachant point la préférence qu'il accorde à tout ce qui se rattache aux formes républicaines. Quelques défauts qu'il entrevît dans cette constitution, il espérait qu'un jour ramenée à ses principes, elle instruirait par son exemple, les autres états de l'Italie, dans l'art de se bien gouverner, et d'échapper ainsi au joug des tyrans (1).

Telle était l'intention vraiment patriotique de cet écrivain. Ce fut dans les mêmes sentiments qu'il entreprit l'analyse de la république de Florence qui, moins forte ou moins heureuse que celle de Venise, pour triompher des divisions intestines et des guerres extérieures, fut anéantie par elles. Exilé pour la seconde fois de sa patrie, lorsque Florence tomba sous la domination tyrannique des Médicis, *Giannotti* espérait encore qu'elle ne souffrirait pas longtemps son nouvel esclavage. Il se proposa donc de démontrer dans un traité particu-

---

(1) *Se chi ha provvidenza dell' universo, vuole che una repubblica di tante buone ordinazioni viva qualche secolo, se non per altro, per insegnare alle città d'Italia, come elle si' hanno a governare, se da tiranni non vogliono essere oppresse*, etc. p. 222.

lier (1), les véritables causès par lesquelles les gouvernements établis à Florence depuis 1494, avaient été détruits, et de persuader à ses concitoyens de préférer un gouvernement qu'il croyait plus convenable et plus durable. Mais, malgré ses vœux et ses espérances, il ne rentra plus dans sa patrie, et sa patrie ne recouvra plus la liberté.

Les considérations de *Giannotti* sur la constitution vénitienne, parurent appuyées de l'autorité de *Trifone Gabriello*, regardé comme le Socrate de son temps, et qui probablement les connaissait avant leur publication; mais l'esprit républicain avec lequel l'auteur les avait exposées, ne charma pas autant les partisans fanatiques des lois vénitiennes. Elles furent examinées de nouveau, en 1543, par *Gaspard Contarini*: ce publiciste qui devint cardinal (2), admirateur des principes des anciens, et surtout de ceux d'Aristote, crut les rencontrer à chaque pas dans la constitution de sa patrie (3).

(1) *Della Repubblica Fiorentina, libri quattro.* Ven. 1721, in-8°. L'auteur avait achevé cet ouvrage dès 1534.

(2) Ci-dessus, tom. VII, p. 27.

(3) Voyez son ouvrage *de Magistratibus, et Republicâ Venetorum*, Paris, 1543. On le traduisit en italien et on l'imprima à Venise, en 1591, avec les discours de *Giannotti*, d'*Erizzo* et de *Cavalcanti*. On le trouve aussi sous le titre de

Il ne voyait sur la terre rien qui ressemblât davantage à la divinité, que la loi destinée à gouverner les hommes (1). Préférant donc la république à la monarchie, et l'aristocratie aux autres formes républicaines, il se plaisait à voir dans la constitution de Venise, comme Polybe dans celle de Rome, ce rapprochement, ce mélange de toutes les espèces de gouvernements, qui déplut à Bodin et à d'autres politiques de son temps (2). Après avoir traité, en général, de cette constitution, il parle successivement des magistrats, du grand conseil, du prince, des juges criminels et civils, etc. *Foscarini* a prétendu que *Contarini*, bien qu'il eût publié son ouvrage trois ans après celui de *Giannotti*, était le premier écrivain en ce genre, parce que ses écrits sont entièrement historiques et non didactiques comme ceux de son rival (3). Si cela était, la supériorité de *Giannotti* serait plus grande encore; mais l'un et l'autre ont examiné la même constitution, et s'il existe quelque différence entre eux, c'est que l'un la loue sans cesse, et que l'autre, quoique avec

---

Contarenus, de Republ. Venet., dans le recueil des républiques, imprimé par les Elzevirs, Leyde, 1626, in-32.

(1) *Ibid*, lib. I, p. 10.

(2) *Foscarini*, *ubi suprà*, p. 326, n. 302.

(3) *Ibid*, n. 301.

beaucoup de modération, ose la critiquer quelquefois. Cette différence elle-même doit nous prévenir favorablement pour *Giannotti*, qui jugeait la constitution de Venise par les maximes de la raison, et non avec les préjugés de la plupart des patriciens de Venise (1). Au reste, malgré les observations de *Niccolò Crasso*, qui commenta *Contarini*, et critiqua *Giannotti*, ces deux écrivains ont donné l'exemple aux siècles suivans, d'appliquer l'analyse aux constitutions des états modernes; c'est ce qui nous a déterminés à les mettre au rang des écrivains politiques, quoique *Tiraboschi*, qui regardoit leurs ouvrages comme purement historiques, les ait placés parmi les historiens (2).

On doit ranger à côté de ces écrivains le génois *Uberto Foglietta*, qui s'établissant le juge du gouvernement de son pays, composa deux livres ou dialogues qu'il publia à Rome, en 1559 (3). La république de Gênes, épuisée

---

(1) Jean-Michel *Bruto*, quoique vénitien, en jugeait mieux que les autres; il disait franchement, dans une lettre adressée à M. *Baccio Tinghi*, *che al Giannotti, non essendo Veneziano, fu facile scriver di quella repubblica con molto maggior laude, che alcun altro nato e vivuto grande in quella città*. V. *Zeno, note al Fontan*. Part. II, p. 222, n. 6.

(2) *Ubi suprà*, p. 946.

(3) *Della Repubblica di Genova, libri due*. On les réimprima à Rome, dans la même année.

déjà par des pertes considérables, était menacée de nouveaux désastres : les divisions qui régnaient entre la noblesse et le peuple, donnaient à quelques familles l'occasion et les moyens de s'élever tour-à-tour. Les factions des *Adorno* et des *Fregoso* étaient éteintes ; les Français avaient été chassés de Savone, et l'on regardait encore *Doria* comme le sauveur et le père de la patrie ; mais cette espèce de liberté qu'on avait reconquise, paraissait éphémère et presque ridicule à *Foglietta;* il voyait trop qu'en changeant de dépositaire, la constitution ne changeait point d'ennemi. Il révèle cet abus dans le premier livre de ses discours ou exhortations ; et dans le second, apprend à y remédier. Il veut que les nobles se mettent au niveau des autres citoyens ; que tous soient égaux devant la loi ; que les distinctions ne consistent que dans le mérite et la vertu, dévoués au service de la patrie. Il veut enfin, que *Doria* lui-même livre à la république les galères avec lesquelles il l'a sauvée, et avec lesquelles il pourrait un jour l'asservir (1).

C'est ainsi que *Foglietta* s'adressait à ses concitoyens, espérant que la voix de la raison les arracherait au sommeil honteux dans lequel il les voyait tous plongés, et qu'il aurait bien

(1) Lib. I, p. 60, et ailleurs.

mérité de la patrie, malgré la haine que lui attirerait sa franchise (1). En prévoyant les malheurs publics, il oublia ceux qui le menaçaient, et qui bientôt l'atteignirent lui-même : il fut exilé, et son patrimoine confisqué; mais nous verrons dans la suite comment il se réconcilia avec les Génois, et quels nouveaux services il sut leur rendre par ses talens et ses vertus.

On ne doit point oublier ici que pendant que ces écrivains se livraient à l'examen des constitutions de leur pays ou de leur temps, encouragés par leurs exemples ou par la faiblesse de leurs tentatives, les académiciens de la *Fama*, à Venise, se proposèrent de donner une analyse complète des quatre républiques italiennes; savoir : de Venise, de Florence, de Gênes et de Pise; ils voulaient en fixer les origines, en suivre les progrès, en calculer la puissance; mais par malheur cette académie ne subsista pas assez long-temps, et tous ses utiles projets disparurent avec elle (2).

Dans le même temps, d'autres écrivains tentèrent aussi de faire connaître les constitutions des républiques anciennes ou étrangères, ou même d'exposer la nature, les formes et les parties d'une constitution en général. *Sebas-*

(1) *Ibid*, pag. 3 et 51.
(2) *Foscarini*, *ubi suprà*, pag. 330.

tiano Erizzo, dans un de ses discours adressé à *Girolamo Veniero*, expliqua les principes et les développements successifs des gouvernements, les causes et les effets de leurs vicissitudes (1); mais, en cela, il ne fit que suivre la méthode de Machiavel; tracée jadis par Polybe. *Bartolommeo Cavalcanti* voulut donner un précis des ouvrages de Platon, d'Aristote et de Polybe, dans *quinze discours sur les républiques* (2); mais l'élégance de son style ne rachète point l'ennui qu'inspire la sécheresse des idées : cette impression devient plus fâcheuse encore lorsque l'intérêt d'un ouvrage ne s'augmente point avec son étendue. C'est une vérité dont on est bientôt convaincu en lisant les vingt et un livres de *Francesco Sansovino*, sur le gouvernement des royaumes et des républiques anciennes et modernes (3).

On pourrait rappeler ici les deux livres faits par *Chirico Strozzi*, pour remplacer les neuvième et dixième livres perdus de la politique d'Aristote, et qui ont mérité d'être presque toujours

---

(1) *Discorso de' governi civili di M. Sebastiano Erizzo.* Venise, 1555, in-4°, et 1571, in-8°.

(2) *Delle repubbliche e delle spezie di esse*, *Discorsi XV.* Venise, 1571, in-4°.

(3) *Del governo de' regni et delle repubbliche antiche e moderne*, *libri XXI.* Venise, 1561 et 1573, in-4°.

imprimés avec l'ouvrage de ce philosophe, et les deux traités de Charles *Sigonio*, sur les deux *républiques d'Athènes* et *des Hébreux*. Le sujet de ces ouvrages, dont nous avons parlé (1), est tout-à-fait politique; mais les auteurs ne l'ont pas traité convenablement : l'un n'est qu'un scolastique qui expose des idées trop générales ou communes, et l'autre, quoique très savant, ne se montre qu'un critique et un philologue. Il vaudrait bien mieux lire les dialogues ou discours politiques du Tasse (2), et surtout la *lettre* adressée à *Giulio Giordani*, sur le *gouvernement le plus parfait* ou *le plus durable* (3); mais cela menerait trop loin, et d'ailleurs ce n'est pas le genre où le Tasse s'est le plus distingué. Arrêtons-nous donc à ceux qui ne se sont occupés principalement que de la politique.

Parmi tous ces écrivains, celui qui tenta le plus de s'élever presqu'à la hauteur de Machiavel, fut *Paolo Paruta*, Vénitien comme *Erizzo* et *Contarini*, et l'un des historiens les plus distingués de son siècle. Il était déjà connu

---

(1) Voyez ci-dessus, tom. VII, p. 453 et p. 280.

(2) On les trouve dans le tome III des Œuvres; voyez aussi le *Forno* I et le II, le *Gonzaga* I et le II, et le dialogue de la *Dignità*, ci-dessus, tom. VII, p. 588.

(3) Ci-dessus, vol. V, p. 271, n. I.

par ses trois livres *sur la perfection de la vie politique* (1), où il avait voulu tracer un vrai modèle du citoyen et de l'homme d'état; il en indiquait les qualités et les devoirs, et finissait par montrer que tous les biens, que la *vertu elle-même*, *sans liberté*, n'étaient rien; que l'homme, pour être heureux, devait vivre sous une constitution libre; qu'en confiant le gouvernement civil à la loi, c'était le confier à un Dieu; qu'en le déposant dans les mains de l'homme, c'était le livrer à une bête féroce (2). Ces idées étaient sans doute celles des anciens; mais on voit qu'elles devenaient de plus en plus communes aux Italiens de cet âge.

Cependant ce n'est point cet ouvrage qui fit classer *Paruta* parmi les écrivains qui l'honorèrent le plus; il dut cette distinction à ses *Discours politiques*, contenus en deux livres (3).

---

(1) *Della perfezione della vita civile, libri tre.* Venise, 1579, in-fol., *ibid*, 1586, in-12, et 1599, in-4°.

(2) *Tolta la libertà, ogni altro bene è per nulla : anzi la stessa virtù si rimane oziosa e di poco pregio. Dunque come principale condizione nell' uomo, che abbia a divenir felice, parmi, che si richieda il nascere e vivere in città libera.* Lib. III, pag. 154. *Chi commette il governo della città alla legge, lo raccomanda quasi ad un Dio..... ma chi lo dà in mano all' uomo, lo lascia in potere d'una fiera bestia.* Ibid, p. 448.

(3) *Discorsi politici, libri due.* Ven. 1599, in-4°.

Ses idées et ses réflexions, exposées avec ordre, avec clarté, seraient d'une grande utilité si, au lieu de les étudier, on ne trouvait plus court de les préconiser. L'étude des anciens lui avait donné la connaissance la plus étendue de leurs gouvernements, et les événements politiques dont son siècle fut rempli, l'instruisirent beaucoup mieux encore. Mais, soit qu'il parle des anciens ou des modernes, des Romains ou des Vénitiens, il conserve toujours cet esprit de prudence et de réserve qui convient à un sage, dans la recherche des phénomènes civils dont les causes et les accidents sont si difficiles à démêler.

Dans son premier discours, l'auteur se propose de caractériser le gouvernement de la république romaine, considéré comme mixte par Polybe, mais dont les parties constitutives ne présentent point à *Paruta* les proportions qui justifient ce titre. Ces magistratures prolongées, ces tribuns toujours insolents et tyranniques, cet excès de richesses d'un côté, cet excès de misères de l'autre; enfin ce peuple et ce sénat ne forment, à ses yeux, qu'une sorte de *corps à deux têtes* (1). Quel qu'ait été ce gouverne-

---

(1) *Perciocchè tale diversità degli ordini veniva a farla quasi un corpo di due capi e di due forme.* Lib. I, disc. I pag. 11.

ment, dans son origine, il devint de plus en plus populaire, et à force de liberté ou plutôt de licence, il finit par tomber sous le despotisme d'un seul. Formé pour la guerre bien plus que pour la paix, le peuple romain aurait-il pu résister à Alexandre si ce conquérant eût tourné ses armes contre lui? Tite-Live, en proposant ce problème, l'avait résolu en faveur de ses concitoyens; *Paruta* fut le premier qui donna une autre solution (1).

Tout prévenu qu'il est contre les Romains, il les loue d'avoir refusé de traiter avec Pyrrhus, et de recevoir les secours de Carthage (2); il célèbre Fabius et Scipion l'Africain qui, par des routes si diverses, parvinrent tous deux au même degré de gloire (3). En racontant les succès d'Annibal, il vante le courage des Romains vainqueurs en Sicile, en Espagne, en Grèce, alors qu'un ennemi terrible était au sein de leur patrie (4).

On a répété et l'on répète encore, d'après l'opinion de Nasica, que la ruine de Carthage prépara celle de Rome. *Paruta*, persuadé qu'on ne saurait être heureux quand on est toujours

(1) Lib. I, disc. II.
(2) *Ibid.* disc. III.
(3) Disc. IV.
(4) Disc. V et VI.

en état de guerre, attribue ces malheurs de la république à sa propre corruption accrue, il est vrai, par la confiance que lui inspira la chute de sa rivale (1). C'est par cette cause, en effet, qu'après la mort de César, les Romains ne connaissaient plus le prix de cette liberté qu'ils avaient si bien défendue après l'exil des Tarquins et l'abaissement des décemvirs (2). Ici *Paruta* dévoile l'art perfide de César, qui ménagea, pour mieux l'asservir, un peuple devenu incapable de comprendre le langage et les vertus de l'austère et républicain Caton (3).

Arrivé à cette terrible révolution, l'auteur s'arrête, et considérant l'espace qu'a parcouru la république, il le divise en trois âges : enfance, adolescence et jeunesse. L'adolescence, qu'il fait commencer au consulat de J. Brutus et de Collatin, lui présente un caractère auguste, une vertu mâle, qu'il n'aperçoit pas autant dans les deux autres âges (4); considérations devenues presque vulgaires depuis qu'en les reproduisant, les successeurs de *Paruta* lui ont dérobé une si grande part de ses idées et de sa gloire.

---

(1) Disc. VII.
(2) Disc. VIII.
(3) Disc. IX.
(4) Disc. X.

Après avoir exposé les causes de la grandeur des Romains, il recherche celles de leur décadence et de leur ruine. Il en voit trois principales : l'immense étendue de la république, la turpitude et la cruauté de plusieurs empereurs ; enfin, la corruption des mœurs publiques, quand les anciennes vertus luttaient vainement contre les nouveaux vices. Ces trois causes combinées entre elles minèrent et finirent par dissoudre le plus grand empire qu'ait vu le monde (1).

Dans les quatre discours qui suivent celui-ci, et terminent le premier livre, *Paruta* attribue, ainsi que Polybe, les succès des Romains à leur modération dans la victoire, à leur fermeté dans l'infortune, et surtout à leur discipline militaire, dont il expose les parties les plus importantes (2). De nouveau il cherche à nous convaincre que la corruption des mœurs fut l'unique cause de la ruine de l'empire, et qu'elle l'eût été de la république elle-même (3) ; car si la réunion des citoyens avait fait sa grandeur, leur division devait causer son démembrement. De là il jette un coup d'œil sur la conduite et le sort de la Grèce, et rencontre les mêmes

(1) Disc. XI.

(2) Disc. XII.

(3) Disc. XIII.

effets, produits par les mêmes causes. Toutes ces observations tendent à prouver que la vertu qui vient du patriotisme, et peut seule l'inspirer, en réunissant les hommes, rend les nations assez fortes et assez puissantes pour triompher des injustes prétentions d'un despote ou d'un ennemi (1). Enfin, quelques rapports que l'auteur entrevoit entre les Grecs et les Romains, l'amènent à discuter l'ostracisme des Athéniens, cette loi singulière dont le peuple avait souvent abusé, et dont la liberté pouvait tirer tant de profit. *Paruta* en distingue la nature et les résultats, et quoiqu'il la considère comme injuste, il ne peut s'empêcher de la regarder comme utile et quelquefois nécessaire, pensant que la politique réclame souvent des moyens que la morale paraît réprouver (2).

Dans son premier livre, *Paruta* n'avait parlé que rarement des peuples modernes; mais c'est d'eux, et surtout des Vénitiens qu'il s'occupe dans le second. La république vénitienne avait eu la plus grande part aux révolutions qui venaient d'agiter l'Italie : menacée par presque toutes les puissances de l'Europe, elle avait su, par ses armes et ses négociations, non seulement se défendre et se relever, mais encore recon-

---

(1) Disc. XIV.

(2) Disc. XV.

quérir ce qu'elle avait perdu. Machiavel et d'autres écrivains, témoins de ces événements, en essayant de les juger, n'approuvèrent point toujours sa politique. Notre auteur entreprend de la justifier; il expose, il analyse des faits ignorés ou plutôt méconnus, et tout en faisant l'apologie du gouvernement de sa patrie, ne blesse jamais la justice ni la vérité.

En suivant la marche de ses idées, on voit constamment combien ses principes diffèrent de ceux de Machiavel : celui-ci croit nécessaire de s'agrandir aux dépens des nations voisines; *Paruta*, plus circonspect, croit plus utile de conserver et de défendre ses possessions. Après avoir montré pourquoi Rome conquit tant de contrées et vécut si peu, il en conclut que ce n'est point de cette gloire, de cette grandeur imposante que sort la félicité publique; car on peut devenir faible et malheureux par une gloire qui accroît l'ambition des grands et la misère des peuples. Rome, en effet, malgré ses triomphes et l'étendue de son empire, fut toujours inquiète et divisée, tandis que Venise, ne dépassant point ses limites, a joui le plus souvent de la sûreté et du repos (1).

C'est ainsi qu'il apprécie les maximes qui dirigeaient cette république, et l'avaient, selon

(1) Lib. II, disc. I.

lui, portée à prendre les arm es cotre les Florentins, en faveur de Pise (1), à reconquérir ce qu'elle avait perdu par la bataille de Ghiaradadda (2), à surveiller et attaquer l'armée de Charles VIII dans sa retraite précipitée du royaume de Naples (3). L'expérience de ces événements, les relations qu'ils avaient occasionnées contre les divers états de l'Europe, portent *Paruta* à examiner non seulement la nature et les avantages des alliances, mais encore les vices et les dangers auxquels elles sont ordinairement exposées; il sentait combien il était difficile de les amener à une parfaite unité de vues et d'intérêts, et de prévenir ces rivalités qui finissent par les rendre funestes (4). Machiavel avait souvent et peut-être trop déclamé contre les vices politiques des peuples modernes; *Paruta* croit qu'il reste à ces peuples assez de ressources encore pour tenter, à l'exemple de Charles-Quint et de Soliman, des entreprises dignes des temps anciens. Il convient, toutefois, qu'elles seront rares et difficiles, tant qu'on n'aura point réformé l'organisation civile et militaire (5).

---

(1) *Ibid.* disc. II.
(2) Disc. III.
(3) Disc. IV.
(4) Disc. V.
(5) Disc. VI.

Après les guerres et les continuelles vicissitudes dont l'Italie venait d'être le théâtre, elle jouissait enfin d'une sorte de calme qui en paraissait le résultat. *Paruta* souhaitait que cette tranquillité fût durable, et les réflexions que lui dicta ce désir, sur l'équilibre des états, sont aussi nouvelles qu'ingénieuses; il les applique surtout à l'Italie, espérant prévenir les invasions ultérieures des étrangers qui aspiraient à la dominer (1). Venise avait employé avec fruit ces maximes dans plusieurs occasions, particulièrement dans la guerre de François I[er] contre Charles-Quint, tandis que Léon X, voulant délivrer l'Italie des armées françaises, l'exposait à la domination des Espagnols et des Allemands. *Paruta* blâme avec force la politique de ce pontife, et plus encore celle de Clément VII; en donnant de nouveaux protecteurs à l'Italie, ils lui imposaient en effet de nouveaux maîtres (2).

Dans un de ses discours (3), l'auteur avait montré l'utilité des forteresses que Machiavel, trop au-dessus des mœurs de son temps, avait condamnées, ne songeant, sans doute point autant que *Paruta* aux besoins d'un pays qui, divisé en petits états, pouvait être envahi

(1) Disc. VII.
(2) Disc. IX.
(3) Disc. VIII.

ou même surpris par ses formidables voisins. C'est avec ces principes que *Paruta*, dans son dernier discours (1), loue la tactique de Charles-Quint, qui attendit Soliman presque sous les murs de Vienne, aimant mieux se défendre avec sûreté qu'attaquer avec danger.

Telles sont les maximes générales que notre publiciste expose dans ses discours politiques, et qu'il appuie toujours de faits précis ou de justes réflexions. Il ne dément jamais cet esprit de sagesse qui, s'il ne fait pas sortir de la sphère commune, n'expose pas non plus à errer dans les espaces imaginaires. Enfin, on trouve, après son ouvrage, un *monologue* dans lequel il donne quelques détails sur sa vie (2), et qu'il ne faut point confondre avec les discours qui le précèdent, comme semble l'avoir fait *Tiraboschi* (3). Ils en diffèrent du moins beaucoup; car l'auteur se montre aussi bon chrétien dans l'un, que bon politique dans les autres.

---

(1) Disc. X.

(2) *Soliloquio, in cui l'autore fa l' esame di tutto il corso della sua vita.*

(3) Il indique rapidement les Discours de *Paruta*, en disant tout de suite que l'auteur y examine le cours de sa vie : *Ne' quali l'autore esamina con somma modestia il corso della sua vita.* Vol. VII, pag. 944. Ce monologue a été imprimé après ses discours; mais il n'a aucun rapport avec eux.

Scipione Ammirato, contemporain de *Paruta*, voulut aussi rivaliser Machiavel, et publia, en 1594, à Florence, ses *Discours* sur Tacite (1). Il osait faire ce que Machiavel avait déjà fait sur Tite-Live. Tacite, plus que tout autre historien, avait fixé son attention; Tacite, dont les Annales, disait-il, se rapprochaient davantage des mœurs et de l'esprit du siècle où il entreprenait de le commenter (2). Il espérait expliquer cet épouvantable tableau de vices et de crimes, d'esclavage et de despotisme, qu'un si grand peintre avait légué à la postérité. *Ammirato* voulait en faire jaillir des lumières assez vives pour éclairer ses concitoyens; semblable à ces médecins qui vont chercher jusque dans la vipère des moyens de guérison (3).

Ce n'est qu'à l'âge de soixante-trois ans qu'*Ammirato* a terminé ses discours. Les maximes qu'il y professe sont en général moins hardies que celles de *Paruta*, et plus morales que politiques; quelquefois même, par son érudition et les nombreuses autorités qu'il cite, il fatigue, il arrête ses lecteurs. Malgré ces défauts, il peut nous aider, même depuis que nous avons Gordon et d'autres guides plus mo-

(1) *Discorsi sopra Cornelio Tacito*, in-4°.
(2) Sa préface.
(3) *Ibid.*

dernes, à suivre Tacite dans les sentiers ténébreux de l'histoire des empereurs. Aussi, son ouvrage eut-il un grand succès lors de sa publication, et les éditions nombreuses qu'on en a faites prouvent non seulement le talent de l'auteur, mais encore le goût des Italiens pour les études politiques (1).

Mais ce n'est point le seul ouvrage de ce genre, composé par *Ammirato;* il a laissé encore des *discours*, des *parallèles*, des *portraits* politiques, et quoique la plupart ne soient qu'ébauchés, on aperçoit çà et là des observations judicieuses (2). On voit, parmi ses portraits, des rois, des papes, des guerriers, des savants. Ses parallèles auraient été plus ingénieux si, comparant, ainsi que Plutarque, des peuples et des princes modernes à des peuples et des princes anciens, il avait décrit non seulement les actions, mais aussi les qualités morales.

Parmi ses opuscules on doit faire plus d'attention aux *discours*, et surtout à ceux qui l'au-

---

(1) On réimprima ses *Discours* dans plusieurs villes d'Italie, et même à Francfort, traduits en latin en 1609, et à Lyon, traduits en français en 1619. Voy. *Mazzuchelli*, *Scritt. d'Italia*, tom. I, part. II, p. 640; Niceron, Mém. tom. X, p. 35; Amelot de la Houssaye, Discours en tête de sa traduction.

(2) Voy. *Opusculi*, tom. II, pag. 227.

teur examine quelques unes des opinions de Machiavel. Il aurait voulu justifier la cour de Rome de plusieurs reproches que ce politique venait de lui adresser sur la faiblesse et la division de l'Italie. *Ammirato*, après avoir tenté de prouver que cette division funeste n'avait point été occasionnée par le saint Siége (1), en cherche ailleurs la principale cause, et croit la trouver dans cette même vertu qui jadis avait réuni et fortifié cette contrée. C'est, disait-il, la valeur des Romains qui, après bien du temps et des travaux, a forcé toutes les parties de l'Italie de s'associer en un seul corps politique; et c'est aujourd'hui la valeur des Italiens, ou même leur sagesse, qui s'oppose à cette réunion que les habitudes, les intérêts différents de tant d'états, rendent déjà si difficile (2). Il cite, à cette occasion, l'exemple des Etrusques et des Grecs, parmi les anciens; des Toscans et des Suisses, parmi les modernes (3). Tout autre projet, au moins pour son temps, lui paraît impossible ou dangereux. « Ne sait-on pas, dit-il, que sans un miracle de Dieu, cette réunion de l'Italie commencerait par l'inonder de sang, et la couvrir de cendres? Pouvons-nous désirer ce dé-

(1) *Ubi suprà*, disc. III, pag. 36.

(2) Disc. IV, pag. 51.

(3) Disc. V, pag. 54.

sastre, afin qu'un jour, sous je ne sais quel prince, nos derniers neveux recueillent les fruits incertains d'une association mal assortie (1)? » Il est vrai qu'elle présentait un grand nombre de difficultés; mais le devoir d'*Ammirato* était de rechercher qui les avait entretenues, et même augmentées; c'est ce qu'il n'entreprend point. Il aime mieux, dans ses VIe et VIIe discours, faire l'apologie de la cour de Rome, et surtout des moyens qu'elle avait mis en œuvre pour acquérir ou conquérir (2). On voit, à chaque pas, un théologien dévoué à cette cour; mais qui ne cesse pas cependant d'être un habile politique, et se montre supérieur à tous ceux qui avaient défendu la même cause.

Des questions qui offrent plus d'intérêt sont agitées dans les discours suivants; il y traite, par exemple, des tentatives politiques, de la rapidité des opérations, des diversions militaires, des lieux, des soldats les plus propres à la guerre, des retraites, etc.; mais ces con-

---

(1) *Non vede egli, che se Dio non facesse un miracolo, questa unione d'Italia non potrebbe succeder senza la ruina d'Italia?... desiderano dunque di vedere..... ogni cosa piena di sangue e di confusione, perchè abbiano a godere i nostri nipoti sotto un principe, Dio sa quale, la mal consiante, e peggio impiastrata insieme unione d'Italia?* Disc. V, pag. 61.

(2) Pag. 62 et 67.

sidérations, quoique justes, n'étant ni trop nouvelles pour son siècle, ni assez instructives pour le nôtre, nous n'en parlerons pas davantage.

Nous arrivons à l'écrivain qui, avec plus de talent que ses prédécesseurs, tenta d'opposer une théorie complète, expérimentale et raisonnée à celle de Machiavel, et à la pratique plus funeste encore de plusieurs cabinets. Je veux parler de *Giovanni Botero*, que la fortune qui gouverne arbitrairement le sort des livres et des auteurs avait fait oublier quelque temps, mais à qui des Italiens plus justes et plus reconnaissants ont rendus depuis d'éclatants hommages (1). Il était né, l'an 1540, dans la ville de Bene en Piémont. Ses premières études achevées, il entra dans la compagnie de Jésus, mais il en sortit avant d'avoir fait profession, avec l'assentiment des Jésuites, auxquels il resta toujours dévoué. Il devint le secrétaire, l'admirateur, l'ami du cardinal Charles *Borromeo*. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1584, Charles-Emmanuel I[er] chargea *Botero* d'une mission diplomatique auprès de la cour de France (2). De retour en Italie vers

(1) Surtout M. *Galeani Napione*, qui a publié un éloge fort étendu de *Botero* dans le tom. I[er] des *Piemontesi illustri*, pag. 151.

(2) Peut-être pour cette ligue fameuse qu'on forma en France en 1585. Voy. son *Eloge* cité ci-dessus.

1586, il passa au service de *Federigo Borromeo*, qui depuis fut cardinal comme son cousin Charles. En 1589, il quitta Rome, chargé d'une nouvelle mission, dont l'objet était plus religieux que diplomatique. A plusieurs reprises, et presque pendant sept années, il voyagea *dans l'un et l'autre hémisphère*, comme il le dit lui-même (1). Il sut toujours, dans ses voyages, concilier les intérêts de la religion avec ceux de la politique.

La réputation que cette mission lui avait acquise engagea le duc de Savoie, son souverain, à le rappeler auprès de lui, et à lui confier l'instruction de ses enfants qu'il accompagna en Espagne, où il fut honorablement accueilli. Il profita de ce nouveau voyage, fait en 1603, pour mieux connaître les mœurs des Espagnols, et apprécier les ressorts de leur vaste monarchie. Dans le cours de cette même année, et non en 1610, comme l'ont affirmé *Mazzuchelli* (2) et *Tiraboschi* (3), il fut nommé abbé de Saint-Michel *della Chiusa*. Après avoir, par ses conseils et ses lumières, rendu de grands services à l'état et à l'humanité, il mourut le 23 juin 1617 (4). Quelque temps au-

(1) Dans la dédicace de ses *Relazioni universali*.

(2) *Scritt. d'Italia*, vol. II, part. III, pag. 1870.

(3) *Letterat. ital.*, vol. VII, pag. 921.

(4) Voy. *Galeani Napione*, *loc. cit.*, pag. 247.

paravant, voulant laisser aux Jésuites un témoignage non équivoque de son attachement, il les avait déclarés ses héritiers.

Son zèle, pour éclairer ses contemporains, éclate dans les ouvrages qu'il a laissés, et dont *Mazzuchelli* a donné un catalogue complet; quelques uns sont purement théologiques, la plupart politiques, et d'autres sont des poésies latines et italiennes. On y distingue, d'une part, son traité *de Regiâ Sapientiâ*, divisé en trois livres; et son *Commentarius parallelus* (1) sur la puissance de Philippe II et de Mahomet II, publié à Milan en 1583; de l'autre, plusieurs ouvrages italiens, tels que ses traités *des Causes de la grandeur des états; de la république de Venise; de l'état de l'Église;* ses *Vies des plus illustres Capitaines* anciens et modernes (2); mais de tous ses ouvrages, ceux

---

(1) *Commentarius parallelus sive libellus assertorius quo principum imprimis duorum....... Philippi II, et Mahumetis III vires, opes, provinciæ atque forma bene administrandi et regendi tempore belli atque pacis explicantur*, etc. Cologne, 1597, in-4°.

(2) *Delle Cause della grandezza della Città*, Rome, 1550, in-8°. *Relazione della repubblica Veneziana, con un discorso intorno allo stato della Chiesa.* Ven., 1605, in-8°.; *Detti memorabili di personaggi illustri appartenenti al governo di stato.* Turin, 1608, in-4°. Ses Vies sont celles de César, de Scipion l'Africain et d'autres anciens person-

qui eurent le plus de succès sont, sans contredit, ses *Relations universelles*, et sa *Raison d'état*, qui était devenue comme le code des rois et de leurs cours (1).

En général son style est clair et dégagé de toute affectation; il n'imite ni ceux de ses prédécesseurs qui ne savaient rien dire que Boccace n'eût dit, ni ceux de ses contemporains qui commençaient à tomber dans l'excès contraire; cependant il est quelquefois diffus et négligé. Bien plus occupé de ses idées que de la manière de les exprimer, il se répète, il est incorrect, et semble toujours préférer à la réputation de l'auteur l'instruction du public.

Botero voyant qu'on abusait sans cesse et de l'histoire de Tacite et des maximes de Machiavel, au détriment des nations, résolut de tracer un art politique, d'après les véritables principes du christianisme, c'est-à-dire d'après

---

pages, ainsi que de plusieurs capitaines chrétiens, français, espagnols, portugais, savoyards, etc.

(1) *Mazzuchelli, loc. cit.*, avait indiqué onze éditions de la *Ragione di stato*, et douze des *Relazioni universali*, dont l'imprimeur *Tarino*, de Turin, dès 1601, en avait compté dix-sept. La *Ragione di stato* a été traduite en latin, en allemand, en espagnol, en français. La France en a deux traductions, l'une par J. Chappuys, Paris, 1599, in-8° et in-12; et l'autre par Pierre de Deymier, sous le titre de *Maximes d'état militaires et politiques*. Paris, 1606, in-12.

ceux de la justice et de l'humanité. On aperçoit déjà une grande partie de son plan dans son premier traité, *de Regiâ Sapientiâ*, qui, un siècle après, a probablement servi de modèle à la *Politique tirée de l'Ecriture-Sainte*, par Bossuet; mais quand il eut, dans ses longs voyages, recueilli des connaissances statistiques, quand l'expérience eut mûri sa raison, il aperçut mieux où il devait tendre, et rectifia son projet.

Après la guerre terrible et déloyale que les catholiques venaient de faire aux protestants, précisément après la bataille de Dreux, la France avait accordé aux huguenots le libre exercice de leur culte. *Botero*, malgré les murmures des théologiens, approuve cette mesure et la déclare équitable. Il pensait que pour détruire l'erreur, les moyens pacifiques étaient les plus efficaces (1). Les Maures venaient d'être expulsés de l'Espagne qu'ils avaient défrichée et cultivée; il prend leur défense contre une persécution aussi absurde qu'injuste (2). Il ose même blâmer Philippe II d'avoir livré les Flamands à la férocité du duc d'Albe (3); il

(1) Voy. *I Capitani*, *Vita del Momorensi*, p. 13.

(2) *Relazione di Spagna*, jointe à l'ouvrage des *Capitani*, p 137.

(3) *Relazioni universali*, part. V, ms., p. 65, citée par M. *Galeani Napione*, *ubi suprà*.

sentait la nécessité de tolérer quelquefois des sectes différentes dans un seul état (1). Les opinions erronées, les passions même qui répugnent à la morale, étant inévitables dans la société, il souhaitait qu'au lieu de les persécuter inutilement, on apprît l'art de les diriger. Souvent, disait-il, l'ambition, l'intérêt, l'amour nous excitent à des entreprises que la vertu toute pure ne saurait nous faire tenter (2). Ecclésiastique, il connaissait les vices de l'Eglise, et les attaquait dans leurs principes, qui sont la puissance et l'orgueil; il n'accordait au clergé d'autre autorité que celle qui dérive de la modération et du désintéressement; autorité par laquelle ce clergé avait jadis obtenu toutes les autres (3). On reconnaît sans doute à ces maximes un théologien éclairé et philosophe, qui ne se laisse pas séduire par les préjugés et l'intolérance des controversistes de son temps.

Notre auteur ne se fait point scrupule, tout prêtre qu'il est, d'examiner et dans sa nature, et dans quelques unes de ses parties, l'art de la guerre, l'un des objets les plus importants de la politique. Il en borne l'usage à la défense des états, et le regarde alors comme un mal-

---

(1) *Relaz. univers.*, part. II. *Delle forze di Francia.*

(2) *Ragione di stato*, lib. I, c. II et III.

(3) *Ibid.*, lib. II, c. XVII.

heur inévitable et nécessaire; mais quand la guerre n'a pas ce but, elle devient l'art des brigands et des assassins (1). Il préfère l'infanterie à la cavalerie qui, au mépris des exhortations répétées de Machiavel et de tant d'autres, prédominait encore en Europe (2); et se prononce contre les armées nombreuses qui, malgré leur éclat et leur fracas, annoncent plutôt la barbarie que le talent de celui qui les emploie: ne pouvant être ni bien commandées, ni bien entretenues long-temps, elles deviennent en effet préjudiciables au peuple obligé de les soudoyer (3). La milice nationale fut un des projets de *Botero*; l'exemple des soldats romains qui employaient avec un égal succès et les armes en temps de guerre, et les instruments de l'industrie en temps de paix, lui en avait fait comprendre toute l'utilité (4). Les forces maritimes qui, depuis la découverte des Indes, acquéraient plus d'importance, fixèrent aussi l'attention de notre politique; il bornait leur emploi à la défense des ports, et à la protection du commerce, les proportion-

(1) *Ibid.*, lib. IX, c. VI, et lib X, c. VIII; et *Agilità delle forze del principe*, lib. I, etc.

(2) *Ragione di stato*, lib. X, c. VIII.

(3) *Agilità delle forze*, lib. I.

(4) *Ragione di stato*, lib. IX, c. II, et lib. XI, c. II.

nant à l'étendue et à la puissance des états (1).

Botero a énoncé des opinions aussi justes que hardies, en parlant de la richesse nationale; objet tout-à-fait nouveau pour le siècle qu'il éclairait. Il avait bien senti cette vérité si féconde en conséquences utiles à la société, que la population d'un état ne croît qu'en raison de ses ressources (2). A ses yeux, l'excès du luxe n'était que la préférence donnée aux objets agréables sur les objets utiles ou même nécessaires. Quand ce vice existe dans un état, quand surtout les fortunes s'accumulent dans les mains d'une caste privilégiée, la population doit nécessairement décroître (3). *Botero* donne donc des éloges à ceux des princes italiens, qui introduisaient dans leurs états le goût de l'agriculture et des arts (4). Il regarde l'oisiveté comme la principale cause de la misère et de la faiblesse des peuples; il aurait voulu que les pères de famille, comme jadis chez les Égyptiens, instruisissent leurs enfants dans un art quelconque, et qu'au besoin, les esclaves et les oisifs fussent contraints d'en exercer un (5).

---

(1) *Ib.*, lib. X, c. VII, et *Grandeza della Città*, lib. I, c. X.

(2) *Rag. di Stato*, lib. VIII, c. IV.

(3) *Discorso dello stato della Chiesa*, p. 191 et 192.

(4) *Rag. di Stato*, lib. VIII, c. II.

(5) *Ibid.*, lib. IV, c. VII, et lib. VII, c. IV; et *Grandezza della Città*, lib. II, c. XIII.

Enfin, il considérait le commerce, non seulement comme le lien commun des sociétés (1), mais encore comme le moyen le plus propre à utiliser le superflu des denrées nationales, ou à en réparer la disette (2). La seule exportation qu'il jugeait nuisible à l'industrie d'un peuple, était celle des denrées brutes ou matières premières, surtout si ce peuple pouvait les manufacturer lui-même (3).

La nature des impositions, et les moyens de les percevoir, ont de tous temps occupé les écrivains politiques qui voulaient les rendre à la fois plus justes et plus profitables aux peuples comme à leurs gouvernements. *Botero* est le premier qui en ait parlé avec intelligence (4), et qui ait attaqué des préjugés que l'antiquité et la barbarie avaient consacrés. Ces vastes domaines des souverains, ces trésors royaux, destinés à réparer des désastres futurs ou imaginaires, aux dépens de la richesse actuelle des nations, ne lui en imposaient pas (5). Le prince qui gouvernait des sujets riches l'était, selon lui, bien plus que celui qui possédait des do-

---

(1) *Grandezza della Città*, lib. I, c. X.
(2) *Rag. di Stato*, lib. VII, c. VIII.
(3) *Ibid.*, liv VIII, c. III.
(4) *Ibid.*, lib. I, c. XIV, et lib. VII, c. IV.
(5) *Ibid.*, lib. VII, c. X.

maines et des trésors inutiles ou même dangereux (1). Les impositions personnelles et mobilières lui paraissaient odieuses (2); mais ce qu'il condamnait avec plus de force encore, c'était les impositions en nature, qu'il ne pensait convenir qu'aux nations barbares, qui n'ont point de commerce, ou tout au plus à celles qui n'ont point assez de numéraire (3). Qu'à ces principes on compare ceux qu'ont développés, postérieurement *Galiani* (4), Hume (5), et avant eux *Carlo Broggia* (6), et l'on verra qu'ils n'y ont rien ou fort peu ajouté.

Vers le milieu du seizième siècle, Bodin avait reproduit l'opinion d'Hippocrate sur l'influence des climats; opinion que Montesquieu, et après lui d'autres publicistes, ont peut-être exagérée. *Botero*, à l'exemple des anciens législateurs, après en avoir calculé les effets, en fixe les limites d'après la morale et la politique (7). Il attendait le bien des bonnes institutions qui ne sont fondées que sur la justice et l'intérêt

(1) *Relaz. della Rep. Venez.* Cap. *delle Richezze.*
(2) *Rag. di Stato*, lib. VII, c. IV.
(3) *Ibid.*
(4) *Della Moneta*, p. 284.
(5) *Essai of Money.*
(6) *De' Tributi*, etc.
(7) *Rag. di Stato*, lib. II, c. V.

général, et il proscrivait toutes celles qui ne reposaient pas sur de tels fondements. La perfectibilité de l'espèce humaine l'entraînait à désirer quelques réformes, surtout quand il observait combien peu s'accordait avec les mœurs et les opinions le vieux code des lois romaines. L'un des abus auxquels il croyait le plus nécessaire de remédier, était la longueur des formalités judiciaires (1), souvent plus dangereuses que les torts et les injures qu'elles doivent réparer; il osait de même demander la suppression de tant de légistes inutiles, qui vivent de l'abus des lois et de la justice; il recommandait enfin les méthodes les plus courtes, les procédés les moins dispendieux (2).

La chevalerie, après avoir perdu l'éclat qui semblait presque effacer ses vices, nous avait laissé des fiefs et des grands vassaux héréditaires qui, se croyant les soutiens de la monarchie, ont souvent causé la ruine des monarques et des peuples. L'auteur ne voulant pas ou n'osant pas attaquer cette constitution gothique, tâchait au moins de lui ôter quelques moyens de nuire (3). Dès ce temps-là les Anglais entretenaient des parcs d'une étendue démesurée.

(1) *Grandezza della Città*, lib. II, c. VI.

(2) *Rag. di Stato*, lib. I, c. XVIII.

(3) *Ibid.*, lib. IV, c. V.

Botero y voyait autant de terres perdues ou consacrées à la misère du peuple et à l'ostentation des hommes puissants (1). Les vices de l'institution de la noblesse ne lui avaient point échappé; il les expose dans un discours particulier (2). Pour empêcher les effets de la richesse et de l'orgueil de ces castes, il proposait de distribuer des terres à tous les citoyens, et d'accorder des marques d'honneur à ceux d'entre eux qui les auraient le mieux méritées par leurs actions, fussent-ils placés dans les derniers rangs du peuple et des soldats (3). Il croyait que la noblesse, devenant ainsi moins nuisible dans les anciens nobles, et plus utile dans les nouveaux, aurait intéressé davantage les citoyens à la défense de la patrie. En examinant tour à tour les diverses classes de la société, il n'omet point celle des véritables savants; il les regarde comme les instituteurs et les maîtres de l'esprit public, et déclare que pour gouverner avec facilité et sécurité le reste de la nation, on doit avant tout les consulter et les respecter (4).

On ne sera plus surpris, après ces idées profondes, que *Botero* ait calculé la puissance réelle des empires, prévu leurs destinées,

---

(1) *Ibid.*, lib. VIII, c. II.
(2) *Discorso della Nobiltà.*
(3) *Rag. di Stato*, lib. IV, c. VII, et lib. IX, c. XI.
(4) *Ibid.*, lib. IV, c. I et II.

annoncé la décadence de la Turquie et de l'Espagne (1). Il espérait beaucoup des princes qui, loin de juger tout difficile ou presque impossible à exécuter, savaient rechercher et employer tous les moyens, tous les ressorts que la nature ou la fortune avait mis en leurs mains (2). C'était ainsi, qu'en encourageant les timides, il épouvantait les audacieux. Les états de l'Europe étaient alors fort agités : les uns nourrissaient des projets ambitieux, les autres se livraient aux plus vives alarmes ; tous, pour trahir ou se venger, n'attendaient que l'instant favorable. En considérant cette situation, *Botero*, instruit par les malheurs de son pays, envisagea mieux encore que *Paruta*, ce système de l'équilibre politique dont l'Italie, et surtout l'état de Venise, lui avait fait concevoir l'idée, et que depuis, l'Europe entière a plus ou moins adopté (3). Il jugeait indispensable pour qu'une contrée, composée de plusieurs états, telle que l'Italie, l'Allemagne ou même l'Europe entière, pût jouir d'une paix sûre et durable, qu'il y eût équilibre entre ses forces (4).

(1) *Relazione della Repubbl. Venez.*, cap. *de' Confinanti*, et *Rag. di Stato*, lib. VIII, c. XII.

(2) *Agilità delle forze*, p. 99.

(3) Voy. *Guicciardini*, *Istor.*, lib. I, et *Denina*, *Rivoluzioni d'Italia*, lib. XVI, c. IX.

(4) *Relaz. della Repubbl. Venez.*, cap. *del Contrapeso*

On voit, par les idées que nous venons de recueillir dans les ouvrages politiques de *Botero*, combien il étoit supérieur à ses contemporains; quelquefois même il pourrait disputer à Machiavel le premier rang : il a, par exemple, une connaissance plus profonde des cours de son temps, de leurs intérêts, de leurs ressources. C'est à ses missions, à ses voyages, à ses négociations, qu'il doit cet avantage, qui est surtout sensible dans ses *Relations Universelles*, lorsqu'on les compare aux tableaux qu'avait tracés Machiavel, de la France, de l'Allemagne et de quelques autres états (1). Mais ce qui honore encore plus *Botero*, c'est d'avoir parlé avec quelque étendue de l'économie politique. *Carlo Broggia*, qui, dans le siècle passé, traitait avec tant de gloire cette science nouvelle, le préférait aux plus célèbres écrivains de ce genre que nous offre l'antiquité (2). Machiavel, dans tout le cours de ses ouvrages, n'en parle pas, ou s'il le fait, ce n'est que d'une manière vague. Malgré ces avantages, *Botero* était loin d'en

---

delle forze de' principi. Il est bon de remarquer que ce traité de *Botero* ne parut qu'en 1605, et que les *Discours politiques* de *Paruta* avaient été publiés dès 1599; mais *Paruta* n'avait appliqué sa théorie qu'à l'Italie; et *Botero*, en la développant davantage, l'étendit à toute l'Europe.

(1) Ci-dessus, p. 22.

(2) *De' Tributi*, etc., c. VI, p. 58.

réunir assez pour disputer à l'auteur du *Prince* l'éclatante réputation qu'il venait d'acquérir, et qui paraissait s'accroître chaque jour au milieu des accusations et des calomnies de ses adversaires. Quelle que soit la diversité des connaissances, la sagesse des raisonnements de *Botero*, Machiavel lui est trop supérieur par cette force d'esprit qui, pénétrant partout, fait jaillir des idées jusqu'alors inaperçues, et dont la lumière ne s'éteint pas. Voilà la vraie base sur laquelle s'appuie la renommée de Machiavel, et comment elle a triomphé des obstacles, du temps, des opinions, tandis que celle de *Botero* et de quelques autres a succombé et presque disparu aux regards de la postérité.

Il faut remarquer encore que cette supériorité de Machiavel, et la prévention exagérée des Italiens en sa faveur, ne prouvent point que le machiavélisme ait été l'école principale de l'Italie. Hénault, l'abbé Remy (1) et quelques autres, d'après Gentillet (2), ayant avancé cette opinion, soit par esprit de secte, soit par un patriotisme mal entendu, ont manqué à la fois à la justice et à l'histoire. Les maux que Catherine de Médicis avait causés à la France, et la haine qu'on avait justement conçue contre cette reine et ses

(1) *Eloge du chancelier de l'Hospital.*

(2) Dans le même ouvrage, cité ci-dessus, p. 72.

courtisans, avait accrédité contre les Italiens cette prévention qui, tout au plus, devait atteindre la famille Médicis et la cour de Rome. Au reste, les écrivains que nous venons de passer en revue, et la plupart de ceux qui, ne réunissant point assez de titres, n'ont pu être placés dans cette histoire, s'ils montrent que l'étude de la politique était prédominante en Italie, ne donnent pas lieu de penser que le machiavélisme ait été le système favori des Italiens. De tout temps, il est vrai, ils estimèrent l'esprit et les talents de Machiavel, mais ils furent loin de suivre tous les principes que dictèrent à cet illustre publiciste les événements de son siècle.

Ce n'est point, au reste, le mérite supérieur d'un individu qui constitue l'esprit et le caractère d'une nation ou d'une époque, mais le nombre de ses disciples. Peut-être serait-il aisé de prouver au besoin que si quelques gouvernements de l'Italie avaient donné à Machiavel l'idée de sa théorie politique, ils l'avaient eux-mêmes reçue des pays ultramontains. La France, l'Espagne, n'offraient-elles point à Machiavel d'imposants modèles de despotisme et de tyrannie? Mais, pourquoi imputer sans cesse aux nations les vices et les crimes des cours? et puis, ne pourrait-on pas dire que les princes et les états italiens, après Machiavel et même avant lui,

suivaient son système par l'exemple et par l'influence prépondérante des étrangers? Enfin, l'injustice et la perfidie, toujours détestables, ne le sont-elles pas davantage dans les états vastes et puissants, que dans les états faibles et resserrés, surtout lorsqu'il ne reste à ceux-ci que l'adresse pour repousser la violence? [†]

CHAPITRE XXXIII.

Histoire.

(*) SECTION PREMIÈRE.

De l'Histoire civile, générale : Paul Jove, Guicciardini, Adriani. Histoires particulières : de Florence, par Jacopo Nardi, Bernardo Segni, Varchi, Jean-Michel Bruto, Ammirato, etc.; de Venise, par le Bembo et Paruta; de Gênes, par Jacopo Bonfadio et Foglietta; de Ferrare et de Naples, par Pigna, Costanzo, etc.; de pays étrangers, par Paul Émile, Marineo, Gian-Pietro Maffei, etc. Considérations générales.

L'un des genres de littérature le plus intéressant, le plus noble, dont les anciens nous ont laissé les plus beaux modèles, qui marque le mieux par les progrès qu'il fait et le caractère qu'il prend chez un peuple, le degré de développement moral et de liberté politique où ce peuple est parvenu, l'Histoire, fut un de ceux que les Italiens cultivèrent dans le seizième siècle avec le plus d'émulation et de succès. Quelles étaient pourtant, dans ce siècle, la dépravation des mœurs et l'altération déplorable des sentiments de liberté! Exceptez-en Venise

(*) Cette section est de M. Ginguené jusqu'à la page 266.

et Gênes, partout des princes avaient succédé aux républiques, des cours aux magistrats du peuple, le crédit des ministres à l'autorité des sénats, l'étalage d'un faste royal à l'austérité républicaine. La capitale du monde chrétien n'était, le plus souvent, qu'un foyer d'intrigue, de luxe et de corruption; la Toscane, cette terre si féconde en grands talents et en grands caractères, devenue la proie d'une famille puissante, au lieu de génies mâles et libres, ne produisait plus que des esprits occupés de la gloire de cette famille, et revêtus, pour ainsi dire, de ses couleurs. La Lombardie, long-temps déchirée par ses propres dissensions, et successivement soumise à deux races ambitieuses qui s'étaient élevées dans son sein, n'était plus qu'un champ de bataille ensanglanté par des rivalités étrangères, et ses peuples, devenus indifférents sur le choix du joug qu'ils devaient porter, n'avaient plus que ruine, oppression, humiliation à subir, quelque parti qui triomphât.

Aussi, l'une des premières qualités que l'on recherche dans l'histoire, l'indépendance n'est-elle pas celle qui brille le plus dans les histoires de ce temps, et cependant on y voit encore un reste de cette ancienne habitude de franchise et de liberté, débris précieux des mœurs républicaines. La plupart de ces historiens qui écri-

vaient sous les yeux et souvent aux gages même du pouvoir, le ménagent plus qu'ils ne le flattent, et le ménagent encore assez peu pour qu'ils n'aient osé, de leur vivant, mettre au jour leur travail, et qu'on n'ait même pu le publier que long-temps après leur mort. Tous ne furent pas des Machiavel par le génie et par la force du caractère; mais plus d'un d'entre eux, surtout parmi les Florentins, et dans la première moitié du siècle, semblent quelquefois, comme lui (1), oublier qu'ils remplissent un mandat, ou se rappeler celui que la vérité donne à tout homme qui écrit l'histoire.

Le nombre des auteurs qui parcoururent alors avec plus ou moins d'honneur cette carrière, sans parler de la foule qui se traîna obscurément sur leurs traces, fait une loi de ne les pas entasser confusément, et d'établir entre eux une classification distincte. Ce qui se présente le plus naturellement est de les considérer selon qu'ils ont traité l'histoire générale, ou en particulier, l'histoire de quelqu'un des états d'Italie, ou enfin celle de quelques peuples étrangers.

Le plus connu peut-être parmi ceux de la première de ces trois classes, mais non certainement le plus accrédité, *Paolo Giovio*, dont

(1) Voy. chap. précédent, p. 168.

on est trop habitué en France à franciser le nom, pour que je le nomme ici autrement que Paul Jove, en embrassant l'histoire générale, la circonscrivit dans l'espace de son temps. Il était né à Como, le 19 avril 1483. Privé de son père dès son enfance, il fut confié aux soins de son frère aîné (1), que nous verrons aussi figurer avec honneur parmi les historiens, et qui se chargea lui-même de l'instruire. De Como il alla étudier à Padoue, sous le célèbre Pomponace, puis à Pavie, où il prit, pour complaire à son frère, le doctorat en médecine et l'état de médecin, et enfin à Milan, où il était encore, en 1516, livré à la pratique de son art. S'étant ensuite rendu à Rome, il continua pendant plusieurs années de l'exercer. Lié avec tous les beaux esprits et les poètes qui florissaient alors à la cour de Léon X, il faisait lui-même des vers latins; mais ils avaient sans doute peu de célébrité, car le pape Adrien VI, qui n'aimait pas les vers, lui dit, en lui accordant un bénéfice, qu'il le lui donnait parce qu'il était un savant homme, un élégant écrivain, et qu'il n'était pas poète (2).

Il avait reçu de son frère Benoît, non seulement la première instruction littéraire, mais le premier germe de son goût pour le genre

(1) *Benedetto Giovio.*

(2) Paul Jove, Vie d'Adrien VI.

historique. Ce frère lui ayant montré deux de ses ouvrages, l'Histoire de Como leur patrie, et un Traité sur les actions et les mœurs de la nation helvétique, ce fut ce qui lui fit naître l'envie d'écrire son Histoire générale. Il l'avait commencée du vivant de Léon X; il avait même présenté son premier livre à ce pontife, qui, en ayant lu à haute voix un long morceau, déclara devant les cardinaux et les ambassadeurs présents à son audience, qu'il ne connaissait pas, depuis Tite-Live, un plus élégant et plus éloquent écrivain. Léon n'eut le temps de lui donner pour récompense qu'un de ces titres de chevalier qui étaient accompagnés d'une modique pension; mais il l'avait attaché au service de son neveu, le cardinal Jules, qui fut ensuite pape sous le nom de Clément VII. Paul Jove suivit ce cardinal dans toutes les commissions civiles et militaires qu'il eut à remplir, et il suffit de connaître les événements politiques auxquels le cardinal eut part, à cette époque, pour voir combien Paul eut d'occasions de s'instruire des particularités les plus secrètes de l'histoire de son temps. Il dut, par exemple, connaître mieux que personne ce que firent les armées impériales qui désolèrent sa patrie, tandis que son patron en dirigeait les mouvements (1).

(1) J. B. Corniani, *I Secoli della Letter. ital.*, tom. IV p. 295.

Adrien VI lui ôta la pension et le titre que lui avait donnés Léon X; mais il y substitua un canonicat dans la cathédrale de Como, sous la condition expresse que Paul Jove parlerait honorablement de lui dans son histoire. Paul le promit, et a tenu parole dans la Vie même de ce pape; il le loue autant qu'il peut, et cache aussi, du mieux qu'il peut, ses défauts (1). Mais après s'être ainsi acquitté de sa promesse, il parle d'Adrien, dans un autre ouvrage, avec un souverain mépris, et comme d'un homme stupide et tout-à-fait inhabile aux affaires (2). Il pouvait se montrer moins reconnaissant dans l'une de ces deux productions, et moins ingrat dans l'autre.

Clément VII le traita mieux qu'Adrien VI; il le reprit à son service, le logea au Vatican, le mit au nombre de ses familiers, et lui conféra un nouveau bénéfice dans le voisinage de Como; mais l'année 1217 fut fatale à Paul Jove comme au pape lui-même et à toute la cour romaine. Il perdit tout au sac de Rome, et même un coffre de fer qu'il avait caché dans

(1) Tiraboschi, t. VII, part. II, p. 244.

(2) Au commencement de son livre *de Romanis Piscibus*, imprimé à Rome en 1524, un an après la mort d'Adrien VI. Il est à remarquer qu'au titre de ce livre il prend encore le titre de médecin, quoiqu'il fût déjà chanoine. Il avait alors 41 ans. Ce livre fut réimprimé à Rome en 1527, et à Bâle en 1531, in-8°.

l'église de Sainte-Marie-de-la-Minerve, et qui contenait de l'argenterie et les manuscrits de son Histoire. Deux capitaines espagnols trouvèrent ce coffre; l'un prit l'argenterie, l'autre les livres; celui-ci ne garda que les volumes écrits sur parchemin et magnifiquement reliés; les autres furent dispersés, et servirent aux plus vils usages. L'Espagnol sachant que ce qu'il en avait gardé appartenait à Paul Jove, le lui offrit pour une forte somme. Paul, qui n'avait plus rien, exposa son malheureux état au pontife; Clément VII accorda au militaire espagnol un bénéfice ecclésiastique qu'il désirait avoir à Cordoue, sa patrie; et ayant recouvré par cette simonie, que son objet rend peut-être excusable, les manuscrits de Paul Jove, il les remit à l'auteur (1); pour le mieux consoler de ses disgraces, il lui donna l'évêché de Nocera, dans le royaume de Naples, évêché que probablement il ne vit même pas, dans lequel du moins ni lui, ni aucun autre auteur n'ont écrit qu'il ait jamais résidé (2).

En 1530, il accompagna Clément VII à Bologne, où ce pape, réconcilié avec Charles-Quint, le couronna solennellement, et obtint de lui l'assujétissement de Florence. Paul Jove fut honorablement accueilli par tous les princes

(1) Tiraboschi, *loc. cit.*
(2) J. B. Corniani, *ub. sup.*, p. 297.

étrangers qui accompagnaient l'empereur, et par l'empereur lui-même. Charles, dans une autre occasion, lui fit, de sa propre bouche, un récit très circonstancié de son expédition de Tunis, pour qu'il l'insérât fidélement dans son Histoire (1). Paul III avoit alors succédé à Clément VII; il traitait moins favorablement Paul Jove. Son humeur austère ne s'accommodait sans doute pas de la vie un peu trop libre de notre historien; cette vie, si l'on en croit quelques écrivains de son temps, et ses propres lettres, était peu conforme à la décence ecclésiastique et à la dignité épiscopale (2). Le soin même qu'il avait pris de faire de sa retraite champêtre un lieu de délice, n'était pas beau-

(1) *Ibidem*, p. 298. Ce fut sans doute à Rome, six ans après. L'empereur fit en 1535 son expédition de Tunis; il entra en 1536 à Rome, dans le plus grand appareil; il siégea dans le consistoire, y prononça une harangue contre François I[er], et proposa de se battre en duel avec lui. Voltaire, *Annales de l'Empire*, année 1536. Ce dut être dans la même occasion qu'il recommanda à Paul Jove de faire provision d'encre et de papier, *attendu qu'il allait lui faire bien de la besogne* dans l'expédition de Provence, pour laquelle il se préparait à partir. Mais elle eut pour lui un succès bien différent de celle d'Afrique. Il eût mieux valu, ajoute sagement le président Hénault, attendre l'événement. Abrégé chron. de l'Hist. de France, même année 1536.

(2) Tiraboschi, t. VII, part. II, p. 145. Voy. l'article de Bayle, Dictionn. histor., et tous les auteurs qu'il cite à ce sujet.

coup plus évangélique. Il avait employé une partie de ses richesses à bâtir, au bord du lac de Como, sur les ruines de la superbe *Villa* de Pline le jeune, un palais qui paraissait lutter de magnificence et de goût avec celui de l'ami de Trajan : des jardins baignés par les eaux du lac offraient à la fois tout ce qui peut charmer les yeux, et procurer les jouissances de l'ombre, du silence et de la solitude. On reconnaissait, dans les monuments dont ils étaient ornés, un ami des arts, des lettres et du repos, doué d'une imagination poétique, épris des agréables fictions de l'antique mythologie; on y aurait en vain cherché un évêque, un prêtre, un pasteur.

Mais à juger ainsi des choses, on blâmerait tout ce que la moderne Rome et presque tout ce que la moderne Italie contenaient de plus somptueux. Heureux encore l'emploi des immenses trésors de l'église, de ces inépuisables produits de la foi des peuples, quand ils n'étaient consacrés qu'à élever des monuments et à déployer le luxe des arts! Paul Jove était si loin de se reprocher les délices de ce séjour, qu'il en a voulu faire jouir la postérité par la description brillante qu'il en a tracée dans la préface d'un ouvrage dont il y puisa l'idée et les matériaux. Le centre du bâtiment était occupé par une galerie ou une salle où étaient placés

en très grand nombre les portraits de personnages célèbres dans les lettres et dans les armes. Il les avait rassemblés avec un soin infatigable, depuis le temps de sa première jeunesse, et il continua jusqu'à la fin de sa vie d'en augmenter la collection. C'était de cette collection même, et de tous les objets d'arts qu'il y avait réunis, que la propriété entière avait pris le nom de Musée, et c'est en quelque sorte son Musée qu'il nous a transmis dans l'ouvrage en deux parties, qui comprend les *Éloges des Hommes illustres* dans la carrière des armes et dans celle des lettres (1). C'est, ou le meilleur des siens, ou du moins celui qui peut être du meilleur usage; et quoiqu'il soit vrai que plusieurs des morceaux qu'il contient soient plutôt des satires que des éloges (2), malgré les faux jugements, les inexactitudes et les autres défauts qu'on y peut reprendre, une preuve de son mérite et de son utilité réelle, c'est qu'un auteur français, qui savait distribuer la louange et le blâme,

(1) *Elogia Virorum bellicâ virtute illustrium septem libris jam olim ab authore comprehensa et nunc ex ejusdem Musæo ad vivum expressis imaginibus exornata*. Basileæ, Petr., Perna, 1665, in-fol.

Elogia Virorum litteris illustrium quotquot vel nostrâ, vel avorum memoriâ vixere. Ex ejusdem musæo (cujus descriptionem unâ exhibemus) ad vivum expressis imaginibus exornata. Ibidem, 1677.

(2) Tiraboschi, *ub. sup.*, p. 249.

l'éloquent et sage Thomas l'a beaucoup loué. Il a consacré à Paul Jove et à ses Éloges des hommes illustres, un chapitre entier de son excellent Essai sur les Éloges; il y copie avec complaisance la description que l'évêque de Nocera nous a faite de son *Museum;* il fait passer rapidement sous nos yeux les personnages historiques de tous les pays et de tous les temps, dont Paul Jove a laissé des portraits plus durables que ceux qu'avait tracés le pinceau; il les groupe par nations et par époques, les fait ressortir les uns par les autres, et assaisonne souvent le peu qu'il dit de chacun d'eux de traits qui lui appartiennent, et qui n'en sont que plus saillants. Il remarque que l'auteur n'a pas craint de faire l'éloge de plusieurs princes qui étaient encore vivants; il reconnaît au style emphatique de l'article de Charles-Quint, que Charles-Quint devait lire cet article; ce qui nous paraît un trait aussi vif et aussi vrai contre Charles-Quint que contre Paul Jove : s'il loue l'historien du courage qu'il a eu d'appeler de son véritable nom, c'est-à-dire un monstre, le barbare Christiern, roi de Danemarck, qui vivait aussi : « Il est vrai, ajoute-t-il, que ce monstre était alors détrôné et enfermé dans une cage de fer; mais beaucoup d'autres auraient craint que la cage ne rompît, et que ce monstre, en remontant sur le trône, ce qui est arrivé quel-

quefois, ne redevînt un très grand prince (1). »

Paul Jove, à qui des astrologues avaient prédit qu'il serait cardinal, et qui avait eu la faiblesse de croire à leur prédiction, parce qu'il croyait à leur science (2), ayant enfin perdu cet espoir, quitta la cour romaine en 1549; il passa les trois années suivantes, tantôt à son musée, tantôt dans différentes cours d'Italie, où il se faisait désirer par son caractère liant, sa gaieté, son esprit aimable, fertile en plaisanteries et en bons mots, et dont il avait même cultivé l'amabilité naturelle comme un moyen de plus pour plaire aux grands et pour aller à la fortune (3). Il était à Florence, auprès de Cosme I[er], lorsqu'il mourut d'une attaque de goutte, le 11 décembre 1552. Il fut enterré avec pompe à Saint-Laurent, et le célèbre sculpteur François de Saint-Gallo fut chargé de faire sa statue, qu'on y voit encore aujourd'hui.

L'*Histoire de son Temps* est le premier ouvrage que Paul Jove entreprit, et le dernier qu'il publia. Deux volumes avaient paru lorsqu'il mourut (4), et il n'eut pas la satisfaction

---

(1) *Essai sur les Eloges*, chap. XXV.

(2) Il l'avoue lui-même dans ses lettres.

(3) J. B. Corniani, t. IV, p. 310.

(4) *Historiarum sui temporis ab anno 1494 ad annum 1547, libri XLV. Florentiæ*, 2 vol. in-fol., 1550 et 1552. Cette première édition est fort belle, mais peu régulière, et Paul

de voir sortir de dessous la presse le troisième, qui est le dernier (1). C'est celui de ses nombreux ouvrages qui lui a valu le plus d'éloges et de critiques. Tant que cette histoire circula manuscrite, elle fut généralement vantée; elle le fut des hommes du goût le plus difficile et le plus délicat (2); mais lorsque l'impression l'eut exposée à un examen plus attentif, on y trouva des défauts graves, de la négligence dans l'information des faits, de la crédulité, de l'inexactitude, et surtout une distribution du bien et du mal trop évidemment dépendante de ce que l'auteur avait eu à espérer ou à craindre, et plus encore de ce qu'il avait ou n'avait pas reçu. On a dit de lui, et il avoue à peu près lui-même, dans ses lettres, qu'il avait deux plumes, l'une d'or, et l'autre de fer, et qu'il se servait tantôt de l'une et tantôt de l'autre, selon l'occasion et le besoin (3). Il y avoue encore qu'il regarde comme un ancien privilége de l'histoire, de grossir ou d'amoindrir les vices, d'élever ou d'abaisser les vertus, selon les procédés et les

Jove en fut très mécontent. Voyez Apostolo Zeno, *Note al Fontanini*, tom. II, pag. 301, etc. La 2ᵉ et la 3ᵉ sont plus correctes. — Venetiis, 1552, 3 vol. in-8°. — Paris, Vascosan, 1553, 2 vol. in-fol., etc.

(1) Bayle, Dictionn. histor.

(2) Sadolet, Celio Calcagnini, Valeriano, etc.

(3) Tiraboschi, *ub. sup.*, p. 247.

mérites des personnages. « Je serois bien avancé, ajoute-t-il (1), si mes amis et mes patrons ne devaient pas m'avoir obligation, quand je les fais valoir un tiers de plus que les gens moins bons pour moi, ou qui se conduisent mal. Vous savez que d'après ce saint privilége, j'en ai habillé quelques uns de fin brocard, et quelques autres de grosse bure, selon leurs mérites. Tant pis pour qui a de mauvais dés. S'ils tirent au but avec des flèches, je ferai jouer de grosse artillerie; et puis va tout pour qui aura perdu. Je sais bien qu'ils mourront, et moi j'échapperai au reproche après la mort, dernier terme de toutes les controverses (2).

Les grands qui étaient connus pour avoir le plus de générosité, le voyaient le plus souvent auprès d'eux. Cosme de Médicis, les marquis de Pescaire et *del Vasto*, les cardinaux Farnèse et de Carpi, passent pour avoir bien payé les éloges qu'il en a faits; il reçut d'eux tous des pensions et de riches présents; il en reçut aussi de Charles-Quint, de François Ier, des ducs de Milan, d'Urbin, de Mantoue, de Ferrare. Joseph Scaliger avait dit (3), et Vossius a répété (4) que Paul Jove, à la cour de Henri II,

(1) *Io starei fresco.*

(2) Lettre de Paul Jove, citée par Tiraboschi, *ub. sup.*

(3) *Epist. de vetust. gentis Scaligeræ*, p. 3.

(4) *De Arte histor.*, c. IX, p. 48.

promettait, pour de l'argent, de l'illustration aux hommes les plus obscurs, et se vengeait en parlant mal de ceux qui se refusaient à ce marché; c'est ce que Bayle appelle plaisamment dresser une banque d'éloges (1). Enfin, il n'y a peut-être jamais eu d'historien plus décrié, pour sa vénalité, que Paul Jove (2). On l'accusa aussi d'être sujet à l'envie, et d'avoir la prétention, parmi tant d'auteurs qui écrivaient alors l'histoire, d'être le seul historien (3). On censura même son style qu'avait tant loué Léon X, et qui est en effet plus sonore qu'élégant (4); assez brillant, selon Bayle, mais non pas assez historique, ni assez pur (5); mais il a beaucoup de clarté, de facilité, d'abondance; quoiqu'on ne doive lire qu'avec beaucoup de précaution cette histoire, on ne la lit point sans plaisir, et l'on y trouve un grand nombre de faits dont l'auteur a dû être bien instruit, et qu'il a fait connaître le premier.

(1) Dictionn. histor., art. JOVE.

(2) Peu d'auteurs ont pris sa défense sur cet article. Celui qui l'a fait le plus vivement, mais dont le témoignage est le plus suspect, est un de ses arrière-neveux, le comte J. B. Giovio, dans l'éloge d'ailleurs instructif, et accompagné de notes utiles, qu'il a fait de lui. V. *Raccolta d'Elogj italiani*, t. VIII, Venezia, 1783.

(3) Tiraboschi, *ubi suprà*, p. 248.

(4) *Idem*, *ibidem*.

(5) Dictionn. histor.

Les quarante-cinq livres qu'annonce le titre devaient s'étendre à tous les événements mémorables arrivés sur la scène du monde pendant un peu plus d'un demi-siècle, depuis l'expédition de Charles VIII jusqu'à l'an 1547. Douze livres manquent; les six premiers, du cinquième au onzième, comprenaient depuis la mort de Charles VIII, jusqu'à l'élection de Léon X; ce sont ceux qui furent volés au sac de Rome; les six autres, du dix-neuvième au vingt-quatrième, allaient de la mort de Léon X jusqu'à cette catastrophe. L'auteur proteste dans sa préface qu'il ne les a jamais écrits, pour ne pas raconter des scènes si douloureuses et si funestes. Il y suppléa en quelque sorte en publiant séparément les vies d'*Alphonse Ier*, duc de Ferrare (1), du grand capitaine *Gonsalve de Cordoue*, des papes *Léon X* et *Adrien VI*, du marquis *de Pescaire* et du cardinal *Pompée Colonna*. On a encore de lui les vies des douze Visconti, princes et ducs

(1) *Vita Alphonsi Atestini, Ferrariæ Ducis; — de Vitâ et rebus gestis Gonsalvi Ferdinandi Cordubæ cognomento Magni, libri tres; — Vita Leonis X, Pont. Max. lib. IV; — Hadriani VI, P. M. vita; — de Vitâ et rebus gestis Francisci Ferdinandi Davali, Marchionis Piscariæ, lib. VII; — Pompeii Columnæ cardinalis vita.* Toutes ces vies, d'abord imprimées séparément, ont été rassemblées dans un recueil, sous le titre d'*Elogia Virorum illustrium. Florentiæ*, 1551, in-fol.; *Basileæ*, 1567, 2 vol. in-8°.

de Milan (1); la *Description de la Grande-Bretagne, de l'Écosse, de l'Irlande et des Orcades* (2), qu'il n'a pu faire que d'après les auteurs nationaux. Celle *de la Moscovie* (3), qu'il connaissait encore moins, mais dont il avait appris ce qu'il en a écrit de *Demetrius*, envoyé en ambassade par le czar au pape Clément VII (4); enfin la *Description du lac de Como* qu'il eût été difficile de mieux connaître, auprès duquel il était né, et dont il

(1) *De Vitâ et rebus gestis XII vicecomitum Mediolani, principum libri XII.* Paris, 1549, in-8°.

(2) *Descriptio Britanniæ, Scotiæ, Hiberniæ et Orchadum.*

(3) *Moscoviæ, in quâ situs regionis, antiquis incognitus, religio gentis, mores, etc., fidelissimè referuntur; — Descriptio Larii lacus.* Toutes ces descriptions sont contenues dans un volume intitulé : *Pauli Jovii descriptiones quotquot extant, regionum atque locorum. Basileæ*, 1571, in-8°.

(4) Ivan Vassilèwitch ou Basilowitz est le premier souverain de la Moscovie qui ait pris le titre de Czar. Il ne faisait qu'entrer dans sa quatrième année, en 1533, quand son père Vassili ou Basile mourut. (Lévesque, Histoire de Russie, seconde édition, an VIII, tom. III, p. 1.) Il commença de régner par lui-même en 1544, à peine parvenu à sa quatorzième année. (*Ibid.*, p. 17.) Or, Clément VII ne fut pape que depuis 1523 jusqu'en 1534 : comment aurait-il reçu une ambassade de ce czar? Il faut que ce soit Vassili qui l'ait envoyée; mais il n'avait que le titre de grand-prince, et non celui de czar ou tzar, qui étoit dans l'origine le titre des souverains de Casan.

avait choisi les bords pour le repos et les délices de sa vieillesse. Tous ces ouvrages sont en latin, et tous ceux qui sont historiques ont été traduits en italien (1); il n'écrivit lui-même en cette langue que des *commentaires sur la guerre des Turcs* (2), traduits à leur tour en latin (3), un discours *sur les devises* (4), sujet sur lequel on écrivit tant dans ce siècle, et qu'on prétend qu'il réduisit le premier en une sorte d'art; enfin un volume de *Lettres familières* (5) recueillies et publiées après sa mort. Il s'y montre tel qu'il était avec une grande naïveté : et il serait difficile après les avoir lues, de disculper entièrement l'historien qui les a écrites d'une partialité et même d'une vénalité habituelle, systématique et avouée.

La même période de temps, à peu d'années près, que Paul Jove avait parcourue dans sa

(1) Ils l'ont presque tous été par le *Domenichi*. Voyez, sur sa traduction des histoires, *Apostolo Zeno, note al Fontanini*, t. II, p. 301, etc.

(2) *Commentarii delle cose de' Turchi.* Venezia, 1541, in-8°; dédiés à l'empereur Charles-Quint, avec une épître datée du 22 janvier 1531.

(3) *Turcicarum rerum Commentarius Pauli Jovii ex italico latinus factus, Francisco Nigro Bassianete interprete. Parisiis*, 1548, in-8°.

(4) *Ragionamento sopra i motti e disegni d'arme e d'amore.*

(5) *Lettere volgari di M. Paolo Giovio, raccolte per Lodovico Domenichi. Venetia*, 1560, in-8°.

grande histoire latine, le fut en italien par Guichardin (1), historien qui n'a pas moins de renommée, et qui jouit de plus d'estime ; mais il se renferma dans les bornes de l'Italie, au lieu de s'étendre, comme l'évêque de Nocera, aux événements du monde entier. *Francesco Guicciardini* naquit à Florence le 6 mars 1482 de l'une des plus anciennes et des plus nobles familles de cette république. La nature le doua d'un esprit vif et pénétrant, d'une mémoire heureuse, d'un courage uni au sang froid, et d'une constitution robuste. Une excellente éducation littéraire développa en lui le don de l'éloquence qu'il avait aussi reçu de la nature ; enfin la gravité, la sévérité même de son caractère, le disposèrent de bonne heure au maniement des affaires d'état. Il commença dès seize ans à Florence l'étude du droit civil, qu'il alla suivre à Ferrare, ensuite à Padoue ; et il y fit de si grands progrès, qu'étant retourné à Florence en 1505, la seigneurie le chargea d'expliquer les Institutes de Justinien, quoiqu'il n'eût que vingt-trois ans, et qu'il ne fût pas encore reçu docteur.

Il le fut la même année ; et bientôt ennuyé de l'enseignement public, il se livra tout en-

(1) Il commence à la même époque, 1494, et s'arrête en 1534 ; ce qui ne fait que treize ans de différence.

tier aux exercices du barreau. La grande réputation de talent et de prudence qu'il se fit dans cette carrière engagea le gouvernement à lui confier plusieurs commissions importantes, et enfin une ambassade à la cour de Ferdinand d'Aragon, dont le temps et les circonstances rendaient le succès difficile et douteux (1). Il était si jeune, dit-il lui-même en parlant de cette ambassade, que, selon les lois de sa patrie, il n'était encore habile à exercer aucune magistrature (2). Il se rendit à Burgos où ce roi était alors, résida pendant deux ans auprès de lui, et remplit avec tant d'habileté cette mission délicate, qu'il reçut, à son départ, de riches présents du roi, et à son retour dans sa patrie, les témoignages les plus honorables d'approbation de sa conduite.

A la fin de 1515, il fut choisi pour aller à

(1) C'étoit en 1511. Les Florentins hésitaient entre le roi de France Louis XII et Ferdinand; ils avaient des négociations entamées avec le premier : il s'agissait d'empêcher le second de s'en fâcher; il fallait ménager ses bonnes grâces, et n'aller pas jusqu'à s'engager avec lui, etc.

(2) *Mandarono con dispiacere grande del re di Francia, al re di Aragona imbasciatore Francesco Guicciardini, quello che scrisse questa istoria, dottore di legge, ancora tanto giovane che per la età era, secondo le leggi della patria, inabile a esercitare qualunque magistrato. Istoria d'Italia*, l. X. Il avait alors 29 ans.

Cortone recevoir, au nom de la république, le pape Léon X qui venait faire, avec tout le faste d'un souverain et d'un Médicis, son entrée solennelle à Florence. Ce juste apréciateur du mérite distingua celui de *Guicciardini*; il lui conféra le titre d'avocat consistorial, l'appela à Rome auprès de lui, le fit gouverneur de Modène et de Reggio (1), et bientôt après commissaire général de l'armée pontificale, avec une autorité supérieure à celle qu'avaient ordinairement les commissaires, supérieure même à celle du marquis de Mantoue, général en chef de cette armée, et avec le droit de lui commander (2). Léon X venait d'ajouter à ce gouvernement celui de Parme; lorsqu'il mourut (3). *Guicciardini* eut dans cette place de nouvelles occasions de faire preuve de courage et de fermeté, en engageant le peuple de Parme à repousser avec vigueur une attaque de l'armée française, comme il le raconte au quatorzième livre de son Histoire.

Adrien VI le confirma dans tous ses emplois;

---

(1) En 1518.

(2) *Il governo di tutto l'esercito, anzi la potestà suprema di comandare a tutte le genti della Chiesa e al marchese di Mantova nominatamente, era in Francesco Guicciardini che aveva il nome di commissario generale dell'esercito, ma sopra il consueto de' commissarj, con grandissima autorità.* Ibid.

(3) En 1521.

Clément VII fit davantage; il ne l'employa pas seulement pour le gouvernement des états de l'Église, mais pour les intérêts particuliers de sa maison, et l'on peut regarder dès ce moment *Guicciardini* comme acquis à l'ambition des Médicis, et l'un des instruments de leur grandeur. Le pape le nomma d'abord gouverneur ou président de toute la Romagne, et quand la guerre eut définitivement éclaté entre le saint siége et l'empereur, il le créa lieutenant général de l'armée romaine, avec la même autorité qu'il avait eue précédemment, et qui s'élevait au-dessus de celle du duc d'Urbin, capitaine général de l'Église (1).

On sait quel fut le mauvais succès de cette guerre, malgré les talents, l'activité et le courage qu'y déploya *Guicciardini* (2). N'ayant pu prévenir les désastres qui menaçaient Clément VII, il se rendit promptement auprès de lui pour les partager; il se trouva en 1527

(1) En 1526. V. *Istor. d'Ital.*, l. XVII.

(2) Nous l'avons déjà vu dans ses fonctions de lieutenant-général de cette armée, Vie de Machiavel ci-dessus, p. 56. Il étoit intime ami de ce grand homme. On voit dans sa correspondance avec lui l'attention qu'il portoit et aux affaires générales, et à celles de Florence en particulier. Il écrivait de Rome le 22 mai 1526, de Plaisance le 30 octobre et le 12 novembre. Voy. Œuvres de Machiavel, édit. de Livourne, sous le nom de Philadelphie, t. V.

au trop fameux sac de Rome, et l'on croit communément que ce fut à l'instant même où il venait d'en être témoin qu'il en fit cette description pathétique qui nous est restée, et que les presses italiennes et françaises ont tant de fois reproduite (1). Dès que les affaires commencèrent à se rétablir (2), le pape l'envoya gouverneur à Bologne, où les esprits étaient encore agités, et l'autorité pontificale combattue par un parti puissant. *Guicciardini* réussit à la maintenir malgré les menaces et les efforts de ce parti. Il y rendit à Clément VII des services d'une autre nature; de Bologne, il avait les yeux fixés sur Florence; il veillait aux intérêts des Médicis : il avait été l'un des premiers à diriger tout selon les volontés du pape, quand il fallut abolir la magistrature suprême du gonfalonier de justice et créer le conseil des quarante-huit, espèce de sénat dévoué à Clément et à sa famille; il était juste qu'il fût aussi un des premiers sénateurs élus. Sans quitter son gouvernement, il pouvait aider de ses conseils cet Alexandre que le pape avait donné pour premier souverain à sa malheureuse patrie (3), et se porter à son secours

(1) *Il sacco di Roma, di Francesco Guicciardini.* La première édition est celle de Paris, 1664, in-12.

(2) En 1531.

(3) Voyez ci-dessus, t. IV, p. 48.

toutes les fois que le parti républicain reprenait quelque force, soit par sa propre énergie, soit par les fautes et les excès du jeune duc. *Guicciardini*, de l'aveu de ses biographes, n'aimait pas le gouvernement populaire, et se montra même plus sévère et plus passionné qu'il n'aurait dû contre les amis de ce gouvernement (1); mais les passions insensées, les actes tyranniques de son maître durent souvent l'embarrasser et inquiéter le pape lui-même; pour y remédier, il avait fréquemment besoin de prendre les ordres de Clément VII; il était alternativement appelé à Rome, à Florence, à Bologne; activité louable, si elle avait eu un meilleur but.

Après la mort de Clément (2), comme ce n'était pas l'Église que *Guicciardini* servait, mais les Médicis, il se refusa aux offres de Paul III, se démit du gouvernement de Bologne, et alla s'établir à Florence auprès du duc. Il faut croire pour son honneur qu'Alexandre ne se laissait pas toujours diriger par ses conseils; il n'est pas sans exemple que de

(1) *Per naturale inclinazione non amava punto il governo popolare, e.... contro de' cittadini che ne erano parziali si dimostrò più del dovere trasportato e severo.* Notice sur la vie de Guichardin, en tête de son histoire, édition datée de Fribourg, 1775. Nous parlerons plus bas de cette édition.

(2) En 1534.

mauvais princes affectent pour de sages conseillers une confiance qu'ils n'ont pas. Le duc le conduisit avec lui à Naples en 1535, lorsqu'il alla s'y justifier devant Charles-Quint. Cet empereur avait pour *Guicciardini* une grande estime, et lorsque réconcilié avec son gendre, il fit l'année suivante une entrée solennelle à Florence, il voulut, en parcourant la ville, l'avoir toujours à ses côtés.

La fin tragique d'Alexandre ne détourna point *Guicciardini* de ce qu'il était sans doute parvenu à regarder comme son devoir; il eut une grande part au choix qui fut fait du jeune Cosme de Médicis; mais Cosme, soit par ingratitude, soit pour quelque motif qu'on ignore, ne lui donna point dans son gouvernement la part qu'on s'attendait à l'y voir prendre, et à laquelle peut-être il s'attendait plus que personne; alors, dégoûté des affaires, il se réfugia dans le sein de la philosophie et de l'étude, et se retira presque totalement à sa délicieuse campagne d'Aratri (1).

Il avait déjà commencé depuis plusieurs années à écrire l'histoire d'Italie; il n'avait eu pour première idée que d'écrire la sienne, ou les mémoires de sa vie, idée fort naturelle à tout homme qui a joué un rôle dans les

(1) En 1539.

affaires publiques ; on dit qu'il consulta là-dessus son compatriote *Nardi*, qui est lui-même un des historiens de Florence, et que *Nardi* lui suggéra l'idée plus grande de transmettre à la postérité tout ce qui s'était passé d'important en Italie de son temps. Depuis sa retraite, cet ouvrage devint sans doute son unique occupation ; mais qu'il l'ait entrepris seulement alors, c'est ce qu'il est impossible de croire, quoique la plupart des auteurs le disent positivement (1). A peine avait-il passé un an à la campagne qu'il y fut attaqué d'une maladie dont il mourut, le 17 mai 1540, à l'âge encore peu avancé de cinquante-huit ans. Il est probable qu'il avait précédemment terminé les seize premiers livres de son histoire, et que dans le cours de cette année il n'eut que le temps d'écrire les quatre suivants, qu'il laissa même imparfaits.

Le point d'où il part dans cette histoire est l'expédition de Charles VIII, en 1494, époque mémorable en effet, qui apporta en Italie d'autres ravages que ceux de la guerre, rompit l'équilibre de toutes ses parties et en changea le système politique tout entier ; mais obligé

(1) L'auteur de sa Vie, dans l'édition de 1775 déjà citée ; Tiraboschi, t. VII. part. II, p. 250 ; J. B. Corniani, t. IV, p. 248.

d'abord de peindre l'état de paix générale que cette expédition avait troublé, il remonte quelques années plus haut et commence sa narration à l'année 1490; de là, il conduit avec beaucoup d'ordre le fil des divers événements dont l'Italie avait été le théâtre, jusqu'en 1532, terme fatal de la liberté de Florence, sa patrie. D'après ce que nous venons de voir, on sent que ce n'est pas dans son ouvrage qu'on doit chercher à connaître, sous leur véritable jour, les faits qui conduisent à ce dénoûment, et les personnages qui y figurèrent dans les différents partis; c'est un des sujets où l'on convient généralement qu'il a mis le plus de partialité. On avoue aussi qu'il n'est pas juste envers le duc d'Urbin, François-Marie de la Rovère. Si l'on se rappelle que dans le temps même où ce duc était capitaine-général des armées de l'Église, *Guicciardini*, sous le titre de lieutenant-général, y exerça un pouvoir supérieur au sien, on soupçonnera qu'il dût exister entre eux des conflits d'autorité, dans lesquels la Rovère put se conduire et s'exprimer en prince, et que *Guicciardini* aura pu s'en venger en historien.

Nous n'avons pas en général, nous autres Français, à nous louer des couleurs dont il nous peint; mais si la partialité est jamais excusable dans un écrivain, on avouera que c'est

lorsqu'il parle d'étrangers qui sont venus ravager sa patrie ; on doit aussi penser que ce n'est pas le plus grand reproche qu'on lui ait fait en Italie ; ce qu'on lui a le plus reproché, c'est la défaveur qu'il jette constamment sur les papes et sur la cour de Rome. On l'a accusé d'ingratitude ; *Apostolo Zeno*, avec le mélange de finesse et de modération qui le caractérise, dit que *Guicciardini* avait reçu du saint siége beaucoup de bienfaits et d'honneurs, mais que peut-être il n'en avait pas obtenu tous ceux qu'il croyait mériter (1). De là vint sa mauvaise humeur, ajoute M. *Corniani* (2) ; point du tout, cela vint de ce qu'en général la conduite de la cour romaine, dans les affaires politiques d'Italie, ne pouvait être que blâmée, et de ce qu'il ne se regarda jamais comme attaché à cette cour, mais à la maison des Médicis et à leur fortune.

Les deux papes Médicis eux-mêmes, Léon X et Clément VII, ne sont pas beaucoup plus épargnés que les autres. Rien dans les expressions de l'historien qui blesse les devoirs de la reconnaissance ; rien dans ses jugements qui blesse le premier devoir d'un historien, la

---

(1) *Note alla Bibl. ital. del Fontanini*, t. II, p. 212.

(2) *I secoli della Lett. ital.*, t. IV, p. 249.

vérité. Les modernes souverains de Rome ne sont pour lui que les chefs d'un état, qui ont trop souvent abusé de leur puissance; et ce qu'ils ont fait de mal lui paraît, avec raison, comme le mal qu'ont fait d'autres souverains, soumis à la justice de l'histoire. Lorsque dans sa manière de présenter les faits et de les juger, quelque passion fait pencher la balance, on ne peut dire au moins que ce soit un sordide intérêt. Malgré les services qu'il avait rendus et les grands emplois qu'il avait remplis, il n'ajouta presque rien à son modique patrimoine. Marié de bonne heure, il n'eut point de fils, mais il eut jusqu'à sept filles; il lui en restait quatre lorsque l'aînée devint nubile. Dans une de ses lettres à Machiavel, son intime ami, il avoue l'embarras où il se trouve pour la marier convenablement, n'ayant à lui donner pour dot que trois mille florins; et cet aveu nous apprend que le quadruple de cette somme était tout ce qu'il avait à partager entre ses enfants. Machiavel lui conseille d'écrire au pape, de lui peindre sa position; il lui cite plusieurs des principaux citoyens de Florence, qui, dans un cas pareil, ont fait cette démarche et s'en sont fort bien trouvés. *Guicciardini* répugne à suivre ce conseil, et, quoique Machiavel revienne à la charge jusqu'à

trois fois, il paraît qu'il ne put vaincre la répugnance et la délicatesse de son ami (1).

Dans la première édition de son histoire, qui ne parut que vingt et un ans après sa mort (2), tous ces passages contre la cour de Rome furent supprimés, mais ils existaient dans les manuscrits. Des éditeurs protestants parvinrent à les en tirer, et les imprimèrent à part, tantôt traduits en latin, et tantôt dans la langue ori-

---

(1) Cette correspondance intéressante entre Guichardin et Machiavel n'a vu le jour que dans l'édition des œuvres de ce dernier, sous la date de Philadelphie (Livourne), 1796. Elle fait partie des Lettres diverses, t. V de cette édition.

(2) *Fiorenza*, *Torrentino*, 1561, in-folio; belle édition donnée par Ange *Guicciardini*, neveu de l'auteur. Elle ne contient que les seize premiers livres auxquels il avait mis la dernière main. Il en parut une autre à Florence la même année, 2 vol. in-8°. Les quatre derniers livres furent imprimés à part; *Venezia*, *Giolito de' Farrari*, 1564, in-4°. Les vingt livres le furent ensemble, pour la première fois, *ibid.*, 1567, in-4°, avec des notes marginales, des sommaires à chaque livre, et une vie de *Guicciardini*, par Remi *Nannini*, de Florence. Il en fut fait depuis un grand nombre d'autres éditions, toutes incomplètes, même celle de Venise, 1738, donnée par J. B. *Pasquali*, 2 vol. gr. in-fol. Elle est accompagnée de plusieurs bons morceaux de critique et d'une très ample vie de l'auteur par *Domenico Maria Manni*. C'est la plus belle de toutes; mais l'éditeur n'ayant pu se procurer le manuscrit original, elle est incomplète et mutilée comme les autres.

ginale. Ce ne fut qu'en 1775, à Florence, sous le titre de Fribourg, que parut une édition complète, d'après un manuscrit revu par l'auteur, et corrigé de sa main (1). Elle a servi de modèle pour toutes les bonnes éditions qui ont été faites depuis. Les nombreux fragments qui y sont rétablis, ont en effet presque tous pour objet la cour de Rome, et n'étaient pas faits pour lui plaire. Le plus long et le plus important est vers la fin du quatrième livre (2). C'est une histoire abrégée de l'origine et des progrès de la puissance temporelle des papes, qui finit par un tableau peu édifiant et malheu-

(1) *Della Istoria d'Italia..., libri XX. Friburgo, appresso Michele Kluck*, 1775, 4 vol. in-4°. L'éditeur apprend que c'était d'après ce même manuscrit qu'Ange *Guicciardini* avait fait la première édition; mais que les circonstances et les vues politiques du gouvernement de Florence ne permettant pas alors que cette histoire fût publiée en son entier, Barthélemy *Concini*, secrétaire du duc Cosme I[er], avait été chargé d'y faire en beaucoup d'endroits des suppressions et des changements. Toutes les éditions subséquentes ont été faites d'après cette première. L'éditeur de celle de 1775 se félicite avec raison de pouvoir, après plus de deux siècles, en donner enfin une où cet ouvrage paraît pour la première fois pur, complet, et parfaitement conforme au manuscrit de l'auteur.

(2) Il remplit dix pages entières grand in-4°; tome I, pag. 385-395.

reusement trop fidèle des abus de cette puissance et des désordres de cette cour (1). Il est certain qu'elle dut voir avec surprise et avec quelque chagrin, un lieutenant-général de son armée, raconter avec cette franchise et cette liberté, comment il s'était fait qu'elle eût

(1) Voici la fin de ce morceau, dont il n'est pas étonnant que des éditeurs protestants aient fait alors leur profit, mais qui se trouve aujourd'hui dans toutes les éditions données en pays catholique. « Elevés sur de tels fondements et par de tels moyens au rang d'une puissance de la terre, perdant peu à peu le souvenir du salut des ames et des préceptes divins, tournant toutes leurs pensées vers la grandeur mondaine, et n'employant plus l'autorité spirituelle que comme un instrument et un ministère de l'autorité temporelle, ils (les papes) commencèrent à paraître plutôt des princes séculiers que des pontifes. Les objets de leurs soins et de leurs négociations commencèrent à n'être plus la sainteté de la vie, l'accroissement de la religion, le zèle et la charité envers le prochain, mais des armées, des guerres contre les chrétiens, pendant lesquelles ils consommaient les saints sacrifices avec des pensées et des mains souillées de sang; mais l'accumulation des trésors, mais de nouvelles lois, de nouveaux artifices et de nouveaux piéges pour ramasser de l'argent de toutes parts; les armes spirituelles employées sans respect, et les choses sacrées et les profanes vendues sans pudeur pour cette fin. Les richesses une fois répandues sur eux et sur toute leur cour, vinrent les pompes mondaines, le luxe, les mœurs dépravées, les débauches et les abominables plaisirs. Aucun souci de leurs successeurs, aucune pensée de la majesté perpétuelle du pontificat, mais un désir ambitieux et

une armée, et qu'elle devînt une cour, et signaler hautement des vices et des turpitudes qui n'étaient un secret pour personne, mais dont il semblait convenu qu'on parlerait d'autant moins qu'on les aurait vus de plus près.

Quant aux défauts littéraires de cette grande

pestilentiel d'élever non seulement à des richesses immodérées, mais aux titres de princes et de rois, leurs fils, leurs neveux, leurs parents. Ils ne distribuèrent plus les dignités et les revenus de l'église en raison des services et des vertus, mais presque toujours ils les vendirent à l'enchère, et les versèrent avec profusion sur des hommes propres à servir l'ambition, l'avarice et les honteuses voluptés. Une telle conduite ayant entièrement éteint dans le cœur des hommes le respect du pontificat, son autorité se soutient cependant en partie par le nom, par la majesté si puissante et si efficace de la religion, et qui est considérablement aidée par la faculté qu'ils ont de se rendre agréables aux plus grands princes et à ceux qui sont en pouvoir auprès d'eux, au moyen des dignités et des autres graces ecclésiastiques. Sachant donc qu'ils sont encore en grande vénération parmi les hommes, que si l'on prend les armes contre eux, on n'y gagne que beaucoup de honte, l'inimitié de plusieurs autres princes, et à tout événement peu de profit; qu'étant vainqueurs, ils exercent à leur volonté les droits de la victoire; que s'ils sont vaincus, ils obtiennent les conditions qu'il leur plaît; toujours poussés par la cupidité de porter leurs proches de la condition privée au rang des princes, ce sont eux qui ont depuis long-temps, et un grand nombre de fois, allumé en Italie le feu de la guerre, et causé de nouveaux embrasements. »

composition, ceux qu'on y peut le plus aisément apercevoir, sont la prolixité des récits et la longueur à perte d'haleine des phrases et des périodes. Ce dernier est sensible dans tout le cours de l'ouvrage, et en rend la lecture fatigante; l'autre se fait principalement sentir dans le récit de quelques événements particuliers qui occupent, dans la narration générale, une étendue excessive et disproportionnée. Telle est, entre autres, l'histoire de la guerre entre les Florentins et les Pisans. La guerre de Pise du *Guicciardini* est devenue proverbe, surtout depuis que cet esprit original du *Boccalini* l'a marqué du sceau d'une si bonne plaisanterie dans ses Nouvelles du Parnasse (1). Il feint qu'un Lacédémonien ayant employé trois paroles pour dire une chose qui pouvait être dite en deux, le sénat de Sparte lui infligea pour toute punition de lire d'un bout à l'autre la Guerre de Pise de Guichardin. Le malheureux commença; mais n'ayant pu aller loin, il se présenta devant les juges et les supplia de le condamner aux galères, à être enfermé entre quatre murailles, ou même écorché vif, plutôt que de continuer cette lecture.

On a aussi critiqué justement l'emploi trop fréquent, et l'étendue invraisemblale des ha-

---

(1) *Ragguagli di Parnaso; centur. I, ragg.* 6.

rangues qu'il met dans la bouche de ses personnages, et l'éloquence qu'il leur prête pour faire montre de la sienne. Le grave *Foscarini* a cru nécessaire de vérifier si des discours offensants pour la majesté des pontifes romains, que notre historien attribue à un ambassadeur de Venise, avaient été réellement prononcés, et, tout en avouant que cet endroit est manié par l'auteur avec une grande force oratoire et une admirable sagacité, il affirme très sérieusement qu'il n'en a trouvé aucune trace dans les Archives de la république (1). Cependant parmi ces harangues, il s'en trouve qui brillent par la solidité des pensées et par l'éloquence. Nicéron ne s'est pas trompé en citant comme les deux meilleures, celle de Gaston de Foix à son armée, devant Ravenne, et celle que le duc d'Albe adresse à Charles-Quint pour le dissuader de mettre en liberté François Ier (2).

(1) *Per esempio, avanti di narrare la repulsa che i Veneziani diedero alle proposizioni di Giulio II, ei premette (nel libro VIII) un discorso del procurator Domenico Trivigiano uomo principalissimo di quell' età, e gli attribuisce concetti sommamente oltraggiosi alla maestà de' Romani pontefici, luogo peraltro maneggiato dallo scrittore con mirabile sagacità e forza oratoria. Ma il fa senza appoggio veruno delle memorie nostre*, etc. *Letteratura veneziana*, p. 263, 264.

(2) Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres dans la Rép. des Lettres, t. XVII.

Les avis ont été partagés sur le style de *Guicciardini*; quelques uns (1) y ont repris des termes du barreau, et qui sentent trop le latin; de zélés toscans lui ont fait un crime d'avoir écrit en italien pur, il est vrai, mais sans idiotismes florentins, sans ces expressions proverbiales dont ils sont charmés; d'autres l'ont défendu contre ces critiques (2). En notre qualité d'étranger, nous nous abstiendrons de prononcer. La longueur et l'enchevêtrement des phrases nous frappent, et souvent nous rebutent; mais nous croyons aussi reconnaître dans cet historien, la noblesse, la dignité, l'harmonie soutenue qui conviennent au genre, un ton philosophique et sentencieux, une habitude de semer sa narration de considérations ou de maximes politiques et morales qui annoncent la maturité du jugement, l'expérience des affaires, et l'habitude d'en observer les causes et les résultats. Ce mérite a été si généralement senti, que plusieurs écrivains se sont appliqués à extraire de son histoire ces considérations et ces maximes, à les classer, à les commenter (3). Peut-être cependant n'a-t-on

(1) *Varchi*, *Muzio*, etc.

(2) *Diomede Borghesi*, *Lettere discorsive*, et dernièrement J. B. *Corniani*, t. IV, p. 252.

(3) *Considerazioni di Gio. Batt. Leoni sopra l'Istoria d'Italia di Fr. Guicciardini.* Venezia, 1599, in-8°; *accresc.*,

pas eu tort de dire qu'il se complaît quelquefois trop dans ses réflexions, et qu'il leur donne souvent plus de place qu'aux faits, au lieu de les faire naître des faits comme Tacite (1).

Au reste, l'Histoire d'Italie a été traduite en resque toutes les langues, en latin, en français, n espagnol, en anglais et même en flamand (2); imprimée un nombre infini de fois, abrégée, mmentée, critiquée, défendue; enfin elle a bi toutes les épreuves et réuni tous les caracres des ouvrages qui, malgré leurs défauts,

---

o, in-4°. — *Considerazioni civili sopra l'Istoria di Fr. G. altri Storici trattate per modo di discorso da Remigio entino*, etc. *Venetia*, 1582 et 1603, in-4°. — *Aforismi ici cavati dall' Istoria di Fr. G. da Girolamo Canini.* tia, 1625, in-12, etc.

) *Scipione Ammirato. Ritratti*, t. II, *degli Opuscoli.*

Historia Bellorum Italiæ, *XX libris*, *per Cœlium Se- m Curionem latinè reddita* Basileæ, 1566, in-folio; 1567, in-4°. — *L'Histoire des guerres d'Italie de mes- r. Guichardin*, *trad. par Hierosme Chomedey*, *gen- me et conseiller de la ville de Paris.* Paris, 1568, ; ibid., 1577, in-fol.; *avec des notes marginales de ois de La Noue*, Genève, 1593, 2 vol. in-8°; Paris, 1612, in-fol. — La même Histoire, *trad. en anglais par Georges Fenton;* Londres, 1618, in-fol. — *En espagnol, par Antoine Flores de Benavides.* Baeza, 1581, in-fol. — *Avec les notes de M. de la Noue*, *trad. en flamand.* Dordrecht, 1599, in-4°.

honorent une littérature, et doivent parvenir à la dernière postérité.

Si l'on veut réunir à ces deux historiens ceux qui racontèrent, ainsi qu'eux, les faits arrivés de leur temps, mais qui se renfermèrent dans un espace plus borné, on trouve d'abord George *Florio*, de Milan, professeur d'éloquence dans sa patrie, au commencement du siècle, qui écrivit peu éloquemment, et même peu élégamment, en six livres, les guerres de Louis XII et de Charles VIII, en Italie. Son histoire, imprimée plusieurs fois depuis, le fut d'abord à Paris, en 1613, et y réussit mieux qu'à Milan, parce que l'auteur s'y montre plus Français qu'Italien. Le *Diario Italiano*, ou Journal Italien du Florentin *Biagio Buonaccorsi*, publié par les Juntes en 1608 (1), n'est en effet qu'un journal assez sec de ce qui se passa depuis 1498 jusqu'à 1512, en Italie. *Galeazzo Capra* ou *Capella*, écrivit en latin plus élégant que l'italien de ces deux auteurs, les Guerres d'Italie, depuis 1521 jusqu'en 1530, pour le rétablissement de François Sforce II au duché de Milan (2). Il avait été secrétaire de ce duc, en faveur auprès

(1) A Florence, petit in-4°.

(2) Il écrivit à part, dans un autre ouvrage, l'expédition du célèbre *Condottiere* Jean de Médicis, près de *Musso*, sur le lac de Como.

de lui, et son ambassadeur auprès de l'empereur Maximilien. Sa mort prématurée fut occasionnée par un accident singulier : courant à cheval dans les rues de Milan, il fut heurté si rudement par un autre cavalier qui courait comme lui, qu'il fut renversé sur la place. Rapporté chez lui, sans mouvement, il ne put jamais se rétablir, et mourut après deux ans de souffrance, à l'âge de quarante-huit ans (1). On a de lui, aussi en latin, dans un autre genre que l'histoire, un ouvrage de philosophie morale, sous le titre d'*Antropologie* (2), auquel est joint un petit traité *de l'Excellence et de la Noblesse des Femmes*, qui avait paru seul auparavant, et reparut encore après (3).

Jean-Baptiste *Adriani* laissa une *Histoire de son temps*, supérieure aux précédentes et à plusieurs autres qu'on peut s'abstenir de citer (4), et que l'on peut regarder comme une continuation de celle de Guichardin. L'auteur était fils de Marcel Virgile *Adriani*, florentin, également recommandable comme homme de lettres

(1) Il était né en 1487.

(2) Cité par Argelati, *Bibliot. Script. Mediol.*, t. I, p. 1.

(3) Venise, 1539.

(4) *Storia de' suoi tempi divisa in libri XXII, di Giamb. Adriani, gentiluom fiorentino.* Firenze, Giunti, 1583, in-folio; Venezia, 1587, t. II, in-4°. La première édition est la plus belle et la plus estimée, quoiqu'elle manque de quelques remarques marginales qui sont dans l'autre.

et comme homme d'état; traducteur de Dioscoride (1), et chancelier de la république. (†) Dans sa jeunesse il s'adonna au métier des armes, et dans son âge mûr, à la culture des lettres. Il faisait ses études en 1530, quand sa patrie fut envahie par l'armée pontificale et impériale. Il quitta les lettres pour les armes, servit avec distinction, et se fit remarquer, malgré sa jeunesse, par le vieux capitaine Etienne Colonna, qui commandait l'armée, et qui lui donna des preuves de confiance et d'estime particulières. Quand le sort de Florence fut fixé, il revint à ses études, et passa plusieurs années à Padoue pour y suivre des cours de philosophie. Nommé, vers 1549, professeur d'éloquence dans sa patrie, il occupa cette chaire pendant trente ans. C'était, selon *Tiraboschi* (2), pour lui servir dans ses cours, qu'il avait rédigé un grand nombre de harangues latines; mais les six harangues que l'on connaît de lui, et qui ont été imprimées, sont des oraisons funèbres de princes et de princesses de son temps, dont plusieurs furent prononcées dans les églises : ainsi *Tiraboschi* paraît s'être trompé sur le motif réel de ces compositions (3).

(1) Voy. ci-dessus, t. VII, p. 95.

(†) Ce qui suit, jusqu'à la fin du ch. XXXIII, est de M. Salfi.

(2) *Letter. ital.*, v. VII, p. III, p. 915 (édit. 2e de Modène).

(3) Voici, d'après la notice qu'en donne *Mazzuchelli*,

Adriani revêtu, pendant ce long espace de temps, d'une espèce de magistrature littéraire, était lié avec les hommes les plus célèbres, avec les *Caro*, les *Varchi*, les *Flaminio*, les cardinaux *Rembo* et *Contarini*, et estimé du grand-duc Cosme Ier. Il avait aussi du goût pour les beaux-arts, comme le prouve sa longue lettre au *Vasari*, sur les *peintres anciens*, *nommés par Pline* (1); lettre qu'on peut regarder comme un traité complet dans ce genre. *Le Vasari* lui-même avoue qu'*Adriani* lui fut d'un grand secours pour l'invention des sujets qu'il avait à peindre dans le palais du grand-duc (2); mais ce qui nous intéresse le plus de lui, c'est son histoire qui fut publiée quatre ans après la mort de l'auteur, arrivée en 1579 (3), par son fils nommé Marcel.

---

les sujets de ces oraisons funèbres : 1°. celle de Charles-Quint, 1562; 2°. celle d'Eléonore de Tolède, épouse du grand-duc Cosme, 1563; 3°. de l'empereur Ferdinand dans l'église de Saint-Laurent, 1564; 4°. d'Isabelle, reine d'Espagne, *ibid.*, 1568; 5°. du grand-duc Cosme Ier, 1574; 6°. de Jeanne d'Autriche, femme du grand-duc François, 1578. Voy. *Scrittori d'Ital.*, vol. I, part. I, p. 152.

(1) On la trouve imprimée dans les *Vies des Peintres*, par *le Vasari.*

(2) *Trattato della Pittura*, p. 182, cité par *Mazzuchelli*, *ubi suprà*, p. 182, note 14.

(3) Il était âgé de 67 ans.

Cette histoire contient les événements les plus remarquables depuis 1536 jusqu'à 1574 (1), et on la regarde comme une continuation de celle de *Guicciardini*, qui avait conduit la sienne jusqu'à 1532, époque à peu près où commence celle d'*Adriani*. Celui-ci l'avait écrite par ordre du grand-duc, et de Thou croit qu'il se servit pour cela des Mémoires ou Commentaires du grand-duc lui-même (2). Pouvoir puiser à de pareilles sources, c'est sans doute un très grand avantage pour les historiens qui recherchent des anecdotes de cabinets, connues seulement des princes qui y ont eu part, ou entre les mains desquels se trouvent ces précieux dépôts (3);

---

(1) Elle ne peut donc comprendre l'espace de quarante-quatre ans, comme l'avait dit *le Bocchi* au liv. I des *Elogj*, joints au *Rilli*, p. 49. Voy. Bayle, Dict. crit., art. *Adriani*, R. (A.)

(2) *Ex Cosmi Etruriæ ducis commentariis, ut vero simile est, multa hausit. Thuan. hist.*, l. XXXVII, pag. 749, *ad ann.* 1565.

(3) On doit probablement à cette communication des Mémoires du grand-duc, comme l'ont pensé de Thou, et surtout d'Aubigné (Hist., t. I, liv. IV, chap. V), l'anecdote qu'*Adriani* a débitée le premier, sur les conférences secrètes que Catherine de Médicis eut avec le duc d'Albe à l'entrevue de Bayonne, et dont le résultat fut un plan sur l'extirpation des protestants, formé d'après les avis du roi d'Espagne. (Voy. Bayle, *loc. cit.*, R. (B.). Je ne dis pas que le fait soit vrai; je dis seulement que, s'il l'était, on en devrait la

mais ce n'est pas toujours un moyen d'écrire l'histoire avec l'impartialité et la liberté qu'elle exige. Cependant, le même de Thou, qui avait beaucoup pris dans l'histoire d'*Adriani*, y trouvait de la franchise et de la candeur; qualités qu'il savait d'autant mieux apprécier, qu'il les possédait lui-même (1). *Tiraboschi* n'oublie pas de nous faire observer qu'on accuse *Adriani* d'avoir parlé de Paul III avec trop d'aigreur (2); mais ne pourrait-on dire que c'est au contraire une preuve de cette franchise qu'on rencontre si rarement dans les historiens? D'ailleurs, *Denina* le regardait comme un modèle de modération (3). En général, si l'on doit se mettre en garde contre la partialité des historiens, il faut craindre aussi celle des lecteurs qui les jugent.

Machiavel, par sa belle Histoire de Florence (4), avait appelé sur lui trop d'éclat pour

---

connaissance à *Adriani*, qui lui-même l'aurait appris par les Mémoires du grand-duc.

(1) *Ex quo opere multa me sumpsisse, atque adeo plura, quam ex quovis alio in hoc opus transtulisse ingenuè profiteor; incorruptum quippe judicium in iis quæ perspecta habuit, et fidem cum candore ac sinceritate animi summa in hoc scriptore deprehendisse mihi visus, etc.* Histor., lib. VIII, ad ann. 1579.

(2) *Ubi suprà*, p. 915.

(3) *Vicende della Letterat.*, t. II, p. 26.

(4) Voy. ci-dessus, p. 160.

que, dans une république si féconde en bons écrivains dans tous les genres, quelques uns n'entrassent pas dans la même carrière. *Jacopo Nardi* s'y élança le premier. Né à Florence le 21 juillet 1476, d'une ancienne et noble famille, il fut revêtu, dans sa patrie, de plusieurs charges honorables; il était, en 1501, l'un des *priori di libertà;* en 1527, il venait d'être nommé ambassadeur à Venise, lorsque le sac de Rome et les extrémités où se trouva Clément VII causèrent le soulèvement de Florence contre le nouveau pouvoir des Médicis. *Nardi*, qui s'était ouvertement déclaré pour le parti républicain, le soutint jusqu'à 1530, par sa bravoure et par sa sagesse. Ce fut à lui qu'on dut la défense du palais public qui fut sur le point d'être envahi par les ennemis; il se présenta lui-même au milieu du danger, et montrant à ses concitoyens presque désespérés des moyens de défense qu'ils n'avaient point aperçus, il ranima leur courage, et le palais resta en leur pouvoir. *Varchi*, dans son Histoire de Florence, rend le témoignage le plus éclatant au patriotisme de *Nardi* (1). Il n'est donc pas singulier que lorsque la république eut succombé sous l'ambition des Médicis, *Nardi* ait été banni et dépouillé de tous ses biens. En 1535 il était du nombre des exilés

---

(1) *Stor. Fiorent.*, p. 35.

qui allèrent à Naples présenter leurs doléances à l'empereur Charles-Quint. *Varchi* nous a conservé la harangue que *Nardi* prononça en cette occasion (1). Cette tentative n'ayant eu aucun succès, *Nardi* se retira à Venise où il consacra à la culture des lettres et à la composition de plusieurs ouvrages, les dernières années de sa vie; elles en furent peut-être les plus heureuses.

Son Histoire de Florence fut sans doute son ouvrage de prédilection; mais, observe sensément *Tiraboschi* (2), il est bien difficile que, dans la position où il se trouvait, l'écrivain se renfermât dans les bornes de la modération qu'on exige d'un historien; et l'on ne doit pas être étonné que l'histoire de *Nardi*, quoique fort estimée, porte en soi le caractère de tous les ouvrages de parti. Quelque noble et juste que fût la cause qu'il défendait, puisqu'elle avait pour but la liberté de sa patrie, il a dû quelquefois se laisser emporter, en écrivant, au delà des bornes que lui prescrivaient la sagesse et la vérité. Il ne pouvait être impartial, désintéressé; puisque, presque à chaque ligne, il lui fallait retracer des événements qui étaient dans sa vie autant de grandes époques qu'il ne

(1) *Ubi suprà*, p. 542.

(2) Pag. 922.

pouvait se rappeler de sang froid. Cette histoire s'étend depuis 1494, où l'entrée de Charles VIII à Florence porta un coup si funeste à la liberté, jusqu'à 1531, où cette liberté fut entièrement détruite. L'auteur ne put ou n'osa la faire imprimer de son vivant; elle parut pour la première fois à Lyon, en 1582. Les éditeurs n'avaient sans doute rien à craindre de François de Médicis qui régnait alors à Florence; cependant ils retranchèrent des passages qu'on ne trouve qu'en manuscrit dans les bibliothèques de Florence et de Venise, avec quelques discours de l'auteur, relatifs à son histoire (1).

L'histoire de *Nardi* a peut-être moins contribué à sa renommée littéraire que sa belle traduction de Tite-Live, qu'il publia lui-même à Venise, en 1540, in-fol. (2), et qui a été réimprimée plusieurs fois, même dans nos derniers temps. C'est une des meilleures versions que possède la langue italienne; on a osé dire que près d'elle l'original semblait être une tra-

(1) *Codici ms. della libreria Nani*, pag. 13; et *Tiraboschi*, ubi suprà, p. 923.

(2) *Le Decke di T. Livio padovano tradotte nella lingua toscana da messer Jacopo Nardi, cittadino fiorentino.* L'auteur en fit une troisième édition, revue, corrigée, et augmentée d'éclaircissements non seulement sur la signification de plusieurs mots, mais encore sur différents sujets relatifs à l'Histoire Romaine.

duction (1). *Apostolo Zeno* se plaignait avec justice de ce que le nom de *Nardi*, cité dans les anciennes éditions du Vocabulaire de la *Crusca*, en avait disparu dans la dernière, comme si l'on eût voulu renouveler contre lui la sentence d'exil (2). Cette sentence eût peut-être été révoquée dans sa vieillesse, s'il en eût voulu solliciter l'abolition; c'est du moins ce qu'on peut conclure d'une lettre que l'Arétin lui écrivait en 1545 (3). Mais probablement *Nardi* aima mieux mourir libre dans l'exil, que de devoir son retour aux oppresseurs de sa patrie, et d'être témoin de son oppression. Il jouissait, au reste, dans sa retraite, de toute l'estime que mérite un homme de bien, que ses malheurs rendent encore plus respectable (4). On ignore l'année

(1) *Le pajono scritte nella nostra lingua, è colui che le ha fatte latine, par che le abbia mal tradotte. Doni, Ragionamento* VII, p. 51.

(2) *Note al Fontan.*, t. II, p. 287.

(3) « A Florence, lui disait-il, vous êtes désiré par tout le monde, et par le duc Cosme lui-même; il considère votre mérite, qui vous met au nombre de ses amis, et non votre parti, qui vous a rangé parmi ses adversaires. » *Lettres* de l'Arétin, t. III, p. 268.

(4) *Varchi* l'appelait toujours du nom de père, et dans son histoire et dans ses rimes. *Guichiardini*, quoique du parti contraire, n'hésita pas à le consulter sur le plan de son histoire. Voy. sa Vie, par *Remigio Fiorentino*, en tête des histoires de Guichardin.

précise de sa mort; mais il existe une de ses lettres, datée de 1555, huit jours avant qu'il entrât dans sa quatre-vingtième année (1).

Nardi a écrit de plus, dans le genre historique, la Vie d'Antoine *Giacomini Tebalducci Malespini*; et sentant approcher la fin de ses jours, il l'envoya, en 1552, à *Jacopo Giacomini*, père d'Antoine, pour la garantir du danger auquel il voyait tous ses papiers exposés (2). Elle fut imprimée à Florence en 1597. Quoique *Nardi* fût d'un caractère grave, on a de lui quelques poésies satiriques (3), et une comédie que *Fontanini* a critiquée assez longuement pour mériter une critique d'*Apostolo Zeno* plus longue encore (4).

Pendant que *Nardi* composait l'histoire de son temps, le sénateur Philippe *Nerli*, né à Florence en 1485, écrivait des mémoires sur ce qui s'était passé dans sa patrie depuis 1215 jusqu'en 1537 (5). Il les donna en mourant à Philippe, son neveu, qui, après la mort de l'auteur, arrivée en 1556, les dédia en 1574 au

---

(1) Voyez sa *Vie*, écrite par *Carlo Nardi*, et insérée dans la *Raccolta* du P. *Calogerà*, t. XIV.

(2) Voy. sa dédicace à *Jacopo Giacomini.*

(3) Dans le recueil des *Chants de Carnaval.*

(4) *Note al Fontan.*, t. I, p. 384.

(5) *Commentarj de' fatti civili, occorsi nella città di Firenze dal* 1215, fino al 1537.

grand-duc François (1); mais ils ne furent imprimés que cent cinquante-quatre ans après (2). Si la conjecture de *Tiraboschi* était fondée, ce *Nerli* aurait été excommunié en 1538, parce qu'étant, l'année précédente, gouverneur de Modène, au nom de l'église, il avait, disait-on, ramassé beaucoup d'argent par des moyens illégitimes (3). Mais l'imputation que lui faisait *Donato Giannotti*, d'avoir inséré, dans son histoire, des faits qui ne sont pas exacts, est bien plus solide (4). Malheureusement *Nerli* était tout dévoué aux Médicis; il avait beaucoup souffert pour la défense de leur parti; il ne pouvait donc être exempt de cet esprit de partialité que l'on reproche à *Nardi* et à d'autres pour une cause bien différente. *Tiraboschi*, qui n'aurait pas été si indulgent envers ceux-ci, observe, par rapport à *Nerli*, qu'il est rare de ne pas faire la même imputation à tout auteur qui

(1) *Fasti consolari*, p. 236.

(2) Florence, sous le nom d'*Augusta*, Augsbourg, 1728, petit in-fol.

(3) *Tiraboschi*, qui avait trouvé cette anecdote dans une chronique manuscrite de Modène de *Tommasino Lancellotto*, en a fait une note dans la 2e édition de son Histoire, publiée à Modène en 1792. Voy. *Uti suprà*, p. 924.

(4) Voy. une des lettres de *Giannotti*, adressée au *Varchi*, dans les *Prose Fiorentine*, part. III, vol. I.

écrit l'histoire de son temps (1). Enfin cette histoire n'est, comme l'auteur l'avoue lui-même, que l'apologie des Médicis. Cependant nous lui devons beaucoup de notices relatives à la ville de Florence, que Guichardin, *Nardi* et Machiavel avaient oubliées. Mais ce qui est plus remarquable, *Bernardo Segni* le cite, dans son Histoire, comme un écrivain qui avait décrit les révolutions de sa patrie avec beaucoup d'exactitude et de précision (2), et *Segni* était loin de partager, comme nous allons le voir, les sentiments et la prévention de *Nerli* pour le gouvernement monarchique.

Ce *Bernardo Segni* écrivit une histoire bien plus estimée, mais qui eut le même sort que celle de *Nerli* : elle ne parut que long-temps après la mort de l'auteur. Né à Florence vers la fin du quinzième siècle, il apprit le latin et le grec dans l'université de Padoue. Il commençait l'étude des lois lorsque son père, voulant qu'il s'adonnât au commerce, l'envoya chez un négociant d'Aquila, dans les Abruzzes. Après quelques essais inutiles, *Segni* revint à Florence, s'y maria et entra bientôt dans les charges publiques. Il eut une grande part à la révolution de 1527, ainsi que *Niccolò Capponi*, son oncle

(1) *Ubi suprà.*

(2) Lib. I, p. 22, édit. de Milan, 1805.

maternel, qu'il estimait et chérissait. Le duc Cosme Ier apprécia ses talents politiques, oublia ses sentiments, et lui confia plusieurs emplois honorables : en 1541, il l'envoya en Allemagne pour traiter avec Ferdinand, roi des Romains, et, en 1547, le nomma commissaire de Cortone.

Mais ce fut à son mérite littéraire que *Bernardo Segni* dut en grande partie sa réputation. Dès 1542, après la mort de *Pierre Vettori*, il avait été créé consul de l'académie florentine qui jouissait alors d'une grande considération, et *Segni* répandit sur elle encore plus d'éclat par l'élégance de ses traductions du grec en italien. Il publia en 1549 et en 1550, à Florence, des versions de la *rhétorique*, de la *poétique*, de la *morale* et de la *politique* d'Aristote, toutes dédiées au duc Cosme; il traduisit aussi le Traité de l'*ame* du même philosophe, qui fut publié en 1583, par son fils Jean-Baptiste. On avait encore de lui une traduction en vers, de l'*OEdipe-Roi*, qui n'a paru qu'en 1778 (1).

Ce ne fut qu'après la mort de *Segni*, arrivée en 1558, que ses neveux trouvèrent, presque

(1) Cette traduction existait en manuscrit dans quelques bibliothèques de Florence. Voyez *Argelati*, *Bibliot. de' Volgarizzat.*, t. III, p. 404. Nous en devons la publication à *Rapetti*.

par hasard, son *Histoire de Florence* qu'il avait cachée de son vivant. Pour ne compromettre ni les intérêts de la vérité, ni sa propre sûreté, il s'abstint, tant qu'il vécut, de montrer ce travail, et même d'en faire confidence à personne. Ses héritiers donnèrent son manuscrit au cardinal Charles de Médicis, qui n'en fit aucun usage; mais heureusement l'une des copies qu'on en avait faites existait à Turin chez l'archevêque *del Pozzo*; après la mort de celui-ci, elle passa dans les mains d'*Orazio Tempi*, et vit le jour, comme celle de *Nerli*, au commencement du dix-huitième siècle (1).

Bernardo Segni n'avait d'abord eu l'intention d'écrire que l'histoire de la dernière révolution de Florence, qui ayant éclaté en 1527, se termina en 1530; mais il la continua ensuite jusqu'à 1555, époque qui ne précède que de trois ans celle de sa mort. Il avait vu sa patrie déchirée par l'esprit de parti, et se regardait comme assez étranger à ces factions pour pouvoir raconter fidèlement tout ce qui s'était passé sous ses yeux, signaler à l'estime de la postérité ceux qui s'étaient honorablement conduits au milieu de ces troubles, vouer à la haine et au mépris ceux qui, par méchanceté

(1) Elle fut imprimée à Augsbourg en 1713.

ou par un vil intérêt, les avaient suscités ou prolongés (1). L'aspect imposant du pouvoir, des dignités, de la fortune, ne le détourne jamais de son but. Si *Niccolò Capponi*, malgré son innocence, avait été persécuté (2), si d'autres avaient triomphé, malgré leur injustice, il montre l'innocence de l'un, et l'injustice des autres avec cette ingénuité qui caractérise l'ami de la vérité. S'il préfère le gouvernement populaire (3), et loue ceux qui le soutenaient, il n'en cache pas les dangers et les abus ; il distingue les citoyens par leur mérite et non par leur fortune ; il n'abandonne jamais cette espèce de réserve qui est si rare et si nécessaire quand on expose ou juge des faits et des opinions sur lesquels le public

(1) *Avendo nel raccontarle solamente tal fine, che gli posteri nostri, conosciute per mezzo di queste notizie le radici e le cagioni di tanti danni seguiti, e avvertite bene le malvagità di coloro che ce le indussono, e la bontà di quelli che tennero ogni via per discacciarle, possano amando la virtù di costoro, seguitarla come cosa rara e degna d'onore, e di quegli altri dannando la cattività, possano come cosa vituperosa e piena d'infamia sfuggirla.* Istor., L. I, p. 3, édit. des *Classici*, à Milan.

(2) On a dit que *Segni* écrivit son histoire, principalement pour justifier les intentions de *Capponi*, dont il écrivit aussi la *Vie*, qui se trouve à la suite de son Histoire.

(3) Ibid., l. I, p. 24.

est partagé. Il conserve la même gravité en parlant de Léon X, de Clément VII, de Charles V, des Allemands, des Français. Il rapporte les faits, mais ne se pique ni ne s'efforce d'en deviner les motifs incertains : il parle, par exemple, du *P. Savonarola*, mais il ne se hasarde guère à prononcer entre l'ambition que lui imputaient les uns, et la sainteté que lui attribuaient les autres (1). Enfin, il se montre partout ami du bien public et des intérêts populaires, ennemi des nouveautés dangereuses, franc et véridique (2).

Quoique le sujet de cette histoire soit borné aux événements qui arrivèrent à Florence depuis 1527 jusqu'à la prise de Sienne, l'auteur a soin d'y rattacher tous ceux de l'Italie, et même de l'Europe qui y eurent le plus de rapport ; cependant, malgré leur étendue et leur multiplicité, il ne perd jamais de vue son objet, de sorte que sa narration est toujours rapide, claire, intéressante. On a souvent reproché, et quelquefois avec exagération, aux écrivains florentins, ce style diffus et plutôt enflé que plein, vers lequel les entraîne le désir de n'em-

(1) Voyez t. I, p. 25.

(2) Telles sont à peu près les expressions qu'on trouve sur son compte dans un manuscrit de Jean *Pinelli*, *libreria Magliabechiana*, pl. IX, cod. 66, p. 161. Voyez *Vita* de B. *Segni*, édition des *Classici*, p. 14, n°.(1).

ployer que des mots sonores, et de donner de l'élégance et de la rondeur à toutes leurs périodes ; mais *Segni* prouve que ce défaut du moins ne tient pas à la langue : dans ses écrits les idées ne se trouvent jamais étouffées sous les mots, et c'est avec raison que pour l'élégance du style, pour l'art de la narration, et pour la gravité des pensées, on regarde son histoire comme l'une des meilleures de ce temps-là (1).

Les mêmes motifs qui s'opposèrent long-temps à la publication des Histoires de *Nerli* et de *Segni*, c'est-à-dire la crainte d'offenser des personnes considérables, liées par le sang avec les principaux personnages de ces Histoires, retardèrent aussi la publication de celle de *Benedetto Varchi* (2). Mais si des considérations d'intérêt particulier en privèrent long-temps le public, l'auteur n'en fut pas moins célèbre : le nombre, la variété et le mérite de plusieurs autres ouvrages lui donnèrent un rang très distingué dans la littérature de ce siècle. Il était né à Florence en 1502. Son père,

---

(1) *Tiraboschi*, ubi suprà, p. 925.

(2) Elle fut publiée en 1721 par les soins du chevalier *Settemani*, à qui nous devons aussi l'édition des Histoires de *Segni* et de *Nerli*. Voy. *Elog.* de *Nerli*, dans le *Museum florent.*, t. II.

qui était avocat, remarqua en lui, dès son enfance, un esprit lent, et le crut presque stupide : il le destina au commerce ; mais ayant appris qu'il lisait avec plus d'empressement et d'application les livres de littérature que les livres de compte, il changea de dessein, l'envoya d'abord à Padoue, où il se distingua par des progrès rapides, et ensuite à Pise, pour y étudier les lois, voulant décidément en faire un docteur en droit (1). *Benedetto* qui n'avait pas plus de goût pour le barreau que pour le commerce, qui dédaignait de se trouver confondu dans la foule des procureurs et des avocats, et ne voulait pas rester un homme vulgaire (2), obéit pourtant, quoique à regret, pendant la vie de son père ; mais dès qu'il fut son maître, il dit adieu à la jurisprudence, et se livra tout entier aux belles-lettres. Il apprit le grec sous le savant Pierre *Vettori*, pour se préparer aux études philosophiques. Les guerres civiles qui survinrent, dérangèrent son plan de vie. Attaché au parti contraire aux Médicis, il fut banni, comme tant d'autres, lorsqu'ils triomphèrent, et se retira successivement à Venise,

---

(1) Vie de *Varchi*, par *Silvano Razzi*, en tête de l'édition de l'Histoire de Florence, par Varchi.

(2) *Un roco mormorator di corte, un uom del volgo.* Loc. cit., p. XI.

à Bologne, à Padoue, puis de rechef à Bologne. Partout il ne s'occupa que du soin d'accroître ses connaissances, et de cultiver l'amitié des savants, particulièrement de *Caro*, de *Bembo*, de Daniel *Barbaro* à Padoue, et de *Lodovico Boccadiferro* à Bologne ; celui ci, après avoir été son maître, devint l'un de ses amis les plus intimes.

La réputation que *Varchi* s'était faite dans son exil, soit en composant des vers, soit en commentant ceux des autres, était telle que le duc Cosme I[er] crut devoir le rappeler à Florence. Il le créa membre de l'académie florentine, ensuite le chargea d'écrire l'histoire de la dernière révolution, et lui assigna pour ce travail un traitement annuel. *Varchi* put enfin jouir et d'une fortune honnête et de la paix. Il ne s'occupait que de ses leçons à l'académie, et de la composition de son Histoire, lorsqu'un jour en retournant chez lui vers le soir, il fut assailli, accablé de coups par un homme qu'il reconnut très bien, mais qu'il eut la générosité de ne désigner au duc, et encore sous le sceau du secret, que quelque temps après l'assassinat(1). Paul III voulut

(1) D'après *Silvano Razzi*, ami intime de *Varchi*, et son biographe après sa mort, on a constamment répété que ce fut à cause de son Histoire que quelques florentins qu'il n'y

l'attirer à Rome; mais la crainte de déplaire au duc empêcha *Varchi* d'accepter les offres du pontife. Quelque temps après, le duc disposa en sa faveur du prieuré de Montevarchi, et ce fut seulement alors qu'il prit les ordres; mais tandis qu'il différait de jour en jour de se rendre au lieu de son bénéfice, il fut frappé d'apoplexie, et mourut en 1565, agé de soixante-trois ans. Le duc fit célébrer avec éclat ses obsèques, et ensuite l'academie lui rendit les mêmes honneurs dans une cérémonie où *Leonardo Salviati* prononça son oraison funèbre.

Nous avons parlé plusieurs fois de *Varchi* à cause de la variété des genres dans lesquels

---

ménageait pas cherchèrent à se venger lâchement, en le faisant assassiner. Mais j'observe que *Varchi* n'avait encore fait de son Histoire que le premier livre, qu'il l'avait donné comme un premier essai au duc seul, et ne l'avait communiqué de plus qu'à Paul Jove. Il faudrait en conclure que les assassins furent instruits par l'un des deux de ce qui pouvait les offenser dans l'ouvrage. Mais le premier livre de l'histoire de *Varchi* ne contient que la période où commença le pouvoir des Médicis, et la mort de Cosme. Il n'y avait rien là qui pût déplaire à qui que ce fût. Il est donc incontestable qu'il ne fut pas assassiné pour ce que contient son premier livre, mais bien peut-être pour certaines révélations qu'il avait imprudemment annoncées, ou que peut-être on lui supposait l'intention de faire. Peut-être aussi n'était-ce que l'effet de quelque jalousie littéraire. *Razzi* ne s'explique pas aussi clairement qu'il pouvait sur ce mystère. *Loc. cit.*

il se distinguait; aussi était-il regardé par ses concitoyens et par les étrangers comme l'un des meilleurs écrivains en prose et en vers (1). Il laissa un nombre infini d'ouvrages de littérature, de philosophie et même de mathématiques (2). Il était en correspondance avec les premiers savants de son temps, et le nombre des lettres qu'ils lui avaient adressées monte à plus de deux cent soixante (3). Il nous a donné, comme poëte, des *rime*, des *capitoli*, des églogues, et une comédie; comme orateur, plusieurs oraisons funèbres et académiques; comme philosophe, littérateur et artiste, il a consacré plusieurs leçons à des questions phy-

(1) *Lucantonio Ridolfi*, dans son dialogue intitulé *Artesila*, fait dire à Marguerite du Bourg, qui se cachait sous ce nom, que plusieurs Français le regardaient comme poëte et prosateur excellent. On imprimait en France et ailleurs ses *Leçons*, qu'on recherchait et lisait partout où l'on aimait la belle langue de l'Italie. Voy. la dédicace de ses cinq Leçons, que *Silvano Razzi* publia à Florence chez les *Giunti*, en 1561, in-8°.

(2) *Salviati* nous assure qu'il avait traduit et commenté Euclide, et fait même un Traité *sur les propositions*. Voy. son *Oraison funèbre*. Il avait aussi composé à Padoue, en 1539, un Traité sur le *jeu de Pythagore*, que l'on conservait dans la bibliothèque *Strozzi*, manuscrit in-4°, n°. 469. Voy. *Fasti Consolari*, p. 44, etc.

(3) La bibliothèque *Strozzi* les avait conservées sous le n°. 481. Voy. *Fasti Consol.*, ibid.

siques et morales, à la poétique, à la grammaire, aux arts du dessein. Il traduisit, à l'invitation du duc, et pour Charles-Quint, le livre de la *Consolation de la Philosophie* de Boèce, et pour Léonore de Tolède, le Traité des *Bienfaits* de Sénèque (1); il eut encore l'intention de composer un Traité *sur l'Election des Papes* (2).

Presque tous les ouvrages de *Varchi* sont bien moins remarquables par la force du raisonnement que par une érudition variée, et par l'élégance et la pureté du style. Ses jugements manquaient quelquefois de rectitude, comme le prouve la préférence qu'il donnait au *Girone* de l'*Alamanni* sur l'*Orlando furioso* de l'*Ariosto*, et qu'il a déclarée sans scrupule dans ses leçons (3). Mais personne n'était plus épris des beautés de sa langue; il en était idolâtre, et paraissait convaincu que l'on ne pouvait, dans aucune autre, rendre aussi bien ses idées; à tel point qu'il préférait Boccace et Pétrarque à Catulle et à Tibulle.

De tous ses ouvrages, celui qui, plus que les autres, nous doit intéresser ici, c'est son His-

(1) *Silvano Razzi, Vita*, p. 19 et 20.

(2) Le *Caro* était instruit de ce projet, et louait l'intention de l'auteur. *Fasti Consol.*, p. 50.

(3) Pag. 585, 646, etc.

toire de Florence : il l'avait commencée de 1527, et s'était proposé de s'arrêter en 1530, époque où les Médicis reconquirent Florence après en avoir été chassés pour la troisième fois ; mais il la continua jusqu'en 1532, et ensuite la prolongea jusqu'en 1538. Là il s'arrêta à l'horrible attentat que Pierre-Louis Farnèse commit sur la personne de l'évêque de Fano. Parmi tous les historiens anciens et modernes que l'auteur avait lus, il avait pris, dit-il, pour modèles, Polybe parmi les Grecs, et Tacite parmi les Latins (1). Mais, en comparant le moderne aux anciens, il est impossible de ne pas reconnaître qu'il n'a jamais ni le jugement de Polybe, ni la précision de Tacite : sa narration est traînante, son style ordinairement diffus, et, malgré son élégance continue, il finit quelquefois par ennuyer.

Ces défauts de *Varchi* n'empêchent point que son Histoire ne soit recommandable par beaucoup d'exactitude et de sagesse. *Nardi* remarquait que *Varchi* était le seul historien de ce temps-là, qui n'eût pas pris une part active aux événements qu'il racontait ; il n'en avait été que spectateur (2). Il est vrai que le duc Cosme ;

---

(1) *Stor. Proemio*, p. L.

(2) C'est dans ces termes que *Jacopo Nardi* lui écrivait dans une de ses lettres, datée de 1547 : *Conciosiacosa che*

qui lui avait donné commission d'écrire cette Histoire, lui fournissait lui-même les matériaux nécessaires (1); il est vrai encore que *Varchi* communiquait au même duc les livres de son Histoire, à mesure qu'il les composait; mais on ne peut l'accuser d'un excès de ménagement pour les Médicis, ni lui reprocher de leur avoir vendu sa plume, comme le fait entre autres l'abbé *Tiraboschi* (2). Sans doute il devait des égards au duc Cosme; mais il en eut aussi, et même davantage, pour la vérité que le duc affectait peut-être de respecter; et, en cela, il ne fut guère imité par ses successeurs. Au reste, si on a la patience de parcourir son Histoire, on y trouvera les preuves de la probité de l'historien.

Il annonce d'abord quelle est sa manière de penser, tant sur sa patrie que sur les Médicis, qui y détruisirent la liberté. En exposant le sujet de son Histoire, Florence, dit-il, après avoir soutenu la guerre contre les armées du pape et de l'empereur, pendant près d'une année entière, trahie d'abord par ses amis, par

---

sempre siate intervenuto nel teatro come spettatore, e non come attore della favola di questo pazzo mondo, il che non so chi si potesse gloriare di avere fatto più puramente di voi. L'autorité de *Nardi* est d'autant plus remarquable, qu'il était républicain autant ou plus que *Varchi* lui-même.

(1) *Stor.* Voy. la dédicace, pag. xl, et *Proemio*, pag. xlvj.

(2) *Ubi suprà*, p. 926.

ses alliés, ensuite par ses capitaines et par une partie de ses citoyens; trompée enfin par Clément VII et Charles-Quint, passa plutôt d'un état corrompu et licencieux à un gouvernement tyrannique, que d'une république saine et modérée à une monarchie (1). Cosme, avec ses vertus apparentes et ses vices cachés, réussit à se faire chef et presque prince d'une république qui, sans être esclave, n'était pas libre, et pour s'affermir davantage dans sa domination, il bannit tous ses ennemis (2). Clément VII, qui préférait l'état de Florence à la papauté, et qui était né avec le talent de feindre, savait couvrir avec beaucoup d'art toutes ses manœuvres (3). L'historien explique même pourquoi ce pape ne fut secouru de personne, lorsqu'il fut assailli à Rome par les Colonnes qui n'étaient suivis que de mille hommes; c'est qu'il était devenu odieux à toutes les classes de l'état, aux ecclésiastiques, aux soldats, aux officiers, aux hommes de lettres, aux méchants, etc.; on allait même jusqu'à lui donner le nom d'*Ante-Christ* (4).

(1) *Divenne.... di stato piuttosto corrotto e licenzioso tirannide, che di sana e moderata repubblica principato. Proemio*, p. xlvij.

(2) *Storia Fiorentina*, liv. I, p. 5.

(3) *Ibid.*, liv. II, p. 8.

(4) Liv. II, p. 45 et 46.

posé à cette occasion, avec plus de zèle qu'aucun autre, des vers toscans et latins à la louange du tyrannicide. Il rapporte de plus une épigramme faite en latin par le *Molza*, et qu'il prend soin de traduire en italien (1).

---

(1) *Varchi* parle d'abord de lui-même avec toute son ingénuité, l. XV, p. 304. *Onde molti, e tra questi Benedetto Varchi, molto più che nessun altro, composero e volgarmente e latinamente molti versi così in lode e commendazione del tirannicida, e del nuovo Bruto Toscano..... come in biasimo e vituperio del duca Alessandro, e talora del signor Cosimo*, etc. Ensuite il rapporte l'épigramme de *Molza*, que voici :

Invisum ferro Laurens dum percutit hostem,
Quod premeret patriæ libera colla suæ :
Tene hic nunc, inquit, patiar, qui ferre tyrannos,
Vix olim Romæ marmoreos potui?

Varchi la traduisit ainsi :

Mentre Lorenzo il fier nimico e crudo,
Che la sua patria libera sommisse,
Pietosamente d'ogni pietà nudo
Spense col ferro, à lui sdegnando disse :
Dunque ch'io soffra te qui vivo avvisi,
Che 'l tiranni di marmo in Roma uccisi?

Cette épigramme fait allusion aux statues antiques que Laurent, jeune encore, s'était amusé à détruire dans Rome. Selon l'abbé *Denina*, *ubi sup.*, part. III, t. II, p. 26, ce trait ne supposerait pas dans *Varchi* beaucoup de franchise, parce que Cosme Ier, dépendant de la famille des Médicis, n'était pas intéressé à sauver l'honneur du duc Alexandre, bâtard et tyran. Mais Cosme, étant duc, ne devait pas aimer

Enfin, *Varchi* termine son histoire par un récit très détaillé du crime honteux de Pierre-Louis Farnèse. A cette occasion, il observe que tandis que les luthériens disaient que c'était *une manière toute nouvelle de martyriser les saints*, le pape y attachait peu d'importance, regardant cet attentat qui n'avait point d'exemple, comme une légèreté de jeune homme; et il finit par cette réflexion qui lui fera toujours honneur dans la postérité : « Je sais très bien que ce récit et beaucoup d'autres que j'ai librement exposés, pourront un jour faire défendre la lecture de mon histoire; mais je sais aussi qu'indépendamment de ce que dit Tacite à ce sujet, le devoir d'un Historien n'est pas d'avoir plus d'égards pour les personnes que pour la vérité; qu'il doit la préférer à toute chose, quand même elle devrait lui être préjudiciable (1). » *Tiraboschi*, au lieu de voir dans cette narration la franchise et la sincérité de l'écrivain, se contente d'en conclure qu'il avait trop de facilité à adopter les traditions populaires (2); comme si l'incroyable attentat de Farnese était une tra-

---

non plus qu'on exaltât le tyrannicide, libérateur de la patrie qu'il tenait encore asservie. Enfin, cette manière de penser et d'écrire ne devait nullement être agréable au duc régnant.

(1) A la fin de son Histoire.

(2) *Ubi suprà*, p. 927.

A peine cette histoire fut-elle connue, que Simon Forgat, qui était occupé à écrire celle de Hongrie, conçut le dessein d'attirer *Bruto* dans la Transylvanie pour profiter de ses lumières et de ses conseils. *Bruto*, qui ne demandait pas mieux que de visiter ce pays, lui fit des promesses que pourtant il n'accomplit que plusieurs années après, en 1574, lorsque Etienne *Battori* le chargea positivement d'écrire l'histoire de la Hongrie. Dès que ce prince fut nommé roi de Pologne, *Bruto* le suivit toujours en qualité de son historiographe, et se fixa à Cracovie. Toujours occupé de cette nouvelle Histoire, il se proposa de la diviser en douze livres, et de la terminer par l'histoire particulière du roi, son protecteur (1). Il ne se lassait point de consulter les archives, et réunissait auprès de lui un grand nombre de livres qu'il avait laissés en Transylvanie (2); être privé de ses livres, c'était pour lui cesser de vivre (3).

La mort du roi, et les calomnies de ses ennemis, le forcèrent bientôt de passer à Vienne, où, devenu historiographe de l'empereur Rodolphe II, il continua à écrire les huit livres

(1) *Epistol.*, p. 230.

(2) Pag. 206 et 207.

(3) *Bibliotheca, quâ quidem carere, ut dixi, nisi ut vitâ simul mihi carendum sit, haud facile possum.* Ibid., p. 219.

de l'Histoire de la Hongrie (1). Cet ouvrage n'a jamais paru, mais il existe, du moins on l'assure, parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale de Vienne. L'empereur Maximilien le retint à son service, avec cette même qualité d'historiographe. Cependant, malgré les protections si puissantes dont il jouit pendant sa vie, il ne se trouvait pas très heureux dans ses dernières années. A cette époque il se plaignait tantôt de ce que ses traitements n'étaient pas exactement payés, tantôt de ce que ses créanciers le poursuivaient avec trop de rigueur (2). Enfin il mourut, on ne sait de quelle manière, en Transylvanie, vers 1594, selon *Mazzuchelli* (3).

Malgré ses voyages et les vicissitudes de sa vie, il composa et publia toujours des ouvrages dont la latinité et l'élégance le firent estimer de tous les littérateurs de son temps; mais le mérite qui distingue ses histoires, et particulièrement celle de Florence, est le ton de la franchise et de la vérité: « On la regarde, dit

(1) *Bruto*, en parlant de cette Histoire, disait hautement qu'il l'avait extraite *ex scriptis, litteris, annalibus, privatorum commentariis*, et des entretiens de plusieurs confidents du roi Étienne. *De Laudibus Hist.*, etc., p. 754, 761 et 762.

(2) *Epistol.*, pag. 520 et 302.

(3) *Ubi suprà*, p. 2250.

nouveaux dominateurs. Au reste, si les faits que l'historien rapporte, si les intentions qu'il attribue aux hommes dont il parle, sont vraisemblables et prouvées par des tentatives, ou même par des événements, on ne peut guère lui reprocher que quelques expressions où se manifestait peut-être trop clairement son opinion particulière; et tout ce qu'on doit en conclure, c'est que *Bruto* aimait l'indépendance et haïssait les usurpateurs, autant que Paul Jove méconnaissait l'une et ménageait les autres.

Peu importe, au surplus, ce que pensent de cet historien les admirateurs de Paul Jove; toujours est-il vrai que les Florentins, ses contemporains, et d'autres, long-temps après, tels que *Magliabechi*, l'ont regardé comme un de leurs historiens les plus recommandables: «Florence, remarquait celui-ci, doit l'honorer, parce qu'il a été l'ami de plusieurs savants florentins, a écrit l'Histoire de ce pays, et a fait réimprimer un Traité de *Giannotti* (1).» La publication de cette Histoire fut, comme on peut le penser, peu agréable aux Médicis. Ils cherchèrent à s'en procurer le plus d'exemplaires qu'il leur fut possible, afin de les dé-

(1) *Magliabechi*, dans les annotations particulières trouvées dans sa bibliothèque.

truire ; ce qui rendit la première édition très rare, comme l'observe David Clément (1). Malgré tous leurs efforts, elle fut réimprimée et fort répandue (2) ; on en fit aussi deux traductions en italien, qui sont encore inédites : l'une est due à *Federigo Alberti* (3), et l'autre à *Leonardo Buini* (4).

Outre cette Histoire, on a de *Bruto* plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue l'opuscule *De Origine Venetiarum* (5), cinq livres de lettres latines choisies, et un livre *Præceptorum conjugalium* ; à ces deux écrits on a joint le traité cité ci-dessus, *De Laudibus Historiæ*, enfin, quelques oraisons (6), et la Vie de *Callimaco Esperiente* (7). Cette Vie précède l'Histoire de Ladislas, roi de Hongrie, que l'auteur fit imprimer à Cracovie, en 1582 (8). Il avait de

(1) *Biblioth. curieuse*, p. 339 ; *Manni*, *Metodo per istudiare le stor.*, etc., p. 61, etc.

(2) On l'a insérée dans la première partie du t. VIII du *Thes. Antiqu. et Histor. ital.*

(3) *Mazzuchelli*, p. 2251.

(4) *Fasti Consolari*, p. 631.

(5) On le trouve dans le Ier livre *Epistol. Claror. Viror. Lugduni*, et dans *J. M. Bruti opera varia selecta*, *Berolini*, 1698, in-8°.

(6) *De Ernesti archiducis Austria laudibus* ; Francfort, 1590, in-4°. *De Gestis Caroli V* ; Hanoviæ, 1611.

(7) *Vita Callimachi Experientis* ; Cracoviæ, 1582, in-4°.

(8) *Bruto* la croyait encore inédite ; mais elle avait été

même fait imprimer à Lyon l'Histoire d'Alphonse, roi de Naples, écrite par Barthélemy *Fazio*; l'Histoire de Sienne, de François *Contarini*; les *Epistolæ clarorum virorum;* les Oraisons de Cicéron; et, ailleurs, les Commentaires de César, les Poésies d'Horace, le Traité de la *République de Venise* par *Giannotti*, etc. (1).

Toutes ces éditions sont accompagnées de notes fort instructives, ou de préfaces très élégantes. Quelquefois, voulant corriger ou perfectionner le style de quelques uns de ces écrivains, il a peut-être dépassé les bornes que lui prescrivait le simple devoir d'éditeur. On lui en a fait, non sans raison, un reproche, surtout lorsqu'il a réellement altéré les faits de l'histoire, ou les opinions de l'historien; car c'est au public seul qu'il appartient de juger les auteurs; et comment y parviendra-t-il s'il ne les a pas tels qu'ils se sont présentés à sa censure? Vouloir altérer d'anciens classiques, c'est, à mon avis, imiter ceux qui portent une main profane sur d'antiques tombeaux qu'il faut respecter (2). Quelquefois aussi *Bruto*

imprimée dès 1519, *Augustæ Vindelicorum*, *apud Grim et Virsung*, in-4°. Voy. *Apostolo Zeno*, Dissert. Vossiane, t. II, p. 337.

(1) Ci-dessus, p. 186.

(2) Camusat disait à ce sujet : *Nullius enim est, quan-*

a été accusé de plagiat, pour s'être servi, au besoin, de ce qu'il trouvait de mieux dans les autres écrivains. Il se justifiait par une raison qui pourrait bien ne pas paraître convaincante : c'est que tout ce qui a été écrit et publié par les autres, devient propriété commune, dont tout le monde peut user librement (1). Il est resté de lui, en manuscrit, outre la seconde partie de l'*Histoire de Florence*, et les *huit livres* de celle de Hongrie, un ouvrage *De Instauratione Italiæ*, d'où l'auteur avait extrait, comme il le dit lui-même, l'opuscule *De Origine Venetiarum* (2).

Le dernier écrivain qui, dans ce siècle, composa une histoire de Florence, fut ce *Scipione Ammirato*, que nous avons remarqué parmi les politiques, et qui figure encore mieux parmi les historiens. Comme *Bruto*, il n'était pas florentin; mais sa famille, établie dans le royaume de Naples, tirait son origine de la ville de Florence, qu'elle avait quittée après la

---

tumois eruditi, in mortuorum opera grassari. Observat. in Biblioth. Ciacconii, col. 883. Niceron regarde la conduite de *Bruto* comme *une témérité impardonnable;* Mém., t. XXI, p. 320. *Apost. Zeno* est d'accord avec lui; Dissert. Voss., t. I, p. 65 et 193.

(1) *Epist.*, p. 599.

(2) Voy. *Mazzuchelli*, vol. II, p. 2248.

défaite des Guelfes à *Montaperti*. Né à Lecce, le 27 septembre 1531, malgré beaucoup de vicissitudes et les caprices de la fortune, *Ammirato* réussit à devenir un des plus grands littérateurs de son temps. A peine terminait-il ses premières études, que son père l'envoya à Naples en 1547, dans le dessein d'en faire un jurisconsulte; mais le projet et les exhortations répétées du père ne purent vaincre le dégoût que le fils éprouvait pour cette profession. Aux leçons, aux cours de jurisprudence, le jeune *Ammirato* préférait les entretiens d'*Angelo di Costanzo*, de *Bernardino Rota* et d'autres littérateurs napolitains. En vain son père employa tous les moyens, ou de persuasion, ou de rigueur, pour que ce fils se rendît enfin capable d'exercer l'état qu'il lui avait choisi, *Ammirato* essaya tout aussi infructueusement de lui obéir. De retour à Naples, après une courte absence, il fut accueilli par *Ferrante Carraffa*, qui était capitaine et poëte à la fois (1), et, à son exemple, il se consacra aux Muses.

N'ayant point de profession à Naples, il lui fallut bientôt retourner dans sa patrie; mais le bruit ayant couru qu'il était l'auteur de je ne

(1) C'est le même *Carraffa* qui eut la bizarre idée de faire des poëmes épiques en sonnets. *Crescimbeni*, *Ist. della volg. Poesia*, t. II, p. 388.

sais quelle satire, pour se soustraire aux dangers qui pouvaient en résulter, il prit le parti de passer à Venise, et de là à Padoue. Ces voyages auraient pu lui être profitables, puisque c'était une occasion de connaître et d'entendre les savants et les professeurs les plus distingués des deux villes; mais, faute d'argent, il fut encore obligé de rentrer dans ses foyers, où, voulant se réconcilier avec son père et avec la fortune, il prit les ordres, et obtint un canonicat.

Quelque temps après, son évêque l'envoya à Rome pour solliciter le chapeau de cardinal que ce prélat ambitionnait, et pour qu'en même temps il cherchât les moyens d'améliorer son propre sort. *Ammirato* ne réussit guère dans cette double mission. De désespoir, il fut tenté de quitter l'Italie; mais il ne passa pas Venise, où Alexandre *Contarini* le reçut chez lui. C'est là qu'il acquit l'amitié de *Sperone Speroni*, de *Ruscelli* et de l'Arétin; mais bientôt l'affection que lui montra la femme de *Contarini*, très célèbre par sa beauté, et la jalousie du mari, l'obligèrent de prendre la fuite. Le voilà derechef à Lecce, et puis à Rome, servant *Brianna Caraffa*, nièce de Paul IV; mais, comme il voulut courtiser en même temps, et qu'il préférait peut-être *Caterina Caraffa*, sœur du pape, qui s'était brouillée avec sa nièce, *Brianna* lui fit dire qu'il était bien heureux qu'elle ne le fit

pas tuer (1). *Ammirato* tira parti de cet avertissement, et tout de suite il se rendit encore une fois dans sa patrie, où il se proposait de partager son temps entre les exercices de l'église et ceux de l'académie des *Trasformati*, qu'il ne tarda pas d'y fonder. Malgré cette détermination et ses mésaventures passées, il tenta encore d'obtenir la protection de Bonne Sforce, reine de Pologne, qui séjournait alors à Bari, et de Jean-Laurent *Pappacoda*, qui jouissait de sa confiance; cette tentative n'eut pas plus de succès que les autres.

Après tant d'essais inutiles, il fit encore de derniers efforts pour contenter son père, et se faire au moins recevoir docteur; et, dans ce dessein, il revint à Naples. Là, il se trouva engagé dans je ne sais quelle dispute avec un autre

---

(1) Voici de quelle manière l'*Ammirato* décrit lui-même sa mésaventure et son désespoir dans une satire adressée au *Costanzo*, où il retrace toutes les vicissitudes de sa vie. *Opuscoli*, tom. II, p. 665. Parlant du désastre qui lui était arrivé à Rome, il dit :

Con le man proprie io fui per trarmi il cor,
Fui per gittarmi al Tebro, e far di quelle
Cose, che a dirle e' non è forse onore.

Et plus loin :

Non so come abbia il ciel tanto sofferto;
Ei bisognò, Costanzo, di galoppo
Tornare in casa, e di mia vita incerto.

ecclésiastique, et s'oublia au point de lui donner un soufflet; son adversaire se vengea par un coup de stylet. Quand il fut guéri de cette blessure, son père le rappela près de lui. Le seul frère qu'il eût était mort, et son père ne tenant plus à ses anciens projets, voulait au contraire le marier. *Ammirato* partit : dans la route, un chiromancien lui prédit que son mariage ne s'effectuerait pas. Cette prédiction s'étant accomplie, il retourna de nouveau à Rome (1), chargé de je ne sais quelle mission; puis à Naples, où on lui proposa d'écrire l'histoire du royaume. Encouragé par *Costanzo*, qui croyait bien servir en même-temps son ami et sa patrie, *Ammirato* accepta l'offre; mais, soit inconstance de caractère, soit qu'il ne trouvât pas le salaire proportionné au travail, soit enfin que le gouvernement défendît d'avance la publication de l'histoire qu'il rédigeait, il quitta décidément son pays, où jamais il ne revint, malgré les fréquentes invitations de ses concitoyens et de ses parents (2).

(1) En 1563.

(2) Sa longue et invincible obstination à se tenir loin de son pays pendant le reste de sa vie, nous fait supposer qu'il y avait été extraordinairement offensé. Dans une de ses *Canzoni*, adressée à l'Espérance, il se plaît à célébrer cette obstination, et se fait gloire de résister à son amour pour la patrie, aux reproches de ses amis, à sa tendresse pour ses

A Florence, où il s'était rendu, il réussit enfin à s'attacher à la maison des Médicis, et le grand-duc Cosme Ier le chargea, en 1570, d'écrire l'histoire de Florence. D'après sa vie vagabonde et dissipée, on pourrait croire qu'il n'avait pas eu le temps nécessaire pour s'instruire suffisamment; mais le nombre et le mérite de ses ouvrages ne permettent pas de douter de ses connaissances. Quant à son talent, il en avait donné quelques preuves à Naples et à Venise. Nous lui devons la première édition des poésies de *Bernardino Rota*, son concitoyen, faite en 1560; mais ce fut à Florence qu'il publia les ouvrages dont *Mazzuchelli* nous a donné le catalogue, sur différents sujets d'érudition, de politique, de littérature, de poésie (1).

De tous ses ouvrages, ceux qui ont dû lui

---

parents. *Opusc.*, t. II, p. 595. Cela rend probable l'opinion du *P. Negri* (*Storia degli scrittori Fiorentini*, p. 491.), et du P. *Baldassari* (*Vite de' Personnaggi illustri*, p. 350), qui ont avancé que le gouvernement de Naples n'avait pas approuvé l'Histoire d'*Ammirato*. Mais, dans cette hypothèse, l'auteur aurait bien eu le temps et la liberté de la faire imprimer ailleurs, comme il en a usé pour ses autres ouvrages et même pour la Généalogie des familles nobles de Naples, ainsi que nous le verrons ci-après.

(1) La plupart de ces écrits se trouvent dans ses *Opuscol*, imprimés à Florence en trois volumes in-4°., 1637, 1640 et 1642. Voy. *Mazzuchelli*, loc. cit., p. 639.

coûter le plus de travail, concernent les généalogies d'un grand nombre de familles nobles d'Italie, et particulièrement de Florence et de Naples (1). L'auteur disait qu'il avait examiné, pendant le cours de vingt ans, plus de cinquante mille diplômes relatifs aux familles de Naples (2), et dans la seule année 1592, plus de six mille, concernant celles de Florence (3). *Tiraboschi* observe que « ses recherches ont été très estimées des érudits, et que l'auteur mérite d'autant plus nos égards, que la diplomatique de son temps n'offrait pas tous les moyens nécessaires pour ce genre de travaux (4). » Cependant, *Boccalini* n'avait pas perdu l'occasion de dire, en badinant à son ordinaire, « qu'*Ammirato* avait ouvert au Parnasse un magasin de généalogies, et qu'il avait bien servi les intérêts de la cour d'Apollon (5). » Il est vrai que ce genre de recherches

(1) La première partie *delle Famiglie nobili napolitane* parut à Florence en 1580, et la seconde en 1651, in-fol. On publia l'autre ouvrage *delle Famiglie fiorentine*, ibid., 1615, in-fol.

(2) Voyez son Epître dédicatoire à *Bernardo Sanseverino*, en tête de l'*Arbre de sa famille*.

(3) *Opuscoli*, t. II, *Lettera* à *M. Taverna*, p. 489.

(4) *Ubi suprà*, p. 938.

(5) *Ragguagli di Parnaso*, part. I, n° 50. *Mazzuchelli* a pensé que *Boccalini* faisait allusion à *Ceccarelli*, qui, après avoir falsifié plusieurs diplomes impériaux, cherchait à se

n'est ordinairement consacré qu'au mensonge ou à la vanité; mais elles procurèrent, du moins, à l'*Ammirato* l'occasion et l'avantage de puiser dans les archives certains faits qui y sont ensevelis, et dont il a enrichi son Histoire de Florence, celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus d'honneur.

Elle est divisée en deux parties, et la première, qui commence à la fondation de Florence et s'étend jusqu'au retour de Cosme de Médicis dans cette ville (1), se subdivise en vingt livres. On la publia, à Florence, chez les Juntes, en 1600, in-folio; et la seconde partie ne parut que quarante ans après la mort de l'auteur, en 1641 (2). Il espérait la prolonger encore jusqu'en 1600, comme il le disait lui-même en écrivant à Clément VIII, la même année (3); mais telle qu'elle parut, elle acquit beaucoup de considération à son auteur. *Nicodemo* et d'autres (4) le regardent comme plus exact que

justifier par l'exemple des autres, et surtout de l'*Ammirato*. Ubi suprà, *Spizelio*, *Infelix literatus*, p. 439.

(1) En 1438.

(2) Les deux parties de cette Histoire furent réimprimées ensemble à Florence en 1647, avec les additions du jeune *Ammirato*; et c'est la meilleure de toutes les éditions. *Mazzuchelli*, p. 642.

(3) *Opuscoli*, t. II, p. 477.

(4) *Addizioni alla Biblioteca napol. del Toppi*, p. 224, et *Giorn. de' Letter. d'Ital.*, t. XIII, p. 275.

les historiens de Florence qui l'avaient précédé. On ne peut pas dire que les biographes napolitains aient exagéré le mérite de leur concitoyen; ils n'ont fait que répéter les éloges que les Florentins lui avaient prodigués. L'académie de la Crusca l'avait surnommé le *nouveau Tite-Live* (1); l'*Attendolo* n'hésita pas de l'appeler le *prince des historiographes de son siècle* (2). Il est vrai que de tels éloges peuvent faire soupçonner qu'ils étaient peut-être adressés moins à l'historien qu'à son protecteur. On sait qu'*Ammirato* était, ainsi que *Varchi*, au service du grand-duc Cosme, et qu'il lui lisait son ouvrage avant de le publier (3); que le cardinal Ferdinand de Médicis l'avait logé chez lui; que par cette protection, il avait obtenu un canonicat dans la cathédrale de Florence; qu'enfin, il n'avait que trop l'art de s'attirer la faveur non seulement des Médicis, mais de quelques autres princes, comme le duc d'Urbin, et Clément VIII (4), et qu'il fut comblé des bienfaits des plus grands personnages, dont il ne cessait

(1) Voy. le même *Nicodemo*, ubi sup., p. 225.

(2) Voy. sa lettre à la fin de l'*Infarinato secondo*.

(3) C'est lui-même qui l'avoue. Voy. la *Dédicace* de ses *Discours sur Tacite* à Christine de Lorraine, grande-duchesse de Toscane.

(4) *Opuscoli*, t. II, p. 449 et 477.

de solliciter la protection (1). Il n'est pas possible de croire qu'en recevant et en espérant toujours de nouvelles faveurs de ceux qui ordinairement n'aiment pas trop la vérité, il l'ait toujours osé dire et publier.

Malgré ces observations, nous n'osons pas suivre l'exemple de M. *Corniani* (2), qui confond l'*Ammirato* avec *Lodovico Domenichi*, *Francesco Sansovino* et *Tommaso Porcacchi*, qui vendaient leur plume à des imprimeurs. Le désavantage de sa position ajoute au mérite de sa véracité, quand il est en effet sincère. Peut-être aimait-il mieux rencontrer la vérité dans les livres d'autrui (3) que de la risquer dans les siens. Cependant Denina, après avoir accordé à l'*Ammirato* la même modération qu'à l'*Adriani*, lui trouve un plan bien plus étendu (4). Mais, si on a exagéré ses qualités et ses imperfections, on ne peut lui refuser d'avoir dévoilé des faits ignorés, et rapproché plus qu'on ne l'avait encore fait, l'histoire de Florence de celle des autres états de l'Europe.

---

(1) Voy. la plupart de ses Lettres, *ubi sup.*, et particulièrement celles qu'a choisies *Mazzuchelli*, Loc. cit., p. 639, n° 24.

(2) *Secoli della Letterat. Ital.*, vol. VI, p. 169.

(3) Voy. ses *Ritratti* des *Villani*, de *Collenuccio*, etc. *Opusc.*, t. II, p. 245, etc.

(4) *Vic. della Letterat.*, t. II, p. 27.

Ammirato ne pouvant publier tous ses ouvrages avant sa mort, arrivée en 1601, il nomma pour légataire universel Christophe *del Bianco*, fils d'un maçon de Montajone, et son secrétaire, en lui imposant la loi de porter son nom, condition que *del Bianco* remplit très fidèlement. Dès lors celui-ci ne s'appela plus que Scipion *Ammirato le jeune*. Attaché au prince Laurent de Médicis, il publia plusieurs ouvrages de son père adoptif, avec des additions fort utiles (1).

Jusqu'à présent il a été parlé des historiens de Florence; il est temps de s'occuper de ceux des autres villes de l'Italie qui méritent le même rang : ce sont les Vénitiens sans doute qui les premiers ont partagé cet honneur avec les Florentins. Venise possédait à cette époque des mémoires, des chroniques, et, qui plus est, son histoire offrait un tissu de faits et d'événements d'une haute importance; mais la république n'avait encore eu aucun historien qui eût su profiter de ces matériaux. Le gouvernement vénitien en sentait le besoin et en ambitionnait la gloire; il avait approuvé et même récompensé, vers 1487, *Marc Antonio Sabellico*, auteur d'une histoire; il résolut de nommer, en 1515, un historiographe parmi les patriciens, qui réunît les qualités nécessaires pour

(1) Voy. *Mazzuchelli*, ubi suprà, etc.

remplir les obligations qui lui seraient imposées. André *Navagero* fut le premier à qui l'on confia cet honorable emploi. On prétend qu'il avait composé jusqu'à dix livres de son Histoire lorsque, se trouvant ambassadeur à Paris, il se détermina, soit par mécontentement, soit par un autre motif, à brûler tous ses manuscrits avant de mourir (1).

Pierre *Bembo* lui succéda en 1529; et, quoiqu'il fût occupé d'un tout autre genre d'études, il consacra une partie de sa vieillesse à cette nouvelle occupation, qui, certes, n'était pas moins importante que les autres. Il se proposait de ne parcourir que l'espace de quarante-trois années, en commençant depuis 1487, où *Sabellico* s'était arrêté. Il en avait déjà composé cinq livres (2); mais, s'étant brouillé avec le gouvernement au sujet de je ne sais quelle contribution publique qu'il ne pouvait ou ne voulait pas payer, il résolut de ne plus continuer son travail (3). Il le reprit enfin; et en 1544 il en avait achevé douze livres (4), qui se terminent à l'année 1512, époque de la mort de Jules II, et ne comprennent que le cours de vingt-cinq ans.

---

(1) Voy. *Foscarini*, *Letterat. venez.*, p. 251.

(2) C'était en 1534.

(3) Voy. ses lettres à *Giammatteo Bembo*, n° 236, etc.

(4) Lett. à *Lisabetta Quirini. Opere*, t. III, p. 341.

Cet ouvrage parut d'abord en latin (1), quatre ans après la mort de l'auteur, arrivée en 1547; en 1552 il fut publié en italien (2). On avait fait plusieurs éditions de l'un et de l'autre, et l'on était dans le doute si la traduction italienne était du *Gualteruzzi* ou du *Bembo* lui-même (3); mais cette question a été ensuite éclaircie par la découverte du manuscrit original de *Bembo*, qu'on a retrouvé dans les archives du Conseil des dix à Venise, et que François *Pesaro* a fait imprimer élégamment en 1791. Cette édition démontre entièrement que non seulement cette version est du *Bembo*, mais encore qu'elle avait été altérée tant dans le style que dans les faits (4), comme on l'avait avancé lorsque cet ouvrage parut pour la première fois (5).

(1) *Rerum Venetarum Historiæ, libri XII; Venetiis apud Aldi. Filios*, 1551, in-fol.

(2) Venise, chez *Gualtiero Scoto*.

(3) *Zeno*, *Serie cronologica di tutti gli storici*, *Venez.*, t. I; *della Galler. di Miner.*, p. 106; *Mazzuchelli*, ubi sup., vol. II, part. II, p. 756; *Foscarini*, loc. cit., p. 252.

(4) Voy. la savante préface de M. *Morelli* à la tête de cette édition. N'osant pas peut-être dénoncer les auteurs de cette altération, M. *Morelli* excuse même l'omission de certains faits; mais il ne sait pas deviner le motif ni le prétexte du changement des phrases et des mots, même des périodes et des constructions. *Prefazione*, p. xxv.

(5) Voy. *Apostolo Zeno*, cité par l'abbé *Morelli*, ibid., p. xxviij.

L'une et l'autre histoire ne purent pas soutenir long-temps la grande réputation que l'auteur s'était acquise par ses autres ouvrages littéraires. Juste *Lipse* (1) avait fait remarquer plusieurs de ses défauts : il reprochait d'abord à l'auteur d'avoir négligé les dates, ou de ne pas les avoir assez distinguées par années, pour mieux en déterminer l'ordre chronologique. On pourrait dire que *Bembo* aimait tellement les anciens, qu'il imitait même leurs imperfections. Cependant ce défaut n'altère point le fond de l'ordre chronologique de son Histoire; car il fait procéder les événements depuis la fondation de Venise, suivant l'ordre des mois et des jours dans lesquels ils sont arrivés : d'ailleurs, si c'est un défaut, il est facile de le corriger en ajoutant le nombre des années correspondantes, comme on l'a fait depuis dans les éditions postérieures.

Le défaut le plus remarquable, dont on peut justifier l'historien, mais non pas l'histoire, c'est le manque de faits et de circonstances. *Foscarini* avait prétendu que l'accès des archives était refusé au *Bembo*, parce qu'il était ecclésiastique (2) : l'abbé *Morelli* contredit sur ce point *Foscarini*, sans prendre la peine de le

(1) *Epist. Miscel. centur.* II, ep. LVII.

(2) *Letter. Venez.*, p. 253.

réfuter (1). Est-il croyable qu'on eût demandé un ouvrage sans fournir les moyens nécessaires pour l'exécuter? Cependant *Bembo* avouait qu'il tâchait d'apprendre ou de conjecturer, d'après les avis pris chez des personnes instruites, ce qu'il ne pouvait puiser ailleurs (2). De là il est peut-être arrivé que, malgré son amour pour la vérité, et malgré ses efforts pour la trouver (3), il n'a pas réussi à donner à sa narration cet air de franchise et de vivacité qui dérive de la connaissance entière des faits et de tous leurs rapports. C'est malheureux sans doute pour la vérité historique; mais ce qui l'est encore davantage, c'est la partialité du *Bembo* pour sa patrie, ou plutôt pour son gouvernement, dont il semble quelquefois bien plus le panégyriste que l'historien (4).

En quoi consiste donc le mérite de cette histoire? On l'a trouvé en général plutôt dans le style que dans le reste. On admire dans la rédaction latine l'élégance de Cicéron, et dans la version italienne la pureté de Boccace; c'est assez pour une certaine classe de lecteurs. Ce-

(1) *Ibid.*, p. 14.

(2) *Opere*, t. III, p. 121.

(3) *Foscarini*, ubi sup., p. 254.

(4) Il a été regardé comme tel par *Mascardi*, *Arte Istorica*, pag. 202; par *Gimma*, *Elog.*, part. II, pag. 206; par *Zeiller*, *Histor. chronol. celebr.*, part. II, p. 14, etc.

tique (1); et l'on verra combien cette qualité a concouru à relever le talent de l'historien. Séduit d'abord par l'exemple du *Bembo*, il se proposait d'écrire son histoire en latin; on dit même qu'il présenta son premier livre au conseil des dix (2); mais heureusement il changea d'avis, et l'écrivit en italien. Il mourut en 1598, sans avoir pu la prolonger au-delà de 1551, et ses fils la firent imprimer en 1605, avec celle de la guerre de Chypre, qui dura depuis 1570 jusqu'à 1572. Tous les savants de son temps l'accueillirent avec beaucoup d'égards; et *Tiraboschi* n'a point exagéré son mérite en disant qu'on doit compter cette Histoire parmi les meilleures de l'Italie, et qu'il y en a peu qui puissent lui être comparées (3). Cherchons cependant à vérifier ce jugement.

Nous avons vu que *Paruta* fut toujours occupé des affaires publiques, et exercé à voir, à rechercher les intérêts des états et les causes qui les mettent en jeu; il ne se borne pas, comme *Bembo*, à retracer des événements; il les expose avec toutes les circonstances et les rapports qui les caractérisent; il en fait sortir les réflexions

---

(1) Ci-dessus, p. 195.

(2) Il existe encore en manuscrit dans la bibliothèque de *S. Giorgio Maggiore*.

(3) *Letterat. ital.*, vol. VII, part. III, p. 277.

justes et profondes qui peuvent les rendre instructifs et intéressants. De là ce ton de force et de gravité que les lecteurs préfèrent à l'élégance, quand celle-ci ne sert qu'à masquer la nullité du fond. Entre ses mains l'histoire n'est donc qu'une étude politique, à laquelle avaient servi de préparatifs les *Discours* dont il a été parlé (1). Mais ce qui détermine le mérite et le caractère de cet historien, c'est d'avoir combiné le premier, ou mieux que tout autre, avec l'histoire vénitienne, tout ce qui la concerne dans les annales des autres nations, depuis 1513 jusqu'à 1551. Alors les intérêts de Venise se trouvaient si compliqués avec ceux des autres états de l'Italie, et ceux-ci avec ceux de la plupart des états de l'Europe, que l'Italie semblait en être le véritable et unique centre.

Ces rapprochements, ces relations, ces contrastes de plus en plus multipliés, ont rendu l'histoire moderne bien plus étendue et bien plus difficile que celle des anciens : le système des Grecs et des Romains n'admettait pas autant de ramifications et de rapports. *Paruta* aborde franchement ce nouveau labyrinthe de passions, d'intrigues et de calculs qu'on appelait *raisons d'état*, et il s'en tire avec beaucoup de succès. Parmi tant d'objets divers il ne perd

(1) Ci-dessus, p. 195.

jamais de vue celui auquel tous les autres doivent aboutir. On a indiqué ci-devant que *Segni* avait tenté d'employer la même méthode; mais il faut ajouter qu'en rapportant des faits plus ou moins étrangers à son histoire, il ne sut pas les rattacher, comme autant d'épisodes, à l'intérêt principal. On trouve plus d'étendue et de variété dans les histoires d'*Adriani* et d'*Ammirato*, mais non pas ce lien entre toutes les parties que *Paruta* a mis dans la sienne, et qui fait de l'histoire, ce qu'elle doit être, une espèce de poëme où l'unité résulte de la variété même. De tous ceux qui ont suivi la même route, il n'y a que *Sarpi*, Vénitien comme *Paruta*, qui ait réussi à se faire distinguer dans le siècle suivant (1).

La république de Gênes voulut avoir aussi son histoire; elle n'avait encore que des *Annales* rédigées en italien par Augustin *Giustiniani*, qui, à partir de la fondation de Gênes, les avait étendues jusqu'à 1528; mais sa candeur et son zèle à recueillir un grand nombre

---

(1) Il est bien difficile de saisir au juste cette méthode. Souvent l'étendue et la multiplicité des objets détruisent l'unité du sujet; ce qui est arrivé à la plupart des historiens qui ont voulu trop généraliser leurs histoires, tels que *Platina* et le cardinal *Pallavicini*. Voy. Fleury, préface de son *Hist. ecclésiastique*. M. le Gendre a fait le même reproche au président de Thou. Voy. ses Œuvres, t. VIII. Londres, 1733.

de notices ne lui ont pas permis d'écarter les fables, ni de soigner son style. Il n'a donc pas mérité d'être mis au même rang que *Bonfadio* et *Foglietta* qui l'ont suivi, et à qui leurs talents et leurs malheurs assignent ici des rangs distingués.

Jacopo Bonfadio n'était pas Génois : né vers le commencement du seizième siècle à Gazano, près du lac de *Salò*, il fit ses premières études à Padoue, et chercha fortune à Venise et à Rome, où il servit, pendant six ans, les cardinaux *Merino* et *Ghinucci*. La mort lui enleva le premier, et une basse intrigue le second. Alors il partit pour Naples, afin de chercher quelque patron qui remplaçât ceux qu'il venait de perdre. Il fut charmé de cette ville, dont il a célébré plusieurs fois la beauté (1). Il y trouva beaucoup de personnages généreux, mais point d'hommes de lettres qui eussent du goût (2). Son projet ayant échoué, il revint à Padoue, où il fut chargé pendant quelque temps de l'instruction de *Torquato Bembo*, fils du cardinal Pierre (3). Là, non plus la fortune ne lui fut

(1) *Lettere di M. J. Bonfadio*, III, p. 13; VII, p. 29; et XXVI, p. 77.

(2) Lett. III, p. 13, adressée à Paul Manuce : *Letterati non ci sono; dico che abbiano finezza.*

(3) *Ortensio Landi*, Cataloghi, p. 562; et *Mazzuchelli*, vol. II, p. 1606.

pas favorable ; il s'en plaignait souvent dans ses lettres. Dans sa triste position, il ne trouvait d'autre soulagement que celui de revoir de temps en temps son pays natal, et de contempler cette perspective de la belle rivière de *Salò*, qu'il a peinte avec tant de vérité dans une de ses Lettres (1). Il espéra enfin de faire fortune à Gênes, où, vers 1545, il fut appelé pour enseigner la philosophie, et où l'attendait le dernier de ses malheurs. Il commença un cours, et commenta la Politique d'Aristote. Ses auditeurs, dit-il, étaient des hommes âgés, et plutôt des marchands que des écoliers (2); cependant il fut si généralement accueilli, qu'on joignit en même temps à son emploi de professeur celui d'historiographe de la république, dont il entreprit en effet de rédiger les *Annales*.

A cette époque il existait plusieurs ouvrages en prose et en vers de *Bonfadio*, sur différents sujets, dont *Mazzuchelli* a publié le catalogue (3), et dont voici les principaux : des *Poésies latines* et *italiennes*, contenues en plusieurs recueils; des *Lettres*, et la *traduction du Plai-*

---

(1) *Lettere*, p. 20.

(2) *Auditori attempati, e più mercanti che scolari. Ibid.*, p. 92. Il ajoutait : *Se quest' intelletti fossero tanto amici di lettere, quanto sono di traffici marinareschi, mi contenterei più : certo è che gl' ingegni son belli.*

(3) *Ubi suprà*, p. 1616.

doyer de Cicéron pour Milon (1). Les Lettres ont beaucoup de réputation; on les met à côté de celles des écrivains les plus célèbres dans ce genre. On a regardé sa version comme un modèle; le traducteur soutient la gravité de l'original avec une précision qui était bien rare de son temps, et non avec ces tours périodiques auxquels on sacrifiait ordinairement les autres qualités de la véritable éloquence (2).

Mais celui de ses ouvrages à qui *Bonfadio* doit le plus sa réputation, ce sont ses *Annales*, écrites en latin, et publiées pour la première

---

(1) *Orazione di Cicerone, in difesa di Milone, tradotta di latino in volgare, da Giacomo Bonfadio.* Ven., chez les fils d'Alde, 1554, in-8°.

(2) On a de lui quelques inscriptions recommandables par l'élégance et la gravité; telle est celle pour l'arsenal de Gênes, qui a été rapportée par *Mazzuchelli*, *ubi suprà.* On lui attribue aussi celle qu'on lit sur la porte du vieux môle:

Aucta ex S. C. mole extructaque
Porta propugnaculo munita
Urbem cingebant mœnibus
Quacumque alluitur mari
Anno MDLIII.

Mais puisque cette inscription porte *anno* MDLIII, elle ne saurait lui appartenir; il était mort en 1550. Une autre inscription serait bien plus estimable, si elle était vraiment de lui: on dit qu'on l'avait destinée à des fours élevés dans un lieu occupé auparavant par la mer; elle porte simplement: *Neptunus Cereri.*

fois en 1586 (1). Il les faisait commencer à l'an 1528, époque où *Giustiniani* avait terminé les siennes, et il n'en fit que cinq livres jusqu'à 1550. Quoique l'auteur se plaignît de n'avoir pas pu leur donner plus de perfection, à cause de l'importunité des Génois, qui les voulaient le plus tôt possible; quoiqu'il les regardât comme un squelette d'histoire; privé de tous les ornements qui devaient l'embellir (2), les savants y ont trouvé tant de fidélité et d'élégance, qu'ils les ont comptées parmi les meilleures histoires composées au seizième siècle (3). M. *Corniani* (4), d'après *Tiraboschi* (5), les a comparées aux Commentaires de César.

---

(1) *Annalium genuensium ab anno 1528 recuperatæ libertatis usque ad annum 1550, libri quinque nunc primùm in lucem editi, et ab innumeris mendis, quibus complures mss. referti erant, emendati et indice locupletissimo aucti a Bartholomæo Paschetto Veronensi*, apud Hieronymum Bartolum; Papiæ, 1586, in-4°. C'est le même *Paschetti* qui en fit la traduction en italien, et la publia dans la même année à Gênes : *Degli Annali delle cose di Genova*, etc., *tradotti in lingua italiana da Bartolommeo Paschetti*; Genova, 1586, in-4°. Cette traduction reparut, *ibid.*, en 1597. La première et la seconde édition sont très rares. Voy. *Vogt*, *Catal. libror. rarior.*, p. 130.

(2) Annal., l. I, p. 76; l. V, p. 439.

(3) *Thesaurus Antiquit. Ital.*, vol. I, préface, pag. IV. Teissier, Elog., vol. I, p. 180; Bayle, Dictionn. crit., etc.

(4) *Secoli della Letterat. ital.*, vol. V, p. 208.

(5) Pag. 1008.

Notre historien ne se bornait pas aux beautés du style, il tâchait d'emprunter aux anciens la force et l'à-propos de leurs harangues et les portraits caractéristiques des personnages, cet art enfin qui les rend si supérieurs aux modernes. La harangue qu'André *Doria* prononce devant le peuple de Gênes pour lui faire saisir une occasion favorable à sa liberté, paraît digne d'un citoyen romain (1). Le caractère de Louis *Fieschi* rappelle celui de Catilina tracé par Salluste (2). Il réunissait la vivacité du récit et la dignité des pensées à cette véracité inflexible qui le rendait supérieur à tous les égards, et qui n'est pas toujours aussi utile à l'historien qu'à l'histoire. Malgré l'état de dépendance où l'avait mis la fortune, il déclare néanmoins qu'il n'ambitionne pas la faveur de ses contemporains (3), et il en a donné plusieurs preuves incontestables, surtout lorsqu'il parle de Thomas *Sauli*, décapité comme traître à la patrie (4),

(1) Lib. I, p. 35.

(2) Lib. IV, pag. 314 et 340.

(3) *Equidem non is ego sum qui cujuspiam gratiam eorum qui vivunt, aucupari studeam, homo reconditâ naturâ, et satis cognitâ fide.* Lib. II, p. 94. L'auteur avait aussi avoué son caractère avec beaucoup d'ingénuité dans ses Lettres, et surtout dans la XXXIIIe, où il dit : *Quanto alla vita e costumi, fo maggior professione di sincerità e di modestia che di dottrina e lettere.*

(4) Lib. I, p. 170.

et plus encore lorsqu'il décrit la conspiration de Jean-Louis *Fieschi* et de ses principaux complices (1), qui tous appartenaient aux familles les plus distinguées.

Malheureusement pour cette Histoire et pour l'auteur, il ne put la conduire au-delà de 1550; ce fut là le terme de sa vie et de ses Annales. Tandis qu'il s'occupait à éterniser la gloire des Génois, il fut décapité et brûlé le 19 juillet de cette année (2). On aurait même oublié ses *Annales*, qu'on attendait avec tant d'empressement, si Barthélemy *Paschetti*, qui était de Vérone, n'en avait pas entrepris, trente-six ans après la mort de l'auteur, l'édition et la traduction sous les auspices de Jules *Pallavicino*, auquel il les dédia l'une et l'autre (3).

On ne peut se dispenser d'examiner la cause publique et secrète de la mort de *Bonfadio*, car l'une et l'autre déterminent le caractère de l'écrivain et celui de son siècle. *Tiraboschi* com-

---

(1) Voyez tout le quatrième livre, où il parle de Louis et de Jérôme.

(2) Le document extrait du livre de ceux qui ont été exécutés à Gênes, publié par *Mazzuchelli* (p. 1612), détruit tous les doutes et les contradictions élevés sur l'époque et les circonstances de la mort de *Bonfadio*. Il porte : 1550. *Die* 19 *julii Jacobus Bonfadius de Comtatu Brixiæ, decapitatus fuit in carceribus, et posteà combustus.*

(3) Voy. sa dédicace.

mence par remarquer qu'on n'infligeait alors la peine du feu que pour cause d'hérésie ou de sortilége, ou de crime contre nature (1). Il est vrai qu'un auteur s'est avisé de mettre *Bonfadio* au nombre des hérétiques d'Italie (2); mais presque tous les autres sont d'accord que la troisième imputation fut la cause ou le prétexte de son infortune. On a prétendu que des familles nobles qui se trouvaient maltraitées dans ces *Annales* voulurent en tirer vengeance. Plusieurs écrivains, même contemporains, tels qu'*Ortensio Landi*, ont dit ouvertement que l'accusation était calomnieuse (3). Les clercs réguliers,

---

(1) Pag. 1005.

(2) Gerdesius, *Specimen Italiæ reformatæ*, p. 177. Il donne pour preuves de son opinion la connaissance que *Bonfadio* avait faite de *Valdes* à Naples, la correspondance qu'il avait entretenue avec monseigneur *Carnesecchi*, surtout les éloges qu'il a prodigués aux ouvrages du premier, à ses mœurs, à ses opinions. Voy. Lettre de *Bonfadio*, VII, pag. 29.

(3) Voici ce qu'*Ortensio Landi* écrivait de lui : *Fu arso per opera de' falsi accusatori. Cataloghi*, p. 444. *Mazzuchelli* rapporte toutes les autorités favorables à *Bonfadio*, de *Giammateo Toscano*, de *Ghilini*, de *Carlo Caporali*, de *Trajano Boccalini*, *d'Ammirato*, de *Zilioli*, d'*Ottavio Rossi*, p. 1612. *Boccalini* faisant paraître *Bonfadio* à la cour du Parnasse, tout brûlé, lui fait dire au dieu Apollon, « qu'ayant été appelé par les Génois pour écrire l'histoire de leur république, aussitôt qu'ils apprirent qu'il l'écrivait

à l'institution desquels *Bonfadio* ne s'était pas montré favorable, furent à-peu-près les seuls qui se réjouirent de sa condamnation; au moins le P. Silos en a parlé d'une manière qui ne sent pas trop la charité chrétienne (1).

Il pourrait paraître étonnant que *Tiraboschi* se donne, quoiqu'à regret, beaucoup de peine pour prouver le crime de *Bonfadio* et l'innocence de ses accusateurs, par des réflexions qui

---

avec la liberté qui convient à un historien fidèle, ils le persécutèrent avec tant d'atrocité, qu'ils l'accusèrent, et lui ôtèrent à la fois la réputation et la vie. » Centur. I, nº 35. *Ottavio Rossi* a dit de plus que sa mort avait causé une tristesse générale parmi les gens de lettres, qui presque tous le croyaient sacrifié à une secrète raison d'état, et non coupable d'une infamie. *Elogj Istorici*, p. 332.

(1) Voy. *Hist. Clericor. Regular.*, vol. I, lib. II, p. 58: *Porrò qui novo Ordini detractum impudentissimè ivere, non impunè id ausos, non post multo cum sui ipsorum damno sensere: præcipuè Jacobus Bonfadius et Nicolaus Francus, nobilis improbitatis biga qui satyras, stylumque in nos liberiùs atque acriùs evibrarunt: et primus quidem vir impurissimus Genuæ Deum vindicem, suæque infamiæ pœnam nactus, postquàm diù summisque precibus meritum ignem est deprecatus, imminutus capite scelerum pœnas luit.* Je n'ai trouvé rien de satirique contre les Théatins dans la prose ni dans les vers de *Bonfadio*, si ce n'est pas quelque trait qu'il lance dans une de ses lettres à *Camillo Olivo*, son ancien ami, qui venait, disait-on, d'entrer dans ce nouvel ordre religieux. Lettr., p. 37 et 39.

ne sont pas aussi convaincantes qu'il le croit. « Si de très grands personnages de Gênes avaient voulu sa mort, pourquoi, dit-il, lui auraient-ils attribué un crime si grave? Ne pouvaient-ils pas se venger en secret, ou du moins lui imputer des attentats moins infâmes? » Mais a-t-on le droit de nier la manière dont un fait s'est passé, parce qu'il pouvait arriver autrement? N'était-ce pas là, au contraire, le plus sûr moyen de flétrir en même temps et l'auteur et l'ouvrage, de détruire ainsi leur autorité et leur influence? *Tiraboschi* observe encore que s'il y avait un parti contre *Bonfadio*, il en existait un plus puissant pour lui. Mais si cette raison était toujours valable, on ne verrait jamais de victimes au sein des factions dominantes, tandis que l'expérience nous apprend, au contraire, que souvent le parti vainqueur sacrifie quelques uns de ses plus faibles partisans à ses adversaires. D'ailleurs, le parti *Fieschi*, que l'historien avait décrié, n'était ni éteint ni aussi faible qu'on le croit. *Bonfadio* en parle comme d'un parti qui réagissait encore dans le sénat contre le parti dominant des *Doria*, pour empêcher la mort de Jérôme *Fieschi*, frère de Louis (1),

---

(1) *In hujusmodi compositionis conditionem senatus biduo disputationibus extracto, tum studio eorum qui Fliscorum familiæ favebant*, etc. Lib. IV, p. 400.. Ainsi Jules *Cibo*

et qui pouvait par conséquent se venger sur un homme de lettres étranger, presque sans défense. Enfin, ajoute encore *Tiraboschi*, *Bonfadio*, avant de mourir, écrivait à Jean-Baptiste *Grimaldi*, l'un des Génois ses amis, « qu'il ne croyait pas mériter un si rude châtiment, et se conformait toutefois à la volonté de Dieu (1) », résignation peu ordinaire aux innocents, toujours empressés à défendre leur réputation par des protestations contre leurs juges. Reste à savoir si *Bonfadio* avait la liberté de protester, et si des sentiments religieux ne pouvaient pas l'entraîner à dissimuler son innocence.

Toutes les réflexions de *Tiraboschi*, répétées par d'autres, n'ont pas, ce me semble, la force nécessaire pour éloigner de ce procès tout soupçon de partialité et d'injustice. L'opinion de *Mazzuchelli* me paraît plus juste, non qu'il justifie tout-à-fait *Bonfadio*, mais il excuse encore moins ses accusateurs et ses juges; et cette opinion deviendrait encore plus probable s'il était vrai que le tribunal qui le condamna, et qu'on nommait la magistrature *des vertus*, n'était

---

appuya encore sa conspiration de l'autorité du nom de *Fieschi*, comme le dit *Paschetti* dans sa traduction, à la fin, p. 466.

(1) *Mi pesa il morire, perchè mi pare di non meritar tanto; e pur mi acquieto al voler di Dio*, etc. Letter., p. 118.

composée que de trois membres, et procédait en secret, ce qui pouvait plus donner lieu à des irrégularités préjudiciables à l'accusé. Enfin il périt, promettant de visiter après sa mort quelques uns de ses amis, s'il lui était permis de le faire sans les épouvanter (1). Ils l'attendirent, et à peine, trente-six ans après, purent-ils le retrouver et l'admirer dans ses *Annales;* elles ne parurent qu'en 1586, par la faveur de Jules *Pallavicino*, qui espéra peut-être de réparer en partie l'oubli et l'ingratitude de ses concitoyens.

En 1576, *Bonfadio* eut un successeur dans *Uberto Foglietta* (2), que nous avons rencontré parmi les écrivains politiques (3), et qui se distingua encore plus parmi les historiens. Il était né à Gênes d'une famille noble, en 1518,

(1) Il écrivait ainsi dans cette dernière lettre : *E se da quel mondo di là si potrà dar qualche amico segno senza spavento, lo farò. Restate tutti felici.* Au dire de Sénèque (*de tranquillit. animi*, cap. XIV, p. 671), *Canus Julius* avait fait la même promesse; mais il ne voulut ou ne put pas l'exécuter. Le seul qui ait tenu parole serait Marcile Ficin, s'il en fallait croire les amateurs de prodiges. Voy. *Baronius*, Annal., vol. V, ad ann. 411, n° 69; et surtout Bayle, Dictionn. crit., art. *Bonfadio*.

(2) *Tiraboschi*, pag. 1003, note (A), rapporte l'arrêt de la république de Gênes, par lequel *Uberto Foglietta* ne fut nommé historiographe de Gênes qu'en cette année.

(3) Ci-dessus, p. 191.

comme le conjecture *Tiraboschi* (1). Il s'attacha de très bonne heure à l'étude de la jurisprudence; mais il dut l'interrompre, et quitter sa patrie, peut-être à cause de ses affaires domestiques. A peine les eut-il rétablies, qu'il reprit ses travaux, et s'adonna tout entier à l'étude des lois. En 1555, il donna un témoignage de sa prédilection pour cette science, en publiant trois livres en latin en l'honneur de la jurisprudence et contre la philosophie, ou plutôt contre ce qu'il appelait de ce nom (2). La belle latinité et la force du style en faisaient le mérite, et couvraient la faiblesse des raisonnements et des idées. L'auteur s'en aperçut lui-même, et désavoua ce premier essai (3).

---

(1) Pag. 996. Il déduit la date de la naissance de *Foglietta* de la date de sa mort, arrivée en 1581, époque à laquelle de Thou lui donnait l'âge de soixante-trois ans. *Hist.*, *ad ann.* 1581.

(2) *De Philosophiæ et Juris civilis inter se comparatione.* L'auteur ne s'apercevait pas qu'il comparait le genre avec l'epèce, et préférait la partie au tout.

(3) Son repentir est ici ce qui lui fait le plus d'honneur. Voici ce qu'il a écrit depuis dans son livre *De Causis magnitudinis Turcarum imperii : Nosque in eo insectando, in tribus illis libris, quos adolescentes edidimus, nimiùm fortasse acres, et vehementes fuimus, ardore ætatis incitati, ingenioque, ac se offerenti copiæ indulgentes, qui libri multis in locis corrigendi sunt*, etc. Il paraît cependant singulier que

Après avoir prononcé et publié à Rome plusieurs discours pour l'élection de quelques papes ou pour d'autres solennités, *Foglietta* tourna son attention sur sa patrie, et publia en 1559 ces deux livres *sur la république de Gênes*, qui le firent exiler et persécuter (1). Il ne s'y montre pas favorable au parti de *Doria*, mais il ne l'était pas non plus à celui de *Fieschi;* il aimait sa patrie, et par conséquent il craignait ses oppresseurs tant intérieurs qu'étrangers. Cette impartialité le rendait respectable même à ses adversaires. Dans son exil il ne manqua point de protecteurs : les cardinaux Hippolyte d'Este, Simon *Pasqua* et *Jacopo Buoncompagni* l'aimaient beaucoup. Sans se décourager il se mit à écrire l'histoire de son temps, en la commençant dès la guerre de Charles-Quint contre les protestants (2). Déjà fort avancé dans cette entreprise, il craignit de voir paraître son ouvrage avec le nom d'un homme qui s'en était procuré une copie manuscrite. *Foglietta*, pour prévenir ce mauvais tour qu'on se disposait à

---

l'auteur se dise *adolescent* en 1555, époque où il publiait son ouvrage, et devait avoir trente-sept ans. Ne pourrait-on pas conjecturer qu'il l'eût publié, ou du moins écrit auparavant?

(1) Voy. ci dessus, pag. 193.

(2) Comme il l'avoue lui-même *in Nuncup. Conjurat. Jo. Lud. Flisci.*

lui jouer, publia en 1571 quelques articles ou fragments de son histoire, qui contenaient les événements les plus singuliers de son temps (1).

Nous avons de lui quelques autres ouvrages achevés, mais non historiques (2), parmi lesquels il faut distinguer ses trois livres *De Linguæ latinæ usu et præstantiâ*, où il expose et réfute de vaines allégations contre la langue latine, répétées et exagérées jusqu'en ces derniers temps par des hommes qui peut-être ne la savaient pas, et qui, en renouvelant ces paradoxes, les débitaient comme des découvertes ingénieuses (3).

Malgré son injuste condamnation et ses occupations littéraires, *Foglietta* ne put pas oublier

---

(1) Ces opuscules comprenaient *la Conspiration de Fieschi*, l'*Assassinat de Pierre-Louis Farnèse*, et la *Rébellion de Naples*, qui tous arrivèrent en 1547. On les réimprima plusieurs fois. Enfin, Grævius les publia aussi avec les opuscules suivants, qui probablement appartenaient tous à la même histoire générale : *De sacro fœdere in Selimum ; De Expeditione pro Orano, et in Pignorium ; De Expeditione in Tripolim; De Ditione Tunetanâ ; De Obsidione Melitensi*, etc. *Thesaur. antiq.*, et *Histor. ital.*

(2) Tels sont : *De Ratione scribendæ historiæ ; De normâ Polybianâ; De causis magnitudinis Turcarum imperii; Brumanus ; De nonnullis in quibus Plato ab Aristotele reprehenditur*, etc.

(3) *Tiraboschi*, p. 1002.

sa patrie. Après son histoire générale il voulait écrire l'histoire particulière de Gênes. Cependant, en 1574, il publia les *Éloges des illustres Liguriens ;* et, en les dédiant à Jean-André Doria, au lieu de se plaindre de ses compatriotes, et surtout de Doria lui-même, il se faisait au contraire une gloire de suivre l'exemple de ceux qui, malgré l'ingratitude de leur patrie, ne cessèrent jamais de la chérir de plus en plus (1). Il se trouvait alors au service d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, qui, dès 1564, l'avait nommé son historiographe (2); et, soit par la protection de Doria qui avait bien accueilli ses *Éloges*, soit par l'impression qu'ils venaient de faire sur ses concitoyens, il fut nommé historiographe de la république en 1576.

Quoique âgé de cinquante-huit ans, il entre-

(1) *Illorum ego vestigiis insistens, is semper fui, cujus incensa in patriam studia exilii pœna, quâ me cives mei affecerunt, nunquam aut extinxerit, aut labefactarit..... Quamquam facere non poteram, quin vicem intereà dolerem, quod me ita omnia fefellissent, aut quam rem mihi laudi et præmio putâram fore, in eâ crimen vel gravissimum perduellionis constitutum esset. Elogia.*

(2) *Tiraboschi*, dans la seconde édition de son Histoire, nous a donné copie du diplôme qui existait dans les archives royales de Turin, et par lequel *Foglietta* avait été honoré de cet emploi avant qu'il fût nommé historiographe de sa patrie.

prit ou il continua l'Histoire de Gênes, et, en la commençant dès la fondation de cette ville, il la conduisit jusqu'à 1527, presque à l'époque où *Bonfadio* avait commencé la sienne; ce qui peut-être a fait dire à *Mazzuchelli* et à d'autres biographes inattentifs, que *Bonfadio* avait continué *Foglietta* (1), tandis que celui-ci n'a composé ni publié la sienne, comme le remarque *Tiraboschi* (2), que plusieurs années après la mort de *Bonfadio*. Je pense aussi que c'est à dessein que *Foglietta* termine son Histoire au point où *Bonfadio* avait commencé la sienne, afin de donner à celle-ci le commencement dont elle manquait, et de remédier aux défauts de celle du P. *Giustiniani*, qui n'était pas digne de la précéder. *Foglietta* espéra donc donner à sa patrie un corps complet d'histoire ligurienne; et, quoiqu'il n'eût pas vu les Annales de *Bonfadio* imprimées, il devait les connaître, car elles étaient bien répandues en manuscrit, comme le prouvent les copies qui en existent encore dans plusieurs bibliothèques d'Italie (3). Peut-être se proposait-il de publier l'Histoire

(1) *Ubi suprà*, p. 1609.

(2) *Ubi suprà*, p. 1004.

(3) On les trouve dans les bibliothèques du Vatican à Rome, de Bodley en Angleterre, de Saint-Marc à Venise, et à l'Ambrosienne à Milan. Voy. *Mazzuchelli*, p. 1618.

de *Bonfadio* avec la sienne; mais celle-ci ne fut publiée que quatre ans après sa mort, en 1585, par Paul, son frère, qui y joignit, sur les événements de 1528, un supplément tiré des Annales de *Bonfadio*. Lorsqu'en lisant les douze livres de cette Histoire on observe dans les transitions d'une année à l'autre une monotonie qu'il était facile de corriger, on est tenté de croire que l'auteur n'y avait pas mis la dernière main : toutefois, la force et l'élégance du style, et la critique avec laquelle l'historien a coutume d'exposer et d'éclaircir les faits, font oublier ou pardonner les imperfections.

Tiraboschi, en parcourant le reste des états et des villes d'Italie, se fait un devoir de désigner presque tous les historiens qui les ont plus ou moins illustrés; mais, à dire vrai, en le suivant on rencontre plutôt des historiens recommandables par leur style, que des histoires dont le sujet soit digne de nous arrêter. Il ne faut pas cependant négliger, dans ce nombre, Jérôme *Rossi*, savant médecin, qui, outre plusieurs ouvrages publiés en divers genres, écrivit une Histoire de Ravenne, sa patrie, que le sénat de cette ville fit imprimer à ses frais (1); ni Achille *Bocchi*, de Bologne, professeur de littérature grecque et latine, qui, chargé par le

(1) En 1572 et 1589.

sénat de sa patrie d'en écrire l'Histoire, en laissa dix-sept livres en latin, dont une copie se conservait dans la bibliothèque de l'Institut à Bologne, et une autre existe dans celle du Roi à Paris. Mais il faut distinguer encore plus *Benedetto Giovio*, frère de Paul Jove, pour son *Histoire de Como*.

Benedetto était non seulement historien, mais philosophe, littérateur et poëte. Né à Como en 1471, il apprit le grec sous *Demetrio Calcondila*, et même les langues orientales. On le consultait sur des mots arabes (1). André Alciat le nommait le Varron de la Lombardie. On a de lui plusieurs *traductions* du grec, des *lettres* fort savantes (2), une dissertation sur la patrie de Pline l'Ancien. On compte parmi ses poésies latines un petit poëme intitulé *De Venetis gallicum trophæum*, et publié sans date, dont l'élégance fait désirer la publication de ses autres poésies manuscrites. Il eut une grande part aux Commentaires sur Vitruve, entrepris par le *Ceserano*, surnommé *Ceseriano*. Mais les ouvrages qui le font figurer avec honneur parmi les historiens de son temps, sont le tableau qu'il avait tracé des *actions et*

(1) *Tiraboschi*, p. 978.

(2) Voy. *Argelati*, *Biblioth. script. Mediol.*, vol. II, part. II, p. 1402.

des mœurs de la nation helvétique, et plus encore l'*Histoire de Como*, publiée à Venise en 1629 (1). Ces deux ouvrages ont le mérite non seulement d'avoir inspiré et formé le goût de Paul Jove dans le genre historique, mais encore de prouver l'exactitude et l'impartialité de l'auteur que Paul ne sut ou ne voulut pas imiter. La morale de l'un était austère autant que celle de l'autre était relâchée. *Benedetto* mourut en 1544, et Paul, qui lui survécut, le mit dans sa Galerie ou Musée des hommes illustres dont il nous a donné les éloges (2).

L'Histoire de Ferrare, qui comprend celle de la famille d'Este, est digne aussi de nous occuper un instant. Si, par les événements politiques, elle ne nous intéresse pas autant que celles des républiques de Florence, de Venise et de Gênes, on ne doit pas la négliger au moins pour les rapports qu'elle a avec l'histoire littéraire de l'Italie, et par la réputation des écrivains qui l'ont traitée. Gaspard *Sardi* en avait composé douze livres, dont les dix premiers pa-

(1) Voy. ci-dessus, p. 230.

(2) On trouve l'éloge de Benoît parmi les autres, p. 66. Jean-Baptiste *Giovio*, de la même famille, qui conserve tous les ouvrages manuscrits de son illustre ancêtre, a publié à Venise, en 1783, un Éloge plus étendu de Benoît, qu'on a inséré dans le vol. VII des *Elogj italiani*, et dans le volume XXVI du *Journal* de Modène.

rurent en 1556, et les deux autres furent publiés en 1646 par Augustin *Faustini*, qui continua la même Histoire jusqu'à la fin du seizième siècle. Mais *Sardi* n'était qu'un compilateur qui mettait tout le mérite de l'historien à ramasser des mémoires et des monuments (1). Le premier qui donna en latin un Essai sur l'Histoire de Ferrare (2) fut ce *Cintio Giraldi*, qui a beaucoup figuré parmi les poëtes tragiques (3), et qui figurera encore parmi les conteurs. L'auteur avoue qu'il l'avait rédigé d'après un épitome de cinq ou six pages que *Lilio Giraldi* lui avait confié en mourant (4). Malgré l'élégance du style et l'exactitude des notices qui distinguent cette Histoire, on lui désirait plus d'étendue; ce fut à quoi travailla *Girolamo Falletti*.

Falletti n'était pas Ferrarais. Né à *Trino* en Piémont, ou à Savone dans le pays de Gênes (5), après avoir parcouru une partie de l'Europe, il fixa sa demeure à Ferrare : le duc Alphonse II le prit à son service, et le chargea de plusieurs

(1) Voy. ce qu'en dit Barthélemy *Ricci*, *Opere*, vol. I, p. 165; et *Tiraboschi*, p. 955.

(2) *De Ferrariâ et Atestinis principibus, commentariolum ex Lilii Gregorii Giraldi Epitome deductum. Ferrariæ*, 1556, in-4°. *Lodovico Domenichi* en publia une traduction en italien.

(3) Ci-dessus, vol. VI, p. 66.

(4) Préface.

(5) Voy. *Tiraboschi*, p. 961.

missions diplomatiques auprès de Charles-Quint, du roi de Pologne, de Jules III, de la république de Venise; enfin il le décora du titre de comte de *Trignano*, et, ce qui est bien plus singulier, il lui assigna des appointements, à condition que *Falletti*, comme vassal, donnerait en retour à son seigneur deux ouvrages nouveaux par an, sous peine de payer une somme double de ses revenus (1). On a de lui huit livres de poésies latines (Manuce lui dédia la belle édition qu'il en fit en 1557); quelques oraisons, et un poëme latin sur la guerre que les Français firent dans les Pays-Bas contre Charles-Quint (2).

Dans le genre historique, il avait publié une Histoire de la guerre que Charles-Quint avait faite aux protestants; mais l'Histoire qui l'occupa le plus fut celle de Ferrare. Dès 1581 il avait publié à Francfort une *Généalogie* de la famille d'Este; et c'était comme le commence-

(1) Voici les expressions du diplôme rapporté par *Tiraboschi*, comme un phénomène extraordinaire : *Pro recognitione verò dictarum rerum, sic ut suprà infeudatarum, prædictus feudatarius..... promisit prædicto illustrissimo duci præsenti et stipulanti eidem, annis singulis, unâ vel iteratâ vice dare, præsentare et tradere duos libros qui sint jucundæ et delectabilis lectionis pro captu animi ejus excellentiæ, in hoc satis noti ipsi feudatario, sub pœna dupli solemni stipulatione promissa. Ubi suprà*, p. 963, note (*).

(2) *De Bello Sicambricô*, divisé en quatre livres.

ment de son grand ouvrage sur le même sujet; mais il n'en termina que six livres avant de mourir (1).

Cette Histoire, dont la bibliothèque *Estense* conserve deux copies manuscrites, a fait beaucoup de bruit chez les Italiens; il s'était répandu que Jean-Baptiste *Pigna* l'avait refondue tout entière dans la sienne. Nous avons déjà vu que ce *Pigna*, d'ailleurs fort savant, avait essuyé une accusation pareille de la part de *Giraldi Cintio*, au sujet de l'ouvrage sur les *Romans* (2), accusation qui rendait la seconde encore plus probable. *Tiraboschi* s'est empressé de les démentir l'une et l'autre : il n'y a que le mérite de l'auteur et la comparaison des ouvrages cités qui puissent les détruire.

Jean-Baptiste *Pigna* naquit à Ferrare ou à Fanano dans le Modenais, en 1530 (3). Son père, qui n'était qu'un pharmacien, lui légua une somme considérable qu'il avait gagnée par son invention de l'outre-mer. Jean-Baptiste en fit le meilleur usage pour la culture de son esprit. Il eut pour maîtres les plus savants hommes de son temps,

(1) *Baruffaldi* avait fixé la date de sa mort en 1560; *Tiraboschi* a montré que *Falletti* vivait encore en 1564. Voy. p. 964, note (**).

(2) Ci-dessus, tom. VI, p. 67.

(3) Et non en 1503, comme le supposait *Mazzuchelli*. *Museum*, t. I, p. 273. Voy. *Tiraboschi*, p. 966.

surtout Alexandre *Guarino* et les deux *Giraldi.* Malgré sa complexion délicate, il mit tant d'ardeur dans ses études, qu'à vingt ans il fut créé docteur en philosophie, et professeur d'éloquence grecque et latine dans l'université de Ferrare, et deux ans après devint le confident le plus intime du prince Alphonse. Lorsque ce prince, après la mort de son père, prit le titre de duc, *Pigna* fut nommé son secrétaire, et jouit toujours de sa protection jusqu'au 4 novembre 1572, qu'il mourut, à l'âge de quarante-cinq ans (1).

Les distractions de la cour et ses galanteries privées n'avaient jamais suspendu ses occupations littéraires, comme le prouve le grand nombre de ses ouvrages. Outre ses poésies latines et ses oraisons, qui n'ont pas toutes la même correction, et ce Traité sur les *Romans*, qui jeta la discorde entre lui et *Giraldi Cintio*, son maître, il avait publié en latin une explication de la Poétique d'Horace, et douze livres sur des questions relatives au même genre. Il écrivit encore un Traité du *Prince* et trois livres *de Consolatione*, dont les titres ne sont pas suffisants pour le mettre au niveau de Machiavel et de Boëce. Il prit part aussi dans cette longue et vaine dis-

(1) *Barotti*, *Difesa degli scrittori Ferraresi*, part. II, cens. II.

pute sur le duel (1). On trouve de ses lettres et de ses rimes dans plusieurs recueils, et quelques unes de ses poésies eurent l'honneur d'être commentées par le Tasse (2).

De tous ses ouvrages, celui qui fit le plus de bruit fut l'*Histoire des princes d'Este* (3). L'auteur en publia la première partie, qu'il conduisit jusqu'à la fin du quinzième siècle, et qu'il espérait continuer, si la mort ne l'avait pas prévenu. Cette Histoire est plus riche et plus exacte que toutes celles qui l'avaient précédée; cependant, le bruit se répandit que *Pigna* avait copié l'Histoire manuscrite de *Falletti*, que l'auteur lui-même, en mourant, lui avait recommandé de soigner et de publier (4). *Tiraboschi* a collationné le manuscrit de *Falletti* et l'Histoire de *Pigna*; il en résulte : 1°. que l'un a écrit en latin, et très brièvement ses Annales qui se terminent à la fin du treizième siècle, tandis que l'autre a

(1) Voy. ci-dessus, t. VII, p. 541.

(2) Voy. ci-dessus, t. V, p. 174.

(3) *Storia de' Principi d'Este. Ferrara*, 1570.

(4) *Giangirolamo Bronziero* a le premier annoncé cette anecdote, en disant l'avoir appris d'un de ses amis, à qui l'avait communiqué *Niccolò Crasso*; et celui-ci disait, de plus, qu'il avait lui-même entendu le testament de *Falletti*. Voy. *Origine e condizione del Polesine di Rovigo; Venezia*, 1748. *Apostolo Zeno* rapporte le témoignage de *Bronziero* sans prononcer. *Note al Fontan.*, t. II, p. 245.

écrit son histoire en italien, et avec assez d'étendue, jusqu'à la fin du quinzième siècle; 2°. que *Falletti* coupe souvent le fil de sa narration pour se livrer à des recherches, à des dissertations sur divers sujets, sur des monuments anciens et modernes de tout genre; mais que *Pigna*, au contraire, ne s'arrête à rien de ce qui pourrait le détourner de son but; 3°. que les princes et les capitaines de *Falletti* raisonnent très souvent et trop longuement, et qu'on n'en saurait dire autant de ceux de *Pigna* (1).

Ce n'est pas le dernier reproche dont il fallut disculper le même écrivain. Il avait publié une Chronique de Thomas d'Aquilée, et l'on crut que c'était une imposture de l'éditeur; cependant, non seulement les écrivains qui avaient précédé *Pigna* en avaient fait mention, mais il existait encore dans la bibliothèque d'Este un manuscrit de la traduction qu'on avait faite de cette chronique en vers français, en 1358 (2).

Enfin, si l'on cherchait la véritable cause de tant d'imputations lancées contre un auteur qui sans doute ne manquait pas de mérite, on la trouverait peut-être dans la faveur et la fortune dont il jouissait et abusait à la cour de Ferrare. Il se fit envier et même craindre des sa-

(1) *Tiraboschi*, p. 970.

(2) *Idem*, p. 973.

vants de son temps. On a observé que le Tasse avait été obligé de ménager son humeur et sa jalousie (1); l'abbé *Serassi* a même avancé que le Tasse l'avait en vue dans cette belle octave où il peint le caractère d'*Alete* (2). Mais les poëtes ne méritent pas toujours le degré de confiance qu'on doit à des historiens.

L'Histoire de la nouvelle Rome n'est que celle des papes et de l'Église, ses historiens ne sont que des écrivains ecclésiastiques; et nous les avons déjà indiqués ailleurs (3). Il ne reste donc que le royaume de Naples dont l'histoire a été écrite par *Angelo di Costanzo*. Ce royaume avait, ainsi que les autres états, ses chroniqueurs, et quelques mémoires plus ou moins détaillés; il pouvait à peine se vanter, en 1562, de l'opuscule du P. Antoine *Sanfelice*, intitulé *Campania* (4). Un abrégé historique

(1) Ci-dessus, t. V, p. 174.

(2) *Alete è l'un, che da principio indegno*
Trale brutture de la plebe è sorto, etc.
Gerusal. liber., c. I.

Voy. *Vita del Tasso*, p. 1962.

(3) Ci-dessus, t. VII, p. 63.

(4) *Signorelli* en parle avec estime dans ses *Vicende della cultura delle Due Sicilie*, t. IV, p. 198. *Mazzocchi* l'appelait *Aureo opuscolo*, et Montfaucon disait aussi qu'à peine avait-on publié quelque chose de semblable. Mais ces louanges sont plutôt dues à l'élégance du style qu'au fond de l'ouvrage.

circulait cependant dans l'Italie, écrit par *Pandolfo Collenuccio*, de Pesaro (1); mais les Napolitains y trouvaient beaucoup d'imputations dont ils ne savaient s'accommoder. La première Histoire dont ils s'honorent, et qui mérite d'être placée parmi les meilleures de ce siècle, est celle de *Costanzo*.

Il était né vers 1507, d'une famille illustre du royaume de Naples; et, après avoir appris la philosophie de son temps, il se livra entièrement à l'étude des belles-lettres. *Costanzo* tira beaucoup de profit de l'amitié et des lumières de Sannazar et de François *Poderico*, qui de bonne heure l'introduisirent dans je ne sais quelle académie (2). Encouragé par leurs conseils et par leur exemple, il ne se borna pas à sa propre instruction; il voulut s'occuper aussi de celle d'autrui. Ses travaux littéraires et sur-tout ses poésies lui firent beaucoup de réputation; mais l'ouvrage intéressant qui l'occupa le plus pendant sa vie, fut sans doute son Histoire. La peste qui ravagea la ville de Naples en 1527 l'avait contraint de se retirer dans une de ses maisons de campagne, près de Somma, où s'étaient aussi rendus Sannazar et *Poderico*. Ce fut

(1) *Compendio storico delle cose del Regno.*

(2) *Signorelli* ne veut pas que ce soit la fameuse académie de J. *Pontano*. *Ubi suprà*, p. 175.

là qu'excité par ces deux savants, *Costanzo* résolut de réfuter les erreurs ou les calomnies que *Collenuccio* avait débitées sur le royaume de Naples, et de relever sa patrie de l'état d'obscurité où elle était tombée. Enfin il se proposa d'en donner une histoire complète; mais malheureusement il éprouva des contrariétés qui menacèrent de le détourner de ce travail.

Il n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il eut à pleurer la perte de ses deux amis, *Poderico* et Sannazar. Privé de leurs conseils, et presque découragé par la difficulté de son entreprise, il le fut encore plus par des malheurs plus graves, qui ne cessèrent jamais de le tourmenter : la mort lui enleva ses deux fils, dont l'un, âgé de seize ans, annonçait beaucoup de talent, et qu'il pleura presque toute sa vie. Mais, ce qui est plus remarquable, pendant qu'il cherchait à se consoler de cette perte par ses travaux littéraires, il fut exilé de Naples par le vice-roi, et fut contraint de vivre à *Cantalupo*, fief qu'il possédait dans le comté de Molise. Les biographes n'indiquent point la cause particulière de son exil, ils se contentent d'en attribuer le motif à la jalousie de ses ennemis; tous s'accordent à dire qu'il était sage, modéré, toujours occupé de ses études, et bien éloigné d'offenser personne. Il faudrait donc conclure que son mérite a suffi pour le faire accuser par

l'ignorance des courtisans, et le faire punir par le despotisme du vice-roi. On sait d'ailleurs que celui-ci était soupçonneux, vindicatif, qu'il employa tous les moyens de la force et de la ruse pour établir l'inquisition dans le royaume de Naples, qui ne la voulait pas; qu'il avait interdit les académies des *Sireni*, des *Ardenti* et des *Incogniti;* enfin, qu'il persécutait les sciences et les savants (1). Ne pourrait-on pas chercher dans ces incidents la raison de la persécution de *Costanzo?* Mais, quelle qu'en soit la véritable cause, malgré les prières de ses amis et les services que le royaume pouvait tirer de ses lumières, il se trouvait dans la même position en 1546, en 1547, en 1591, et probablement jusqu'à sa mort (2).

Malgré tant de chagrins il n'abandonna jamais l'étude; et, dans l'ennui de son exil, il avait conçu en une nuit une comédie qu'il écrivit en quatre jours (3). Au rapport du *Minturno* (4),

---

(1) Voy. *Storia di Not. Castaldo*, lib. I.

(2) On le déduit des dates de quelques unes de ses Lettres, citées par *Tafuri* dans sa *Vie.*

(3) En la recommandant à *Bernardino Rota*, dans une de ses lettres datée de 1547, voici de quelle manière il s'exprimait: *Le dico che fu ordinata in una notte, e scritta in quattro dì; e senza bevere ad osteria, uscendomi di testa, ebbe per primo alloggiamento la carta, ove V. S. la vede.*

(4) *Poetica*, lib. II.

il avait aussi composé une pièce intitulée *les Marcelli*, peut-être à l'exemple des *Ménechmes* de Plaute. Enfin il exécuta son premier dessein, plusieurs fois repris et suspendu. Nous avons fait observer (1) qu'il avait tâché de faire charger Scipion *Ammirato* d'écrire l'Histoire de leur pays. Il faut donc dire que *Costanzo* avait abandonné ce travail, soit que ses malheurs l'en eussent distrait, soit qu'absent de la capitale, il manquât des moyens nécessaires pour le continuer; et que, lorsqu'il perdit l'espérance de voir son projet exécuté par *Ammirato*, il se détermina à l'accomplir lui-même, plutôt que de laisser sa patrie sans Histoire (2). C'est pour cela que les huit premiers livres ne parurent qu'en 1572; il les donna même comme un essai de son travail, qu'il corrigerait et continuerait selon le jugement du public. Les savants accueillirent cet ouvrage; mais ses ennemis, encore plus irrités, ne cessèrent de décréditer l'Histoire et l'auteur, qui résolut enfin d'abandonner son entreprise. Nous devons à *Benedetto dell'*

---

(1) Ci-dessus, pag. 307.

(2) C'est dans ces circonstances qu'il faut chercher la véritable cause qui rallentit la composition et retarda la publication de son Histoire. *Zeno*, *Menkenius* et d'autres, ont dit que *Costanzo* avait employé cinquante-quatre ans à l'achever; ce qui ne paraît pas trop exact.

Uva, qui plus que tout autre réussit à le détourner de cette résolution, la correction des huit premiers livres et la continuation des autres, qui parurent ensemble, et en forment vingt, imprimés dans la ville d'Aquila en 1581 (1). L'auteur les dédia à Philippe II, roi d'Espagne, qui les accueillit avec beaucoup d'intérêt. Malgré cela, *Costanzo* resta exilé jusqu'à l'an 1591, qui fut peut-être le dernier de sa vie (2).

Il paraît un peu trop prévenu pour tout ce qui appartient à son pays : il commence par rappeler les temps où les habitants de ces mêmes contrées, ne pouvant s'accoutumer au joug, combattirent avec tant d'obstination contre les Romains, et les contraignirent de partager avec eux le nom de Latins. Mais qu'était Naples dans ces siècles que *Costanzo* entreprend de célébrer? Il aurait voulu dissiper les ténèbres qui entourent l'histoire des Grecs,

---

(1) *Istoria del Regno di Napoli dell' illustre signor Angelo di Costanzo, gentiluomo e cavaliere napolitano con l'aggiunzione di dodici altri libri, dal medesimo autore composti, e ora dati in luce per Giuseppe Cacchio*, 1581, in-fol. On l'a réimprimée à Venise en 1700, à Naples en 1710, en 1735 et en 1769, et dernièrement, à Milan, dans le Recueil des *Classici italiani*, n°. 80.

(2) Voy. sa *Vie*, écrite par *Gian Bernardino Tafuri*, dans la *Raccolta* du P. *Calogerà*, t. X; et dans les *Classici italiani, loc. cit.*

des Lombards, des Normands, lesquels avaient, les uns après les autres, bouleversé et rétabli ce royaume; mais, faute d'encouragements et de guides, il ne remonta qu'à la mort de Frédéric II, en 1250, et n'alla pas plus loin que la guerre de Ferdinand Ier, en 1486. Durant ce cours de temps il décrit les événements arrivés non seulement dans le royaume de Sicile, mais encore dans le duché de Milan, dans la république de Florence, et dans l'état de l'Église, qui avait toujours plus ou moins de rapports avec le royaume de Naples. Peut-être l'esprit du temps l'a-t-il entraîné à respecter plus qu'il ne fallait les principes de la cour de Rome, et par conséquent à dénigrer les Suabes, ses ennemis. Cependant il ne manque pas de relever quelquefois les vices de l'une et les vertus des autres; il n'omet rien non plus de ce qu'on peut dire de bien et de mal des princes de la maison d'Anjou, et parle de la bonté de Charles II, de la sagesse de Robert comme de la cruauté de Charles Ier, des profusions de Ladislas et du libertinage de Jeanne II. Vivant sous les Aragonais, *Costanzo* n'a pas non plus épargné Ferdinand Ier et Alphonse II, dont il peint les rigueurs excessives, la rapacité et la mauvaise foi.

Mais le but principal de son Histoire était de défendre ses concitoyens des reproches que

Collenuccio venait de leur faire dans son abrégé. Ce patriotisme l'engage quelquefois dans de longues discussions avec cet écrivain, et le détourne de suivre le cours bien plus intéressant de son Histoire. Il donne sans ménagement à *Collenuccio* les épithètes de sot, de menteur, de méchant, et ne montre pas toujours lui-même le discernement qu'il ne trouve jamais dans son adversaire. Je ne parle pas du peu d'exactitude qu'il a mis dans quelques dates et autres circonstances; ces altérations ne sont pas aussi graves que l'a prétendu *Apostolo Zeno*, d'après le P. Niceron (1). Malgré ces défauts, la noblesse et la gravité de son style, la marche et la régularité de la narration, l'intérêt des réflexions et des sentiments qui l'accompagnent, ont fait distinguer cette Histoire non seulement par les contemporains de l'auteur, mais aussi par les savants du dernier siècle. *Giannone* l'a trouvée rédigée avec tant d'art, qu'il n'a pas hésité de la fondre presqu'en entier dans la sienne propre, sans rougir, dit-il, d'en emprunter les expressions mêmes (2); ce qui a fait dire à l'abbé

(1) *Giornale de' Letterati d'Italia*, t. I, art. V, §. IV.

(2) *Giannone* disait de cette Histoire et de la sienne : *Per la sua gravità, prudenza civile ed eleganza, si lasciò indietro tutte le altre che furono compilate dopo lui dalla turba d'infiniti altri scrittori. Per questa cagione l'istoria di questo*

Denina que, sans l'Histoire élégante et judicieuse du *Costanzo*, celle de *Giannone*, qui jouit d'une grande célébrité, manquerait de tout mérite historique (1).

Pendant que ces savants s'occupaient d'éclaircir l'histoire de leur pays, plusieurs autres s'étaient chargés de faire connaître en même temps celle des étrangers : le premier fut *Paul Emili*, qui doit être plus connu des Français, dont il a écrit l'Histoire, que dans son pays, qu'il abandonna de bonne heure. Bayle lui consacre un article détaillé que le P. Niceron a fondu dans ses *Mémoires* (2); mais ni l'un ni l'autre de ces écrivains ne savaient ce qu'*Emili* faisait en Italie avant de passer en France, ni la date de la première édition de son ouvrage. On peut

---

insigne scrittore sarà da noi più di qualunque altra seguitata, nè ci terremo a vergogna, se alle volte con le sue medesime parole, comechè assai gravi e proprie, saranno narrati i loro avvenimenti. Stor. Civ., t. III, liv. X, pag. 3.

(1) *Vicende della Letteratura*, t. II, part. III, pag. 27. L'expression dont se sert *Denina*, et plus encore la note qu'il ajoute, ne me semblent pas assez mesurées. Le but de *Giannone* n'était pas celui de *Costanzo*, c'est-à-dire de donner le simple récit des événements, mais de recueillir ceux qui tiennent à la législation civile et ecclésiastique. Sous ce rapport, l'Histoire de *Giannone* a un mérite qu'elle n'emprunte de personne.

(2) Tom. XL.

assurer qu'il était de Vérone, et que Louis XII, vers 1499, le fit venir de Rome à Paris, en le chargeant d'écrire l'Histoire des rois ses prédécesseurs. *Emili* en composa quatre livres en latin, qui furent imprimés vers 1516. Il y en joignit ensuite deux autres dont parle *Pietro Egidio* dans une de ses lettres adressée à Érasme, et datée du 19 juin 1519 (1). Il mourut en 1529, et laissa une continuation de la même Histoire en quatre livres. Le dernier n'était point terminé; il le fut par *Daniel Zavarisi*, natif aussi de Vérone, qui publia les dix livres à Paris, en 1539.

Cette Histoire commence à la fondation de la monarchie, c'est-à-dire à Pharamond, et s'étend jusqu'à l'année 1488, qui est la cinquième du règne de Charles VIII. L'auteur était fort difficile, au point de n'être jamais content de son travail; aussi Érasme disait-il que Paul *Emili* avait employé plus de trente ans à terminer son Histoire (2); ce que Bayle a regardé comme ridicule (3). Si l'on en croit

(1) Voy. *Tiraboschi*, ubi sup., p. 1018.

(2) *Quæ res in causâ fuit ut citiùs elephanti pariant, quam ille quicquam edere posset. Nam historiam quam edidit, plusquam triginta annis habuit pro manibus. Apoph.*, lib. VI, pag. 524.

(3) Dict. crit., art. *Paul Emili.*

Juste Lipse, *Emili* a été le seul parmi les modernes qui ait suivi la véritable route antique de l'histoire; il trouvait son style en général serré et nerveux, quoique inégal quelquefois, et trop coupé; il le regardait comme supérieur à tous ses contemporains par son impartialité (1). Malgré les éloges de Juste Lipse, on l'accuse de se montrer quelquefois plus Italien que Français, de trop ménager la cour de Rome, et de commettre beaucoup d'erreurs (2). Sorel, pour tout exemple de l'imperfection d'*Emili*, cite deux harangues, l'une de l'avocat Hanier ou Hannier, et l'autre d'Enguerrand (3). Claude du Verdier accusait aussi Paul *Emili* de mauvaise foi, parce qu'il avait oublié de parler de l'huile venue du ciel pour sacrer les rois (4). Ce silence fait, au contraire, beaucoup d'honneur à un historien qui écrivait

---

(1) *Paulus Æmilius, ut rem dicam, penè unus inter novos, veram et veterem historiæ viam vidit... Genus scribendi ejus doctum, nervosum, pressum... Sententias et dicta sæpe miscet, paria antiquis... Nec legi nostro ævo qui magis liber ab affectu.* Not. ad I. lib. Politic., cap. IX, p. 217; tom. IV, oper., edit. Vesal., 1675.

(2) Voy. La Popélinière, *Hist. des Hist.*, et Boecler sur *Cæsar German.*, apud Pope Blount, *Cens. Author.*, p. 384, cités l'un et l'autre par Bayle, *ubi suprà.*

(3) *Bibliothèque française*, ch. IV, p. 370.

(4) Voy. *Maffei*, *Verona illustrata*, part. II, p. 308.

au commencement du seizième siècle. Mais ce qui est plus singulier, c'est le chagrin que La Popelinière a témoigné de ce que la cour de France préférait un étranger à tous les Français, et particulièrement à Robert Gaguin, pour la fonction d'historiographe. Bayle, après avoir remarqué que Robert Gaguin était un Flamand bien inférieur à Paul *Emili*, dit franchement qu'il n'y avait en ce temps-là, dans tout le royaume, aucun écrivain qui égalât Paul Émile pour ce qui concerne la belle latinité et les règles de l'art historique (1) : ce qui le prouve encore plus, c'est que son Histoire a eu, même quelque temps après, un mauvais continuateur dans Arnauld Duferron, et un médiocre traducteur dans Jean Renard, dont la version française ne parut à Paris qu'en 1581 (2). Si d'ailleurs on veut regarder comme exagérés les éloges que l'éditeur de 1539 a prodigués à Paul *Emili*, on ne peut pas douter du moins de l'impression extraordinaire que fit son Histoire, puisqu'il en fut fait tant d'éditions et de versions (3);

---

(1) *Ubi suprà.*

(2) Je cite d'autant plus volontiers cette circonstance, qu'elle a été relevée par l'auteur même de l'Histoire que je continue, dans la *Biographie universelle*, art. *Paul Emile.*

(3) Bayle remarque les éditions suivantes : 1544, 1550, 1555, 1566 et 1576. *Loc. cit.*, note (C).

enfin, son épitaphe dans l'église de Notre-Dame de Paris, annonce à la postérité la justice et la reconnaissance des Français ses contemporains (1).

Pendant qu'*Emili* écrivait l'Histoire de France, *Lucio Marineo* en Espagne, et *Polidoro Vergilio* en Angleterre, composaient aussi celles de ces deux nations. *Marineo* était Sicilien; il saisit l'occasion de passer en Espagne, se fixa à Salamanca, et contribua, avec *Elio Antonio Nebrissense*, à développer l'esprit des Espagnols (2). Bientôt Ferdinand et Isabelle l'appelèrent à la cour, et le comblèrent de bienfaits. Il se mit alors à écrire en latin sept livres *sur les louanges de l'Espagne;* depuis, cinq autres *sur les rois d'Aragon;* enfin, vingt-deux *sur l'Histoire d'Espagne* (3). Outre ces ouvrages

(1) Du Breul, *Antiquités de Paris*, lib. I, p. 14.

(2) Voy. l'Éloge qu'Alphonse *Seguritano*, Espagnol, a fait de lui dans les *Memorie della Stor. Letter. di Sicilia*, et dans *Tiraboschi*, *ubi sup.*, p. 1020. L'abbé Lampillas, et plus encore l'abbé Andres, ont compté un grand nombre de littérateurs espagnols qui florissaient avant *Marineo* et *Nebrissense*. (*Dell' Orig. et Progr. d'ogni Letterat.*, t. I, p. 369.) Mais, d'après le témoignage de *Seguritano*, rapporté par *Tiraboschi*, on ne peut refuser à *Marineo* la gloire d'avoir au moins concouru plus que bien d'autres à l'instruction des Espagnols.

(3) *De Laudibus Hispaniæ; — De Aragoniæ Regibus; — De Rebus Hispaniæ memorabilibus.*

historiques, il a composé des oraisons, des poésies; et, parmi tous ses autres écrits dont *Mongitore* a donné le catalogue (1), on distingue dix-sept livres de Lettres familières semées d'anecdotes du temps. Son style était assez recommandable pour l'époque où il vivait, et plus encore pour l'Espagne; mais il ne l'est plus pour la nôtre. Au reste, on ne peut pas lui refuser le mérite d'avoir recueilli un grand nombre de faits qui ont sans doute facilité le travail de ses successeurs; mais il n'est pas moins vrai de dire qu'il destinait ses recherches plutôt à plaire à ses protecteurs qu'à instruire ses lecteurs.

Vers le commencement du siècle, *Polidoro Vergilio* avait été envoyé en Angleterre par Alexandre VI, en qualité de collecteur apostolique, et on le reconnaissait déjà pour auteur du Recueil des *Proverbes*, publié en 1498, objet d'une querelle entre lui et Érasme, qui se montra le plus généreux (2). Le roi Henri VII le chargea d'écrire l'Histoire d'Angleterre; elle parut à Bâle en 1534. On a débité qu'aussitôt après avoir achevé son travail, il avait brûlé toutes les chroniques manuscrites dont il s'était

(1) *Biblioth. Sic.*, vol. II.

(2) Voy. *Erasm. epist.*, vol. I, ep. 200, 577, 602 et 665; vol. II, ep. 1176, et App. ep. 326.

servi. *Tiraboschi* démontre l'invraisemblance de cette accusation (1). En effet, elle ne s'accorde ni avec le caractère de *Vergilio*, ni avec les circonstances où il se trouvait; au contraire, elle annonce la basse jalousie de ceux qui l'avaient débitée les premiers, et le peu de critique de ceux qui l'ont répétée depuis.

Des Anglais plus modernes ont trouvé cette Histoire aride et peu élégante; mais, ce qui est plus singulier, les uns ont regardé l'auteur comme prévenu contre la nation anglaise (2), et d'autres, au rapport de Paul Jove (3), comme un de ses partisans. Au milieu de ces opinions contradictoires, on ne peut nier que cet historien manque souvent d'élégance; mais, à cette époque, quel Anglais en avait plus, ou même autant que lui? L'Angleterre de ce temps-là ne pouvait pas encore fournir à *Polidoro* les moyens qu'elle a offerts, environ deux siècles après, à ses historiens nationaux. Au reste, quels que soient les défauts de l'Histoire de *Polidoro*, on ne peut pas lui refuser l'honneur d'avoir été le

(1) Pag. 1027.

(2) Pope Blount, *Præfat. ad Rerum Anglicar. script.*; *Cens. author. Henr. Savil.*, pag. 451; et *Descript. Angliæ Humfred. Laid.*, p. 452.

(3) Elog., cap. CXXXV, p. 279.

premier auteur d'une Histoire de la Grande-Bretagne, comme l'*Emili* d'une Histoire de France. Sous ce rapport, tous ses contemporains lui rendirent la justice qu'il méritait. Il fut tellement respecté par les Anglais, que, malgré les troubles et les dangers auxquels les catholiques d'Angleterre furent alors exposés, il y jouit d'une parfaite tranquillité jusqu'à l'année 1550.

Cette faveur parut même si extraordinaire à des théologiens d'Italie, qu'ils se permirent de soupçonner sa manière de penser, d'autant plus que quelques unes de ses opinions, ou plutôt de ses expressions, ne leur semblaient point assez innocentes. Mais les qualités morales et le mérite littéraire de *Polidoro*, qui lui avaient attiré tant de considération en Angleterre, le firent aussi respecter en Italie, où il vécut paisiblement depuis 1550 jusqu'à 1555, époque où il mourut chéri et honoré de tous les savants (1).

L'Allemagne compte encore des Italiens au nombre des historiens de quelques uns de ses princes ou de ses états; les Pays-Bas en comptent aussi, de même que la Pologne, la Hongrie et la Moscovie. Nous avons indiqué plusieurs de ces écrivains dans le cours de cette Histoire; mais il ne faut pas oublier ici au moins les plus re-

(1) Bayle, Dict. crit., art. *Polid. Vergilio.*

marquables d'entre ceux dont font mention les biographes italiens. *Orazio Nucula* publia cinq livres en latin *sur la guerre de Charles-Quint en Afrique* (1), et *Tiraboschi* le compare aux meilleurs historiens de ce siècle, au moins par l'élégance du style et par l'intérêt des descriptions (2). *Lodovico Dolce*, outre bien d'autres ouvrages, donna aussi les Vies de Charles-Quint et de Ferdinand Ier. *Ascanio Centorio*, Milanais, ou plutôt Romain, exilé de Rome, et demeurant à Milan, comme le conjecture, d'après *Zeno*, *Tiraboschi* (3), servit son prince avec beaucoup de bravoure dans les guerres de ce temps, et dans la paix écrivit plusieurs ouvrages en prose et en vers, surtout des *Mémoires militaires et historiques*, en quatorze livres, dont les six premiers comprennent la guerre de Transylvanie, et les autres les guerres de son temps (4). *Gianniccolò Doglioni*, et, mieux encore, *Ciro Spontone*, écrivirent l'Histoire de la Hongrie (5). Alexandre

(1) Rome, 1552.

(2) Pag. 1028.

(3) Pag. 1029.

(4) On les publia à Venise en 1565 et en 1569, en 2 vol. in-4°. Voy. *Argelati*, *ubi suprà*, vol. I, part. II, pag. 410.

(5) *Doglioni* est l'auteur d'une *Histoire de Venise*, publiée en 1598; d'un Abrégé d'*Histoire universelle*, impri-

Guagnino, Véronais, entreprit de donner en latin une description de la Pologne (1), et la publia en 1574 : huit ans après, ***Mattia Strykowski***, auteur d'une *Histoire de la Lithuanie*, l'accusa d'avoir copié la sienne, qui ne parut qu'en 1582. Mais pourquoi *Strykowski*, observe justement *Tiraboschi*, a-t-il laissé passer huit années sans se plaindre du plagiat de *Guagnino* (2)? Le P. Antoine *Possevino*, dont nous parlerons bientôt, osa plus encore : il donna une *Histoire de la Moscovie*.

Mais celui qui mérite une considération plus particulière, c'est *Lodovico Guicciardini*, neveu du célèbre historien *Francesco*. Né à Florence en 1521, on ignore pourquoi il alla s'établir dans les Pays-Bas, si ce ne fut à cause des opinions politiques ou religieuses. Depuis 1550 jusqu'à 1589 il vécut à Anvers (3), et y publia, en 1565, ses *Commentaires* sur les événements arrivés dans l'Europe, et particulière-

mée en 1605; d'une *Histoire de Belluno*, Ven., 1588. Celle de Hongrie porte pour titre *l'Ungheria Spiegata*, Ven., 1595. *Giro Spontoni* était de Bologne, et fut secrétaire du sénat : il publia les *Azioni de' Re d'Ungheria*, etc. Bologna, 1602.

(1) *Sarmatiæ Europeæ descriptio Spira*, 1581, in-fol.; livre fort rare. Voy. *Maffei*, *Verona Illustr.*, part. III, pag. 216.

(2) Pag. 1030.

(3) *Elogj degl' Illustri Toscani*, tom. II.

ment dans les provinces belgiques, de 1529 à 1560 (1). Il publia aussi en 1567 une description italienne des Pays-Bas, fort exacte, et qui reparut en 1588, revue, corrigée, et imprimée avec beaucoup de magnificence. Elle fut généralement estimée, et les Italiens répétèrent les éloges des étrangers. On a du même auteur un recueil curieux *des mots et des faits remarquables de divers princes*, et *des heures d'amusement* (2). Les lecteurs délicats auraient désiré plus de décence et de modestie dans ce dernier ouvrage (3). Le président de Thou a parlé aussi de je ne sais quelle dissertation sur l'abolition du carême, qu'il avait composée d'intelligence avec le duc d'Albe. Il dit encore que celui-ci fit emprisonner Louis *Guicciardin*, parce qu'un autre, qui avait volé l'original de son ouvrage, l'avait présenté au duc plus tôt que l'auteur même (4). *Tiraboschi* regarde ce

---

(1) *Commentarj delle cose d'Europa, specialmente ne' Paesi-Bassi, dal* 1529 *fino al* 1560. Anversa, 1565.

(2) *Detti e fatti notabili di diversi principi*, etc.; et *Ore di ricreazione*.

(3) L'abbé *Trombelli* avait prévenu *Tiraboschi* qu'il possédait une copie manuscrite de cet ouvrage, sans les traits licencieux qu'on trouve dans les éditions ordinaires. De là *Trombelli* conjecturait que l'éditeur les y avait ajoutés; mais quelque copiste, remarquait *Tiraboschi*, n'avait-il pas pu les retrancher de l'original? Voy. p. 1031, note (*).

(4) *Histor.*, ad ann, 1589.

conte comme invraisemblable (1). En effet, quand même le duc d'Albe, qui n'était pas si scrupuleux lorsqu'il voulait punir, aurait voulu emprisonner *Guicciardini*, rien ne l'eût obligé de recourir à des motifs ou à des prétextes si ridicules.

Il nous reste à parler de deux historiens qui n'ont point traité des affaires de l'Europe comme les précédents, mais de celles des Indes, *Pietro Martire d'Anghiera*, et *Giampietro Maffei*, tous deux dignes de nos éloges, autant par la hardiesse de leur entreprise, que par leur talent distingué. *Pietro Martire* naquit, à Arone, terre sur le lac Majeur, en 1455, et non en 1459, à Anghiera, dont sa famille avait pris le nom (2). Vers 1477, il se rendit à Rome, où il connut *Pomponio Leto*, et d'autres savants. Etant passé en Espagne avec le comte Mendoza, ambassadeur, il fut bien accueilli de la cour, et suivit le métier des armes. La prise de Granata où il eut part, lui inspira une nouvelle vocation; il prit les ordres. La reine Isabelle ne cessa pas de l'estimer, et le nomma professeur de belles-lettres

(1) Pag. 1031.

(2) *Mazzuchelli* a corrigé plusieurs erreurs biographiques concernant la naissance de *Pietro Martire*. Voy. tom. I, part. II, pag. 773.

pour les jeunes élèves de la cour. Le roi le jugeant propre aux négociations diplomatiques, le chargea en 1501, auprès du soudan d'Egypte, d'une ambassade qui fut très avantageuse aux chrétiens de Syrie. De retour à Milan, il fut sur le point d'être emprisonné par les Français qui le prirent pour un agent secret de l'Espagne. Echappé à ce danger, il rejoignit sa cour, et fut nommé l'un des conseillers du roi pour les affaires des Indes. Il obtint le titre de protonotaire apostolique, et en 1505, le prieuré de l'église de Granata. Il aurait été encore nommé, en 1518, ambassadeur de Charles-Quint, auprès du grand-soudan Selim I[er], et amené à Rome, en 1522, par Adrien VI, si sa santé et son âge l'avaient permis. Il était mort en 1526 (1).

On a de lui un recueil de lettres, divisées en trente-huit livres, dont on a fait une très belle édition en Hollande, en 1670 (2). Ce recueil est fort estimé à cause de beaucoup d'articles omis dans l'histoire du temps. On y trouve à peu près tout ce qui est arrivé de plus remarquable depuis 1488 jusqu'à 1527 (3). *D'Anghiera* avait

(1) *Mazzuchelli*, ubi sup., p. 775.

(2) *Opus epistolarum Petri Martyris Anglerii mediolanensis*, etc. Amstelod., apud Elzevir., 1670, in-fol.

(3) *Morhof.*, *Polyhistor litter.*, vol. I, lib. I, cap. XIV, n° 48.

visité en curieux, plus qu'en ambassadeur, les environs du Caire, les pyramides et la ville d'Alexandrie; muni de ses observations et de mémoires relatifs à tout ce qui lui était arrivé pendant son ambassade, il en composa trois livres en latin, qu'on imprima plusieurs fois (1). Il avait aussi publié un ouvrage sur les *Iles découvertes* de son temps, et sur les *Mœurs de leurs habitants*, sujet alors neuf et fort curieux (2).

Mais l'ouvrage qui, dans ce genre, le fit connaître bien davantage, fut un Recueil en huit décades, *sur la Navigation dans l'Océan*, et *sur le Nouveau-Monde* (3). L'auteur avait vu et examiné les pièces originales du malheureux Christophe *Colombo*, et tous les rapports qu'on envoyait de l'Amérique au conseil des Indes en Espagne; personne, mieux que lui, ne pouvait instruire l'Europe sur cette histoire. Il y décrit toutes les vicissitudes qui accompagnèrent et suivirent cette découverte, à la-

(1) *De legatione Babylonicâ libri tres.* Paris, 1532, in-4°.; Bâle, 1533, in-fol.; Cologne, 1574, in-8°., etc. On fit encore du même ouvrage une traduction en italien, publiée à Venise en 1564, in-4°.

(2) *De Insulis nuper inventis, et incolarum moribus.* Bâle, 1521, in-4°.; 1533, in-fol.; et Cologne, in-8°.

(3) *De rebus oceanicis, et Orbe novo Decades.* Paris, 1536, in-fol., et 1587, in-4°.

quelle on doit l'une des plus grandes révolutions de l'Europe moderne. Il avait commencé son travail dès 1493, et le fit paraître en 1536. A peine fut-il publié, qu'il fut réimprimé dans toute l'Europe, et traduit en différentes langues. Si le style d'*Anghiera* a paru peu correct (1), Alvarez Gomez a répondu que la fidélité de la narration compensait en partie ces défauts (2). En effet, cet historien a écrit avec plus d'exactitude que d'autres qui l'ont suivi dans la même carrière; s'il s'était borné à recueillir les rapports qu'on adressait à la cour, il resterait toujours à savoir si ces rapports auraient exposé toutes les horreurs qu'on venait de commettre contre *Colombo* et contre les Américains.

Giampietro Maffei écrivit après d'*Anghiera*, mais avec toute l'élégance du style historique, *sur les affaires des Indes orientales*. Il était né à Bergame, en 1535; ayant appris le latin et le grec, les belles-lettres, la philosophie et la théologie sous *Basilio* et *Crisostomo Zanchi*, ses oncles, il suivit le premier pour aller s'établir à Rome auprès de lui. Passant par Florence, il y connut *Piervettori*, *Benedetto Varchi*, et d'autres littérateurs distingués. Arrivé à Rome, il se lia d'amitié avec ce qu'il y avait

(1) Paul Jove, *Elog.*

(2) *De rebus gestis Francisci Ximenis cardinalis*, lib. I.

de plus recommandable dans tous les genres, surtout avec le *Caro*, les deux *Manuzi* et *Silvio Antoniano*. La mort de son oncle lui fit peut-être accepter vers 1563, la chaire d'éloquence que lui offrit la république de Gênes, qui le nomma aussi son secrétaire; mais peu content de cette place et de ce séjour, espérant mener une vie plus conforme à ses goûts et à ses études, il quitta, deux ans après, Gênes et sa chaire, revint à Rome, où il entra dans la Compagnie de Jésus. Il y tint, pendant six ans, la chaire d'éloquence dans le collége Romain, et en même temps il traduisit en latin l'Histoire du P. Emmanuel *Acosta*. Cette traduction parut en 1570.

Peu de temps après, le cardinal Arrigo, qui fut depuis le roi de Portugal, l'invita à venir à Lisbonne, pour écrire l'Histoire des Conquêtes que les Portugais venaient de faire dans les Indes. Il s'y rendit vers 1572, et après avoir recueilli tous les monuments nécessaires pour cette Histoire, il l'acheva, après son retour en Italie en 1581. C'est là que séjournant tantôt à Rome, tantôt à Sienne, il publia la plupart de ses ouvrages, dont l'abbé *Serassi* a donné un catalogue dans sa *Vie*, et une belle édition à Bergame (1). Le plus grand mérite de cet

(1) En 1747.

écrivain consiste dans sa latinité. Le cardinal *Guido Bentivoglio* le comparait aux écrivains les plus distingués du siècle d'Auguste (1). Le P. *Maffei* tenait à tel point à conserver religieusement la pureté du langage, qu'on a dit que pour ne pas s'exposer à la profaner par l'usage du Bréviaire romain, il demanda et obtint du pape la permission de réciter les heures en grec. Enfin Clément VIII le rappela à Rome; et là, logé au Vatican, il entreprit de continuer en latin les *Annales* de Grégoire XIII, qu'il avait déjà écrites en italien. Il n'en avait achevé que trois livres lorsqu'il mourut le 20 octobre 1603.

De tous ses ouvrages, qui appartiennent plutôt à l'Histoire Ecclésiastique qu'à l'Histoire Civile, celui qui nous oblige à placer ici le P. *Maffei*, est l'*Histoire des Indes* (2), non seulement à cause de l'élégance et de la pureté du style, mais encore pour l'importance et la singularité des événements. Elle est divisée en seize livres, et présente le tableau de tous les efforts et de tous les dangers que coûta aux Portugais le passage de la mer du Sud; le récit de tout ce qu'ils firent pour s'établir aux Indes, depuis leur débarquement jusqu'à la

(1) Voy. ses *Memorie* et *Serassi* dans sa *Vie*.

(2) *Historiarum Indicarum libri XVI*. Florence, 1588.

mort du roi de Portugal, Jean III, en 1558. Il est cependant à remarquer que de tous les intérêts, y compris celui de la vérité, ce sont ceux de la religion chrétienne qui l'emportent toujours dans les relations de *Maffei*; les Portugais, le commerce, la politique ne sont à ses yeux, que des objets secondaires, et l'écrivain se montre plus souvent théologien, ou même jésuite, qu'historien. Mais son élégance, que ses confrères déclaraient exquise, faisait passer sur tout le reste, et captivait les hommages des amateurs de la belle latinité. Le même mérite est attribué à la traduction italienne de *Francesco Serdonati* (1); elle est plus utile aux grammairiens qu'aux historiens. Il y en a aussi deux traductions françaises; la dernière est de l'abbé de Pure, qui la publia à Paris en 1665.

---

(1) *Istorie delle Indie Orientali, tradotte dal latino da Francesco Serdonati, fiorentino.* Les académiciens de la *Crusca* citent la traduction de *Serdonati* comme texte de langue. Elle fut imprimée chez les Juntes, à Florence, en 1589, in-4°.; à Bergame en 1749, et plusieurs fois ailleurs. Les éditeurs des *Classiques* l'ont réimprimée à Milan en 1806, d'après l'édition de Bergame. On doit aussi aux presses de Bergame la collection des Œuvres du P. Maffei, avec sa Vie écrite par l'abbé *Serassi*. *Joannis Petri Maffei opera omnia in unum corpus collecta cum variis illustrationibus, et auctoris vitâ*, 1747, tom. II, in-4°.

Tous ces historiens ont plus ou moins le droit de figurer dans le tableau de la littérature italienne du seizième siècle; leurs ouvrages sont les monuments des progrès que le genre historique avait faits en Italie, quand il commençait à peine à renaître dans les autres contrées du monde littéraire. Mais lorsqu'en rendant cette justice à tous les écrivains italiens, qui, dans le cours du seizième siècle, ont consacré leurs veilles et leurs talents à l'histoire, on veut reconnaître les caractères particuliers qui peuvent distinguer les Florentins des Vénitiens, les uns et les autres de tous leurs voisins, il est difficile de ne pas décerner la palme aux historiens de Florence, si l'on considère à la fois leur nombre, l'élégance et la pureté de leur style, leur sagacité quand ils recherchent les faits, leur impartialité quand ils en exposent les causes, les circonstances et les résultats. Honorable sincérité qui recommande les productions historiques d'*Adriani*, de *Segni*, de *Varchi*, aussi bien que celles de Machiavel, de *Nardi* et de Guicciardin; tous rendent hommage à la vérité, elle leur est plus chère que leurs protecteurs, leurs amis, leur gouvernement, leur patrie même. Les historiens de Venise se montrent plus dévoués à leur république; ils écrivent pour la défendre et pour en relever la gloire; mais patriciens et gouver-

nants, pour la plupart, ils ont, peut-être, une connaissance plus profonde des affaires publiques, et l'on s'aperçoit, en les lisant, qu'ils ont recueilli de plus près les leçons de l'expérience; entraînés d'ailleurs par leur position géographique, à des relations plus habituelles, à des communications plus fréquentes avec les puissances limitrophes, ils ont moins manqué d'occasions d'acquérir la science des négociations; leur politique extérieure a plus de profondeur et d'étendue. Dans les autres annales italiennes, il faut bien que le talent historique s'affaiblisse à mesure que les regards et les études des écrivains se resserrent dans le cercle étroit d'une province, d'une ville, d'une dynastie, d'une caste ou d'un personnage; à mesure aussi qu'un despotisme plus concentré pèse plus immédiatement sur les pensées et sur l'art d'écrire. Toutefois le goût des études et des compositions historiques s'était propagé dans l'Italie entière; et soit qu'on examine les traités publiés, en cette contrée, sur la manière de lire et d'écrire l'histoire (1), soit que l'on con-

(1) Ces Traités ont paru en Italie, les uns avant, les autres après celui que Bodin a composé en France sur le même sujet. *Tiraboschi* en compte plusieurs (pag. 1058), parmi lesquels il distingue l'opuscule fort élégant *De Historiâ scribendâ de Giannantonio Viperano*, de Messine,

sidère combien d'Italiens, tels que *Bruto*, *Emili*, *d'Anghiera*, *Vergilio*, *Maffei*, ont été appelés à rédiger des annales étrangères, on conviendra que dans le genre qui vient de nous occuper, l'Italie avait, au seizième siècle, une prééminence qu'elle croit avoir conservée dans les siècles suivants, et que plusieurs étrangers impartiaux ou bienveillants, ont continué de lui attribuer (1).

---

auteur de beaucoup d'ouvrages indiqués par *Mongitore* (Bibl. Sic., vol. I, pag. 34) : il dit aussi qu'il ne connaît pas d'ouvrage où l'on ait exposé avec plus de précision et de justesse les règles de l'art historique. Mais les traités de *Viperano*, de *Bruto*, de *Foglietta*, de *Beni*, etc., ont tous été surpassés par les dix dialogues de *Francesco Patrizi*, publiés à Venise en 1560, in-4°. (voy. ci-dessus, t. VII, pag. 476 et 494), qui, à plusieurs égards, se soutiennent à côté du livre de *Mascardi* et des autres ouvrages du même genre, encore plus intéressants, publiés, comme celui-là, depuis 1600. L'esprit platonicien y domine; mais il y analyse avec beaucoup de justesse les phénomènes les plus intéressants de l'histoire civile; il enseigne à reconnaître les causes, les effets, les acteurs, enfin ne néglige rien de ce qui peut intéresser un lecteur philosophe. Son ouvrage paraît encore aujourd'hui agréable et instructif.

(1) Tels que Bodin, Montaigne, surtout Bolingbroke, Blair, etc.

SECTION DEUXIÈME.

Histoire littéraire : Baldi, Giglio Giraldi, Giammaria Barbieri ; Pierio Valeriano et Giammatteo Toscano ; Scipion Tetti ; Vie et Ouvrages de Francesco Doni ; d'Ortensio Landi, et d'Antonio Possevino.

Trop souvent l'histoire civile ne raconte que les discordes, les guerres et les malheurs des peuples. L'histoire littéraire nous offre des tableaux plus doux, plus consolants et non moins instructifs ; elle décrit les fruits de la paix et de la tranquillité, quelquefois ceux de l'oisiveté et de la bizarrerie des hommes ; en suivant les progrès et les égarements de l'esprit humain, elle ne retrace des scènes affligeantes que lorsque le fanatisme se mêle à l'erreur.

L'Italie avait commencé de bonne heure à s'exercer dans ce genre historique comme dans tous les autres. Nous avons vu *Bartolommeo Fazio* et *Paolo Cortese* (1) marcher, au quinzième siècle, sur les traces de *Filippo Villani*, et de *Guglielmo di Pastrengo*, qui dès le quatorzième avaient esquissé, l'un la première Histoire littéraire de Florence (2), l'autre une sorte d'Histoire générale de la Littérature ancienne et

(1) Ci-dessus, t. III, p. 440.
(2) *Ibid.*, pag. 159.

moderne (1); essais bien informes encore, et trop comparables à ces chroniques surannées, où dans le cours du moyen âge l'histoire civile tentait de renaître. Il était réservé au seizième siècle, non de perfectionner encore, mais d'étendre au moins et de propager cette nouvelle branche d'études historiques.

Laissons les biographes ou auteurs de Vies ou Éloges, tels que Paul Jove, *Uberto Foglietta* (2), qui en ont écrit un grand nombre en latin; *Beccadelli* et *Della Casa*, qui ont composé, l'un les Vies de *Casa*, du *Bembo* et de G. *Contarini*, et l'autre celles du *Bembo*. Ils peignaient ordinairement l'homme civil plus que l'homme de lettres; retraçaient les actions, les emplois, les honneurs; négligeaient les pensées, les ouvrages, les travaux littéraires. Il y aurait plus à recueillir dans les catalogues ou bibliothèques qui parurent au même siècle, et qui faisaient connaître, suivant l'ordre chronologique ou alphabétique, beaucoup d'auteurs et de livres d'un pays ou d'une époque. Avant *Tiraboschi*, qui a cité plusieurs de ces compilations (3), *Foscarini* avait recherché celles qui pouvaient intéresser particulièrement Venise, et avait

(1) *Ibid.*, pag. 157.
(2) *Uberti Folietæ Clarorum Ligurum Elogia.* Romæ, 1579.
(3) *Ubi suprà*, p. 1036.

compté au nombre des bibliographes Pierre *Contarini* et François *Sansovino* (1). On serait plus fondé à considérer comme tels *Antonio Riccoboni*, *Onofrio Panvinio*, *Bartolommeo Galeotti*, *Michele Poccianti*, auxquels on doit des notices sur les plus célèbres savants de l'université de Padoue, des villes de Vérone, de Bologne, de Florence. Chaque ville, chaque bourgade voulut avoir le tableau des littérateurs qu'elle avait produits, sans distinction des genres particuliers que chacun d'eux avait cultivés.

D'autres essais précieux d'histoire littéraire sont spécialement consacrés à certaines classes d'écrivains. *Panvinio* et plusieurs autres ont écrit les Vies des jurisconsultes, des médecins, des mathématiciens, des historiens, des théologiens; et s'il convenait de s'arrêter à quelqu'une de ces compilations, l'épitome de *Bernardino Baldi*(2)pourroit mériter d'être distin-

(1) On a de Pierre *Contarini* un ouvrage composé en vers latins, sous le titre d'*Argoa Voluptas*, et publié à Venise en 1541, in-4°., dans lequel l'auteur nous parle de plusieurs hommes de lettres, depuis la fin du quinzième siècle jusqu'au milieu du seizième. François *Sansovino*, dans le livre XIII *de la République de Venise*, à la suite de chaque Vie des doges, donne un catalogue des savants contemporains et de leurs ouvrages. Voy. *Foscarini*, *Letterat. venez.*, p. 322 (n°. 287).

(2) Publié à Urbin en 1707, in-4°.

gué, quoique ce ne soit qu'un index chronologique de trois cent soixante-six mathématiciens, depuis Euphorbe jusqu'à Guidubalde *del Monte*, simple abrégé d'un ouvrage plus considérable et plus historique, auquel l'auteur avait consacré douze années (1). L'Histoire *des Poëtes anciens et modernes*, que nous donna *Giglio Gregorio Giraldi* (2), est encore plus étendue et plus judicieuse dans son genre. Il décrit en dix dialogues l'histoire des poëtes grecs et latins (3), et en deux celle des poëtes de son temps (4); savoir de ceux qui florissaient depuis la fin du quinzième siècle jusqu'au milieu du seizième, et comme les savants de ce temps-là étaient presque tous poëtes, on peut considérer cet ouvrage comme une histoire littéraire de l'époque la plus éclatante de la littérature italienne.

(1) Le P. *Affò* nous assure que ce manuscrit se conserve à Rome dans la Bibliothèque *Albani*. C'est de là qu'on a extrait les Vies de Commandin, d'Héron et de Vitruve, publiées dans le siècle passé. Voy. *Vita di Bernardino Baldi*, p. 70 et p. 200, par le P. *Affò*.

(2) Voy. ci dessus, t. VII, p. 288.

(3) *Historiæ Poetarum tam græcorum quam latinorum, dialogi X*. Bâle, 1545, in-8°.

(4) *Dialogi duo de poetis nostrorum temporum*. Florence, 1551, in-8°. Il composa le premier à Rome, au commencement du pontificat de Léon X, et le second à Ferrare en 1548.

Mais ce qu'il importe encore plus de remarquer ici, c'est que l'auteur ne se borne pas à nous tracer une simple histoire de ces poëtes, ou à leur donner de stériles éloges; il les juge ordinairement avec assez d'exactitude et de goût; il se montre même impartial et sévère envers ses contemporains et envers ses amis. Si l'on en croit *Vossius*, l'ouvrage de *Giraldi* découragea les meilleurs écrivains tentés de le continuer (1).

On avait ignoré, jusqu'à 1790, un des plus grands littérateurs du seizième siècle, qui osa le premier concevoir et entreprendre une Histoire de la Poésie, dès sa première origine jusqu'à son temps; c'est *Giammaria Barbieri*, de Modène, mort vers 1571, dont *Tiraboschi* nous a fait connaître la vie, les études même, et un fragment des ouvrages. *Barbieri* voulut juger par lui-même les poëtes provençaux. Il apprit donc la langue provençale; il vint en France, et pendant huit ans il ne s'occupa qu'à étudier cette langue, à recueillir et examiner autant qu'il put les productions et les monuments de ce genre. Riche en connaissances et en manuscrits, il retourna en Italie, et enseigna le provençal au célèbre *Castelvetro*, espérant, peut-être, l'avoir pour collaborateur, ou du moins pour juge éclairé de ses travaux. Mal-

(1) *De Poetis latinis*, pag. 82.

heureusement il mourut avant d'avoir publié aucun des nombreux ouvrages qu'il avait composés. Le seul que nous connaissions jusqu'à présent, est le Traité qu'a mis au jour *Tiraboschi*, en 1790, *sur l'origine de la poésie rimée*, et qui n'est que le premier livre d'un grand ouvrage de *Barbieri* sur l'Histoire de la Poésie (1). L'auteur y parle avec beaucoup d'intelligence et d'exactitude des poëtes italiens et français, dont plusieurs, non seulement étaient inconnus aux écrivains qui l'avaient précédé, mais ont continué de l'être long-temps après. Il soutient que les Provençaux ont été les premiers poëtes en langue vulgaire. Après avoir cherché la plus haute origine des rimes, il lui semble que les Arabes en ont répandu l'usage parmi les Espagnols et les Provençaux. Il se plaît à relever les progrès que la poésie doit aux amours des poëtes, et surtout des Italiens; il indique enfin les rimeurs les plus célèbres, tant siciliens et italiens que provençaux et français. Nous ne donnons qu'une idée de ce précieux opuscule de *Barbieri*; mais elle suffit pour prouver que c'est, comme le dit *Tiraboschi* (2), l'écrivain le plus savant du seizième siècle en ce qui regarde l'histoire de la poésie, et pour nous faire regretter un ouvrage que l'auteur n'acheva point.

---

(1) *Su l'origine della Poesia rimata*. Modène, 1790, in-4°.

(2) Voy. son Discours, en tête du Traité de *Barbieri*, p. 8.

D'autres historiens plus hardis entreprirent en même temps de nous présenter l'Histoire littéraire sous des aspects plus généraux ou plus étendus. Telles sont l'Histoire de *Pierio Valeriano* (*De infelicitate Litteratorum*), dont on a fait mention ailleurs (1), et celle que nous a donnée *Giammatteo Toscano*, sous le titre de *Peplus Italiæ*. Ils ne se bornent pas, comme les précédents, à une ville ou à une classe ; ils parcourent toutes les classes de l'Italie littéraire. L'ouvrage de *Toscano* parut à Paris, pour la première fois, en 1578 (2) ; et celui de *Valeriano*, quoique composé auparavant, ne fut publié qu'en 1620 (3). Les titres de ces deux ouvrages annoncent assez que leurs auteurs envisageaient l'Histoire littéraire presque sous le même rapport, pour en faire un objet de tristesse et de deuil. *Valeriano*, toujours plein du souvenir de ses premiers malheurs, semblait avoir résolu d'envisager les gens de lettres surtout dans leur misère et leurs infortunes ; et, quoique leur histoire véritable ne manque pas de matériaux de ce genre, il voulut encore les multiplier ou les exagérer. Plusieurs écrivains, d'après lui, ont

(1) Voy. t. VII, p. 308.

(2) Jean-Albert Fabricius l'inséra dans son *Conspectus thesauri literarii Italiæ*, en 1730.

(3) A Venise, par l'évêque Louis *Lollini*, qui en possédait un manuscrit.

encore grossi ce catalogue, qu'on peut regarder au contraire comme une espèce de triomphe pour les lettres, puisque, malgré les infortunes qu'elles attirent, elles ne cessent jamais d'avoir de zélés et nombreux adorateurs.

Giammatteo Toscano était Milanais; il vécut long-temps en France, et probablement y mourut vers la fin du seizième siècle. Il est auteur de quelques ouvrages, parmi lesquels on distingue une version italienne des Psaumes (1); mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est son *Peplus Italiæ*, qu'on peut regarder comme un monument de douleur et de reconnaissance que l'auteur a consacré aux littérateurs italiens décédés depuis les trois derniers siècles. *Valeriano* avait donc tâché de mettre en vue les malheurs des hommes de lettres, comme s'il eût eu l'intention de nous dégoûter de cette profession : *Toscano*, plus sensé, paraît occupé de faire sentir les malheurs que la perte de ces hommes célèbres avaient causés à l'Italie. Il adresse un éloge à chacun d'eux, et chaque éloge est précédé d'une inscription. Mais, quel que soit le mérite de *Toscano* et de ceux que nous avons nommés avant lui, leurs ouvrages ne sont enfin que des recueils biographiques plus ou moins étendus, où les savants ne se pré-

(1) *Argelati bibliot.*, vol. II, p. 1507.

sentent tout au plus que dans l'ordre chronologique, sans rapport au genre et à la classe auxquels ils appartiennent. On peut cependant distinguer quatre écrivains parmi tous les autres, qui ont plus cherché à faire connaître les productions littéraires que les auteurs, ou qui ont essayé de mieux classer et caractériser les unes et les autres : tels sont *Scipione Tetti*, *Francesco Doni*, *Ortensio Landi* et *Antonio Possevino*.

Scipione Tetti doit nous intéresser, et par ses connaissances, et par ses malheurs. Il était Napolitain, et voyagea long-temps, cherchant partout, dans les bibliothèques de Rome et des autres villes d'Italie, les ouvrages latins et grecs les plus dignes d'être connus ou publiés. Nous avons un échantillon de ses recherches dans un *Catalogue* que le P. Labbe inséra dans sa *Bibliotheca nova* (1), et qu'il tenait, non pas de Claude Dupuy, comme l'a dit *Tafuri* (2), mais de Pierre et de Jacques, fils de Claude, comme le dit le P. Labbe lui-même. L'auteur

(1) *Philippi Labbei Biturgici nova Bibliotheca manuscriptorum librorum, sive specimen antiquarum lectionum latinarum et græcarum*, etc. Paris, 1653, p. 166 et p. 423. Le P. Labbe acquit depuis une autre copie plus ample du même catalogue de *Tetti*, et, en tirant ce qui manquait à la première, l'inséra dans la même *Bibliothèque*, p. 384.

(2) *Scrittori napolit.*, t. III, part. II, p. 55.

indique, par ordre alphabétique, les écrivains et les titres de leurs ouvrages, sans rien dire du caractère des uns ni du mérite des autres. Cependant, ces notices si arides intéressaient alors ceux qui voulaient connaître les auteurs qui avaient traité des sujets déterminés, ou publier leurs ouvrages.

Le *Nicodemo* (1) attribuait au *Tetti* une *Bibliothèque scholastique* complète, d'auteurs grecs, latins, français, italiens, espagnols et anglais, que le P. Labbe avait annoncée comme imprimée à Londres en 1618 (2). Bayle (3), *Tiraboschi* (4), *Signorelli* (5) et d'autres, ont copié *Nicodemo*, sans observer que le P. Labbe, loin d'attribuer cet ouvrage à *Scipione Tetti*, l'avait annoncé comme anonyme, en le plaçant à la suite du *Catalogue* de celui-ci, parce qu'il croyait peut-être se conformer à l'ordre alphabétique.

Le seul ouvrage que *Tetti* ait publié de son

---

(1) *Addizioni alla Biblioteca napoletana*, etc., p. 228.

(2) *Bibliotheca scholastica instructissima latinè, gallicè, italicè, hispanicè, anglicè et græcè.* Londini, apud Joannem Billium, in-8°., an. 1618. *Ubi suprà*, *Coronis libraria*, etc., pag. 423.

(3) Dictionn. crit., art. *Tetti.*

(4) *Letter. Ital.*, ubi sup., pag. 1038.

(5) *Vicende della cultura delle Sicilie*, t. IV, p. 264.

vivant est le Traité sur les *Apollodores* (1), que *Benedetto Egio* de Spolète inséra dans sa traduction latine de la *Bibliothèque d'Apollodore* (2). Si l'on en croit Baillet, l'auteur avait employé plusieurs années à le composer, quoiqu'il ne consiste qu'en deux feuilles; « mais le public, qui l'a trouvé bon, ajoute le même écrivain, n'a point cru que ni la petitesse du corps, ni la longueur du temps, ni même la disgrâce de l'auteur, dût lui en faire perdre l'estime et le goût (3). »

Peut-être aurions-nous de *Tetti* quelque autre ouvrage bien plus important, si, au milieu de ses études, il n'avait pas été condamné aux galères par le gouvernement de Rome. *Benedetto Egio* avait dit de lui, qu'il était doué d'une érudition très étendue, d'une modestie et d'une humanité peu commune (4). Mais ces qualités estimables ne suffirent pas pour lui faire pardonner quelques expressions peu mesurées. Il n'était point, à ce qu'on a dit, assez circonspect pour vivre en pleine sûreté à Rome,

(1) *De Apollodoris.*

(2) Imprimée à Rome en 1555.

(3) Baillet, Jugements des Savants, part. II, chap. X, *des Préjugés de la Précipitation.*

(4) *Sic habet exemplar Scipionis Tettii Neapolitani, viri nobilissimi, et summæ doctrinæ, et modestiæ, et humanitatis incredibilis. Not. in Apollodor.*, p. 41.

où il avait fixé sa demeure ordinaire. Le *Poggiano*, dans une de ses lettres, disait de lui : « Que me demandez-vous, d'un homme qui » n'est pas aussi *à couvert* que son nom semble » le dire? » (mauvaise allusion au mot *Tetti* ou *tetto*, en latin *tectus*). « Il se porte bien ; il » conserve la sécurité et la liberté qui lui sont » propres (1). » Cette liberté si confiante n'était apparemment qu'une légèreté naturelle, qui, bien qu'innocente, ne pouvait manquer de lui nuire dans le temps et dans le pays où il vivait. A cette époque, en effet, Rome était si soupçonneuse et si sévère, que Muret disait à M. de Thou, « qu'il était esbahi qu'il se levât qu'on » ne lui vînt dire qu'un tel ne se trouve plus ; » et si l'on n'en oserait parler (2). » Enfin, *Tetti* fut accusé de n'avoir pas bien parlé de la Divinité ; il n'en fallut pas davantage pour être condamné, comme athée, aux galères. De Thou, rapportant vers 1574 cette infortune de *Tetti*, telle qu'il l'avait apprise de Muret, ajoute qu'il ne savait si ce malheureux, d'ailleurs très savant, vivait encore. *Tiraboschi* en a conclu qu'il était mort aux galères (3). Ce qui

---

(1) *De Tettio, minime tecto, quid quæris? Valet, et illam suam securitatem ac libertatem retinet. Epistol.*, vol. II, pag. 181.

(2) *Thuana.*

(3) *Loc. cit.*, p. 1038. Le traducteur français de la Vie

est certain, c'est que si de Thou, dans sa propre vie, n'avait pas fait mention de *Tetti*, ce serait une victime de plus, entre les victimes de l'autorité ecclésiastique, qui sont restées inconnues.

Francesco Doni était né à Florence vers 1513; c'est du moins ce que conjecture *Tiraboschi*, qui examine ensuite s'il est entré dans l'ordre des frères servites, comme le *Poccianti* l'assure (1), et à quelle époque il en serait sorti. Observons que *Doni*, tout porté qu'il était par son humeur à faire l'aveu de ses aventures, de ses malheurs, de ses défauts, n'a jamais dit qu'il eût été religieux. C'est lui-même qui, à propos de sa qualité de prêtre, dit quelque part qu'il vivait le mieux qu'il savait de son métier (2); ailleurs, qu'il n'était pas réduit à sonner les cloches (3); enfin, qu'il sentait plutôt la

du président de Thou a fait dire la même chose à cet historien, savoir, que « *Tetti* avait été condamné aux galères, où peut-être il était mort » (pag. 33). Mais de Thou, dans son texte original, avait dit simplement qu'il ne savait pas si *Tetti* vivait encore : *Et tunc an adhuc in vivis esset, incertum erat.*

(1) *Catal. scriptor. florent.*

(2) C'est ainsi qu'il écrivait au duc Cosme, en 1543 : *Vivo di chirieleison, e di fidelium animæ*, etc.

(3) Dans une de ses lettres, adressée à M. *Silvestro Macchia* : *Non scampano pro defunctis, et non canto gaudeamus*, etc.

folie que la prêtrise (1), et c'est peut-être la plus grande vérité qu'il eût dite de son vivant. Quoi qu'il en soit, peu content de son métier de prêtre, il embrassa celui d'auteur; il écrivit et publia beaucoup de livres, dont il offrait les dédicaces à qui pouvait les payer le plus cher. Souvent le même ouvrage, auquel il avait donné un premier Mécène, il le mettait sous les auspices d'un autre personnage, qu'il venait ou qu'il espérait de trouver plus libéral. C'est ainsi qu'il ramassa beaucoup de présents, d'argent, de secours qui satisfaisaient à la fois l'ignoble avidité de l'écrivain et la vanité de ses protecteurs.

Dès 1540, il avait quitté sa patrie, pour mieux diriger ses spéculations. Il vagabonda longtemps dans l'Italie, changeant toujours de villes et de patrons, et finit par entreprendre le métier d'imprimeur. C'était, sans doute, le meilleur moyen d'entretenir et d'étendre le commerce de ses dédicaces. Après ses voyages et beaucoup de projets tentés ou manqués, il fixa sa demeure à Venise, où il fut un des fondateurs de l'Académie des *Peregrini*, et où il

(1) *Se roi mi fiutaste, non so nulla di prete, ma puzzo piuttosto di pazzo.* Dans la *Zucca*, p. 28 : Si le *Doni* s'amusait à parler ainsi de lui-même, aurait-il manqué de badiner aussi sur sa qualité de moine?

mit au jour la plupart de ses livres. Mais, malgré tant d'éditions, de dédicaces et de protecteurs, sa position n'en devenait pas meilleure. Il en traçait au moins, en 1550, un tableau fort affligeant, dans une lettre adressée à *Girolamo Fava* (1); il peignait sa triste position, et mieux encore son caractère presque cinique. Il paraît se mépriser lui-même, croyant se donner par-là le droit de mépriser tout le monde (2).

---

(1) On trouve cette lettre à la fin de sa première *Libreria*, imprimée dans la même année, et dont nous parlerons bientôt.

(2) « Vous êtes bien à votre aise dans un grand palais; je le suis tout autant dans une chambre. Je possède une caverne où d'un coup d'œil je puis tout voir autour de moi : j'y trouve à la fois le salon, le cabinet, le portique, la cuisine, l'arrière-chambre, la cheminée, le buffet, l'office; c'est là qu'on dort, qu'on dîne, qu'on danse, etc. » (Première *Libreria*, édit. de Venise, 1580, p. 86.) De là il passe à la description de quelques uns de ses meubles, et surtout des peintures, gravures, autres monuments des beaux-arts; il se plaît enfin à décrire et peut-être à exagérer sa détresse : « Il ne connaissait pas d'habitation plus misérable que la sienne, où il se trouvait toujours en compagnie des insectes les plus incommodes, et tourmenté par le bruit importun des passants ou des voisins. » (*Ibid.*, pag. 88.) « C'est là, dit-il, qu'on fait l'essai du purgatoire et de l'enfer; là, qu'Hilarion et Panuce n'auraient pas eu besoin de manger des herbes, ou de se brûler les doigts pour prévenir les tentations de la chair. »

Il employait des images et des expressions que je n'ose présenter dans une langue qui ne pourrait les tolérer; mais le peu de traits que j'en ai choisis, montre assez le caractère de l'auteur, et doit faire pressentir celui de ses ouvrages. Quoique très nombreux, ils sont tous dans le même goût; et souvent le titre seul en donne une juste idée. Un des principaux est sa *Zucca* (1). Il se servit de ce titre, parce qu'en Italie on emploie la *zucca*, gourde, après l'avoir desséchée et vidée, comme une sorte de récipient, pour y conserver différents objets, et surtout des graines de différentes espèces. *Doni* mit dans la sienne des anecdotes, des proverbes, des bons mots; *cicalamenti*, *baje*, *chiacchere*, bavardages, gausseries, sornettes. Il pouvait avoir l'intention de tourner en ridicule un genre de contes, d'à-propos et d'érudition pédantesque, qui s'était répandu et dominait même dans les petites cours d'Italie. Du reste, il s'exposait à devenir aussi fastidieux que les autres; d'autant plus, que la *Zucca* fut suivie des *Feuilles*, des *Fleurs*, des *Fruits* et des *Semences*, titres de quatre recueils de la même espèce; c'est-à-dire, de répertoires d'historiettes, de fantaisies et de caprices (2). Celui

(1) Venise, 1551 et 1552, in-8°.

(2) On avait déjà publié les *Foglie della Zucca*, ou

qu'il a intitulé *les Fruits*, est le seul où l'auteur prenne un ton plus sérieux; il y présente de graves maximes qu'il prête à divers membres de l'académie des *Peregrini*, ses collègues.

Il publia, en 1552 et 1553, une production bien plus bizarre, sous le titre de *Mondi celesti, terrestri ed infernali*, qu'il attribuait aux mêmes académiciens. Parmi ses sept enfers, on en trouve quelques uns que le Dante n'avait pas compris dans le sien, tels que les enfers des écoliers et des pédants, des amants et des mariés, des riches qui sont avares et des pauvres qui sont libéraux, des docteurs et des artistes ignorants, des poëtes et des soldats paresseux, et d'autres que l'honnêteté ne nous permet point de nommer. Est-ce une parodie ou une imitation de Dante? Quoi qu'il en soit, Gabriel Chapuis, en traduisant ces *Mondes infernaux*, ne les trouva pas non plus complets, et il y joignit celui des ingrats et celui des cornus (1). En même temps que les *Mondi*, parurent aussi les *Marmi*, ou les marbres (2). Ce sont de pré-

---

Dicerie, historiettes mêlées de songes et de fables; les *Fiori*, *Grilli*, *Passerotti*, balivernes, hâbleries; et les *Frutti maturi*; lorsque l'auteur, faisant réimprimer ces quatre recueils en 1564, y joignit le cinquième, intitulé *Il seme della Zucca.*

(1) L'un en 1580, et l'autre en 1583.

(2) En quatre livres. Venise, 1552, in-4°.

tendus entretiens de divers personnages dans la place de Florence, qu'on appelle les *Marmi;* et c'est comme la *Zucca*, un recueil de bons mots, de proverbes, d'exemples, de contes, etc. Il donna aussi, dans la même année, ses *Petites Épîtres amoureuses* (1). Il voulut encore commenter les *Rimes* du *Burchiello;* ce commentaire, publié à Venise en 1553, fut réimprimé plusieurs fois, mais le texte n'en est pas resté moins obscur.

Pour s'exercer aussi dans le genre sérieux, il fit paraître les *Proses anciennes du Dante*, de *Petrarca*, de *Boccaccio* et d'autres écrivains (2); les *Épîtres de Sénèque*, traduites en italien (3); un livre intitulé *le Dessin*, où il traite de la peinture, de la sculpture, des couleurs, etc. (4); la *Fortune de César* (5);

---

(1) *Pistolotti amorosi.* Venise, 1552, in-8°.; et 1558, in-12. Il avait publié auparavant trois livres de Lettres italiennes, Venise, 1545, qu'on réimprima, *ibid.*, en 1552.

(2) *Prose antiche di Dante, Petrarca e Boccaccio e di molti altri nobili ingegni.* Florence, 1547, in-8°.

(3) Venise, 1549, in-8°. Cette traduction, au dire du Zeno, est celle de *Sebastiano Manilio*, publiée à Venise dès 1494. Voy. *Note al Fontan.*, t. I, pag. 224.

(4) *Disegno partito in più ragionamenti, ne' quali si tratta della pittura, della scoltura, de' colori, de' getti, de' modelli*, etc. Venise, 1549, in-8°.

(5) *La Fortuna di Cesare, tratta degli autori latini.* Ven., 1550, in-8°.

la *Philosophie morale des Anciens* (1); le *Chancelier*, où la sagesse des anciens est comparée au savoir des modernes (2); et les *Peintures* ou le *Petrarca* (3). Enfin, soit pour donner une preuve de son zèle pour sa religion, soit pour avoir un caprice de plus, il voulut, ayant commenté les poésies du *Burchiello*, commenter pareillement un chapitre de l'Apocalypse, annonçant l'explication de mystères que personne n'avait encore compris (4).

Zeno, *Tiraboschi* et l'*Haym*, ont indiqué bien d'autres productions du *Doni*. Il les enfantait, l'une après l'autre, avec tant de facilité, qu'il se vantait burlesquement qu'on les lisait avant qu'elles fussent publiées, et qu'il les imprimait avant de les composer (5). Il avait un

(1) Venise, 1552, in-4°., et 1567, in-8°., etc.

(2) *Il Cancelliere, libro della Memoria.* Ven., 1562, in-4°.

(3) Padoue, 1564, in-4°.

(4) *Dichiarazione sopra il capo III dell' Apocalisse contro gli eretici, con modi non ancora intesi da uomo vivente.* Ven., 1562, in-4°. Ce petit livre est indiqué par Haym, dans sa *Bibliothèque*, t. II, p. 627, comme très rare.

(5) Dans un de ses Dialogues, il fait dire à *Betussi*, l'un des interlocuteurs : *I miei libri, per dirvi il vero, son parenti di quegli del Doni, che prima si leggono, che sieno scritti, et si stampano innanzi che sien composti.* Marmi, part. I, pag. 140.

fonds inépuisable d'idées et d'extravagances, et le talent de leur faire subir des métamorphoses. Souvent il les faisait servir à décréditer ceux avec lesquels il se brouillait. La dispute, ou plutôt la guerre qu'il soutint contre *Lodovico Domenichi* et *Pietro Aretino*, décèle son caractère malveillant et dangereux. D'ami qu'il était de ces deux hommes de lettres, il devint leur ennemi le plus acharné.

Lodovico Domenichi était de Plaisance; comme *Doni* il parcourait l'Italie pour chercher fortune et trouver des protecteurs. A Florence, le duc Cosme le prit à son service; ce fut là qu'il fit la plupart de ses livres et un si grand nombre de traductions (1). *Domenichi* avait beaucoup de connaissances, écrivait avec facilité, avec élégance, et il était généralement estimé. *Doni* lui-même entreprit un voyage à Venise (2), exprès pour l'entendre

(1) Il traduisit beaucoup d'auteurs anciens et modernes; d'une part, Paul Diacre, Plutarque, Xénophon, Polybe, Lucien, Boëce, saint Augustin; de l'autre, Paul Jove, l'*Alberti*, *Giraldi*, *Giustiniani*, et quelques autres. (Voyez la nouvelle édition de la *Biblioth. d'Haym.*) *La Progne*, tragédie latine de Grégoire *Corraro*, traduite en vers italiens par *Domenichi*, et publiée sous son propre nom, l'a fait accuser de plagiat par le P. *Degli Agostini* (t. I, p. 128), et même par *Tiraboschi*, pag. 1049.

(2) *Lettere del Doni*, pag. xciij.

et pour le connaître, se sentit apparemment inférieur à lui, et lui voua une haine mortelle. La guerre n'éclata entre eux qu'en 1550 (1); mais ce fut de part et d'autre un torrent d'injures, de satires, de calomnies. S'ils se réconcilièrent, ou firent une trève vers 1557, comme le conjecture *Apostolo Zeno* (2), il faut observer qu'à cette époque *Domenichi* entrait au service du duc Cosme (3). Soit donc par égard au nouvel état de *Domenichi*, soit par quelque nouveau caprice, *Doni* réimprimant alors ses deux Bibliothèques, y mit le nom de *Domenichi* omis dans une édition précédente, et il y joignit son portrait. Sa réconciliation, ou plutôt sa dissimulation, ne dura pas long-temps. *Doni* jeta bientôt le masque, et recommença les hostilités.

Tiraboschi a observé le premier (4) une circonstance bien singulière de la guerre que se faisaient ces deux champions. *Doni*, dès 1552, avait publié, dans ses *Marmi*, un dia-

---

(1) Voy. *Apostolo Zeno*, *Note al Fontan.*, t. I, p. 195; et *Tiraboschi*, ubi sup., pag. 1048.

(2) *Loc. cit.*

(3) Dans un de ses *Dialogues*, imprimés en 1562, *Domenichi* dit lui-même qu'il vivait à la cour depuis cinq ans, c'est-à-dire dès 1557. *Dialoghi*, p. 352, édit. de Venise, 1562.

(4) *Ubi suprà.*

logue de la *Stampa*, de la presse; et ce même dialogue parut, en 1562, parmi les *Dialogues* de *Domenichi.* L'unique différence entre l'un et l'autre, c'est que celui de *Domenichi* contient de plus trois invectives virulentes contre son adversaire. Mais ce qui peut sembler encore plus étrange, le *Doni,* qui passait pour l'auteur de ce dialogue, et qui attaquait de tous côtés son ennemi pour des torts imaginaires ou exagérés, ne se plaignit jamais d'une telle usurpation. C'est, aux yeux de *Tiraboschi*, un phénomène inexplicable. Néanmoins, d'après les remarques de *Tiraboschi* lui-même, je soupçonne que le dialogue appartenait réellement à *Domenichi*, qui, après l'avoir cédé à *Doni* pendant leur amitié, aura pu le revendiquer ensuite, et faire valoir des droits que le *Doni* n'aura pas osé contester.

Dès 1548, *Doni* avait dénoncé le *Domenichi* à *Ferrante Gonzaga* comme traître et ennemi de Charles-Quint. *Tiraboschi* a découvert et mis au jour le monument de cette infamie (1), que recelaient les archives de Guastalla, et qui fait frémir tous ceux qui aiment l'honneur des lettres. Tant de bassesse nous donne le droit de présumer que *Doni* lui-même prit quelque part au procès que le *Domenichi* subit quelque

(1) *Ubi suprà*, pag. 1046.

temps après à l'inquisition de Florence. D'après la sentence de ce tribunal, récemment publiée par *Galluzzi*, il est trop sûr que *Domenichi* fut arrêté et condamné comme suspect d'hérésie, parce qu'à trente-huit ans il avait traduit du latin en italien un ouvrage attribué à Calvin, et intitulé *Nicodemiana*, et qu'il en avait soigné et corrigé l'édition (1).

(1) Malgré l'autorité du *Zilioli*, cité par *Apostolo Zeno* (*Note al Fontan.* t. II, p. 300), et qui avait rapporté le premier cette catastrophe du *Domenichi*, l'abbé *Tiraboschi*, avant que *Galluzzi* publiât cette sentence dans sa *Storia del Granducato di Toscana*, lib. I, c. VIII, n'en était pas persuadé. En même temps, *Poggiali*, dans ses *Memorie per la storia di Piacenza*, s'étudiait à rendre au moins douteuse l'existence de cet ouvrage de Calvin et de sa version. Mais la découverte de *Galluzzi* a rendu inutiles les doutes de *Poggiali* et la prudence de *Tiraboschi*. Rapportons ici ce monument, qui, en prouvant la réalité de l'infortune de *Domenichi*, et de sa version, dont on ne connaît en Italie aucun exemplaire, montre aussi quelle était la logique des inquisiteurs : « *Lodovico Domenichi*, homme de lettres d'environ trente ans, a traduit du latin en italien la *Nicodemiana* de Calvin; il est constant qu'il a soigné et corrigé l'édition. L'ouvrage est fort répréhensible; il l'a imprimé à Florence sous le faux titre et le nom de Bâle; et pour cela il est suspect d'hérésie, quoiqu'il prétende n'avoir jamais embrassé d'opinions condamnables. » Après ces motifs, voici la sentence : *Primo abjurare debet tanquam vehementer suspectus, deferens ad collum unum ex libris ab eo traductis, mox con-*

La conduite que *Doni* tint envers l'Arétin est une autre preuve que son apparente modération à l'égard du *Domenichi* n'était due qu'aux circonstances. En effet, il ne cessa jamais de guerroyer contre l'Arétin et bien d'autres adversaires. Parmi tant de projets, *Doni* avait conçu celui de s'établir auprès de Guidubalde II, duc d'Urbin; c'en était assez pour que l'Arétin, qui, se trouvant là, ne le voulait pas si près, lui écrivît une lettre insolente. *Doni* ne resta pas court; et quoique l'Arétin fût l'homme le plus à craindre de son temps, il l'attaqua, en 1556, par un ouvrage divisé en sept livres, et qui portait ce titre menaçant : *Tremblement de terre de Doni Florentin avec la ruine d'un colosse énorme et monstrueux, Anti-Christ de notre époque, ouvrage écrit pour la gloire de Dieu et de la sainte Église, et même pour la défense des bons chrétiens* (1). Il adressait le premier livre de cet ouvrage à Pierre Arétin lui-même, lui prodiguant les qualifications les plus humiliantes, et ne manquant pas surtout

---

demnari debet ad carceres per decem annos, nisi major vel minor pœna videatur imponenda, quia fecit contra leges V. Exc. super impressione. Voy. *Galluzzi*, loc. cit.

(1) *Terremoto del Doni Fiorentino con la rovina d'un gran colosso bestiale, Anti-Cristo della nostra età, opera scritta ad onor di Dio et della santa Chiesa, per difesa non meno de' buoni cristiani, divisa in sette libri.*

de recourir aux armes de la religion pour mieux combattre son ennemi. Ce *trèmblement de terre*, qui était le sujet du premier livre, devait être suivi de six autres, annoncés après le frontispice sous les titres que voici : *la Ruine, l'Éclair et le Tonnerre, la Foudre, la Vie, la Mort, l'Enterrement et la Sépulture* (1).

Tel est l'écrivain qui pourtant nous a donné le premier ou jusqu'alors le meilleur Essai d'Histoire littéraire, dans ses deux *Bibliothèques*, qui parurent à Venise, l'une en 1550, et l'autre en 1551, et qui furent successivement plusieurs fois réformées, augmentées, modifiées selon les circonstances et les caprices de l'auteur. Malgré l'esprit satirique et bizarre qui y domine partout, c'est la seule de ses productions qui mérite de nous occuper quelques instants. Il est vrai que, dès 1545, Gesner avait commencé de mettre au jour une partie de sa Bibliothèque

(1) *La Rovina, il Baleno e il Tuono, la Saetta, la Vita, la Morte, l'Esequie e la Sepoltura. Mazzuchelli* observe que *Doni*, dès 1552, avait annoncé dans sa *Zucca, il Baleno, il Tuono* et *la Saetta. Tiraboschi* ajoute (*Loc. cit.*, p. 1064) que dans le cours de la même année il en avait fait mention dans ses *Marmi* (p. II, p. 93) : c'était ainsi qu'on imprimait et lisait ses livres, comme nous venons de le dire, avant qu'ils fussent composés, ou, pour mieux dire, qu'il tenait toujours prête une provision de lieux communs, pour s'en servir et les employer au besoin.

universelle; mais on ne peut refuser à *Doni* l'avantage d'être le premier Italien qui ait suivi cet exemple. Il essaya de donner quelque ordre à ses Catalogues, et de les classer par genres. Il en forma ainsi deux *Librerie;* l'une contenait les ouvrages imprimés, l'autre, les manuscrits.

La première, divisée en six parties, nous présente, 1°. une liste alphabétique des auteurs, avec les titres de leurs ouvrages; 2°. les traductions italiennes; 3° et 4°. ces ouvrages et ces traductions, classés par matières; 5°. les mêmes livres, par ordre alphabétique; 6°. les pièces de musique imprimées ou connues de son temps. Chacune de ces parties est dédiée à quelqu'un de ses patrons ou de ses amis. Point de classification dans la seconde *Libreria;* elle n'est disposée que suivant l'ordre alphabétique des auteurs. Une autre différence entre la première et la seconde consiste en ce que *Doni* a inséré dans l'une de petits discours adressés à ses amis, et entremêlé l'autre de contes ou nouvelles. Enfin, il regardait son ouvrage comme l'*arche de Noé*, parce qu'il y avait *des animaux de toute espèce* (1); cependant il n'avait pas manqué de s'y loger lui-même avec toutes ses productions, imprimées ou même projetées (2); et l'on peut remarquer qu'il ne

(1) *Libreria*, p. 23, éd. vénit., 1580.
(2) *Ibid.*, pag. 3.

s'y traite pas mal, qu'il n'y prend pas la dernière place, comme on a coutume de le faire chez soi, par honnêteté (1).

Dans la seconde *Libreria* il paraît tellement ennuyé de cette affluence de livres, qu'il débute par décréditer sa propre profession. S'adressant à ceux qui ne lisent pas : « Supposez, leur dit-il, une montagne de bronze dont un artiste forme des hommes, des chevaux, des lions, des brebis, des ânes, des chiens, des herbes, des fruits, des femmes, et d'autres êtres, qu'il s'empressera, quand il s'en sera servi, de décomposer pour en former de tout différents. » Il est vrai que, dans ces métamorphoses, ce qui était auparavant la tête d'un cheval ou d'un bœuf devient le pied d'un bouc ou la tête d'un homme; mais c'est toujours, dit-il, la même matière et la même forme (2). Il ajoute « qu'un juif lui avait dit que Dieu ayant fait de terre le premier homme, et tous les autres d'après ce modèle, nous devions sentir à jamais cette terre originelle, malgré toutes nos métamorphoses successives. Nos actions, nos pensées, continue-

(1) Il a mis aussi en tête de sa seconde *Libreria* trois sonnets que *Domenichi* avait composés à sa louange, avant qu'ils fussent en guerre.

(2) *Seconda Libreria*, éd. vén., 1551, p. 4. Si je ne me trompe, *Doni* semble envisager ici, non seulement la formation des livres, mais aussi celle de l'univers.

t-il, tournent sans cesse sur elles-mêmes, reviennent, s'en vont, reparaissent, suivent les mouvements d'une révolution éternelle; ce qui arrive, ce qu'on dit à présent, est arrivé, on l'a dit déjà plusieurs fois, et on le redira mille fois encore : les premiers auteurs ne sont que de premiers occupants, qui en peu de temps se sont emparés de tout le terrain (1). Ainsi, un tourbillon de mots va toujours pêle-mêle, sans sortir jamais de l'alphabet. Voilà le fond sur lequel s'exercent perpétuellement nos cerveaux fantasques; voilà comme la vie se consume et les têtes se dérangent dans ce chaos de livres qu'on recommence sans cesse de lire et d'écrire (2). » *Doni* se plaît à charger ce tableau de la misère humaine et de la vanité des auteurs; et, quoiqu'on lui puisse opposer les progrès que les sciences et les arts ont faits depuis son siècle, et ceux auxquels notre perfectibilité les appelle, on ne saurait dire qu'il ait toujours tort; car la plupart des auteurs ses contemporains s'occupaient, ainsi que lui, bien plus de la forme que du fond de leurs écrits; et il convient d'observer, d'ailleurs, qu'il sait quelquefois mêler de courts éloges à ses longues et fréquentes satires.

---

(1) *Ibid.*, pag. 4, v°.
(2) Pag. 5, v°.

On lui pardonnerait plus volontiers ses écarts si, en parcourant les auteurs et les livres, au lieu de se borner à citer seulement les noms des uns et les titres des autres, il nous avait mieux instruits de leurs dates, des détails propres à les caractériser; je crains même que, dans sa seconde *Libreria*, il n'ait quelquefois, non seulement attribué des ouvrages à des écrivains qui ne les ont pas composés, mais encore imaginé des titres et des auteurs qui n'ont jamais existé. Je le crains quand je le vois parler dans son *Commentaire sur Burchiello*, de cent prétendus contes composés par ce poëte, et de sa *Vie* écrite par le *Bernia* (1). Je pense aussi que le plus souvent ces titres supposés sont des ironies satiriques, ou des allusions à certaines opinions ou à certaines anecdotes. Le pis est qu'en général ses jugements sont précipités, ou plutôt encore dictés par des préventions manifestes. *Domenichi* et l'Arétin l'en accusent, et l'on a vu ce qu'il était capable de faire contre ses ennemis, au nombre desquels il rangeait tous ceux dont il n'espérait pas la faveur; il était même si intraitable sur ce point, qu'à mesure qu'il changeait d'amis et d'adversaires, il désavouait les louanges et les censures sorties de sa plume. Il se proposait de donner ses *Rètractations*, c'est-à-dire de

(1) *Borromeo*, *Notizia de' Novellieri italiani*, pag. 17.

louer ceux qu'il avait critiqués, et de critiquer ceux qu'il avait loués. Ce livre, qu'il voulait léguer à je ne sais quel juif, devait être précédé d'un autre, contenant la liste de ses débiteurs et de ses créanciers, avec indication de ce qui lui restait à faire pour payer les seconds, s'indemniser sur les autres, et égaliser ainsi les deux sommes (1). Pour troisième, et peut-être dernier livre, il annonçait sa *Vie*, écrite par un très brave homme, qui probablement n'était que lui-même. Mais il mourut à Monselice, près de Padoue, en 1574, sans avoir publié ni vraisemblablement composé ces trois livres.

Quelques biographes révoltés de ses défauts, ont contesté ses talents. L'abbé *Denina*, plus juste ou plus indulgent, disait de *Doni*, à propos de ses bibliothèques, que « parmi le nombre infini de ses imitateurs, aucun n'a montré autant de hardiesse ni peut-être autant d'esprit (2). » La seule excuse que nous alléguerions en sa faveur, c'est qu'il semble avoir fait faire quelques progrès à un genre de lit-

(1) Il donnait à ce projet effronté le nom de *Son Journal*; et, dans l'adresse aux lecteurs qui précède sa seconde *Libreria* (p. 8), il annonce ce journal comme existant en manuscrit : *Il Giornale de' debitori e creditori*, p. 25, v°.

(2) *Nell' infinito numero de' suoi seguaci, niuno il fece mai più con tanto ardimento, nè forse con tanto ingegno. Vicende della Letterat.*, part. III, t. II, p. 39.

térature qui devait en faire de plus grands dans le cours des siècles suivants.

Ortensio Landi a des rapports avec *Doni* : ses *Catalogues* et son *Fouet des hommes de lettres* tiennent à l'histoire littéraire. *Tiraboschi*, en le considérant sous un autre aspect, nous a donné une notice bien détaillée de ses œuvres et de sa vie (1), et le *Proposto Poggiali* a, depuis, beaucoup ajouté à ce travail (2). En profitant de leurs recherches, je ne suivrai pas toujours leurs opinions. Le père d'*Ortensio* était de Plaisance, mais son fils naquit à Milan, probablement vers le commencement du seizième siècle; il eut, en cette ville, pour premiers maîtres, *Bernardo Negri*, *Alessandro Minuziano* et *Celio Rodigino* de Milan. Il passa à Bologne, et fut l'un des disciples de *Romolo Amaseo*. Il entendit aussi, mais on ne sait dans quelle ville, les leçons de *Bernardino Donato* de Vérone. *Tiraboschi* suppose qu'il était très pauvre, parce qu'il disait de lui-même, « qu'il aurait été obligé de mendier son pain de porte en porte, sans le secours de ses connaissances (3). » Nous verrons qu'il était d'une humeur si bizarre, qu'il se plaisait quelquefois à exagérer ses besoins et ses imperfections. Au reste, il avait choisi

(1) *Ubi suprà*, pag. 812.

(2) *Memorie per la storia letteraria di Piacenza*, t. I, p. 271.

(3) *Confutazione de' Paradossi*, p. 7.

l'état de médecin, dont il prit souvent le titre dans ses ouvrages (1); et soit à raison de sa profession, soit plutôt à cause des relations que lui acquirent ses talents, il fut presque toujours en voyage, observant partout ce qu'il y avait de plus intéressant ou de plus curieux; ce fut en voyageant qu'il composa et publia la plus grande partie de ses ouvrages.

Il avait commencé à parcourir l'Italie; il passa, en 1534, en France; vit l'Allemagne, la Suisse, les Grisons; revint en France, et suivit en Picardie la cour de François Ier. De retour en Italie, il passa dans la Sicile, et peut-être en Afrique (2). Après avoir visité tant de pays divers, il voulut connaître encore mieux l'Italie, et en parcourut presque toutes les villes. Ce ne fut que vers 1548 qu'il adopta un genre de vie plus tranquille, et fixa sa demeure à Venise.

Dans tous ses voyages, il connut les hommes les plus illustres de son temps. Plusieurs ont été célébrés dans ses livres; quelques uns figurent comme des Mécènes dans ses dédicaces; d'autres jouent le rôle d'interlocuteurs dans ses dialogues. Il connaissait des princes, des dames,

(1) Surtout dans l'*Apologie* qu'il fit de lui-même, où il dit expressément qu'il est *médecin de profession*.

(2) Il dit quelque part qu'il a vu dans ce pays des chèvres sauvages aussi grandes que des chevaux. *Commentario delle più notabili e mostruose cose*, etc., pag. 60.

des évêques, des savants, même des hérétiques, tels que Jérémie *Lando*, augustin, avec lequel on l'a quelquefois confondu, et Etienne Dolet, qui fut brûlé comme athée ou hérétique à Paris (1). Il fut toujours l'ami de l'Arétin, et peut-être le seul qui ne se brouilla pas avec lui. On le regarda comme un homme de beaucoup d'esprit (2); et dans le fait, ses connaissances et ses ouvrages n'étaient pas ordinaires pour son siècle. . . . .

Malgré la considération dont il jouissait, il ne pût pas toujours, et quelquefois il ne voulut pas même éviter l'imputation d'un grain de folie. Il avait, ou plutôt affectait une sorte d'indifférence pour des actes et des opinions auxquelles ses contemporains attachaient de l'importance. Il faisait même peu de cas des lettres et des sciences, de sa profession et de sa fortune, de ses ouvrages et de ses idées; les imputations quelquefois exagérées, et les injures qu'on lui lançait, il les répétait avec autant de tranquillité et presque de complaisance que s'il eût parlé d'un autre (3). D'après cette bizar-

(1) En 1546.

(2) Telle est l'opinion qu'avait conçue de lui *Alberto Lollio*, ainsi qu'on le voit dans une de ses lettres, citée par *Apostolo Zeno*, t. II, pag. 114.

(3) C'est dans ce style qu'il a écrit la *Réfutation* de ses *Paradoxes*.

de l'index romain, conjecture que ces productions attribuées à *Ortensio*, appartiennent à Jérémie *Lando*, augustin, qui probablement apostasia, et qu'*Ortensio* avait introduit comme interlocuteur dans un de ses dialogues (1). Mais n'avoir rien de commun avec Jérémie, n'a point suffi à *Ortensio* pour éviter de son vivant le reproche d'irréligion. *Giannangelo Odoni* qui l'avait connu à Bologne et à Lyon, assurait (2) qu'il méprisait non seulement la religion, les sciences et la langue grecque, mais le Christ même, quoiqu'il fît quelquefois profession de préférer à tous les autres livres ceux de Cicéron et l'Evangile (3). Convaincu de l'hétérodoxie d'*Ortensio*, *Odoni* présumait aussi qu'il n'aurait plus la témérité de revenir en Italie.

---

teurs de la Bibliothèque de Gesner. Voy. *Zeno al Fontan.*, vol. II, pag. 113.

(1) Voici comme *Ortensio* parlait de Jérémie dans son *Cicero relegatus*, pag. 2 : *Hieremias Landus omnibus rebus ornatissimus, suique eremitani sodalitii splendor ac decus.* D'ailleurs, *Ortensio*, qui s'amusait à changer de noms, prit ceux de *Filalete*, de *Tranquillo*, etc., jamais celui de Jérémie.

(2) Dans une de ses lettres, adressée en 1535 à Gilbert Cousin. Voy. Niceron, *Mémoires*, etc., t. XXII, p. 114.

(3) *Alii alios legunt; mihi solus Christus et Tullius placet; sed interim Christum nec in manibus habebat, nec in libris; an in corde haberet Deus scit.* Loc. cit.

On sait néanmoins qu'alors il voyageait partout, s'arrêtait dans des villes catholiques, que des évêques acceptaient la dédicace de ses livres (1); qu'enfin, il revint en Italie, et se fixa à Venise, où il vécut tranquillement, sans cesser de composer et de publier des ouvrages. Malgré toutes les présomptions qui semblent résulter de ces diverses circonstances, et malgré l'affection particulière qu'il avait conçue dès sa jeunesse pour la théologie et pour le mysticisme (2), affection qu'il conserva dans son âge mûr, en recommandant l'étude de l'Écriture-Sainte (3), *Tiraboschi* n'a pu s'empêcher de regarder la religion d'*Ortensio* comme fort équivoque, ses livres et ses opinions comme justement condamnés par l'Église (4). Soyons donc plus justes ou moins sévères envers un homme qui, ne se trouvant pas toujours d'accord avec les opinions de son temps, fut exposé à des imputations que certes il n'aurait pas subies dans le nôtre. Je parcourrai ses principaux ouvrages, et si nous n'y trouvons pas la philosophie profonde qu'y louait l'abbé *Denina* (5),

(1) Il dédia à *Madrucci*, évêque de Trente, et à *Caracciolo*, évêque de Catanie, ses *Paradoxes*.

(2) *Sermoni funebri*, pag. 34.

(3) Voy. son ouvrage, que nous allons mentionner plus bas.

(4) *Letter. Ital.*, ubi suprà, pag. 816.

(5) *Si scorge ne' Mondi del Doni, in diverse opere del*

il y aura toujours de quoi distinguer l'auteur comme un des écrivains les plus spirituels de son siècle.

Il publia d'abord deux dialogues latins, intitulés : *Cicéron banni*, et *Cicéron rappelé* (1). Dans le premier, il suppose, entre des savants de son temps et de sa connaissance, tels que *Giulio Quercente* (*della Rovere*), *Girolamo* et *Antonio Seripando*, et ce *Geremia Lando* dont nous venons de parler, une discussion sur l'esprit, les talents et les mœurs de Cicéron, laquelle aboutit à l'exiler de la république littéraire, en menaçant de la même peine tous ceux qui voudraient le rappeler, ou seulement lire ses ouvrages. Dans le second dialogue, d'autres interlocuteurs, indignés de cette sentence, entreprennent de réhabiliter l'orateur romain, qui, en effet, rentre à Milan le 1er janvier 1534, en grande pompe et avec tous les honneurs du triomphe. Ces deux dialogues ne manquent ni d'esprit ni d'élégance; ils offrent des idées ingénieuses, entremêlées d'exagérations ou de paradoxes.

Landi, e spezialmente nella Circe di Giambattista Gelli, una profondità di filosofia, in mezzo alla bizzaria del disegno, che forse in vano si cercherebbe in altri libri di quel secolo. Vicende, etc., part. III, t. II, p. 39.

(1) *Cicero relegatus*, imprimé à Milan en 1533, et *Cicero revocatus*, en 1534.

Le second ouvrage d'*Ortensio Landi* parut à Naples, en 1536, sous le nom de *Filalete de Politopia*, et sous le titre de *Questions de Forcio* (1); ce sont aussi des dialogues latins qui sont censés avoir lieu dans une maison de campagne, nommée *Forcio*, près de Lucques, et qui ont pour objets l'esprit et les mœurs de divers peuples de l'Italie; le commerce, la milice, la nourriture, le langage. L'auteur y annonce son goût particulier pour la géographie et pour la biographie, qui occuperont beaucoup de place dans presque toutes ses autres productions.

En 1540, en passant par Bâle, il y fit imprimer un dialogue latin sur la *Mort d'Érasme* (2), arrivée depuis quatre ans. L'imprimeur, trompé par le titre, prit cet opuscule pour un éloge d'Érasme, et ne s'aperçut de son erreur que lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier. Hurold composa contre cet écrit une invective virulente (3); mais au lieu de l'adresser au véritable auteur caché sous le nom de *Filalete d'Utopia*, il la tourna

(1) *Forcianæ quæstiones, in quibus varia Italorum ingenia explicantur, multaque alia scitu non indigna.*

(2) *In Desiderii Erasmi funus Dialogus lepidissimus.*

(3) On trouve cet opuscule dans le volume VIII des Œuvres d'Erasme.

contre *Bassiano Landi*, qu'il prenait pour *Ortensio*.

Un quatrième ouvrage de celui-ci fit bien plus de bruit que les trois précédents ; ce sont ses deux livres de *Paradoxes*, en italien, qu'on imprima à Lyon en 1543. L'auteur était en France, et il dit les avoir rapidement composés au milieu de ses courses. C'est là qu'il porte la bizarrerie à l'excès, et qu'il se montre plus hardi qu'ailleurs ; cependant par un autre caprice, il en publia lui-même une *Réfutation* à Venise en 1545, en exagérant les accusations qu'il venait d'essuyer.

Il avait de nouveau parcouru l'Italie, lorsqu'en 1548 il mit au jour son *Commentaire des choses les plus remarquables et merveilleuses de cette contrée* (1). Il y joint un *Catalogue des inventeurs d'aliments et de boissons* (2). On a oublié les inventeurs de tant de choses utiles, que *Landi*, pour réparer cette espèce d'injustice, imagine souvent des noms et des individus qui n'ont jamais existé. Il publia en

(1) *Commentario delle più notabili e mostruose cose d'Italia e d'altri luoghi.* Ce Commentaire et les Questions de *Forcio* ont engagé *Tiraboschi* à placer l'auteur parmi les voyageurs instruits de ce siècle. *Ubi sup.*, p. 812.

(2) *Catalogo degl' inventori delle cose che si mangiano, e delle bevande che oggi si fanno*, etc.

même temps un Recueil de *Lettres de plusieurs dames célèbres* (1), et en 1550, des *Lettres consolatoires*, des *Oracles*, des *Discours familiers*, et ensuite des *Oraisons funèbres de divers animaux* (2); c'est ainsi que, sous différents noms et différents masques, il présentait ses propres conceptions, comme il avait donné des noms imaginaires à des inventeurs inconnus. On a cru long-temps que les Lettres de Lucrèce *Gonzaga* étaient de lui; mais le P. *Affò* (3) a récemment montré la fausseté de cette opinion, et a rendu la propriété de ces lettres à leur véritable auteur.

Aucun des ouvrages d'*Ortensio Landi*, ne tient plus à l'histoire des sciences et des arts, que le *Fouet des gens de lettres, anciens et modernes* (4), qui parut en 1550, et les *Catalogues* qu'il publia deux ans après (5). Le premier n'est qu'un opuscule de cinquante-quatre pages, où l'auteur rend compte d'un songe, pendant lequel, transporté dans la riche

(1) *Lettere di molte valorose donne.* Venezia, 1548.

(2) *Lettere consolatorie di diversi autori. Oracoli de' moderni ingegni si di uomini come di donne*, etc. *Discorsi familiari*, etc. *Sermoni funebri di varj autori nella morte di diversi animali*, etc.

(3) *Memorie di Lucrezia Gonzaga.*

(4) *Sferza de' letterati antichi et moderni.* Venezia, 1550.

(5) *Sette libri di Cataloghi.* Ibid., 1552, in-8°.

bibliothèque d'un de ses amis, il parcourt rapidement et juge une multitude de livres de toute espèce : son but, si on l'en croit lui-même, était de désabuser ceux qui ne songeant qu'à ramasser des volumes, se flattent de devenir savants en proportion de la quantité qu'ils en feuillètent. « Croyez-moi, dit-il à celui à qui il raconte ce songe (1), cette abondance de livres confond le génie et éteint la mémoire. » Il espérait peut-être dégoûter de cette stérile bibliomanie, en montrant que ces grands noms, que ces auteurs souvent plus célébrés que connus, ont aussi leurs imperfections et leurs défauts. Au moins son intention n'était pas mauvaise, puisque par cette méthode il engageait ses lecteurs à méditer et à examiner plutôt que de lire et de croire.

C'est dans cet esprit qu'il faut entendre tout ce que l'auteur dit des Grecs, des Latins, des Arabes et de tous les modernes jusqu'à son temps. Depuis Platon et Aristote parmi les Grecs (2); depuis Cicéron et Virgile parmi les Latins; depuis Dante, Pétrarque et Boccace, jusqu'à lui-même inclusivement parmi les modernes, il ne dissimule ni ne ménage les imperfections d'aucun écrivain; il les exagère

(1) Pag. 3.

(2) Pag. 3, *verso*.

même, et quelquefois s'emporte contre la philosophie, les sciences et les lettres, qui, selon lui, sont pour les uns des moyens de despotisme, et disposent les autres à l'esclavage (1); comme Euripide enfin, il regrette que les lettres de l'alphabet, premiers éléments de notre faux savoir et de la corruption du genre humain (2), n'aient pas été anéanties. Entre ses contemporains, il n'aperçoit que des plagiaires, ou des auteurs inhabiles, soit parce qu'ils sont incapables d'accommoder leur style aux sujets qu'ils traitent, soit parce que tout leur art se réduit à flatter des oreilles vulgaires, soit parce que féconds en mots, et stériles en idées, ils n'offrent que des fleurs et des feuilles sans fruits (3). Après cette longue revue, il ne se montre pas moins sévère à l'égard des dames; il ne ménage qu'*Alda Lunata*, *Giulia Ferrata*, et *Isabella Gonzaga*, qui n'avaient rien publié. A quoi bon, s'écrie-t-il, cette *Bibliothèque* de Gesner, et cette *Libreria de Doni* (4), où se trouve entassé tout ce qui est

(1) Pag. 18.

(2) Pag. 18, *verso*.

(3) Pag. 20.

(4) Il est bon de remarquer ici que la première *Libreria* de *Doni*, publiée la même année, avait précédé la *Sferza* de *Landi*, et que la *Bibliothèque* de Gesner les avait précédées l'une et l'autre.

propre à faire déraisonner (1)? Il ne lui restait plus qu'à parler de lui-même, et voici comme il se traite : « Ce fut sans doute, dit-il, un esprit frénétique, ou je ne sais quelle humeur noire, qui m'inspira d'écrire un volume de paradoxes, que je réfutai bientôt moi-même avec autant d'éloquence ou de rage que je les avais écrits (2). » Il regarde tout ce qu'il avait débité auparavant, comme des sornettes, et décrit tous ses défauts, en se désignant par son véritable nom; il déclare enfin que ce n'est ni par malignité, ni par envie, ni par émulation qu'il a parlé de la sorte de tous ces hommes de lettres, mais seulement pour montrer ce que doivent être les écrivains, dignes de passer pour de véritables savants (3).

On pourrait trouver quelque rapport entre le dessein de *Landi* et celui que se proposa l'auteur des Lettres Persanes, en parcourant une bibliothèque bien riche et mieux arrangée. L'abbé *Denina* au moins l'a prétendu (4); mais

(1) Pag. 22.

(2) Pag. 24.

(3) Pag. 24 *verso*, et 25.

(4) Voilà ce qu'avance *Denina* en parlant de *Doni*, de *Landi* et de *Gelli*: *Quando altri si mettesse a considerarle, vi troverebbe per avventura, se non gl immediati, certo non lontani principj delle commedie di Moliere, delle Lettere Persiane, e di altre famose opere di questi due ultimi secoli. Vicende della Litterat.*, tom. II, pag. 39.

il y a une si grande différence entre ces deux ouvrages, que ce n'est pas la peine de s'arrêter sur cet inconvenant parallèle.

Landi s'était aperçu de la mauvaise impression que ses rêveries devaient faire sur ses lecteurs : non seulement il leur assure qu'il n'a écrit ce petit ouvrage qu'en badinant (1); il veut encore les exhorter aux bonnes études, et finit par montrer l'excellence de ces écrivains même qu'il venait de traiter si mal (2). Malgré cette espèce de palinodie, on voit pourtant que l'auteur savait encore moins louer que médire.

Après les ouvrages que nous venons d'examiner, l'auteur en publia d'un autre genre; deux *Panégyriques* (3), quatre livres de *Doutes sur divers sujets* (4); une *Pratique de médecine pour guérir les passions* (5). Le plus singulier est un pieux Dialogue, où il parle de la consolation et de l'utilité que l'on retire de la

---

(1) Pag. 27.

(2) Tel est le sujet d'*Una breve Esortazione allo studio delle Lettere*, etc., qui se trouve à la suite de la *Sferza*, pag. 28.

(3) L'un pour la marquise de la *Padulla*, et l'autre pour Lucrèce *Gonzaga*, en 1552.

(4) *De' Dubbj in varie materie.* Ils furent réimprimés en 1555, avec une addition des *Dubbj amorosi.*

(5) *Breve pratica di medicina per sanare le passioni dell' animo.*

lecture des Livres saints (1). *Tiraboschi* (2) y trouvait des propositions dangereuses et erronées; mais on y voit encore plus le goût de l'auteur pour les idées ascétiques.

Reprenant ensuite le fouet dont il avait fait un si fol usage, il rédigea dans le même esprit ses *Catalogues*, divisés en sept livres; il y parle de lui et des autres, toujours du même ton; il reproduit les noms des savants les plus illustres de son temps, et remonte quelquefois aux âges les plus reculés (3). Il ose dire qu'il avait conçu tant de haine pour les lettres et pour ceux qui les professaient, qu'il ne lisait plus aucun livre que par force; qu'il évitait même la rencontre des gens de lettres comme de personnages de mauvais augure (4). Sa hardiesse alla si loin, que les Vénitiens l'obligèrent de retrancher ou de réformer beaucoup d'articles, ainsi qu'il l'avoue lui-même.

On a encore de lui *diverses compositions*, parmi lesquelles on trouve des *Contes* et des *Fables*, publiés à Venise en 1553 (5). *Fonta-*

(1) *Dialogo, nel quale si ragiona della consolazione ed utilità, che si gusta leggendo la Sacra Scrittura.*

(2) *Ubi suprà*, pag. 821.

(3) *Lib.* VI.

(4) *Catal.*, pag. 115.

(5) Voy. *Apostolo Zeno*, *Note al Fontanini*, t. II, p. 117. Le C. *Borromeo*, dans sa *Notizia de' novellieri italiani*,

nini lui avait attribué le *Discours contre la divine Comédie de Dante*, publié sous le nom de *Ridolfo Castravilla*, et réfuté par *Jacopo Mazzoni* (1); mais *Apostolo Zeno* a montré la fausseté de cette assertion (2). Le dernier ouvrage de *Landi* est un recueil d'*Oraisons funèbres de divers animaux*, que nous avons déjà citées. Depuis 1559, on ne parle plus d'*Ortensio Landi*; et s'il vivait encore à cette époque, il est probable qu'il est mort fort peu de temps après.

Antonio Possevino traita l'Histoire littéraire, non seulement avec plus de méthode, mais aussi avec une dignité inconnue à ses prédécesseurs; il se fit remarquer sous beaucoup de rapports vers la fin du seizième siècle, et surtout comme l'un des Jésuites les plus zélés pour la gloire de leur ordre, et pour les progrès du catholicisme. On peut voir les preuves de son zèle et de sa piété dans sa *Vie*, publiée par ses confrères (3).

---

annonce une autre édition précédente, très-rare, des *Varii componimenti*, *nuovamente venuti in luce*, etc. *I quesiti con le risposte. Le Novelle*, etc. Venise, chez Gabriel *Giolito de' Ferrari*, et ses frères; 1552, in-8°.

(1) Ci-dessus, t. VII, p. 480.

(2) Tom. I, p. 341, etc.

(3) Le P. J. Dorigni la publia en français, et le P. *Niccolò Ghezzi* la traduisit en italien, et la publia, avec beaucoup d'additions, à Venise en 1750.

Possevino était né en 1534 à Mantoue, d'une famille noble et pauvre. Sa première éducation achevée, il se rendit à Rome, où le cardinal *Gonzaga* lui confia celle de son neveu François. Obligé de suivre son élève à Ferrare, et de là, vers 1557, à Padoue, il acquit, par ses talents et ses connaissances, l'estime et l'amitié de Paul Manuce, de Barthélemy *Ricci*, et du célèbre *Sigonio*. Après la mort de *Ferrante Gonzaga*, père de François, ce jeune homme fut appelé à Naples par sa mère : *Possevino*, qui l'y accompagna, y conçut le dessein d'entrer dans la compagnie de Jésus, et revint à Padoue ; il s'y fit Jésuite, et de là passa à Rome pour achever son noviciat.

Il n'avait guère que vingt-six ans lorsqu'il fut chargé pour la première fois d'une mission très délicate auprès d'Emmanuel Philibert, duc de Savoie. Alors l'hérésie, qui se propageait en France, menaçait de se glisser par la Savoie et par le Piémont dans l'Italie, où elle ne manquait pas de secrets prosélytes ; la cour romaine jugea le P. *Possevino* capable d'en arrêter les progrès. Cette entreprise religieuse lui coûta bien cher : il essuya beaucoup de désagréments, de malheurs, de calomnies ; mais rien ne put affaiblir son zèle. La cour de Rome, soit pour récompenser ses services, soit pour l'employer plus utilement, le chargea successivement de

plusieurs négociations en Suède, en Russie, en Pologne, en Hongrie, et en divers états de l'Allemagne; et *Possevino* remplit toujours avec le même succès ces fonctions difficiles jusqu'à sa mort, arrivée à Ferrare le 26 février 1611.

Il est étonnant que, malgré tant d'occupations relatives aux affaires de l'Église, il ait pu composer un si grand nombre d'ouvrages en divers genres. Sa *Méthode pour apprendre l'Histoire*, et son Traité *sur la Langue latine*, étaient des compositions de son premier âge; les autres sont dirigées contre les opinions nouvelles des protestants, ou sont destinées à l'édification des catholiques, ou concernent ses missions, ou roulent sur des sujets d'érudition et de littérature. Nonce et étranger en Moscovie, il osa écrire l'Histoire de ce vaste empire, presque inconnue à ses propres habitants. Il avait aussi dessein d'écrire l'Histoire de *Gonzaga;* et peut-être les matériaux qu'il avait préparés ont-ils servi à son neveu Antoine pour composer un livre sur le même sujet; du moins *Tiraboschi* le conjecture (1). Mais les deux ouvrages qui méritent de nous occuper ici de préférence, sont sa *Bibliothèque choisie* et son *Apparat sacré* (2).

---

(1) *Ubi suprà*, pag. 1065.

(2) *Bibliotheca selecta*, vol. II; et *Apparatus sacer*.

Possevino avait conçu dès 1574 le plan de sa *Bibliothèque;* mais elle ne parut qu'après environ vingt années de travail, en 1593. A la Bibliothèque universelle de Gesner avaient succédé les travaux de Robert Constantin, de Simler, de Fries et de quelques autres. *Possevino* sut en profiter et les surpasser. Sa Bibliothèque réunit à la méthode d'étudier les sciences et les arts qu'on enseignait de son temps, des observations critiques plus ou moins étendues sur les auteurs qui les ont cultivés. L'une des observations préliminaires, et sans doute la plus importante que réclamait en ce temps-là, et que réclame encore l'histoire littéraire, était la classification des sciences et des arts, seul moyen de la faire sortir du chaos des catalogues et des dictionnaires, où elle restait ensevelie. Cependant on ne connaissait de mieux, sous ce rapport, que ce qu'avait fait Aristote, chez les anciens, et les essais de *Mazzoni* (1), et de quelques autres scholastiques, chez les modernes. Il était réservé à Bacon, à d'Alembert, de saisir et d'exposer la filiation et le système des connaissances humaines. *Possevino*, du moins, sentit la nécessité de mieux déterminer l'objet et les limites des sciences et des arts, et consacra la première partie de sa Biblio-

(1) Ci-dessus, tom. VII, p. 488.

thèque à rechercher les méthodes que doivent suivre ceux qui les étudient et ceux qui les enseignent.

La seconde partie comprend sept livres, où l'auteur analyse particulièrement les sciences et les arts, et fait connaître les auteurs qui les ont le mieux cultivés. Il commence par cette philosophie de son temps, qui empruntait les noms de Platon ou d'Aristote, et il s'efforce de la purger de tout ce qui n'était pas assez favorable à la théologie de son ordre. De là il passe à la jurisprudence, à la médecine, aux mathématiques; et, à l'occasion de celles-ci, il parle de la musique, de l'architecture, de la cosmographie et de la géographie. L'histoire l'occupe encore davantage, et il n'oublie ni la poésie, ni la peinture, ni la réthorique, ni même l'art épistolaire.

Il n'y a d'intéressant dans tous ces livres que les amples catalogues qui les terminent, et qui nous offrent la liste des écrivains distingués dans chaque genre de connaissances. Non seulement il cite les ouvrages principaux; il en donne des extraits plus ou moins étendus, et même il en réfute les principes quand l'intérêt de sa théologie l'exige. C'est, plus qu'ailleurs, dans l'examen des historiens anciens et modernes qu'il se montre exact et judicieux, il les parcourt tous, selon l'ordre dans lequel on devrait les lire, détermine le caractère de

leur style et de leurs récits, en donne un précis, les rapproche, les compare et les juge. Malgré les préjugés de l'auteur et de son siècle, ces articles de sa Bibliothèque tiennent assez à l'Histoire littéraire pour intéresser encore aujourd'hui.

L'*Apparat sacré*, divisé en trois livres, ne parut que vers les dernières années de sa vie : c'était le plus grand catalogue des écrivains anciens et modernes qu'on eût encore fait. Celui de Bellarmin, qui ne parut qu'en 1613, plusieurs années après l'*Apparat* de *Possevino*, ne contient ni d'aussi longues listes d'auteurs, ni des notices aussi instructives. Le plan de *Possevino* est bien plus étendu, et son travail plus exact. Quoique l'intérêt de l'Église soit son objet principal, il ne se borne pas, comme Bellarmin, Sixte de Sienne et d'autres, aux écrivains ecclésiastiques; il s'occupe encore des profanes. Il passe en revue près de huit mille écrivains, dont il retrace plus ou moins rapidement la vie, les opinions, les ouvrages, l'autorité, les éditions. Cet *Apparat* est terminé par un catalogue de manuscrits grecs et latins conservés dans les diverses bibliothèques d'Europe, et que l'auteur avait connus dans le cours de ses voyages.

Le P. *Possevino*, qui se laisse fort souvent emporter par son zèle contre les protestants,

s'est exposé lui-même à beaucoup de censures théologiques et littéraires. On l'accusa d'inexactitude, même de plagiat. Nous avons déjà remarqué (1) qu'il réfutait Machiavel sans l'avoir lu; il est fort probable qu'il a usé de la même méthode à l'égard de plusieurs autres écrivains contre lesquels il était prévenu. Le devoir d'un historien de la littérature est de toujours puiser aux sources, excepté lorsqu'elles lui sont tout-à-fait inaccessibles; s'il emprunte à ceux qui l'ont précédé, et s'il les en croit sur leur parole, ils l'induiront fort souvent en erreur. Reste à savoir si quelques uns des défauts de *Possevino*, quelque nombreux et quelque graves qu'ils soient, ne pourraient pas lui être pardonnés, en considération de la multiplicité des affaires dont il s'était chargé, de la vaste étendue du plan qu'il avait conçu, et de l'esprit de controverse qui dominait partout de son temps. Toujours est-il vrai qu'il a donné à l'histoire littéraire des développements qu'elle n'avait point encore reçus, et qu'il a préparé ainsi les progrès qu'elle a faits dans les âges suivants.

---

(1) Ci-dessus, p. 73.

CHAPITRE XXXIV.

NOUVELLES. *Conteurs du quinzième siècle : Sermini, Sabadino, Masuccio. Conteurs du seizième : Morlino, Machiavel, Lasca, etc. Conteurs lombards et vénitiens : Luigi da Porto, Strapparole, Parabosco, Bigolina, Molza, etc. ; Bandello, sa vie et ses ouvrages. Auteurs d'autres ouvrages en prose, tels que Romans, Dialogues et Lettres.*

Nous venons de nous occuper du genre historique : il nous reste à parler d'un autre genre, qui lui ressemble sous bien des rapports ; celui des Nouvelles. Et, en effet, ces petites histoires isolées et décousues ont souvent pour sujet des faits historiques. Mais en racontant des événements quelconques, l'historien ne doit offrir que des vérités, tandis que le seul objet de l'auteur de Nouvelles est d'amuser ses lecteurs. Ainsi, les Nouvelles n'ont de l'histoire que l'apparence et la forme ; elles tiennent en quelque sorte à la poésie par le fond et l'objet ; ce sont de petits poëmes en prose.

Depuis nos observations sur *Franco Sacchetti*

et sur *Giovanni Fiorentino* (1), qui, suivant les traces de Boccace, écrivirent des *Nouvelles* pendant la dernière moitié du quatorzième siècle, nous n'avons pas cru devoir appeler l'attention du lecteur sur ce genre de compositions. Ce n'est pas que le quinzième siècle ait été entièrement privé de Conteurs; mais ils n'y ont été, ni en très grand nombre, ni très remarquables par leur talent ou par l'originalité de leurs productions. Cependant il serait peut-être injuste d'oublier au moins les principaux. Nous ne parlerons donc des Conteurs du seizième siècle qu'après avoir jeté un coup d'œil sur quelques auteurs de ce genre qui, dans le siècle précédent, paraissent avoir joui de quelque réputation.

Nous commencerons par *Burchiello*, qui, s'il fallait en croire *Francesco Doni*, avait composé une centaine de nouvelles; et celui-ci même en inséra une parmi les *Rimes* de ce poëte (2). *Doni* cite encore *Luigi Pulci* comme ayant écrit de petits contes badins; et il en rapporte un dans sa seconde *Libreria* (3). Quelques autres,

(1) Ci-dessus, t. III, p. 185 et 192.

(2) *Rime del Burchiello, commentate dal Doni.* Vinegia, 1553, in-8°., pag. 54.

(3) Édit. de Ven., 1551, pag. 77. Quelqu'un s'est avisé de dire que *Doni* se l'était attribuée; mais *Doni* lui-même l'avait publiée comme nouvelle de *Pulci*, de 1547, à Florence. Voy. *Borromeo*, ubi sup., pag. 21.

selon lui, avaient été imprimés; d'autres restaient encore manuscrits; le reste était perdu. Nous ne connaissons jusqu'à présent, des Nouvelles de *Burchiello* et de *Pulci*, que celles que *Doni* a publiées.

On aurait presque ignoré les nouvelles et le nom de *Gentile Sermini*, si *Apostolo Zeno* n'en avait parlé le premier, et si *Borromeo* n'en avait publié deux nouvelles (1). Selon *Zeno*, *Sermini* était Siennois, et florissait vers la moitié du quinzième siècle. Il composa quarante-cinq Nouvelles aussi licencieuses que toutes celles de son temps : *Zeno* en possédait une copie in-folio qu'il jugeait écrite deux siècles auparavant (2). L'auteur, à l'en croire, était non seulement le contemporain, mais aussi l'ami de Boccace. Il lui adresse une lettre amicale et ses compositions, que Boccace lui avait demandées. *Sermini* prétend qu'il les a rassemblées, mais sans les mettre en ordre; et il se compare à un homme qui, voulant cueillir une salade pour son ami, prendrait dans son jardin, et jetterait pêle-mêle dans un petit panier, des herbes de toute espèce (3). Au reste, quoique

(1) Pag. 183 et 199.

(2) *Note al Fontan.*, t. I, p. 194, note (4).

(3) On ne pourrait rendre en français les expressions de l'auteur, lorsqu'il fait cette comparaison, parce qu'il serait

dans cette lettre, l'auteur cherche à imiter le style du temps de Boccace, il ne peut faire long-temps accroire qu'il était contemporain de ce nouvelliste, puisque le sujet et les personnages de quelques-unes de ses Nouvelles appartiennent à une époque postérieure. Les deux Nouvelles publiées par *Borromeo* (1), n'en sont pas moins remarquables par l'élégance et la précision du style. Ainsi l'auteur doit avoir une place distinguée parmi les écrivains du quinzième siècle.

Vers la fin de ce siècle, *Giovanni Sabadino degli Arienti* et *Masuccio Salernitano*, publièrent leurs Nouvelles; mais, à la licence près, ils n'égalent point ceux qu'ils prétendaient

impossible de traduire en cette langue les nombreux diminutifs qu'il emploie, et qui constituent la grace de l'original. Je mets ici le texte en faveur des Français qui savent assez bien la langue italienne pour distinguer l'élégance de ce passage: *E siccome colui, che una sua insalatella vuole a un suo amico mandare, preso il paneruzzo e il coltellino, l'orticello suo tutto ricerca, e come l'erbe trova, così nel paneretto le mette senza alcuno assortimento mescolatamente; non altrimenti a me è convenuto di fare. Però dunque mi pare che questo meritamente non libro, ma un paneretto d'insalatella si debba chiamare, e però questo nome li pongo, il quale senza dell' altrui niente toccare, tutte sono erbe di nostro orto ricolte. Borromeo*, ubi sup., p. 54.

(1) Pag. 183 et 199.

imiter. Le premier était Bolonais et secrétaire d'André *Bentivoglio*. En 1475, il avait suivi son patron aux bains de la *Porretta*; et c'est là qu'il composa, pour le désennuyer, soixante-onze Nouvelles, qu'il appela du nom du lieu où il les écrivit, *Porrettane* (1). Quoiqu'en dise *Giovanni Fantuzzi* qui voudrait relever le mérite de ce Bolonais (2), le style de l'auteur a peu de correction, et rappelle trop la barbarie de son temps. Mais, ce qui est pis, le sujet et le récit de ses contes n'offrent ni nouveauté ni intérêt.

Masuccio Salernitano, dont le nom annonce la patrie, publia en 1484 cinquante Nouvelles, qui, divisées en cinq parties, parurent sous le titre de *Novellino*, et eurent plus de succès que celles de *Sabadino* (3). Si nous en croyons

(1) Elles parurent la première fois à Bologne en 1483; on les réimprima à Venise en 1510, in-fol., et en 1525, in-8°., sous le titre de *Settanta Novelle*; et à Vérone en 1540, in-8°., sous le titre de *Novelle settanta una*. Mais toutes ces éditions, comme l'observe M. *Borromeo* (p. 2), ne contiennent que soixante-une nouvelles. Peut-être l'auteur n'acheva-t-il pas celles qu'il avait annoncées; peut-être encore lui défendit-on de les publier.

(2) *Notizie degli scrittori Bolognesi.*

(3) *Il Novellino, nel quale si contengono cinquanta Novelle.* Ven. in-fol. On en fit plusieurs éditions, parmi lesquelles on distingue celle de Venise en 1522, in-4°.,

les protestations de l'auteur, ses contes sont des histoires authentiques et bien constatées (1); il appelle Dieu même en témoignage de sa véracité (2). C'était comme le mot d'ordre de presque tous les conteurs qui l'avaient précédé et qui l'ont suivi. *Masuccio* consacre la première partie de son *Novellino* à des récits de mésaventures de religieux. C'est là que F. *Domenichino* fait concevoir à Mme *Barbara* le cinquième Evangéliste (3); que F. *Niccolò da Narni* recouvre et porte en procession les culottes miraculeuses de *saint Griffon* (4), que F. *Girolamo da Spoleto* tire beaucoup d'argent des Florentins en ressuscitant des morts par la vertu d'un bras de saint Luc (5); qu'un bon prêtre travaille à mettre le pape dans Rome (6),

---

par son élégance et par sa rareté. *Manni*, ou probablement son éditeur, s'est trompé en étendant le nombre de ces nouvelles jusqu'à cent (*Ist. Bocc.*, part. II, p. 34); et ceux qui les ont cru écrites dans le dialecte napolitain, se sont trompés encore plus.

(1) Voy. le commencement de la première partie.

(2) Voy. l'adresse à son livre, vers la fin : *Et invoca l'altissimo Dio per testimonio, che tutte sono istorie verissime, et le più nelli nostri moderni tempi avvenute*, etc., pag. 134, édit. de 1522, in-4°.

(3) *Novella II, parte prima.*

(4) *Nov. III.*

(5) *Nov. IV.*

(6) *Nov. V.*

comme Boccace avait fait mettre le diable dans l'enfer (1) ; qu'un autre fait aller un mari jaloux en pèlerinage pour délivrer sa femme possédée du diable (2); que F. *Antonio di S. Marcello*, par le moyen de la confession, vend le paradis à prix d'argent, et, ce qui est plus singulier, le vend au milieu de Rome (3). On voit bien que *Masuccio* ne se donnait pas moins carrière que Boccace et les autres conteurs, aux dépens des religieux de son temps.

Quant à son style, on a dit que *Doni*, dans sa *Seconda Libreria*, exaltait beaucoup le *Salernitano* de ce qu'il n'avait pas même employé un seul mot de Boccace, et de ce qu'il avait fait un livre qui était entièrement de lui (4). Mais ce ne peut être qu'une ironie de *Doni;* car je vois que

(1) Le peuple napolitain emploie communément pour exprimer la même idée, une autre métaphore encore plus indécente, que nous ne rapporterons pas. Peut-être a-t-elle une source semblable.

(2) *Nov. IX.*

(3) *Nov. X. Come un vecchio penitentiere non in villa, o in luoco rustico, che l'ignoranza il potesse in parte iscusare, ma ne l'alma città di Roma, e nel mezzo di San Piero per somma cattività et malitia vendea a chi comparare il volea come cosa propria, il paradiso, si come da persona degna di fede m'è stato per verissimo raccontato.*

(4) Voy. les *Storiche Notizie* que *Girolamo Zanetti* a mises en tête du vol. II du *Novelliero Italiano.* Ven., 1754.

partout ailleurs il regardait *Masuccio* comme un imitateur fort zélé de Boccace, dont il avait même commenté la première journée (1). *Masuccio*, d'un autre côté, avoue quelque part qu'il avait toujours cherché à suivre la manière de Boccace (2). Mais, à dire vrai, il ne réussit tout au plus qu'à imiter le tour et la rondeur de la phrase de ce grand maître, ce qui rend souvent la sienne entortillée et fatigante; mais il n'atteint ni la pureté, ni l'élégance, ni la grace, qui sont le principal mérite de son modèle. Malgré ces défauts, il ne manque point de vivacité, et met quelque intérêt dans ses récits.

Tels sont les conteurs du quinzième siècle.

Ceux qui illustrèrent le seizième n'offrent point les mêmes imperfections : tantôt ils se montrent zélés sectateurs du goût de Boccace; quelquefois ils tentent de se frayer de nouvelles routes dans ce genre de littérature. Le premier de ces conteurs fut *Girolamo Morlino*. Il publia à Naples, en 1520, *quatre-vingt-une Nouvelles*, accompagnées de *vingt Fables* et d'*une Comédie*. On avait jusqu'alors traduit en latin quelques Nouvelles de Boccace; *Morlino* voulut rédiger toutes

(1) Voy. l'exorde de la Nouvelle de *Pulci*, publiée par *Doni* en 1547, et sa *Seconda Libreria*, p. 86.

(2) *Parte seconda*, *Introduzione*, p. 60.

les siennes en latin (1), en espérant peut-être de voiler ou tempérer, en quelque partie, la licence des sujets et des tableaux. Mais, à peine parurent-elles, que, ni la langue latine, ni le privilége de l'empereur et du pape, ne purent affaiblir le scandale qu'elles excitèrent. Elles furent défendues, condamnées, brûlées; et le peu d'exemplaires qui échappèrent à la proscription, se trouvèrent presque tous incomplets ou fautifs. De là vient qu'aujourd'hui il est très rare d'en rencontrer de complets, et d'aussi corrects que celui que possède, en Italie, M. le comte *Borromeo* (2). Ce premier essai, tout malheureux qu'il avait été, ne découragea point l'auteur; il ne réforma point la licence de ses Nouvelles, et n'abandonna point le projet de les publier. Il se proposait, au contraire, d'en faire une seconde édition, augmentée de neuf Nouvelles, consacrées à chacune des neuf Muses, et qui ne sont pas pour cela plus chastes ni moins scandaleuses que les premières. M. *Borromeo* en

(1) *Morlini Hieronymi Novellæ LXXX. Fabulæ XX. Comœdia. Neapoli, in ædibus Pasqueti de Sallo. Cum gratia, et privilegio Cæsareæ majestatis, et summi Pontificis, decennio duratura.* 1520, in-4°. *Borromeo* a observé que ces Nouvelles sont au nombre de quatre-vingt-une, et non de quatre-vingts, comme l'annonce le frontispice.

(2) *Ubi suprà*, pag. 58.

possède encore le manuscrit(1), tel qu'il avait été préparé pour l'impression. L'auteur, dans sa préface, cherchait bien plutôt à se justifier des solécismes que lui avaient reprochés des grammairiens, qu'à s'excuser de cette licence de tableaux que des censeurs plus justes avaient condamnée dans son ouvrage. Ce qui prouve en même temps que ces Nouvelles étaient assez répandues, avant même que d'être imprimées, c'est que, dans l'édition qu'il en avait donnée, on trouve une épigramme où l'auteur menace avec peu de ménagement un critique qui s'était permis d'en dire beaucoup de mal(2). M. *Borromeo* a voulu nous donner un essai de ces Nouvelles : et il en a choisi deux qu'il croit propres à faire juger du caractère de toutes les autres; elles sont non pas licencieuses, mais

(1) *Ejusdem, Novellarum opus auctum ad numerum LXXXX, ms.*

(2) Voici de quelle manière l'auteur parle de son critique :

> . . . . *Si qua non comprimit ora,*
> *Discet quid pretium garrulitatis erit.*

Dans le manuscrit, l'auteur a répété avec plus de force la même menace, qui montre à la fois son mauvais caractère et son mauvais goût :

> *Quid modo, quidam ajet, cum librum hunc viderit auctum?*
> *Invidia ac rabie garriet ille magis?*
> *Verbera pro verbis, pro linguâ ligna merebit,*
> *Et funis, finis gutturis ejus erit.*

d'un genre si bas et si dégoutant, que nous ne saurions comment en donner même une idée aux lecteurs.

Naples eut aussi un *Antonio Mariconda*, qui, en 1550, publia les *Fables d'Aganippe*. Ce sont trente Nouvelles, divisées en trois journées (1). L'auteur obtint quelque éloge d'*Angelo di Costanzo* (2); mais il ne mérite pas de nous occuper aujourd'hui.

La contrée d'Italie qui semble avoir été la plus féconde en conteurs, et s'être, pour ainsi dire, approprié le genre du conte, c'est la Toscane, et surtout Florence. Là il prit naissance; là il établit son empire. Ce fut Machiavel qui rouvrit le premier la carrière, quelque temps abandonnée, en publiant sa Nouvelle de *Belphégor*. S'il est invraisemblable, comme on l'a remarqué ailleurs (3), qu'il l'ait imaginée pour laisser un monument du caractère bizarre de sa femme, il est du moins constant que c'est la satire la plus piquante contre toutes les femmes. L'auteur espère que personne ne doutera de l'événement qu'il va

(1) *Tre Giornate delle Favole dell' Aganippe. Napoli*, 1550, in-4°., édition unique et très rare.

(2) C'est à lui que *Costanzo* adressa ce sonnet,

Ben fu bello il pensier, che vi sospinse, etc.

(3) Ci-dessus, pag. 69.

raconter, puisqu'on le lit, dit-il, dans les anciens Mémoires de Florence, et que c'était la vision d'un très saint homme avouée par lui-même. Ce religieux, au milieu de ses oraisons, avait appris les doléances que tant de maris condamnés à l'enfer présentaient aux juges contre leurs femmes, et le rapport que les juges en avaient fait à Pluton, qui, consciencieux comme il est, avait pris l'affaire en grande considération. Après en avoir mûrement délibéré, Pluton arrête d'envoyer quelqu'un sur la terre, pour vérifier les faits à la charge des dames : le sort tombe sur Belphégor. On sait tout ce qui en advint.

Cette Nouvelle, qui est traduite ou paraphrasée dans toutes les langues, est trop connue en France par la charmante imitation qu'en a faite La Fontaine, pour qu'il ne soit pas superflu de s'y arrêter plus long-temps. Je dirai seulement qu'elle prouve la flexibilité du génie du premier auteur, qui ne brille pas moins dans ce genre qu'en d'autres bien plus importants. Cette Nouvelle a paru aux académiciens de la Crusca écrite avec tant de pureté, qu'ils l'ont citée dans leur Vocabulaire comme un des textes de langue, honneur qu'ils n'ont pas accordé à tous les ouvrages de Machiavel. Mais, ce qui vaut mieux encore, elle est rédigée avec tant d'intérêt, qu'on regrette, en la lisant, que l'auteur n'en ait pas

composé un plus grand nombre. Si l'on en croit *Matteo Bandello*, Machiavel lui en aurait raconté une autre (1); ce qui nous ferait conjecturer qu'il passait aussi de son vivant pour conteur. Peut-être, dans ses loisirs, composait-il en effet de ces productions légères qu'il aura ensuite négligé ou dédaigné de recueillir, mais que se seront appropriées des auteurs moins graves et moins difficiles, qui les auront publiées sous leur nom. C'est ce qui arriva au sujet de Belphégor. Le *Brevio*, quoique prélat, ne se fit point de scrupule de la publier, en 1545, comme une de ses productions; et le plagiaire aurait peut-être triomphé, si Bernard Junte, en 1549, et plus encore François *Doni*, en 1551, n'eussent évidemment prouvé le plagiat, et rendu à Machiavel ce qui lui appartenait (2). Depuis

(1) *Novelle di Bandello*, t. III, *Nov. XL.*

(2) *Gio. Brevio* avait inséré la Nouvelle de Machiavel parmi ses *Rime e Prose volgari*, imprimées à Rome en 1545, in-8°. Voy. *Lett.* d'*Apostolo Zeno*, t. VI, p. 97. *Bernardo Giunti*, quatre ans après, la fit paraître à Florence, sous le nom de son véritable auteur. Cette édition est très rare; mais l'Académie de la Crusca a préféré la *Testina*, qui porte la date de 1550. Enfin *Doni* la réimprima en 1551 et en 1553, dans sa seconde *Libreria*. En la reprenant au *Brevio*, il se vante de la publier absolument telle qu'elle avait été composée par l'auteur; mais *Gaetano Poggiali* regardait l'édition de 1550, qu'on appelle la *Testina*, comme la plus

lors on l'a réimprimée et traduite plusieurs fois, sous le véritable nom de son auteur.

Agnolo Firenzuola imita Boccace, tant par la pureté de son style que par la licence de ses Nouvelles. Nous l'avons vu figurer parmi les poëtes comiques (1); nous le reverrons parmi les satiriques, et toujours badin et licencieux comme il l'est dans ses contes. Quoique moine, il ne put jamais déguiser son caractère : il aima beaucoup les dames, et il en célébra la beauté dans un Traité particulier (2). Enfin il voulut les amuser et les intéresser davantage, et publia les *Entretiens d'Amour* (3), précédés d'une épître en l'honneur des dames, et suivis de huit Nouvelles. Après avoir présenté dans ses discours toutes les opinions et le délire de l'école platonicienne sur l'amour et la beauté, l'auteur semble se réfuter lui-même dans ses Nouvelles, dont les sujets n'ont rien de platonique; sa maîtresse même, qui, à en croire l'auteur, joint

---

exacte et la plus recommandable. Voy. *Novelle di alcuni autori Fiorentini. Londra*, 1795, in-8°. *Prefazione.*

(1) Ci-dessus, t. VI, p. 286.

(2) *Trattato della bellezza delle donne.* Jean Pallet le traduisit en français. Paris, 1578, in-8°.

(3) Sous le titre de *Ragionamenti*, en 1548 et en 1562 par les Juntes, et en 1552 par *Torrentino*, in-8°. Cette dernière édition, ainsi que celle de 1723, faite à Naples, en trois vol. in-12, est citée par la Crusca.

à beaucoup d'esprit une vertu sublime, ne dédaigne pas, quand elle se trouve parmi les autres interlocuteurs, d'écouter ces contes graveleux, et d'y applaudir. Ces Nouvelles n'étaient qu'au nombre de huit, et même elles parurent mutilées en quelques endroits; mais, dans l'édition qu'on en a faite à Venise en 1743, sous la désignation de Florence (1), elles ont paru restaurées et augmentées de deux autres qu'on n'avait jamais imprimées.

Louis *Alamanni* ne se contenta pas de briller, comme nous le verrons, parmi les poëtes, il voulut se montrer aussi parmi les conteurs. Il composa une Nouvelle très longue, adressée à Mme *Batina Larcara Spinola*. Cette Nouvelle était restée ensevelie parmi les manuscrits de la bibliothèque *Nani*, où elle fut découverte par l'abbé *Morelli* (2) et annoncée par *Tiraboschi* (3); elle a été enfin publiée par le comte *Borromeo* (4). Le sujet est sérieux et même quelquefois triste. On y trouve quelque rapport avec la Grisélidis de Boccace. Nous en donnerons

(1) En 4 vol. in-8°.

(2) *Num. CXXIV de' Codici mss. volgari della Libreria Naniana.*

(3) Pag. 1225.

(4) *Ubi suprà*, p. 65. On la trouve aussi dans l'édition des *Classici Italiani*, *Raccolta di Novelle*, vol. II.

une idée. La fille unique du comte de Toulouse, Blanche, refuse la main du fils unique du comte de Barcelonne, parce que ses manières en certaine occasion lui avaient fait juger qu'il était avare. Le jeune prince entreprend de se venger par un moyen bien singulier. Déguisé en joaillier, il réussit à séduire la jeune princesse à l'aide de sa femme de chambre qui était très experte, et plus encore par le moyen de certains joyaux auxquels le faux marchand attribuait des vertus admirables. Les raisonnements que la vieille femme de chambre emploie à la vue de ces bagues, et qu'elle emprunte même à la religion, ont tout le succès possible (1). Quelques semaines après, la princesse *trouva ce qu'elle cherchait le moins* (2), comme dit l'auteur, c'est-à-dire qu'elle était grosse. La vieille confidente entreprend de la tranquilliser par l'exemple des autres femmes, en l'assurant

---

(1) Voilà comme la vieille femme, bien endoctrinée dans son métier, parle à sa maîtresse : *Domeneddio si lascia pregare degl' ingiusti desiderj e de' giusti, e da' buoni e non buoni parimente; è ben vero che quegli esaudisce quando a lui pare, e non questi : sicchè io non sapeva, che voi voleste esser da più di lui.* Et plus bas : *Il peccato si debbe lasciar considerare alle pinzochere ed alle vecchie che non hanno altro a fare; e non alle Giovani, che hanno mille anni di tempo a ripentirsi con Domeneddio de' lor falli. Borromeo*, p. 86.

(2) Pag. 89.

que si ce qui vient de lui arriver faisait tomber les cheveux, presque toutes les femmes porteraient des perruques. Mais la jeune princesse, au lieu de suivre les pernicieux conseils de sa confidente, se résout à épouser le joaillier. Déguisés en pèlerins, l'un et l'autre prennent la fuite.

C'est ici que le Barcelonnais développe son plan de vengeance. On ne peut imaginer de mauvais traitements qu'il ne fasse souffrir à sa femme. Elle lui avait promis en l'épousant d'oublier à jamais sa condition, et de tout souffrir comme femme de marchand Navarrois. Elle voyage à pied, loge dans de mauvais gîtes, dîne encore plus mal, est sans cesse exposée à toutes sortes d'humiliations. Arrivée à Barcelonne, elle est même obligée de commettre des vols, et cela par les ordres de son mari. Enfin, satisfait de la vengeance qu'il en a tirée, voici comme il jugea à propos de terminer la comédie. Il lui dit que le fils du comte de Barcelonne, qu'elle avait dédaigné, doit se marier le lendemain : il lui prescrit d'aller à la cour au moment de la cérémonie, et de voler encore, si l'occasion s'en présente. La fête était déjà ordonnée pour les noces; tout le monde était rassemblé, seigneurs, barons, courtisans; la pauvre fille du comte de Toulouse y est aussi, confondue parmi les domes-

tiques et la populace. Le prince de Barcelonne se montre en grand habit de parade, et cherche dans la foule son épouse. C'est en ce moment qu'il l'invite à accepter sa main, et à reconnaître son véritable époux. Alors, en se demandant pardon l'un à l'autre de tout ce qui s'est passé, ils finissent par s'embrasser, et tout le monde applaudit.

A dire vrai, le prince de Barcelonne avait plus de raison de maltraiter sa femme que le marquis de Saluce, la pauvre Grisélidis (1); il voulait se venger de la femme qui l'avait d'abord offensé. Mais l'obliger à voler, la faire surprendre dans le vol même, cela est trop révoltant; et d'ailleurs rien dans cette Nouvelle ne dédommage de la peine que font éprouver les souffrances de *Bianca*, tandis que dans Boccace, on ne cesse d'être ému de la tendre résignation de Grisélidis. Au reste, *Alamanni* ne paraît pas avoir eu d'autre objet que de faire une satire sur le peu de chasteté des Toulousaines, et l'orgueilleuse dureté des Catalans. C'est ce qu'on peut induire d'une phrase ironique qui termine la Nouvelle (2).

---

(1) Ci-dessus, tom. III, p. 111.

(2) *Nelle quali qual più fusse o la Tolosana pudicizia, o la cortesia Catalana lascio a giudicar nella discrezione di chi legge.*

Francesco Doni voulut aussi jouer le rôle de conteur. Outre la Nouvelle de *Belphegor* et celle de *Pulci*, il en inséra dans sa seconde *Libreria*, qui paraissent entièrement de lui. *Poggiali* en a choisi quatre pour son recueil (1). Elles prouvent que *Doni* avait de l'imagination, de la verve, et la facilité d'exécution, mais point de goût ni de patience pour corriger.

Niccolò Granucci de Lucques (2) publia quatorze Nouvelles dans son ouvrage intitulé *l'Hermite, la Prison et le Passe-Temps* (3), et onze dans un autre livre qui porte pour titre, *la Nuit agréable et le Jour de gaîté* (4). Dans les unes et les autres on trouve de l'intérêt, de l'élégance, et plus encore, de la moralité. On parlait avec une prévention favorable des Nouvelles de *Salvuccio Salvucci*, dont l'édition donnée à Florence en 1591 était devenue fort rare (5). Mais dès qu'elles reparurent

(1) *Novelle di alcuni autori Fiorentini.*

(2) Né vers 1530.

(3) *L'Eremita, la carcere e il diporto: opera, nella quale si contengono novelle ed altre cose morali*, etc. *Lucca*, 1569, in-8°. Cette édition est fort rare.

(4) *La piacevol notte e lieto giorno: opera morale.* Venez., 1574, in-8°.

(5) Un exemplaire de cette édition, qui appartenait auparavant à la bibliothèque *Capponi*, se trouve dans celle du Vatican. C'est de là qu'en a tiré copie le comte *Borromeo*, qui en a fait part à M. *Poggiali*. Voy. son Recueil, etc.

dans le recueil des Conteurs Florentins, fait par *Poggiali*, et qu'elles furent plus connues, l'auteur perdit beaucoup de sa réputation. Elles ne sont qu'au nombre de deux (1): mais l'auteur s'était proposé d'en publier bien davantage. Il comptait les diviser entre les douze mois de l'année; et c'est pour cela qu'il avait intitulé son ouvrage les *Mesate.*

Sienne avait osé quelque fois se mesurer avec Florence dans l'art de conter, comme elle demandait la préférence pour son dialecte. *Sermini* sans doute l'aurait fait triompher dans le quinzième siècle; mais dans le seizième elle ne put se vanter que de *Pier Fortini* et de *Scipione Bargagli. Bargagli* appartenait à une noble famille siennoise, et florissait vers la fin de ce siècle. On le regardait comme le premier qui eût convenablement traité le sujet des *Devises* (2); on le consultait sur ces futilités qui avaient alors beaucoup d'importance, et on lui donnait dans ce genre l'autorité qu'Aristote avait en philosophie (3). On a de lui quelques oraisons et quelques poé-

---

(1) *Borromeo* les annonce sous ce titre : *Novelle distinet particolarmente in dodici mesi dell' anno*, etc. *dette le Mesate del Salvucci. Notizia*, etc., p. 49.

(2) *Le Imprese. Venezia*, 1589 et 1594, in-4°.

(3) *Ugurgieri*, *Pompe Sanesi*, tom. I, p. 581.

sies (1). Il se fit remarquer par un ouvrage plus curieux, qu'il composa pour relever le mérite du dialecte siennois (2). Il prétendait prouver que ce dialecte avait contribué bien plus que le toscan à former la langue italienne, et que par conséquent on devrait la nommer siennoise et non florentine. Comme conteur il a inséré quelques Nouvelles dans un ouvrage intitulé *les Divertissements*, où de belles dames et des jeunes gens s'amusent à divers jeux, à raconter des historiettes, à chanter des chansons (3). Les Nouvelles de *Pier Fortini*, concitoyen de *Bargagli*, composées au milieu du quinzième siècle, intéresseraient davantage; mais elles n'ont point été publiées. *Tiraboschi*, par quelques morceaux que lui en avait envoyés l'abbé *Ciaccheri*, bibliothécaire de l'université de Sienne, jugea qu'elles avaient du naturel, de la grace et une grande facilité

(1) *Mazzuchelli*, vol. II, pag. 352.

(2) *Il Turamino, overo del parlare e dello scrivere sanese. Siena*, 1602, in-4°.

(3) *I Trattenimenti dove da vaghe donne e giovani uomini rappresentati sono onesti e dilettevoli giuochi, narrate novelle, e cantate alcune amorose canzonette. Firenze*, 1581, in-8°. On les a réimprimés plusieurs fois; et l'on a inséré quatre de ces nouvelles dans le vol. IV du *Novelliero Italiano*, Ven., 1754, in-8°.

de style (1). Le comte *Borromeo* en a publié une, qui est la quatrième de ses Nouvelles inédites (2), et qui suffit pour nous faire regretter les autres. On y voit la courageuse fermeté d'une femme qui, après avoir tué un jeune homme pour défendre son mari, souffre la torture plutôt que d'avouer son crime; mais lorsqu'elle voit son mari prêt à subir la même épreuve, elle confesse la vérité plutôt que de l'exposer à souffrir autant qu'elle. *Borromeo* n'a pu choisir que cette Nouvelle dans le Recueil de *Fortini :* selon *Tiraboschi* (3), l'obscénité et l'irréligion des autres en diminuent beaucoup le mérite. On peut réunir à ces deux conteurs *Giustiniano Nelli*, Siennois comme eux, et qu'il ne faut pas confondre avec Pierre *Nelli*, poëte satirique et fort licencieux du même siècle. Il publia sans date et sans indication de lieu, deux Nouvelles amoureuses pour l'instruction des jeunes amants (4).

(1) Pag. 1237, note (a).

(2) *Ubi suprà*, pag. 147.

(3) *Ubi suprà.*

(4) *Le amorose Novelle, dalle quali ciascuno innamorato Giovane può pigliare molti utili accorgimenti nelli casi d'amore.* Le comte *Borromeo* possède cet exemplaire très rare, qui appartenait à la bibliothèque *Pinelliana*, venduo à Londres. *Notizia*, etc., pag. 38.

Mais tous les conteurs siennois et leurs Nouvelles ne peuvent guère balancer la gloire qu'acquit à Florence le célèbre *Anton-Francesco Grazzini*, plus connu sous le surnom de *Lasca*. On l'a vu figurer parmi les poëtes héroï-comiques et parmi les auteurs de comédies (1); mais il réussit bien plus dans les Nouvelles. On sait combien lui doivent la langue toscane et l'académie de la Crusca. Il se fit distinguer non seulement par la correction et la grace, mais aussi pour avoir enrichi la langue de beaucoup de phrases et de locutions nouvelles. Il avait composé trente contes qui, divisés en trois parties, devaient fournir à trois soupers; et pour cela il leur donna le nom de *Cene*. Malheureusement on n'en connaît jusqu'à présent que vingt-un, c'est-à-dire ceux qui composent le premier et le second souper, et un du troisième (2). On crut avoir trouvé tout récemment les autres

(1) Ci-dessus, vol. V, p. 555, et vol. VI, p. 282.

(2) On n'avait d'abord publié que la seconde *Cena*, à Florence, sous la date de Stambul, 1743. On y joignit ensuite la première; et toutes les deux, avec une nouvelle de la troisième *Cena*, furent imprimées, en 1756, à Paris, sous la date de Londres, et sous le titre de *la Prima e la Seconda Cena*, etc. Cette édition, qui est très belle et très correcte, a été, quelques années après, contrefaite à Lucques, et en 1790 a été renouvelée à Florence, sous le

Nouvelles dans un manuscrit autographe qu'on venait de découvrir; mais il ne contenait que des églogues et d'autres poésies inédites (1). Il nous reste du moins de cet auteur assez de Nouvelles pour que nous puissions apprécier son talent.

Le *Lasca*, à l'exemple de Boccace et des plus célèbres conteurs, voulut donner un motif et un cadre à ses narrations; et voici de quelle manière. Au temps de Paul III, de Charles-Quint et de François I[er], quelques jeunes gentilshommes et quelques dames se trouvaient après dîner chez une veuve fort belle et fort riche, à Florence. La neige les surprend; ils saisissent l'occasion de faire la petite guerre des pelotes de neige; mais le temps devient si mauvais, que la maîtresse de la maison les invite à passer la soirée chez elle. C'est là qu'ils racontent, chacun à leur tour, une historiette, et qu'ils se promettent de renouveler cette réunion les deux jeudis suivants. La société joyeuse n'est composée que de cinq gentilshommes et

---

nom de Leyde. Mais les nombreuses imperfections qu'on rencontre dans les deux dernières éditions, feront toujours préférer celle de Paris.

(1) Ce manuscrit a été découvert par l'abbé *Domenico Moreni*. Voy. la dédicace de l'édition des Nouvelles du *Lasca*, faite à Livourne, sous la date de Londres, en 1793, in-8°.

d'autant de dames. C'est un régime tout républicain qu'ils veulent se donner; et par conséquent c'est le sort qui décide de l'ordre suivant lequel ils raconteront leurs Nouvelles, sans reconnaître de reines ni de rois (1).

Giacinto ouvre la scène dans le premier souper, comme *Amaranta* dans le second, en invoquant religieusement le Très-Haut, tant pour eux que pour les autres compagnons de leurs plaisirs; ils le prient de les disposer à ne rien dire qui ne contribue à sa gloire comme à leur amusement. *Giacinto* annonce en même-temps que sa Nouvelle sera tant soit peu lascive et folâtre; c'est pour donner l'exemple et du courage aux autres conteurs (2). En effet, cette première Nouvelle a pour principal objet

---

(1) *E per questo mi parr ebbe, quando a voi paresse, che noi ci reggessimo non con re, o con reine, ma che ci governassimo a guisa di repubblica*, etc. *Raccolta di Novelle*, vol. III, pag. 66, édit. de Milan, 1810.

(2) On croirait que c'est l'exorde d'un exercice religieux: *Prima che al novellare di questa sera si dia principio, mi rivolgo a te, Dio ottimo e grandissimo, che solo tutto sai, e tutto puoi, priegandoti devotamente, e di cuore, che per tua infinita bontà e clemenza mi conceda, e a tutti questi altri che dopo me diranno, tanto del tuo ajuto e della tua grazia, chè la mia lingua e la loro non dica se non a tua lode, e a nostra consolazione. E così venendo alla mia favola, la*

de prouver combien sont salutaires les plaisirs du mariage, puisque c'est par leur usage que *Salvestro Bisdomini* a guéri sa femme d'une longue maladie (1). *Amaranta* profite merveilleusement de l'exemple de *Giacinto :* la décence recommandée à son sexe ne l'empêche point de raconter la mésaventure scandaleuse et ridicule d'un pédant qui, pour se tirer d'un grand embarras, se trouve obligé de sacrifier de ses propres mains une importante partie de lui-même (2). Viennent ensuite *Fileno* et les autres convives, qui remplissent chacun leurs engagements avec la même franchise, et sans plus de ménagement. Tant il est vrai qu'alors on regardait comme permise et presque innocente cette liberté de style et d'images.

Ces Nouvelles ne sont pas toutes badines et licencieuses ; on en rencontre aussi du genre sérieux : telles sont la cinquième du premier souper, et la cinquième du second. La première contient le récit de la mort de *Guglielmo Grimaldi*, occasionnée par la jalousie

---

quale per dare animo, e mostrarvi come festevoli e gioconde si debbano raccontare, sarà piuttosto che no, alquanto lascivetta e allegra. Ibid., p. 67.

(1) *Novella I*, pag. 69.

(2) *Il pivolo, con che Diogene piantava gli uomini, strappò per forza*, etc. *Novella II*, pag. 86.

de sa femme, qui, après l'avoir accusé, se tue elle et ses enfants; dans la seconde on voit l'atrocité de *Corrado*, tyran de Fiesole, qui, après avoir mis à mort sa femme et son fils, est massacré par le peuple. Mais toutes les autres Nouvelles, dirigées ordinairement contre les prêtres et les pédants, dédommagent amplement les lecteurs du sérieux et de la tristesse de quelques autres. Leprêtre *Sanfelice*, après avoir trompé la *Mea*, est trompé à son tour, et non seulement perd un oison et deux chapons, mais aussi est obligé de sauter par une fenêtre (1); un clerc florentin se moque bien cruellement d'un prêtre siennois qui voulait le prendre pour dupe (2). Ailleurs le *Tasso* fait lier et emmener comme fou un abbé qui, aussi bête que présomptueux, méprisait les figures de Michel-Ange (3); plus loin, la jeune *Lisabetta* profite de l'avarice et de l'adresse d'un moine pour épouser, malgré sa mère, le jeune homme qu'elle préférait (4): c'est ensuite un prêtre de campagne qui, pour avoir voulu séduire une jeune fille, est exposé au public dans une position bien

---

(1) *Perde il papero e i capponi. Cena I, Nov. VI*, p. 129.

(2) *Cena I, Nov. VII*, pag. 141.

(3) *Nov. VIII*, pag. 151.

(4) *Cena II, Nov. III*, pag. 231.

affligeante et bien ridicule; mais le saint personnage fait accroire au peuple que c'est un tour de quelques uns de ces esprits malins qui en veulent toujours aux hommes de bien; et le peuple le respecte encore davantage (1), et le dédommage à force d'aumônes. La dernière Nouvelle, qui est la dixième du troisième souper, contient une bizarre aventure à laquelle donna lieu, suivant le conteur, le vieux Laurent de Médicis. Ce prince, après avoir enivré un certain médecin appelé maître *Manente*, réussit, à l'aide d'un moine, son bouffon, à le faire passer pour mort et pour enterré. La femme du médecin saisit l'occasion, et se remarie. Quelque temps après, maître *Manente* revient; il cherche et demande son épouse; on le prend pour un revenant ou pour un imposteur. Il réclame ses droits devant les tribunaux, et le *Burchiello*, qui le reconnaît, défend sa cause; le procès est remis au jugement de Laurent de Medicis. Celui-ci fait constater que tout ce qui est arrivé est l'effet de quelques enchantements; et tout le monde le croit. Ainsi, maître *Manente* recouvre sa femme et sa propriété, et, pour prévenir de pareils dangers, pre d saint Cyprien pour son patron (2).

---

(1) *Cena II, Nov. VIII*, pag. 341.

(2) Pag. 385.

Tels sont les situations et les tableaux comiques et curieux que nous présentent les Soupers du *Lasca;* tableaux que le génie et le caractère de la langue rendent encore plus piquants. On y trouve partout de ces expressions métaphoriques, de ces traits spirituels qu'on ne peut traduire sans en atténuer la force, ou sans blesser l'honnêteté. Il est vrai cependant qu'on y désirerait quelquefois plus d'invention et plus de gaîté; mais la pureté et l'élégance du style dédommagent du reste. Il n'y a point eu au seizième siècle de Nouvelles qui aient plus contribué aux progrès de la langue; et si l'on y remarque des idiotismes, c'est moins un défaut qu'un artifice de l'auteur, qui a voulu par là mieux caractériser ses interlocuteurs.

Les conteurs toscans, au lieu de décourager les autres italiens dans l'art de conter, les engagèrent, au contraire, à tenter de les égaler. Le reste de l'Italie nous présente un nombre de conteurs si considérable, qu'on est étonné que M. *Corniani* (1) ait regardé la Lombardie comme assez pauvre en ce genre. Le catalogue qu'en a dernièrement publié le comte *Borromeo* (2), et

(1) *La Lombardia in questo genere di componimenti è assai povera, e direi quasi digiuna.* Vol. V, p. 15.

(2) Voyez *Notizia*, etc., et *Catalogo*, publié à Bassano en 1805, in-8°.

le peu que nous en dirons, suffiront, sans doute, pour prouver que M. *Corniani* n'a pas été là aussi exact qu'ailleurs.

Le premier conteur lombard qui parut dans ce siècle, fut *Luigi da Porto*. Né d'une famille noble de Vicence, en 1485, il unit l'étude des beaux arts au métier de la guerre; mais, ne pouvant plus servir à cause d'une blessure qu'il avait reçue dans une campagne, il se retira dans sa patrie, et se livra tout entier à la littérature et à l'amitié. On compte parmi ses amis, non seulement Pierre *Bembo*, *Veronica Gambara*, *Emilia Pia* de Montefeltre; mais aussi les *Gonzagues*, les ducs d'Urbin et d'autres personnages illustres. Lorsqu'il ne songeait qu'à jouir de ce studieux loisir, sa santé se détériora de plus en plus, et il mourut en 1529, à l'âge de quarante-quatre ans (1).

La seule Nouvelle qu'il ait composée, ou qui nous soit parvenue, est celle qui contient l'histoire de Roméo et Juliette, que d'autres conteurs n'ont cessé de répéter, et qui a aussi figuré souvent sur les théâtres. Elle est du genre tragique, et intéresse beaucoup, non seulement par les entretiens des personnages, mais plus encore par les situations qui les occasionnent et les

---

(1) *Vita di M. Luigi da Porto*, en tête de ses *Rime e Novelle*, publiées à Vicence, en 1731.

rendent vraiment éloquents (1). Peut-être sera-t-on choqué du caractère de *F. Lorenzo.*, à qui l'auteur fait jouer un rôle important dans sa nouvelle, et qui paraît quelquefois en détruire le pathétique. Si d'un côté *Lorenzo* se montre sensible aux malheurs d'autrui, si, en moine adroit et officieux, il sait trouver et employer les moyens nécessaires, et même la confession, pour favoriser les amants, de l'autre il atténue par des plaisanteries peu convenables, l'impression que font éprouver quelques situations vraiment tragiques (2).

---

(1) C'est là peut-être que *Tasso* a puisé ces sentiments dont se sert Armide pour arrêter Renaud, prêt à l'abandonner. Juliette disait à Roméo, lorsqu'il était résolu à la quitter: « Hélas! que ferais-je sans vous? Non, je n'aurais plus la force de vivre. Il vaut mieux que je vous suive partout où vous irez : j'accourcirai mes cheveux, je vous suivrai comme un de vos domestiques; et personne ne pourra vous servir mieux et avec plus de fidélité que moi. » Pag. 188, édit. de Milan, 1804. Peut-être ne trouve-t-on d'autre différence entre les expressions de Juliette et celles d'Armide, si ce n'est que la nature a dicté les unes et l'art embelli les autres. Voici les vers du Tasse :

Sprezzata ancella a chi fo più conserva
Di questa chioma, or ch'a te fatta è vile ?
Raccorcerolla : al titolo di serva
Vuò portamento accompagnar servile, etc.

Gerus. liber., c. XVI, 48.

(2) Telle est sans doute la situation où Juliette, se réveillant dans le tombeau, se trouve entre les bras de Roméo,

Cette Nouvelle est écrite avec assez de pureté et d'élégance; mais peut-être l'auteur affecte-t-il trop d'imiter Boccace. Malgré les défauts du style, qui pèche par trop d'art, le sujet a tant d'intérêt, qu'elle sera toujours lue avec plaisir par les amateurs de ce genre, et qu'elle tiendra un rang honorable dans tous les recueils de nouvelles (1).

---

et, croyant être dans ceux du moine, lui reproche sa perfidie.

(1) *Benedetto Bendoni* publia la nouvelle de Juliette et Roméo à Venise, en 1535, in 8°.; mais ce n'est pas la première édition, comme l'ont cru quelques bibliographes. (*Classici Italiani*, Milan, *Raccolta di Novelle*, vol. II, préface, p. xij.). Le comte *Borromeo* en a découvert une autre plus rare, faite à Venise par le même *Bendoni*, et peût-être du vivant de l'auteur (*Notizia*, etc., pag. 44.). Il en possède un exemplaire sous le titre d'*Istoria novellemente ritrovata di due nobili amanti*, *con la loro pietosa morte intervenuta già nella città di Verona*, etc. Sec. XVI, in-8°. En 1539 elle fut réimprimée, à Venise, par François *Marcolini*, et en 1553 par Jean *Griffio*, in-8°. Il faut observer qu'il y a de la différence entre l'édition de *Bendoni* et celle de *Marcolini* : dans celle-ci la nouvelle se trouve quelquefois accourcie, et quelquefois altérée; on a attribué ces changements à Pierre *Bembo*, qui voulut soigner l'édition, et peut-être retoucha l'ouvrage de son ami. Il n'y a pas de doute qu'après la mort de l'auteur, *Bembo* demanda ses manuscrits pour en soigner l'édition. Voy., dans les *Opere del Bembo*, vol. III, l. VI, la lettre écrite à *Bernardino*

Marco Cadamosto de Lodi, publia en 1544, à Rome, six Nouvelles (1) : il en avait composé vingt-sept; mais les vingt et une autres lui furent enlevées dans le sac de Rome. *Antonio Cornazzano* était de Plaisance, et, outre plusieurs ouvrages écrits en prose et en vers, il publia en 1546, à Venise, ses *Proverbes*, qui ne sont que des Nouvelles facétieuses (2). *Ortenzio Landi* publia aussi des Contes (3), et

---

da Porto, frère de *Luigi*, le 10 février 1531. Dans cette année on réimprima à Vicence toutes les œuvres de l'auteur in-4°, d'après l'édition de *Marcolini*, et peut-être l'éditeur ne connaissait-il pas celles de *Bendoni*. Les éditeurs des *Classiques*, à Milan, nous assurent qu'en réimprimant cette nouvelle, ils se sont servis, tantôt de l'édition de *Bendoni*, et tantôt de celle de *Marcolini*, toutes les fois qu'ils l'ont jugé convenable. Mais, ce qu'il faut observer à cette occasion, c'est qu'en multipliant les leçons et les variantes, on finira par ne pouvoir plus deviner quel a été l'ouvrage original.

(1) *Sonetti ed altre Rime..... con alcune Novelle*, etc. *Roma per Antonio Blado*, 1544, in-8°, édition très rare. *Girolamo Zanetti* a inséré une de ces Nouvelles dans le *Novelliero Italiano*, tom. II, pag. 309.

(2) Le titre de ces nouvelles est *Proverbii*, imprimés en 1546, et bien plus correctement en 1558, in-8°. Il ne faut pas confondre cet ouvrage italien avec un autre livre latin du même auteur, *De Proverbiorum origine*, publié à Milan en 1503, in-4°.

(3) *Varj Componimenti, nuovamente venuti in luce*, etc. *I quesiti amorosi colle risposte. Le Novelle*, etc. *Vinegia*, 1552, in-8°.

presque en même temps parurent ceux de *Brevio* et de *Strapparola*.

Giovanni Brevio, prélat vénitien, était déjà connu par une traduction du grec en italien de l'oraison d'Isocrate à Nicoclès (1), et le fut encore plus par ses Nouvelles, qu'il publia en 1545 (2). Elles ne sont qu'au nombre de six, encore la sixième est-elle celle de Belphégor qui a été reconnue pour être de Machiavel : ce qui a fait douter de l'originalité des autres. Mais, à dire vrai, les conteurs se sont souvent attribué le droit de se voler l'un l'autre, ou de se servir de cette espèce d'histoires traditionnelles, comme si elles étaient une propriété publique et commune. *Gianfrancesco Strapparola* a plus que tout autre exercé ce droit.

Strapparola était né à *Caravaggio* : il s'appliqua de bonne heure à étudier Boccace, et à écrire des Nouvelles à son exemple. Il l'a bien imité, et même il l'a surpassé quelquefois en licence. Ses soixante-treize Nouvelles sont mêlées d'énigmes, de chansons et d'autres facéties semblables, et divisées en *Nuits*, comme l'indique le titre que leur donna l'auteur (3). Chaque nuit est composée de cinq

(1) Publiée en 1541.

(2) *Rime e Prose volgari, Roma, per Antonio Blado*, 1545, in-8°.; édition fort rare.

(3) *Le piacevoli Notti di Gianfrancesco Strapparola.* La

Nouvelles; la treizième nuit en contient jusqu'à treize. Souvent il traduit, il paraphrase, il prend en entier les contes des autres; il en tire de Boccace (1), du *Pecorone* (2) et de plusieurs autres; il n'épargna pas même la Nouvelle de Belphégor, qu'il change comme il put, et dont il fait la quatrième fable de la seconde nuit. Mais celui dont il emprunte le plus de contes, est ce Jérôme *Morlini*, dont nous avons déjà parlé (3). Le sujet est ordinairement merveilleux, romanesque, invraisemblable; l'auteur y met en œuvre tout ce qu'il peut, astrologie, enchantements, métamorphoses, animaux, diables, sans égard pour les mœurs ou même pour la religion, si cela peut contribuer au but de l'ouvrage, qui n'est autre que d'amuser les lecteurs. Ce qui augmente encore

---

première partie parut à Venise en 1550, et la seconde, *ibid.*, en 1554, in-8°.

(1) *Notte* VI, *nov.* I, etc.

(2) *Notte* II, *nov.* II; *notte* IV, *nov.* IV, etc.

(3) Comme les exemplaires des nouvelles de *Morlino* sont très rares, il est bon de noter ici celles qu'en a empruntées *Strapparola*, pour que les amateurs puissent les connaître et apprécier le véritable auteur : *Nov.* V, *notte* VI; *nov.* V, *notte* VII; *nov.* VI, *notte* VIII; *nov.* IV et V, *notte* XI; *nov.* I, II, III, IV, V, *notte* XII; *nov.* I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X et XIII, *notte* XIII. Voy. les remarques qu'on trouve en tête de la traduction française qui en fut publiée à Lyon en 1726, t. II, in-12.

l'indécence de ses fables, c'est qu'il les fait raconter à de jeunes demoiselles, qu'il suppose fort honnêtes et bien élevées, et à qui il attribue même l'honneur de l'invention. Le style n'est pas non plus celui de Boccace ou de *ser Giovanni;* souvent il est négligé et commun. Mais, quels que soient l'origine et le caractère de ces fables, elles furent généralement accueillies; on les traduisit, on les réimprima plusieurs fois (1). Molière aussi en a tiré l'idée de quelques unes de ses comédies (2). Mais c'est sans doute la licence qui a fait le succès et la réputation de ces Nouvelles : elles sont si ordurières, que souvent on a été obligé de les mutiler; elles ne méritent que d'être placées à côté de celles de *Morlino*.

Girolamo Parabosco, contemporain de *Straparola*, ne fit pas autant de bruit que celui-ci, et cependant eut plus de mérite et de jugement. Né à Plaisance vers le commencement de ce siècle, il réussit à se faire estimer, non seulement comme littérateur et poëte, mais aussi comme un des meilleurs musiciens de son

(1) Parmi les nombreuses éditions qu'on en compte, on distingue celle de Venise, 1557, en deux parties, in-8°.

(2) Le sujet de l'École des Femmes se trouve dans la IV[e] fable de la IV[e] nuit, qui est tirée elle-même de la 2[e] nouvelle de la 1[re] journée du *Pecorone*.

temps. Il publia divers ouvrages en prose et en vers, tels que des *Lettres*, des *Poésies*, *l'Oracle*, *le Temple de la Renommée* (1), et se montra aussi parmi les poëtes dramatiques et les conteurs. Outre ses comédies, dont on a parlé ailleurs (2), il avait publié la tragédie de *Progne* (3). L'Arétin disait de lui (4) que lorsqu'on parlait de sa tragédie, il se donnait pour musicien, et non pour poëte, et lorsqu'on parlait de sa musique, il voulait passer pour poëte, et non pour musicien. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut généralement estimé de tous les savants de son temps, et l'on en voit figurer plusieurs dans ses Nouvelles, qu'il publia en 1552, sous le titre de *Passe-Temps* (5). Ces Nouvelles sont au nombre de dix-sept : l'auteur en forma le passe-temps de trois journées, et y mêla des questions et divers genres de poésie, comme des sonnets, des chansons, et surtout des madrigaux. Il imagine que plusieurs savants et littérateurs, tels que *Veniero*, *Badoaro*,

(1) *Lettere; Rime; il Tempio della Fama;* Ven., 1546, in-12. *L'Oracolo*, Ven., chez Jean *Grifio*, 1551 et 1552, in-4°.

(2) Ci-dessus, t. VI, p. 293.

(3) Venise, 1548, in-8°.

(4) *Lettere*, lib. V, p. 195.

(5) *I Diporti. Venezia*, *appresso Gio. Grifio*, 1552, in-8°. Édition très belle ; mais celle qu'on en fit, *ibid.*, en 1558, est regardée comme la meilleure.

Ercole Bentivoglio, Sperone Speroni, l'Arétin et d'autres, voulant s'amuser à la pêche, sont surpris par la tempête, et obligés de se sauver dans la cabane la plus voisine. C'est là qu'ils imaginent de passer le temps le plus agréablement qu'il leur est possible, en racontant, chacun à son tour, une Nouvelle propre à les amuser et à les instruire à la fois. Laurent *Contarino* ouvre la scène; *Ercole Bentivoglio* vient ensuite : la Nouvelle de l'un et de l'autre donne lieu à diverses questions; on dispute quelque temps; mais l'Arétin vient conter à son tour, et plus que les autres il intéresse et amuse ses compagnons par une histoire vraiment agréable, et tout-à-fait dans son caractère. Il faut donner quelque idée de cette Nouvelle, qui est la troisième du recueil, parce qu'elle a quelque rapport avec le *Tartufe* de Molière.

L'Arétin ayant à parler d'un prédicateur *à sandales de bois*, débute par un exorde où l'on peint le caractère des moines de ce temps-là. Dans tous leurs sermons, dit-il, leur véritable but est d'envahir la fortune et l'honneur des familles. Puis, s'échauffant de plus en plus, il va jusqu'à dire qu'ils ne confessent personne sans avoir été payés auparavant, et qu'ils vendent à grand prix les graces du ciel (1). Un

(1) *Non vogliono confessare chi non paga loro; et vendono*

de ces prédicateurs audacieux, recommandant toujours l'aumône et la chasteté, ne s'en passionnait pas moins pour les belles dames. Il jette les yeux sur une de ses pénitentes, aussi jolie que chaste : un jour qu'elle se confessait au moine, il ne perd pas l'occasion de lui déclarer son amour, et emploie tout pour la séduire (1). La dame dissimule, et, de retour à la maison, elle dévoile à son mari les projets de son confesseur ; le mari lui conseille de faire venir le moine chez elle, une nuit qu'il fera semblant de s'absenter de la ville. En effet, le frère prédicateur y vient : dès qu'il est prêt à se coucher, le mari arrive, et la femme fait cacher dans un coffre-fort le moine, qui déjà se trouvait dépouillé de ses vêtements. La nuit se passe ainsi : le soleil se lève ; l'heure sonne où le prédicateur doit faire le sermon. C'était un dimanche où l'on chommait le Lazare ; tout le monde, assemblé dans l'église, attendait le prédicateur : le mari y fait porter le coffre. Cependant les fidèles assemblés commençaient à s'ennuyer de ne point voir paraître le saint

---

per grandissimo prezzo la misericordia et il sangue di Cristo. Nov. III, p. 46, édit. de Jean *Grifio.*

(1) Il serait bon de comparer ce discours du confesseur avec celui de Tartufe dans une situation semblable, pour comparer le mérite de l'un et de l'autre.

homme qui devait leur transmettre la parole de Dieu. Un jeune homme, plus impatient que les autres, se lève et dit : Puisque le prédicateur ne vient pas, voyons du moins ce qu'il y a dans ce coffre. On l'ouvre. Le prédicateur en sort tel qu'il y était entré, c'est-à-dire dans l'état de nudité le plus complet. Il fallait un moine pour se tirer de cet embarras : il met à profit sa situation; tout le sert, même sa pâleur et son air mourant. Le voici, s'écrie-t-il, ce Lazare dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la commémoration; tel il sortit de son tombeau. Je me suis fait transporter ici, et dans cet état, pour voir quelle serait l'impression que produirait en vous cette image qui doit vous rappeler ce dénuement de toutes choses, cette misère qui est le partage de tous les hommes à leur mort. Son sermon eut un succès prodigieux : tout le monde applaudit; le mari lui-même, qui avait voulu se venger et le punir, l'admire et lui pardonne.

C'est ainsi qu'on passe les trois jours, en racontant des Nouvelles plus ou moins plaisantes, et quelques unes même tragiques; on tente aussi de résoudre diverses questions plus curieuses qu'utiles. Dans la troisième journée on s'occupe à disputer sur la nature et la différence des proverbes et des bons mots; et, après en avoir examiné un grand nombre, *Sperone*

Speroni, préférant ceux qui ont quelque chose de spirituel et d'épigrammatique, voudrait que les madrigaux et ces espèces de poésies légères que les Italiens appellent *Strambotti*, offrissent toujours le même esprit et le même sel (1). On prend de là occasion de commenter divers madrigaux et quelques autres poésies; ainsi le passe-temps finit par être tout-à-fait instructif.

Des femmes aussi voulurent prendre rang parmi les conteurs : non contentes de réciter ou d'emprunter les Nouvelles d'autrui, elles osèrent en composer. On distingue dans ce nombre *Giulia Bigolina*, de Padoue. Si l'on en croit Théodore Zuinger, son contemporain, elle cultiva les Muses, et se fit remarquer par son érudition (2). L'Arétin aussi en fait mention dans ses Lettres (3). Mais celui qui nous a laissé sur elle une notice assez détaillée, est *Scardeoni*. Selon lui, elle avait composé, à l'exemple de Boccace, des Nouvelles qui se distinguaient par l'invention du sujet, par l'art de le développer, par la variété des accidents, et par les dénouements inattendus (4). Malheureuse-

(1) *Giornata* III, pag. 251.

(2) *Eruditione claram et vernaculâ poesi.* Voy. *Methodus Apodemica*, *Argentorati*, 1594, pag. 283.

(3) *Lettere*, lib. V, *lett.* 362, p. 191.

(4) *De Antiquit. Urb. Patav.*, p. 368. *Insigni argumento*, *artificio mirabili*, *eventu vario*, *et exitu inexpectato.*

ment, de toutes ses Nouvelles on n'en connaît que trois, dont deux existent en manuscrit (1), et l'autre a été publiée par le comte *Borromeo* (2). Celle-ci contient l'histoire de *Giulia Camposampiero* et de *Tesibaldo Vitaliani*, qui, après avoir couru de très grands dangers, sont près de subir le dernier supplice, puis sont reconnus innocents et comblés de bienfaits par l'empereur Sigismond. Sans doute cette Nouvelle est écrite avec assez de pureté et d'élégance, et fait regretter celles dont elle devait être accompagnée. Il faut dire cependant que le sonnet à *double queue* qui suit la Nouvelle, et contient une énigme, ne correspond guère à la prose; mais peut-être l'auteur n'avait-il pas mis la dernière main à son travail (3).

De tous ces conteurs vénitiens ou lombards, celui qui pourrait disputer la palme aux conteurs toscans et florentins, soit par l'esprit de galanterie, soit par l'élégance du style, serait sans doute François *Molza*, de Modène. Quoiqu'il figure principalement parmi les poëtes lyriques, il avait tout le talent nécessaire pour

(1) De ces deux, une se conserve à Vérone, dans la bibliothèque du marquis *Saibante*, et l'autre existait parmi les manuscrits de *monsignor Tommasini*. *Borromeo*, ub. sup., p. 6.

(2) C'est la 3e des Nouvelles inédites, *ubi suprà*, p. 120.

(3) *Borromeo*, ubi suprà, p. 145.

briller aussi parmi les conteurs du premier rang. Mais de toutes ses Nouvelles, qui composaient un Décaméron entier (1), nous n'en connaissons jusqu'à présent que cinq d'imprimées. Quatre avaient été déjà publiées dès 1561, par *Vincenzo Busdrago*, à Lucques, et on les a réimprimées dans quelques recueils (2). La cinquième fut publiée par Jérôme *Zanetti*, à qui l'abbé *Serassi* l'avait envoyée pour l'insérer dans le *Novelliero* (3). On dit que quelques unes se conservent manuscrites à Modène, et d'autres à Naples (4). Si elles ressemblent à celles que nous connaissons, et surtout à la cinquième, c'est bien dommage qu'elles soient ainsi dispersées sans avoir été imprimées. *Molza* avait couru le monde, et le connaissait assez bien pour le peindre : il en fournit une preuve complète dans cette dernière Nouvelle : c'est là qu'il donne aux maris une leçon de prudence qui, si elle ne suffisait pas toujours pour prévenir les déréglements des femmes, pourrait

(1) Voy. sa *Vita*, par l'abbé *Serassi*, vers la fin.

(2) *Quattro delle Novelle dell' onorandissimo Molza, stampate in Lucca*, etc. On en trouve quelques unes parmi les *Cento Novelle scelte dal Sansovino*.

(3) On la trouve aussi dans le recueil des Nouvelles qu'ont publié les éditeurs des *Classici*, à Milan, vol. II, pag. 217.

(4) *Serassi*, ibid., et *Classici*, loc. cit., pag. xvj.

au moins en diminuer le scandale. *Ghedino*, par exemple, surprend sa femme au moment même où elle lui fait une infidélité. La femme prend la fuite, et se sauve dans le plus grand désordre chez un de ses voisins. Le mari l'y poursuit, et arrive lorsque le voisin, saisissant l'occasion, recommençait la scène qui avait été suspendue. Craignant alors qu'elle ne s'échappe une seconde fois pour jouer encore ailleurs le même rôle, il se retire prudemment sans mot dire. On se tromperait si l'on croyait que l'auteur, pour tracer ces tableaux, emploie des expressions et des couleurs indécentes; il voile par des allusions et des métaphores, tout ce que ce sujet peut avoir de licencieux; ce qui prouve à la fois, et son goût, et la connaissance qu'il avait des ressources de la langue.

Pendant que tous les conteurs se montraient plus ou moins libres dans leurs Nouvelles, deux écrivains généralement estimés par leurs ouvrages et par les qualités de leur esprit, *Cintio Giraldi* et *Sebastiano Erizzo* (1) tentèrent de corriger un genre que la licence avait absolument dégradé. *Giraldi* avait déjà composé son Traité sur le genre des romans, dont les Nou-

---

(1) Nous les avons rencontrés plusieurs fois en parlant de diverses classes de littérateurs. Voy. ci-dessus, vol. VI, pag. 66; vol. VII, pag. 293; vol. VIII, p. 193 et 344.

velles ne sont qu'une dépendance. Il voulut encore ajouter l'exemple aux préceptes, et publia ses *Hecatommiti*, ou Cent Nouvelles (1). Elles sont divisées en deux parties; chaque partie comprend cinq décades, dont chacune contient dix Nouvelles; mais tout le recueil est en outre précédé d'une introduction, qui renferme dix autres Nouvelles. L'auteur commence par déclarer qu'il veut écrire à la gloire de l'Eglise romaine; et l'inquisiteur qui avait revu ses Nouvelles assure qu'elles correspondent entièrement aux intentions de l'auteur. Comme tant d'autres conteurs, il donna, à l'exemple de Boccace, un cadre à ses Nouvelles. Boccace avait tiré de la peste de Florence le motif de son Décaméron; *Giraldi* donna aussi pour motif à ses *Hecatommiti* un événement non moins vrai non moins funeste, le sac de Rome. Plusieurs Romains, sauvés d'abord par la générosité d'un seigneur de la famille Colonne, s'embarquent à Civita-Vecchia, pour se rendre à Marseille, où ils s'attendent à rester jusqu'à ce que Rome soit délivrée de l'armée de Charles-Quint, que *Giraldi* appelle sans façon hérétique et barbare (2). Pendant le voyage ils cherchent à

(1) *Gli Hecatommiti (o Cento Novelle) di M. Giambattista Giraldi Cintio. Monteregale*, 1565, t. II, *deche* X, in-8°.

(2) *Da quella calamità, nella quale era ridotta da quella eretica e barbara gente. Decade* X, p. 462.

se désennuyer, en racontant régulièrement des historiettes après le dîner. On détermine, à la fin de chaque décade, le sujet de la suivante; ce qui présente plus de méthode, mais aussi plus de monotonie. Cette monotonie se fait d'autant plus sentir, que l'auteur n'abandonne jamais le genre sérieux et moral. Malgré ce défaut trop dominant, *Bartolommeo Cavalcanti* jugeait les Nouvelles de *Giraldi* supérieures à celles de Boccace (1) : mais elles sont très loin de ce modèle de perfection; le genre même en est tout différent. La variété de l'invention, la facilité du style, l'importance des maximes, et quelques poésies qu'on y a semées parfois, ne suffisent pas pour nous dédommager de l'absence de toute gaieté. On y a puisé cependant le sujet de quelques pièces tragiques, et voilà le plus grand avantage qu'on ait tiré de ce grand recueil de contes (2).

Sebastiano Erizzo fut encore plus sérieux

---

(1) C'est ainsi que *Cavalcanti* s'en explique dans une lettre adressée à *Giraldi*, et qui se trouve dans le tome II des *Hecatommiti*.

(2) Shackespeare a tiré de ces Nouvelles plusieurs sujets de tragédies; *Dryden* l'avoue franchement : *Schackespeare's plots are in the hundred novels of Cinthio. Preface of Moese Astrologer*. *Giraldi* lui-même, avant tout autre, en avait tiré plusieurs de ses tragédies. Voy. ci-dessus, tom. VI, pag. 70 et suivantes.

que *Giraldi*. Il publia à Venise, en 1567, les *Six Journées* (1); c'est une collection de Nouvelles, et non un poëme religieux, comme l'a dit l'abbé *Tiraboschi*, trompé par la ressemblance du titre avec celui des *Sept Journées* du Tasse, et encore plus par l'autorité du P. *Quadrio* (2). Ce recueil contient trente-six Nouvelles, outre celle que l'abbé *Morelli* a dernièrement découverte sur la naissance d'Attila, roi des Huns (3). L'auteur étant jeune, et faisant ses études à Padoue, est admis à des entretiens que six jeunes élèves ont entre eux pour s'exercer dans l'art de conter, et s'amuser en même temps. Chacun, tour-à-tour, préside à l'entretien. Le sujet des Nouvelles est pris ordi-

(1) *Le sei Giornate*, ou *Diversi fortunati ed infelici avvenimenti, ne' quali si contengono ammaestramenti nobili ed utili di morale;* in-4°.

(2) *Tiraboschi*, en parlant des poëmes dont le sujet est pris de l'Écriture sainte, dit : *Fra' quali i due migliori sono le sei Giornate di Sebastiano Erizzo...... e le sette Giornate di Torquato Tasso*, etc., pag. 1231. Le P. *Quadrio*, dans le vol. IV *della Stor. d'ogni poesia*, pag. 227, compte l'ouvrage d'*Erizzo* parmi d'autres poëmes sacrés; mais, à la page 359, il le place parmi les Nouvelles. Je ne fais pas cette remarque pour diminuer l'autorité de ces deux écrivains, mais pour montrer combien il est difficile d'être toujours exact dans ce genre de recherches.

(3) Voy. la dédicace des *Sei Giornate*, que *Poggiali* a adressée à *Girolamo Zulian*.

nairement de l'histoire, et sur-tout de l'histoire ancienne; et chaque Nouvelle donne lieu à des discussions, à des discours, à des péroraisons, qui en constituent la partie la plus importante. L'auteur montre que son intention était moins de conter que de discuter. Quelquefois le dialogue est intéressant : tel est celui d'Harmodius et d'Aristogiton, lorsqu'ils se proposent de punir le tyran Hipparque (1); d'autres fois on y rencontre des situations pathétiques, mais ordinairement elles sont étouffées par les observations qui les précèdent, les accompagnent ou les suivent. Enfin, accoutumé aux dialogues de Platon, l'auteur ne sait que philosopher; et ses Nouvelles deviennent pour lui des occasions ou des motifs de leçons morales et politiques. Ainsi, en s'éloignant de la licence de Boccace, on s'éloignait aussi du véritable caractère des Nouvelles; et c'était détruire le genre, en voulant le corriger. Après ce que nous venons d'observer, il ne faut pas trop se fier aux éloges que *Dolce* a prodigués à *Erizzo* (2), et que d'autres ont répétés. Le seul mérite de ce conteur consiste dans la moralité de ses histoires, dans l'élégance du style, qui

---

(1) *Avvenimento* XX.

(2) Il en fut le premier éditeur. Voy. sa dédicace à Frédéric *Gonzaga*, prince de *Gazuolo*.

souvent paraît encore plus grave et plus majestueux que le sujet ne l'exige.

Nous terminerons cette revue des conteurs par *Matteo Bandello*, dont les ouvrages méritent une place distinguée, et qui, sans dénaturer le genre des Nouvelles, sut peut-être, plus que les auteurs précédents, en tirer parti pour l'instruction du public. Il était né à *Castelnuovo*, dans le Piémont, vers 1480 (1). Ce fut peut-être pour complaire à un de ses oncles, qui jouissait d'une grande considération parmi les dominicains, qu'il entra de très bonne heure dans cette religion. Lorsqu'on nomma cet oncle général, il le suivit, et, en voyageant par l'Italie, il apprit ce qu'il n'aurait jamais su dans les écoles et dans son couvent, l'usage du monde, et l'art de la galanterie. Quelques années après, cet oncle mourut (2); et *Bandello*, tout en restant dominicain, fit bien voir qu'il n'avait pas de vocation pour cet état. Méprisant ou négligeant les études de la scolastique, il se donna tout entier à celles de la littérature, et surtout au genre particulier des Nouvelles. Il ne faut pas croire pour cela qu'il se fût contenté de connaissances légères

(1) Voy. ce que dit *Mazzuchelli* sur la date et le lieu de sa naissance, vol. II, part. I, p. 201.

(2) En 1506.

et superficielles : il avait appris le latin et le grec ; il avait composé un volume de locutions et de phrases, tirées des meilleurs écrivains latins. Alde Manuce lui procurait tous les livres qui paraissaient en Italie, en France, en Allemagne (1). Il commenta et expliqua Euripide à Lucrèce *Gonzaga*, son élève (2), et composa une tragédie d'Hécube (3) ; il traduisit presque tous les dialogues de Platon (4) ; il avait même prononcé quelques oraisons ; mais tous ces ouvrages furent éclipsés par ses Nouvelles, auxquelles il consacra tout son temps, et le fruit de ses études.

Il avait commencé, dès 1497, à recueillir des contes ; et c'est lui-même qui nous assure qu'il en avait appris un du célèbre *Lionardo da Vinci*, qui en ce temps-là peignait la *Cena* dans le couvent *delle Grazie*, à Milan (5). En rapportant cette Nouvelle, il fait connaître la bizarrerie d'esprit de ce fameux peintre (6). Mais le premier travail qu'il publia, ce fut la traduction latine de la Nouvelle de *Tito et*

---

(1) Tom. IV, *Nov.* XI, p. 236.

(2) *Lettere di Lucrezia Gonzaga*, p. 61.

(3) Tom. IV, *Nov.* XIX.

(4) Tom. II, *Nov.* VI.

(5) Voy. *Bottari*, *Note al Vasari*, édit. de Rome, t. II, pag. 17.

(6) Tom. III, *Nov.* XLVIII, pag. 430.

Gisippo, qui fait partie de la dixième journée du Décaméron de Boccace (1). Elle parut à Milan en 1509, dédiée au jeune Philippe *Sauli*, de Gênes (2); mais bientôt après, suivant les conseils d'*Ippolita Sforza*, il commença à écrire et à réciter ses Nouvelles en italien (3).

Ses récits et ses qualités très sociables lui

---

(1) *Nov.* VIII.

(2) Voici le titre de cette version, qui a donné lieu à des interprétations bien ridicules : *Titi Romani, Aegesippique Atheniensis amicorum historia, in latinum versa per fratrem Matthæum Bandellum Castronovensem, ord. Prædicator. nominatim dicata, clarissimo adolescenti Philippo Saulo, Genuensi, juris cæsarei atque pontificii alumno*, etc., 1509, in-8°. Bayle dans son Dictionnaire (art. *Bandel*), trompé par *Vossius* (*de Histor. lat.*, p. 677), qui peut-être l'avait été aussi par d'autres, a cru que cette version était italienne. Ils n'avaient sans doute pas lu le titre de l'ouvrage. *Mazzuchelli* pense que *Vossius* avait été induit en erreur par Antoine de Sienne (Biblioth., p. 173) et par le P. *Possevino* (*Appar. sacer*, t. II, p. 417), qui tous deux ignoraient que l'histoire originale est de Boccace. Mais ce qui est plus singulier, c'est que *Fontanini* ait ajouté, et qu'on ait répété sur sa parole (*Bibliot. de' Volgarizzatori*, t. I, p. 47, et t. II, p. 4), que le P. *Bandello* avait traduit l'Égésippe latin de saint Ambroise : voilà Boccace métamorphosé en un auteur grec, sa Nouvelle traduite en latin par saint Ambroise, et enfin en italien par le P. *Bandello*. Peut-on accumuler tant de bévues en si peu de mots?

(3) *Novelle*, t. I, *Introduzione*, p. 4.

acquirent beaucoup de relations avec des personnages les plus illustres et les plus savants de son temps à qui il adressa ses Nouvelles. De ce nombre sont Machiavel, *Alamanni*, *Bernardo Tasso*, *Berni*, *Castiglione*, *Navagero*, *Fracastoro*. Il fut le confident des *Gonzaga*, des *Bentivoglio*, des *Fregoso* et d'autres princes, qui souvent le chargèrent de missions fort délicates. Il passait de son couvent à leurs cours; on croit, de plus, qu'il se rendit à Paris à l'époque où se formait cette fameuse ligue de Cambrai qui devait faire disparaître la république de Venise (1). De ce moment il resta attaché à la France, et peu s'en fallut qu'en épousant la cause de ce royaume, il ne perdît la tranquillité et la vie. La guerre ayant éclaté entre Charles-Quint et Louis XII, *Bandello*, ainsi que sa famille, suivit le parti des Français : les Espagnols s'emparèrent de Milan; *Bandello* et son père furent obligés d'émigrer; on pilla leur maison, et on saisit tous leurs biens.

Cet événement décida *Bandello* à quitter son couvent et sa patrie; et après avoir suivi, tantôt une cour, tantôt une autre, il s'attacha à *Cesare Fregoso* et à *Costanza Rangoni*, sa femme, qui l'emmenèrent à leur château de

(4) Voy. son *Elog.*, par *Galeani Napione*; *Piemont. Ill.*, vol. V.

Bassen en Gascogne. C'est là qu'il consacra tout le reste de ses jours aux Muses et à la composition de ses Nouvelles.

Pendant le séjour que *Bandello* avait fait à la cour de *Pirro Gonzaga*, il donna à la célèbre Lucrèce, sa fille, des leçons de grec, de littérature et de philosophie. Tout en faisant cette éducation, que Lucrèce regardait comme très philosophique et très sévère (1), le maître devint amoureux de son élève, qui ne dédaigna ni ses leçons, ni ses amours. Ce n'était pas un mystère : *Bandello* la célébrait partout dans ses vers; il lui consacra onze chants de louanges en octaves (2), et se glorifia toujours de l'avoir *saintement* aimée (3) : Jules-César *Scaliger* n'en composa pas moins une épigramme sur cette liaison (4). Mais, ce qui est plus remarquable,

(1) *Lettere di Lucrezia Gonzaga*, p. 61 et 62; et *Trattato degli studj delle donne*, part. I, pag. 124. On croyait que ces lettres, publiées sous le nom de *Lucrezia Gonzaga*, avaient été dictées par *Ortensio Landi*; mais le P. *Affò* en a revendiqué l'honneur et la propriété pour cette dame.

(2) *Canti XI, composti dal Bandello, delle lodi della signora Lucrezia Gonzaga*, etc., réimprimés à Agen en 1545, in-8°.

(3) Tom. III, *Nov.* LIII, lettre à *Pietro Margano*, pag. 353.

(4) *In Bandelli amores pro D. Heroina Lucretia Gonzaga, Pyrri filià.* On trouve cette épigramme en tête des Poésies ci-dessus citées.

Lucrèce professa toujours la morale la plus scrupuleuse; et, ce qui honore en même temps les principes de son maître et de son amant, c'est que Lucrèce elle-même se faisait gloire de suivre dans toute sa conduite les principes de sagesse qu'il lui avait inspirés (1). S'il ne faut pas en tirer des inductions trop favorables aux mœurs du temps, on ne peut cependant s'empêcher d'en concevoir plus d'estime pour le caractère de *Bandellò* : aussi jouissait-il d'une grande considération, malgré ses amours et ses Nouvelles; et Henri II (2) le nomma évêque d'Agen. *Bandello*, confiant le gouvernement de son église à l'évêque de Grasse, en partagea les revenus avec Hector *Fregoso*, fils de César (3), et continua à rédiger et publier ses contes jusqu'à sa mort, arrivée en 1561. Le compte que nous allons rendre de ses Nouvelles, déterminera encore mieux le caractère de l'auteur.

Les Nouvelles de *Bandello* sont au nombre de deux cent quatorze, et chacune est précédée d'une lettre ordinairement instructive et intéressante, adressée à celui à qui il dédie la Nou-

(1) Voy. *Lettere* ci-dessus citées.

(2) Et non, comme le dit *Tiraboschi*, François Ier, qui était mort depuis trois ans.

(3) César, allant en ambassade à Venise, avait été assassiné par le marquis *del Vasto*, gouverneur de Milan.

velle. Elles parurent la première fois en trois volumes, à Lucques, en 1554. L'auteur y joignit une quatrième partie, qui ne fut imprimée qu'après sa mort, en 1573, sous la date de Londres. On en fit beaucoup d'éditions et de traductions; mais elles subirent des altérations assez remarquables, des retranchements, des mutilations; on supprima les épîtres dédicatoires (1). Belleforest, après Boaistuau, ne se contenta pas de les traduire en français; il voulut aussi les améliorer, et finit par leur ôter tout ce qu'elles avaient de bon (2). Ce qui est pis, les Nouvelles de *Bandello* subirent aussi de censures injustes, ou du moins exagérées, injurieuses pour l'auteur, et qui peuvent tromper les lecteurs. Cherchons à rendre justice à l'un, et montrons aux autres le profit qu'on peut tirer de son ouvrage.

(1) On trouve plus ou moins de ces défauts dans les éditions faites à Milan en 1560, en trois vol. in-8°., et à Venise en 1566, in-4°.

(2) Gordon de Percel disait que Belleforest *s'était donné trop de carrière dans cette version*. Biblioth. des Romans, vol. II, p. 304. Bayle, en lui pardonnant la rudesse de son style, ne pouvait lui pardonner d'avoir ajouté, retranché, changé mille choses, et surtout supprimé les dédicaces, qui sont une partie bien intéressante de cet ouvrage. Lettres, tom. II, p. 657.

L'usage d'enchaîner tant de contes isolés, et de leur donner un but et un ensemble, avait passé de mode : on était rassasié de *journées*, de *nuits*, de *soirées*, de *soupers*, de *mois;* car, malgré la différence des dénominations, le plan, les cadres, étaient toujours à peu près les mêmes, et l'on commençait à s'en lasser. *Bandello* prend lui-même, et en son propre nom, la parole; et, se présentant plutôt comme historien que comme conteur, il ne se propose d'autre objet que d'instruire ses amis, ses lecteurs, des événements, des mœurs, des opinions de son temps. Quelquefois même il remonte à l'histoire ancienne; mais c'est la moderne, c'est celle de son siècle qui l'occupe principalement. Les conteurs précédents avaient ordinairement puisé à la même source le sujet de leurs Nouvelles; mais ils en avaient souvent dénaturé le fond, pour les rendre plus amusantes qu'instructives, tandis que *Bandello* n'amuse que pour instruire et dans l'intérêt de la vérité. Quelquefois il nous présente les aventures tragiques des grands personnages; plus souvent il nous expose celles des hommes d'une classe plus vulgaire : ses héros étant plus près de nous, nous instruisent davantage. Il rendit même intéressant le rôle de *Gandino*, ou du *Zanni* (Arlequin) de Bergame, qui dès-lors eut beaucoup de succès.

sur les théâtres (1). C'est ainsi qu'il nous fait connaître toutes les classes de la société, et celle surtout à laquelle appartient le plus grand nombre des lecteurs.

Les épîtres qui précèdent les Nouvelles, et qui leur servent d'introduction ou de commentaire, nous font connaître l'origine, l'occasion, les circonstances, les témoins de l'événement, et même le but, toujours moral, que le conteur se propose; quelquefois on y trouve un tableau des opinions, des mœurs du temps auquel se rapporte le sujet de la Nouvelle; ce qui la rend encore plus vraisemblable et plus intéressante. C'est ainsi qu'il trace à *Lancino Curzio* (2) et à *Bartolommeo Ferraro* (3), philosophe et poëte, le tableau le plus vrai et le plus affligeant des vices dominants des femmes et des hommes de son temps. Il nous parle des erreurs des protestants, mais sans taire les vices des catholiques, et surtout des ecclésiastiques qui les ont occasionnées (4). Il cherche encore à rétablir le véritable caractère politique ou littéraire de certains personnages que l'histoire ou la tradition vulgaire avait altéré, tel peut-

(1) *Piemont. Ill.*, t. V, p. 99.
(2) Tom. I, *Nov.* IX.
(3) *Ibid.*, *Nov.* XXV, p. 222.
(4) Tom. III, *Nov.* X, XIV et XXV.

ê treque celui de Louis *Fieschi* (1), et de bien d'autres.

De là vient que *Bandello* prend quelquefois des sujets qui avaient été traités par des conteurs précédents ou contemporains : il en avertit lui-même ; et, sans être plus plagiaire que ne l'avaient été Boccace et ses imitateurs (2), il tâche non seulement de donner au sujet une forme nouvelle, mais aussi plus de probabilité et de convenance. L'infortune de Juliette et Roméo était généralement connue ; Louis *da Porto* l'avait déjà retracée (3). *Bandello* y trouvant, outre l'intérêt de l'événement, un singulier monument des mœurs et des caractères du temps, ne crut pas devoir s'abstenir de la raconter de nouveau, comme on l'a souvent fait encore après lui ; mais, sous sa plume, cet événement acquiert plus de développement et plus d'intérêt. L'inimitié des deux familles *Cappelletti* et *Montecchi*, la déclaration d'amour de Juliette et de Roméo, leur mariage clandestin, la mort de l'un et de l'autre, l'effet qu'elle produit sur leurs familles ennemies, constituent le fond de la fable, propriété commune de *Porto* et de *Bandello* ; mais,

---

(1) Tom. VI, *Nov.* XXXVIII, p. 4.

(2) *Manni*, *Ist. del Decamerone del Boccacio*. Ci-dessus tom. III, pag. 83.

(3) Ci-dessus, p. 459.

certes, celui-ci met bien plus de délicatesse et de décence dans l'expression des amours des deux jeunes gens, plus de développement dans le caractère du frère Laurent, plus de vérité dans les hésitations et les craintes de Juliette à l'instant qu'elle doit boire le somnifère; enfin, plus d'unité dans l'ensemble et plus de rapidité dans le dénoûment. Toutes ces considérations auraient dû garantir l'auteur de l'accusation de plagiat; d'autant plus qu'il avoue lui-même avoir entendu ce récit, et peut-être être la Nouvelle même de *Porto*, aux bains de *Caldiero*, près de Vicence, où *Porto* Vicentin l'avait probablement composée et récitée (1).

A la vérité des faits, *Bandello* ajoute aussi la vérité des principes. Ses maximes annoncent souvent un esprit supérieur aux préjugés de son siècle et de son état. Quelquefois, il est vrai, il laisse entrevoir l'homme religieux et le moine, comme lorsqu'il parle

(1) Tom. IV, *Nov.* IX, p. 139. Nous avons vu que la Nouvelle de *Porto* avait paru à Venise en 1535, et reparut encore trois fois avant 1555, époque de la première édition des Nouvelles de *Bandello*. *Bandello* ne pouvait donc l'ignorer; et il est singulier qu'on ait pu le désigner comme plagiaire, puisqu'il indique la source où il a puisé au célèbre *Fracastoro*, à qui il dédie la Nouvelle.

de Pomponace (1) et de quelques autres; mais, en général, il se montre, tant qu'il peut, historien philosophe, en condamnant la plupart des erreurs et des opinions de son temps. Il condamne la théorie de Machiavel, et par conséquent la conduite des princes, tant grands que petits, qui la professaient impudemment (2). Il désigne les vices des ecclésiastiques, et surtout de la cour romaine, et reconnaît la nécessité d'une réforme (3); il ridiculise les moines qui se disputent pour des priviléges comme pour des intérêts de religion (4); il n'épargne pas non plus la magie ni l'alchimie (5), ni cette coutume barbare de faire dépendre de ce qu'on appelle la vertu dans les femmes, l'honneur de leurs familles (6). Ainsi, il recommande

---

(1) Tom. VII, *Nov.* XXXVIII, p. 48.

(2) Tom. III, *Nov.* LV.

(3) Surtout dans le tome VII, *Nov.* XXV, pag. 312. *Tuttavia se mi fosse lecito il dire, io con riverenza direi, che l'avarizia e l'ingordigia de' sacerdoti sia quella che in gran parte abbia dato grandissimo fomento a queste diavolerie, e darà vie maggiore, se la Chiesa non mette mano alla emenda de' cherici e di tutti i cristiani*, etc.

(4) *Ibid.*, *Nov.* XXXII, p. 369.

(5) *Ibid.*, *Nov.* XXIX, p. 341.

(6) *E nel vero grave sciocchezza quella degli uomini mi pare, che vogliono che l'onor loro e di tutta la casata consista nell' appetito d'una donna;* et plus bas il rend même

et professe les vraies maximes de la morale, telles que la piété filiale (1), l'admiration pour les vertus les plus distinguées (2); et, ce qui est plus important, la tolérance quand il s'agit d'opinions qu'il est impossible d'accorder (3).

Mais le sujet le plus ordinaire des contes de *Bandello*, c'est l'amour et la galanterie, et plus encore les abus qui en résultent. Après Léon X, c'était le goût favori des académies, des cours, de l'Église. Malheur à l'artiste, au poëte qui ne paraissait pas amoureux! *Bandello*, quoique moine, suivit, comme *Firenzuola* et *Bembo* et *Casa*, cet usage; et au lieu de s'opposer en vain au goût dominant, il en profita pour arriver à son but. La licence qu'on lui impute quelquefois, n'a rien de dangereux, et tend plutôt à décréditer les mauvaises mœurs, parce qu'il en montre les funestes effets.

---

la raison de cette erreur, dont la législation a fait souvent une loi : *Ma noi facciamo le leggi*, *le interpretiamo*, *e le dichiariamo come ne pare.* Tom. II, *Nov.* XXV, p. 209.

(1) Tom. III, *Nov.* LII, p. 340, et *Nov.* LIII, p. 353.

(2) *Bandello* déclare plusieurs fois qu'il écrit ses Nouvelles pour célébrer les faits et les personnages qui le méritent, et la nation et le siècle auxquels ils appartiennent. Tom. I, pag. 14, etc.

(3) Lettre à *Giampaolo Sforza*, tom. III, pag. 248, et Lettre à *Francesco Maria Molza*, ibid., p. 318.

Les réflexions qui précèdent, accompagnent et suivent les Nouvelles de ce genre, prouvent évidemment qu'en exposant les faits tels qu'ils étaient arrivés, ou que les répétait la tradition, il ne confond jamais le bien avec le mal, la vertu avec le vice; partout il poursuit les méchants et les coupables (1). Enfin, il adresse ses Nouvelles, non pas à des stoïciens, mais à des hommes, comme il le dit lui-même, qui, semblables à l'homme de Térence, ne regardent pas comme étranger à leur condition de se laisser vaincre par les affections de l'amour, mais qui s'y livrent autant que possible avec modération (2). Au lieu donc de dire, avec *Zeno*, que la liberté des tableaux et même des expressions, dans ses Nouvelles, ne fait honneur ni au religieux qui les a écrites, ni à l'évêque qui les a publiées (3), félicitons-nous

(1) *Non si troverà che il vizio si lodi, nè che i buoni costumi e la virtù si condannino, anzi tutte le cose mal fatte sono biasimate, et le opere virtuose si commendano e si lodano*. Tom. IV, *Nov.* XI, p. 239.

(2) Voyez, surtout dans le t. VI, la *Nov.* XL, pag. 33. Le comte *Corniani* rapporte un passage très long pour prouver que *Bandello* est l'apologiste des passions; et il oublie ce peu de mots, qui nous rappellent l'obligation où nous sommes de les régler : *E quelle temperatamente più che si puo, reggere.* Voy. *Secoli della Letterat. Ital.*, vol. V, p. 20.

(3) *Note al Fontan.*, t. II, p. 181.

plutôt, avec l'auteur, de ce qu'il a su amuser ses lecteurs sans perdre de vue qu'il devait aussi les corriger. Sous ce rapport, n'est-il pas préférable à *Erizzo* et *Giraldi*, dont le trop de sévérité ennuie et dégoute de leur morale comme de leurs Nouvelles? *Tiraboschi* craignait aussi que les protestants n'en tirassent parti contre les catholiques, en faisant remarquer que *Bandello* était évêque et moine (1). Je ne vois pas trop ce qu'ils en pourraient induire de défavorable au catholicisme, puisque nulle part l'auteur ne préconise le vice, et que dans ses peintures de mœurs il n'épargne aucune faute, aucun préjugé, pas plus dans les partisans d'une secte que chez leurs adversaires.

Bandello, tout occupé du plan de ses Nouvelles, des tableaux, des caractères qu'il voulait tracer, ne songeait guère aux ornements de la diction (2); et tandis que tous les autres conteurs sacrifiaient souvent le sujet de leurs narrations à la beauté du style, il se vante, lui, de sacrifier, au contraire, le style à l'intérêt du sujet (3); il est même convaincu que, quelques

(1) Vol. III, p. 1235.

(2) Tom. I, pag. 6; et plus bas : *Come io parlo, così ho scritto, non per insegnare altrui, nè accrescere ornamento alla lingua volgare, ma solo per tener memoria delle cose, che degne mi sono parse di essere scritte*, pag. 14.

(3) *Ibid.*, p. 14, et t. IV, p. 239.

efforts qu'il fasse, il ne cesse point d'être Lombard, et d'employer des mots trop communs, quelquefois même gothiques (1). Il paraît qu'il se moquait de ceux qui ne trouvaient point dans ses Nouvelles le style de Boccace; et, en effet, il prenait seulement de cet auteur les expressions métaphoriques dont il s'est servi, et que l'on a admises depuis, pour désigner plusieurs choses qu'on ne saurait décemment appeler par leur nom; mais il ne lui emprunta ni ses tours de phrase, ni son élégance, ni sa grace. Il était de l'école de *Baldassar Castiglione*, son concitoyen et son ami; et pourtant il ne réussit pas à donner à ses Nouvelles toute la correction que *Castiglione* avait mise dans son *Courtisan* (2). Je ne dirai point que le style de *Bandello* est supérieur à celui de Boccace, comme le prétend M. *Galeani Napione* (3); encore moins dirai-je, avec M. *Corniani*, qu'il emploie des locutions barbares, et commet un grand nombre de fautes grammaticales (4) : je dis seulement que

(1) Tom. VII, *Introduzione*, p. 9.

(2) Voy. ci-dessus, t. VII, p. 563.

(3) *Elogio di Matteo Bandello*, part. II, *Piemont. Ill.*, tom. V.

(4) *Ubi suprà*, p. 14. *Ove volle essere originale, incappò in lombardismi, ed anche in barbarismi, da lui forse contratti nel lungo soggiorno di Francia. Anche le scorrezioni grammaticali non sono allo stesso straniere. Mazzuchelli*

son style est très clair, rapide, insinuant; que peut-être, s'il l'avait plus soigné, symétrisé, ennobli, il aurait plus occupé le lecteur de la forme que du fond de ses narrations; et sa méthode était de ne jamais le distraire de l'objet principal.

Nous venons de passer en revue les conteurs les plus célèbres du seizième siècle; le sujet nous conduit à parler des auteurs de *Romans*, puisque ce ne sont que des Nouvelles plus développées et plus étendues. *Doni* en comptait plusieurs dans la troisième partie de sa première Bibliothèque, c'est-à-dire avant l'an 1550, où elle fut publiée; mais il oublia des ouvrages qui méritaient plus que tout autre d'être mentionnés; tels sont le *Peregrino* de *Jacopo Caviceo* (1), et la *Filena* de *Niccolò Franco* (2). *Fontanini*, plus exact en classant ces auteurs parmi les écrivains d'histoires fabuleuses, dit que l'un avait imité le *Filocopo* de Boccace, et l'autre la *Fiammetta* (3); mais *Zeno* observe que le roman de *Franco* a surpassé non seulement la *Fiammetta*, mais aussi le *Filocopo*, quant à la prolixité et

---

(t. II, p. 204), *Tiraboschi* (p. 1235) et d'autres, en avaient parlé bien différemment.

(1) Publié en trois livres, à Parme, en 1508, in-4°.

(2) En douze livres, Mantoue, 1541, in-8°.

(3) Tom. II, pag. 163.

à l'ennui, et semble douter qu'on puisse en supporter la lecture (1). Il faut convenir que l'Italie n'a pas trop brillé dans ce genre de productions; Boccace même, qui a déployé tant d'art et d'intérêt dans ses ouvrages, paraît en manquer tout-à-fait dans ses romans, où il est plus ou moins traînant, froid, et n'a nul respect pour la vraisemblance. Peut-être le goût et l'habitude de détailler, que les Italiens avaient contractés dans la composition de leurs Nouvelles, les empêchaient d'écrire avec la rapidité et la chaleur qu'exigent le récit et le développement d'une fable plus étendue. Peut-être encore, la poésie s'étant emparée de ce genre, préféraient-ils de composer leurs romans en vers. En effet, le nombre et la variété de ces poëmes romanesques que l'Italie a produits dans ce siècle (2), peut nous dédommager des romans en prose dont elle a été privée.

Un genre de romans encore plus fabuleux, où l'on met en scène des hommes et des bêtes, des êtres réels et des êtres fantastiques, occupa aussi quelques auteurs du seizième siècle. Tels sont les *Discours des Animaux* et l'*Ane d'or*, de *Firenzuola ;* les *Caprices du Tonnelier* et la

(1) *Romanzo da lungo fiato, e da far venire l'asma e l'ambascia.* Ibid., note (a).

(2) Voy. ci-dessus, t. IV, chap. V, VI, VII, X.

Circé, de Jean-Baptiste *Gelli*. Vers la fin du quinzième siècle il avait aussi paru un roman fort singulier, sous le titre d'*Hypnerotomachia*, c'est-à-dire guerre d'amour en songe. L'auteur est *F. Francesco Colonna*, déguisé sous le nom de *Poliphile*, ou amant de *Polie*, laquelle figure dans son roman (1). L'invention est non seulement nouvelle, mais bizarre. Le style est un jargon grec, latin, lombard, mêlé de mots hébraïques, arabes, chaldéens. On crut pourtant trouver dans ces rêveries des vérités importantes : philosophes, géomètres, antiquaires, alchimistes, astrologues, tous le regardaient comme le livre de la sagesse et de la nature. Enfin, l'ouvrage est un songe mystérieux qui a fait rêver bien du monde (2); et c'est peut-être là que les *Rose-Croix* ont puisé l'idée de leur méthode et de leurs formules symboliques.

Firenzuola, outre ses Nouvelles, publia aussi des *Discours* d'animaux (3). L'auteur ne se con-

---

(1) *Hypnerotomachia* (*pugna d'amore in sogno, o in somno*) *Poliphili* (*di Frate Francesco Colonna*), *ubi humana omnia non nisi somnium esse docet, atque obiter plurima scitu sane quam digna, commemorat. Venetiis in ædibus Aldi Manutii*. 1499, in-fol.

(2) Voy. *Zeno al Fontan.*, t. II, p. 164, note (*).

(3) *I Discorsi degli Animali.*

tenta pas d'imiter Ésope, qui avait inventé ou perfectionné ce genre chez les Grecs; il voulut aussi encadrer ces fables, et en faire une espèce de poëme en prose, un roman complet. Dans je ne sais quelle ville il y avait un roi qui donnait toute sa confiance à un philosophe appelé *Tiabuono*, qui parfois lui rappellait des discours fort sensés que des bêtes adressaient au lion, leur roi. L'auteur imagine plusieurs épisodes, qui donnent lieu à des narrations variées. En tout cela il n'a d'autre but que d'inspirer au roi de la méfiance sur tout ce qui l'entoure, et de poursuivre ces courtisans, ces flatteurs, qui sont la peste des cours et les fléaux des peuples et des rois.

L'*Ane d'or* vaut encore mieux; on regarde ce roman plutôt comme une paraphrase, et presque une imitation, que comme une traduction de celui d'Apulée. L'auteur annonce lui-même l'avoir emprunté à cet ancien (1); mais

(1) *Apulejo, dell' Asino d'oro, tradotto per messer Agnolo Firenzuola Fiorentino. Vinegia presso Gabriel Giolito*, 1550, in-12; première édition, fort belle et fort rare. Le texte original manquait de quelques pages; *Lodovico Domenichi* les a remplacées avec tant d'art, que le style de l'un ne se distingue pas du style de l'autre. Voy. la dédicace de *Lorenzo Scala* à *Lorenzo Pucci*. Les Juntes ensuite en retranchèrent quelques traits licencieux dans l'édition qu'ils en firent en 1598 et en 1602, in-8°., ce qui fait préférer les éditions de Venise de 1550 et de 1566.

il se met si bien à la place de Lucius, qui est le personnage principal du roman latin, et substitue ou réunit avec tant d'art ses propres aventures à celles de ce Lucius, que souvent le roman paraît original, et intéresse encore plus que l'ancien. Lors même que l'auteur ne fait que traduire l'original, il y ajoute tant d'élégance et de vivacité, qu'on se plaît bien plus à entendre l'âne de *Firenzuola* que celui d'Apulée (1).

Jean-Baptiste *Gelli* a encore mieux réussi dans ce genre; et ce qui est plus singulier, c'est qu'il fut à la fois auteur, académicien et bonnetier. Il n'obtint de son père la permission de faire ses études qu'à l'âge de vingt-cinq ans; mais ses progrès furent si rapides et si grands dans le latin et la langue toscane, qu'il devint en peu de temps l'un des meilleurs écrivains de son siècle. Il fut un des fondateurs de l'académie florentine; et, chargé par le duc Cosme Ier d'expliquer publiquement la Comédie du Dante, il laissa un cours de leçons sur ce poëte en plusieurs volumes (2). Il publia aussi d'autres

(1) *Udeno Nisieli* ou *Benedetto Fioretti* n'a point hésité de dire dans ses *Proginnasmi* (t. IV), qu'*Agnolo Firenzuola*, *traduttore d'Apulejo, ebbe maggiore ingegno dell' autore, tacendo e commutando in meglio quelle asinità Apulejane.*

(2) Elles sont divisées en sept petits volumes, sous le titre de *Lettura I, II, III*, etc., *su lo Inferno di Dante*,

ouvrages; et, à l'âge de cinquante-cinq ans, il exerçait encore son métier de bonnetier, que probablement il ne quitta jamais jusqu'à sa mort, arrivée à Florence en 1563. Il fit des comédies, des vers, et plusieurs traductions du latin; mais les deux ouvrages qui lui donnent place ici sont la *Circé* et les *Caprices du Tonnelier*.

La *Circe* n'est pas entièrement de notre auteur, quoiqu'elle ait plus d'originalité que l'*Ane d'or* de *Firenzuola*(1). Ulysse, dans Homère, obtient de Circé que ses compatriotes, métamorphosés en pourceaux, soient rendus à leur première forme retournent avec lui dans leur patrie. *Gelli* tire un grand parti de cette fable. Dans son roman, Circé ne promet de rendre la forme humaine aux Grecs que sous la condition qu'ils y consentiront eux-mêmes. Ulysse ne doute point de leur consentement; mais quelle est sa surprise lorsque ayant proposé à ses concitoyens, transformés en différentes espèces d'animaux, de redevenir hommes, il reçoit un refus presque

publiées depuis 1554 jusqu'à 1561. Chacune de ces Lectures est divisée en leçons. La cinquième partie est très difficile à trouver.

(1) Elle parut à Florence en 1549, in-8°. Les réimpressions qu'on en fit en 1550 en 1562 sont meilleures que la première édition.

général! Non seulement le chien, le lion, le cheval, mais aussi le lièvre, le serpent, la taupe, l'huître, trouvent des raisons assez fortes pour préférer à l'état d'homme celui de bête; il n'y a que l'éléphant qui consente à reprendre l'exercice entier de la raison humaine, et à suivre Ulysse et ses compagnons. On sent bien que ces animaux ont emprunté de Plutarque leur manière de raisonner; mais *Gelli* l'a encore plus développée, en l'appliquant à dix espèces diverses; ce qui fournit autant de dialogues qui forment la division du roman. On a traduit partout ou imité cette espèce d'apologue. Les Français en ont fait deux traductions (1), et La Fontaine s'en est approprié le sujet dans la fable intitulée *les Compagnons d'Ulysse* (2).

Les *Caprices du Tonnelier* offrent une invention plus simple, mais plus philosophique. *Giusto*, homme sans instruction, mais doué d'un bon sens naturel, ne dormant pas trop la nuit, s'entretient seul avec son ame, et parle même si haut, que *Bindo*, son neveu, qui couche dans une chambre voisine, entend tout et recueille tout. C'est d'après les notes de *Bindo*

(1) L'une de ces deux traductions est de Duparc, et fut publiée à Paris en 1567 et en 1572, in-12; l'autre est d'un anonyme, et parut, *ibid.*, en 1681, in-12.

(2) C'est la première fable du XIIe livre.

que *Gelli* fait part au public des dialogues nocturnes de *Giusto* avec son ame, lesquels parurent à Florence en 1546 et en 1548 (1). M. *Corniani* ne saurait comprendre comment *Giusto* peut raisonner indépendamment de son ame (2). Mais ce n'est pas la première fois qu'on a séparé et personnifié les facultés de l'esprit dans des méditations encore plus sérieuses que celles du *Gelli*, et que l'homme, concentré dans ses réflexions, s'est entretenu avec son ame, avec son cœur, avec lui-même. Ne sait-on pas que le Tasse, dominé par l'habitude des méditations solitaires, finit par croire qu'il parlait avec un autre esprit, lorsqu'il ne parlait qu'avec le sien (3) ? Quoi qu'il en soit, l'ame de *Giusto* lui donne des instructions fort sages sur sa propre nature, sur la conduite de la vie, sur les avantages d'une condition privée et obscure, sur l'art de jouir de la vieillesse, en écartant les regrets du passé et les craintes de l'avenir;

(1) Sous le titre de *Dialoghi del Gello col Dialogo dell' Invidia*, divisés d'abord en huit dialogues, et depuis en dix, in-4°. On les désigne communément sous le titre de *Capricci del Bottajo*.

(2) *Come poi Giusto potesse ragionare e riflettere indipendentemente dalla propria anima, io non saprei dicifrarlo. Sec. della Letterat. Ital.*, vol. VI, p. 102.

(3) Voy. ci-dessus, t. VII, p. 580.

enfin, si nous n'y trouvons pas une philosophie aussi profonde qu'on l'a prétendu (1), elle l'était assez pour son temps, comme le prouvent l'index de Sixte V, qui a compris dans le nombre des livres prohibés les *Caprices du Tonnelier*, et plus encore les corrections qu'y a faites le P. *Livio* (2).

On pourrait indiquer ici tous les ouvrages qui présentent quelque invention plus ou moins bizarre, et que *Fontanini* (3) appelait *ingénieux*. Dans cette classe il mettait ceux dans lesquels il est question des jeux, des oracles, des sorts, et tout ce qui se rapporte à quelque invention historique ou dramatique. L'index romain a trouvé assez d'importance à la plupart de ces livres, pour les défendre; la raison et le goût ont fait encore mieux : ils les ont condamnés à l'oubli. Nous ne nous y arrêterons pas davantage, et nous passons, de préférence, à ces recueils de *Lettres supposées* où, dans une correspondance imaginaire, sont traités des sujets quelconques plus ou moins intéressants.

Ce ne sont le plus souvent que des romans qui ne diffèrent des autres que par la forme.

---

(1) Ci-dessus, p. 413, note (5).

(2) Voy. l'édition de Venise de 1605, in-8°., corrigée par le P. *Maestro Livio Legge*, augustin, théologien, etc.

(3) Tom. II, pag. 189.

Ce genre, dans lequel on s'est exercé avec tant de succès durant le dernier siècle, ne fut point négligé par les Italiens du seizième; témoin les *Lettres amoureuses* de *Parabosco*, de *Doni* et de *Pasqualigo*. *Landi* en publia aussi qu'il attribuait aux femmes et aux hommes les plus distingués de son temps. André *Calmò* en écrivit dans le dialecte vénitien qui ne manquent pas de grace et d'expression, sous le titre de *Gherebizzi*, ou caprices. Celles de *Pasqualigo* ont plus de suite que les autres, et offrent plus d'intrigue.

On a aussi des lettres didactiques ou polémiques qui, si elles ne se distinguent pas par l'invention, sont plus sérieuses et plus instructives. On y suppose une correspondance avec des personnages réels ou imaginaires, comme celle qu'André *della Nave*, si l'on en croit *Doni* (1), feignait d'entretenir avec d'anciens philosophes : on y traite et résout des questions plus ou moins importantes, comme dans les Lettres *Vergeriennes* et les *Catholiques* du *Muzio*, dans les épîtres *Pittoresques* de l'Arétin et dans les *Discorsive* de *Diomede Borghesi*. Celles-ci ont pour sujet la langue toscane, et ne roulent ordinairement que sur des discussions grammaticales qui intéressaient beau-

(1) Seconde *Libreria*, p. 23.

coup ses contemporains (1). On en rencontre, dans la première bibliothèque de *Doni* et dans celle de *Fontanini*, beaucoup d'autres dont les titres annoncent l'intention des auteurs, intention qu'ils ne remplissent pas toujours bien.

Les Italiens ont beaucoup mieux réussi dans un genre dont la forme est assez agréable quand le sujet intéresse; je parle des *Dialogues*, qui ont plus ou moins un caractère dramatique. L'Italie est fort riche en productions de cette espèce. On a dit que ce fut *Sperone Speroni*, qui, à l'exemple de Cicéron et de Platon, les consacra le premier à des discussions philosophiques. Quelques auteurs même l'ont jugé supérieur à Platon, parce que celui-ci discute sans jamais prononcer, et que *Speroni* examine et finit toujours par conclure (2); comme si douter n'était pas souvent plus philosophique que décider! Au reste, c'était dans cette forme dialogistique qu'on traitait alors toutes les sciences; grammaire, rhétorique, érudition, morale, politique, théologie, tout fut exposé en dialogues. Nous avons rencontré ailleurs les

---

(1) Elles sont divisées en trois parties. La première parut à Padoue en 1584, in-4°.; la seconde, à Venise, dans le même format; et la troisième, à Sienne; après la mort de l'auteur, en 1603, in-4°.

(2) *Corniani*, ubi suprà, vol. VI, p. 48.

Asolani du *Bembo*, l'Art militaire de Machiavel, le *Galateo* de *la Casa*, le *Cortegiano* de *Castiglione*, l'*Ercolano* du *Varchi*, les dialogues de *Giannotti*, de *Patrizi*, de *Tasso*. On dirait que la plupart des écrivains craignaient de ne pouvoir bien traiter un sujet, quel qu'il fût, sans y mettre un peu d'imagination et de bizarrerie, ou bien même plus qu'il n'en fallait. Quelquefois les tableaux qui précèdent les discussions, et l'action des interlocuteurs qui les soutiennent sont si animés, que l'on croirait assister à un véritable drame. *Tasso* se montre aussi poëte dans cette partie qu'il est philosophe en tout le reste (1). Enfin, cet art de dialoguer acquit tant d'importance, que Charles *Sigonio* essaya de le réduire en règles, et publia un Traité fort savant sur le *dialogue*.

De tout ce que l'on vient de lire sur les histoires fabuleuses, les correspondances imaginaires, les dialogues, on ne peut s'empêcher de conclure que ce sont comme autant de variétés, de dérivations du genre des Nouvelles, qui lui-même fait partie du genre romanesque proprement dit. Ce fut à cette époque le genre dominant; il envahit pour ainsi dire tous les autres : il caractérise le siècle; ce qui nous engage à nous y arrêter encore un moment.

(1) Ci-dessus, t. VII, p. 576.

Quoique Politien et Sannazar eussent cherché les premiers à rappeler leurs contemporains à l'étude et à l'imitation de Boccace, ce fut *Bembo* qui, au commencement de ce siècle, y réussit plus que tout autre. Ses conseils, ses exhortations, son exemple, eurent tout le succès possible. Par lui, le Décaméron devint le livre favori de tous les Italiens; et ce fut là qu'ils crurent apprendre non seulement leur propre langue, mais aussi l'art d'écrire dans tous les genres; de raconter, de dialoguer, de discuter, de haranguer, d'instruire, de plaisanter. On s'aperçut que dans un autre livre, les *Cent Nouvelles anciennes*, on retrouvait presque la même élégance que dans celles de Boccace, et d'autres qualités semblables. *Bembo* engagea *Gualteruzzi* à les publier pour offrir un modèle de plus aux imitateurs de Boccace. *Bembo* ne s'arrêta pas là : en composant ses *Prose*, il ne se contenta point d'imiter la pureté et l'élégance de ces productions du quatorzième siècle; il voulut aussi en imiter la forme et le genre d'invention. Les *Asolani* en sont la preuve; et il eut le plaisir de voir de son vivant que les Italiens ne s'occupaient plus, après le Décaméron, que des *Asolani* (1).

---

(1) Les biographes de son temps nous assurent qu'on aurait passé en Italie pour novice en littérature, si l'on n'avait

C'est ainsi qu'avec l'étude de la langue se répandit de plus en plus la manie de conter, laquelle devint si dominante, que tout le monde, hommes et femmes, littérateurs et ignorants, profanes et religieux, dames et soubrettes, ne faisaient autre chose ; on contait dans les cours, dans les boutiques, dans les académies, dans les églises ; les entretiens, les leçons, les sermons, les ouvrages, n'étaient plus ou moins qu'une imitation du Décaméron (1). Quand on ne pouvait inventer, on se servait du moins des formes et du style des contes ; c'est-à-dire que les expressions, les phrases, la contexture, l'harmonie, rappelaient la manière de Boccace ; mais toutes les qualités qui faisaient le mérite du Décaméron étaient fort déplacées dans d'autres genres tout différents.

Quand on imite, il est rare qu'on ne tombe pas dans l'exagération ; et d'une bonne école il sort des productions vicieuses. Le style, en apparence abondant, harmonieux, magnifique, ne servait qu'à couvrir des idées insignifiantes et communes, et souvent même on y eût cherché vainement des idées. Ainsi, ce qui était,

---

pas eu connaissance de cet ouvrage. Voy. Bayle, Dict. crit., article *Bembo*.

(1) Ce n'est pas une exagération. Nous devons à *Bandello* la connaissance de cette mode générale de son temps.

dans Boccace, grandeur, éloquence, devint, chez ses imitateurs, enflure et nullité. L'à-propos, le sentiment, la pensée, ne s'y trouvaient plus ; c'étaient des feuilles et des fleurs qui couvraient un sable aride.

Cet abus se glissa non seulement dans les genres plus ou moins légers et romanesques, mais aussi dans les plus graves, tels que l'historique et les traités didactiques. En lisant plusieurs historiens, on est tenté de croire qu'ils décrivent et racontent plutôt pour faire étalage d'expressions emphatiques et de phrases sonores que pour retracer l'importance des événements politiques et les rapports qui les enchaînent. Ce nombre prodigieux de traités, de mémoires, de dissertations académiques, qu'on appelait des *lezioni* ou des *prose*, et dont le but étoit de commenter quelque vers, quelque passage ou quelque mot de Pétrarque et du Dante, semblent plutôt faits pour s'exercer dans leur langue que pour expliquer ces écrivains classiques. Enfin tout l'intérêt, ou du moins le principal intérêt de ces productions, ne consiste que dans la manière dont on y fait usage de la langue. La pensée, le sujet, l'ouvrage entier, ne sont destinés qu'à montrer la richesse, l'harmonie, la beauté du langage (1).

---

(1) Le Italiens même de ce temps s'aperçurent de ce dé-

Le même abus, la même influence se fit sentir jusque dans le genre le plus simple, l'épistolaire, genre dans lequel, au seizième siècle, s'exercèrent aussi la plupart des écrivains. Les lettres familières ne sont qu'une correspondance entre des amis, des parents, ou d'autres personnages plus ou moins remarquables : elles peuvent contenir des faits, des opinions, des anecdotes, que l'on confie à l'amitié et qu'on ne trouve pas ordinairement en d'autres écrits qui exigent plus de travail et de circonspection. Par cette raison, elles doivent contribuer beaucoup à éclaircir l'histoire civile et littéraire des temps où elles ont

---

faut, qui envahissait tous les genres de leur littérature. On pourrait le prouver par l'autorité non seulement de l'Arétin, de *Franco*, de *Doni*, de *Landi*, mais aussi de l'*Ammirato*, de *Castelvetro*, et plus encore de ceux qui évitèrent cet abus. Cependant une grande partie de la bibliothèque de *Fontanini* est occupée, par ces commentaires ou leçons faits par les académiciens de Florence ou par ceux de la *Crusca*. M. *Corniani*, quoique amateur très zélé de sa propre langue, n'a pu s'empêcher de dire, à l'occasion de ses ouvrages et de leurs auteurs : *Nell' accennato vastissimo pelago di dichiarazioni e di chiose poco più si vide che bollore di fantasia, accozzamento d' interminabili parole, povertà di pensieri e stiracchiatura di sentimenti. Laonde a quegli accademici il rimprovero ne venne di cicalatori e di parolai, il quale si estese dipoi a quasi tutti i più tersi prosatori toscani.* Ubi suprà, vol. VI, pag. 53.

été écrites : telles sont les Lettres de *Sabellico*, de *Marineo*, de *Bruto;* mais malheureusement la plupart des lettres familières de ce siècle ne présentent point cette sorte d'intérêt; les épistolographes ne semblent y entretenir entre eux qu'un commerce inutile, et quelquefois ridicule, de phrases et de locutions recherchées. On en voit cependant qui, dans cet art facile en apparence, se font distinguer de la foule.

Au commencement de ce siècle, on ne connaissait que des lettres latines; ce fut l'Arétin qui, le premier, se fit gloire d'en publier d'italiennes en 1537 (1). Mais il aurait mérité plus d'éloges si son style ne passait sans cesse de l'ampoulé au trivial, sans jamais s'arrêter dans un juste milieu. *Niccolò Franco* suivit son exemple, ainsi que Paul Manuce, *Doni*, *Landi*, et tant d'autres. En peu de temps l'abondance des *Lettres* fut si extraordinaire, qu'on commença d'en faire des recueils et des choix, tels que ceux des Aldes (2), de *Dolce*, de *Ruscelli*,

---

(1) Ou peut-être en 1532, si l'on en croit l'Arétin même Voy. ses *Lettere*, t. III, p. 19, qu'on recueillit et réimprima en six vol. à Paris, en 1609, in-8°. En vain *Fontanini* a-t il cherché à lui ôter cette gloire; *Apostolo Zeno*, plus juste, l'a revendiquée pour l'Arétin. Tom. II, pag. 198.

(2) Paul et Antoine Manuce imprimèrent trois volumes de Lettres diverses en 1542, en 1545 et en 1564. Cette édition fut si bien accueillie, qu'on la renouvela plusieurs fois.

d'*Atanagi*, de *Sansovino*. On connut alors les Lettres de *Bembo*, de *Guidiccioni*, de *Casa*, de *Tolomei*, de *Caro*, de *Bonfadio*, et de tant d'autres qu'il serait difficile autant que superflu d'indiquer. Enfin ils s'aperçurent eux-mêmes du ridicule de cette manie. *Doni*, après y avoir pris tant de part, finit par se moquer de ce nombre immense de lettres insignifiantes, à l'occasion de celles de *Niccolò Martelli* (1); et *Sperone Speroni* dit encore plus franchement que la publication de ces lettres n'était ni utile, ni amusante, et qu'elle n'honorait pas plus les auteurs qu'elle n'était favorable aux progrès de la langue vulgaire (2). On publia aussi des traités plus ou moins étendus sur l'art épistolaire. Le premier qui s'occupa de cet objet fut François *Sansovino*; *Tasso* suivit son exemple, ainsi que *Guarini*; et l'on dit que l'*Ingegneri* enseigna la perfection de ce genre (3) : mais, malgré leur zèle et leurs préceptes, les lettres parfaites n'en devinrent pas plus communes en Italie.

On préfère cependant les lettres de *Caro*; et certes, quant à leur élégance, à leur clarté, et

---

(1) *Libreria I*, art. *Niccolò Martelli.*

(2) Voy. la première de ses Lettres, adressée à *Benedetto Ramberti.*

(3) Voy. *Zeno al Fontan.*, t. I, p. 156.

à un certain degré de naturel, elles se font remarquer; mais on n'y trouve pas toujours toute la simplicité nécessaire; *Caro* se présente aussi quelquefois en habit de parade. Les lettres de *Tolomei* sont moins verbeuses que tant d'autres, et nous intéressent davantage par les idées justes et solides qu'elles contiennent. Celles de *Fracastoro* instruisent encore plus par les questions qu'il y propose pour entretenir utilement ses amis, et par des recherches savantes: il y traite souvent des sujets de géographie, de cosmographie, d'histoire naturelle.

Mais celui qui seul, ou plus que tout autre, s'était approché de la perfection en ce genre, fut sans doute *Jacopo Bonfadio*, dont nous avons ailleurs apprécié les talents et plaint les malheurs (1). Non seulement il avait bien compris quel était le caractère de la plupart des lettres et des épistolographes de son temps, mais, ayant déterminé ce que ce genre aurait dû être, il joignit l'exemple au précepte dans le peu de lettres que nous avons de lui (2). Voici de quelle manière il écrivait sur ce sujet à Paul Manuce: « De si longues phrases occupent trop d'espace, et l'on s'y égare. Le tour bref des

(1) Ci-dessus, pag. 323.

(2) Ses Lettres ne sont qu'au nombre de quarante-six. Voy. *Mazzuchelli*, *Scritt. d'Ital.*, t. V, p. 1617.

vôtres est bien préférable : votre marche est plus ferme et plus droite; ici vous jetez des fleurs, là vous faites jaillir de vives lumières, et toujours avec tant de facilité, que les unes embellissent, les autres éclairent le lieu où vous les placez; on n'y aperçoit pas non plus le moindre indice d'affectation (1). » Je ne dis pas que ce que *Bonfadio* vient d'observer soit justement appliqué à Paul Manuce; je remarque seulement

(1) Ce trait original mérite d'être rapporté, parce qu'il démontre à la fois et la théorie et la pratique de l'auteur : *Quei lunghi periodi infatti hanno troppo gran campo, e l' uom vi si perde dentro. Oltrecchè in lettere familiari par chè non convengano. È molto più bello e più sicuro quel breve giro, ove così felicemente vi aggirate, senza punto mai aggirarvi, e volteggiate lo scriver vostro con una leggiadria mirabile, senza mai cadere. Avete un apparato di parole ricchissimo, e le parole sono illustri, significanti e scelte; i sensi o sono nuovi, o se pur comuni, gli spiegate con una certa vaga maniera propria di voi solo, che pajon vostri, e fate dubbio a chi legge, se quelle pigliano ornamento da questi, o questi da quelle. Qua spargete un fiore, là scoprite un lume, e sì acconciamente, che par che sieno nati per adornare ed illustrar quel luogo, ove voi li ponete, nè ci si vede ombra d' affettazione. Il principio guarda il fine, il fine pende dal principio; e il mezzo è conforme all' uno ed all' altro, con una conformità varia, che sempre diletta, e mai non sazia; le quali cose danno altrui più presto causa di maravigliarsi, che ardire di poterle imitare.* Opere, t. I, Lett. XVII, p. 56, édit. de Brescia, 1758, in-8°.

qu'il a connu mieux que tout autre le caractère du style épistolaire, et, ce qui est bien plus difficile, s'en est le moins écarté. Qu'on lise parmi ses lettres, celle où il retrace à *Plinio Tomacello* la beauté du lac de *Garda*, et la charmante position de *Gazano*, sa patrie (1). Celui qui ne connaît pas l'aspect délicieux de ce pays croirait que c'est là de la poésie; mais ce n'est en effet que la réalité. Qu'on lise encore les lettres où il rappelle l'heureux temps qu'il avait passé à Rome (2), et surtout à Naples (3). Partout la même vivacité, la même précision, la même élégance, sans apprêt, et même un air de négligence qui ajoute encore à la grace. Enfin, on regarda *Bonfadio*, avec raison, comme le premier épistolographe de son temps (4); et les lettres que nous avons de lui nous font regretter qu'il en ait composé si peu, ou qu'il n'ait pas assez vécu pour en composer davantage.

En passant en revue les écrivains les plus

---

(1) *Ibid.*, pag. 20.

(2) *Ibid.*, pag. 43.

(3) Pag. 30, 62, 79 et ailleurs.

(4) *Giammatteo Toscano* nous assure que telle était l'opinion qu'on avait de lui : *Omnium princeps habetur. Peplus Italiæ*, n°. 136. *Scipione Ammirato* disait encore plus, « que celui qui n'avait pas lu les lettres de *Bonfadio*, ne savait pas ce que c'était que la grace dans l'art d'écrire des Lettres. » *Opuscoli*, tom. II, p. 259.

renommés, soit dans le genre des Nouvelles, soit dans les genres qui s'en rapprochent plus ou moins, nous n'avons point négligé de déterminer l'influence que les uns ont exercée sur les autres, et celle qu'ils ont eue à des degrés différents sur le caractère de la langue et du style. Nous avons aussi remarqué les qualités des écrivains qui s'y sont le plus distingués, sans cacher leurs défauts. Cela doit suffire pour ne pas attribuer à la langue et à la nation certains défauts qui n'appartiennent qu'aux individus, et que les Italiens sensés ont toujours condamnés. Il nous reste à parler à présent de quelques genres de poésie que nous avions réservés pour la fin de l'Histoire littéraire du seizième siècle. C'est ce que nous ferons dans les chapitres suivants (1).

(1) Tout ce Chapitre est du continuateur de l'*Histoire littéraire d'Italie.*

NOTE AJOUTÉE.

PAGE 249, note (1). — « La première édition du *Sacco di Roma*, de *Guicciardini*, est celle de Paris, 1564, in-12. » Cette édition est notée de la manière suivante dans le catalogue des différentes éditions de ses Œuvres, en tête de son Histoire d'Italie, édition de Fribourg (Florence), 1774, 4 vol. in-4°. : *Il Sacco di Roma dell' anno* 1527 *descritto da Francesco Guicciardini; in Parigi, appresso Lodovico Billaine*, 1664, in-12. Mais ce petit volume, dont je possède un exemplaire, porte le nom d'un autre imprimeur, et n'a d'autre titre que celui-ci : *Il Sacco di Roma dal Guicciardini ; i Parigi, appresso Sim. Piget., nella strada di s. Giacomo*, 1664, in-12. Il n'y a cependant point d'apparence qu'il ait été fait deux éditions de cet ouvrage à Paris, dans la même année.

Cette narration du sac de Rome me fournira d'autres observations.

I. Elle est généralement attribuée à l'auteur de l'*Histoire d'Italie*. Niceron cite bien le *Journal des Savants*, 1665, n°. 3, dans lequel M. de *Sallo* veut que l'auteur de ce livre ne soit pas le même que celui de l'histoire; ce qu'on reconnaît facilement, dit-il, par la différence du temps auquel ils ont vécu, et du style dont ils ont écrit. Sur quoi Niceron fait observer que M. de *Sallo* se trompe, puisque notre auteur (*Guicciardini*) vivait sous le pontificat de Clément VII, sous lequel la ville de Rome fut prise, l'an 1527. La raison donnée par M. de *Sallo* est en effet mauvaise; mais je crois comme lui que l'ouvrage intitulé *il Sacco di Roma* n'est pas

du même auteur que *la Istoria d'Italia*, quoiqu'il soit d'un auteur contemporain. Le style du narrateur ressemble pourtant assez à celui du *Guicciardini*, soit qu'il ait voulu l'imiter, soit parce que ces longues phrases périodiqus et enchaînées les unes aux autres étaient alors fort communes, et que c'était en quelque sorte le ton général de la prose de ce temps-là. Les harangues prêtées à différents personnages, les réflexions philosophiques et politiques largement distribuées dans le récit, tout cela est fort dans le style du *Guicciardini*. On voit aussi dans l'auteur de la narration la même passion contre le duc d'Urbin, et le même soin de mettre, autant qu'il est possible, sur son compte les fautes qui furent commises par l'armée de la ligue, dans la conduite de cette guerre; ces fautes y sont même relevées, et en beaucoup plus grand nombre, et avec beaucoup de dureté. Mais voici deux raisons qui me paraissent suffisantes pour décider la question : 1°. L'ouvrage est divisé en deux livres. Au commencement du premier, après une espèce d'exorde ou d'introduction, l'auteur dit qu'il conviendrait sans doute de faire précéder le récit de ce dernier malheur qu'a éprouvé la ville de Rome par un exposé de toutes les causes qui l'ont amené; mais que, ne s'étant pas proposé de tracer un pareil sujet dans toute son étendue, il laissera la plupart de ces faits préliminaires, pour s'attacher au fait principal dont il a été témoin. « Qui voudrait, ajoute-t-il, donner une entière connaissance de tous ces événements, serait forcé d'écrire une Histoire générale, entreprise, à parler ingénuement, tout-à-fait au-dessus de mes forces et de mes connaissances. » Quoiqu'il pût n'avoir pas commencé dès 1527 à écrire son Histoire d'Italie, qui est une *Histoire générale*, il ne pouvait pas dès-lors n'avoir aucune idée de cette entreprise, et s'y regarder comme aussi inférieur. 2°. Cette narration fut écrite

peu de jours après l'événement; l'auteur le dit clairement dès les premiers mots : *Essendo seguito in questi prossimi giorni nella più nobile e nella più ricca città d'Europa la più facile, abondante, e vituperosa preda, quale non mai simile ne' passati secoli è stata veduta, fatta dalle più efferate e meno religiose nationi che ne' tempi nostri si trovino, mi son messo a scriverla particolarmente, quanto comporterà il mio debole ingegno*, etc. Remarquons, sur ces derniers mots, que quand même il n'aurait pas eu dès ce temps-là le projet d'écrire son Histoire, le *Guicciardini*, tel qu'on l'a vu dans la notice sur sa vie, ne pouvait en 1527, à quarante-cinq ans, parler ainsi de la faiblesse de son génie, et paraître douter qu'il pût suffire à une tâche aussi facile que celle de raconter un fait qui s'était passé sous ses yeux. Mais allons plus loin. Quel que fût le but de l'auteur en écrivant cette narration, il n'en fit quelque usage et n'en donna quelque publicité qu'en la dédiant à Cosme de Médicis, par une lettre qui porte ce titre dans l'édition de 1664 : *Lettera scritta all' illustrissimo et eccellentissimo signore il signor Cosimo de' Medici duca secondo della repubblica fiorentina, dal Guicciardini*. Or, Cosme Ier, qui fut mis à dix-huit ans à la tête de la république de Florence, en 1537, après le meurtre d'Alexandre de Médicis, ne reçut que deux ans après, c'est-à-dire en 1539, le titre de duc, qu'Alexandre avait porté le premier. Ce fut cette année-là même que *Guicciardini* quitta Florence pour se retirer à la campagne, où il mourut l'année suivante. Il se retira mécontent du peu de faveur qu'il obtenait auprès du duc, lui qui avait tant contribué à le faire ce qu'il était. Est-il probable que dans de telles circonstances il lui ait dédié un ouvrage composé depuis douze ans? mais surtout est-il vraisemblable qu'un homme tel qu'il était alors tînt au duc le langage que lui tient l'auteur de cette épître?

Non seulement il lui dit que, malgré sa jeunesse, plusieurs signes annoncent en lui qu'il surpassera la renommée de son père (le célèbre capitaine Jean de Médicis), ce qu'il espère démontrer un jour à tous, en écrivant sans adulation, avec une plume plus exercée : *Come un giorno spero con altra penna a ciascuno senza adulazione scrivendo facilmente dimostrare.* Mais il ajoute que si le duc ne trouve pas dans cet ouvrage l'ordre, l'élégance et l'art que doivent employer ceux qui veulent que leurs compositions vivent dans l'avenir, cela vient de ce qu'il n'a pas fait le métier d'homme éloquent, de ce qu'il ne s'est pas livré à ces études et à la pratique de ces règles qui font parvenir à un si noble et si agréable but; que cependant il l'a écrite avec les expressions simples et naturelles que sa patrie lui a apprises, etc. *E se l'Eccellenza vostra giudicasse questa miseranda tragedia in due libri ristretta e divisa, non esser da me narrata con quell' ordine nè con quella eleganza ed arte che si conviene a qualunque vuole molti e molti anni fare durabili le sue compositioni, procede da non haver fatto professione di eloquente nè di haver seguitato quelli studj nè quelle regole le quali a tanto lodevole e dilettevole grado fanno altrui pervenire; nondimeno con quelle semplici e naturali parole che mi ha la patria mia disegnate, la scrissi e con quella nuda verità che meritava esser composto tanto esemplare flagello.* Certainement le *Guicciardini* ne pouvait pas, en 1539, l'année qui précéda sa mort, parler ainsi de lui-même, de ses études et de son style; et cependant l'*illustrissimo et eccellentissimo signor duca*, à qui est adressée cette épître, n'ayant eu le titre de duc qu'en 1539, on ne peut se tromper sur la date de l'épître, quoiqu'elle ne soit pas datée. Notez encore que *Guicciardini* avait alors composé les seize premiers livres de son Histoire, qu'il était occupé de la compo-

sition des quatre derniers, dans l'un desquels (le dix-huitième) se trouve le récit du sac de Rome; et que la manière dont il raconte ce fait dans son Histoire n'a aucun rapport avec celle dont ce même fait est raconté dans l'ouvrage à part qu'on lui attribue.

II. Il existe un autre récit du sac de Rome, rédigé, dit-on, comme le premier, par un témoin de l'événement, et qui n'a été imprimé que dans le dix-huitième siècle. En voici le titre : « *Ragguaglio storico di tutto l'occorso giorno per giorno nel sacco di Roma dell' anno 1527, scritto da Jacopo Buonaparte gentiluomo samminiatese, che vi si trovò presente, trascritto dall'autografo di esso, ed ora per la prima volta dato in luce. In Colonia* (*Lucca*), 1756, in-4°, pic. L'éditeur, après avoir fait connaître l'auteur, qui était, dit-il, de l'une des plus illustres familles non seulement de *S. Miniato*, mais de toute la Toscane, nous apprend qu'il lui a été permis de tirer des archives de cette famille le manuscrit autographe de l'intéressante Histoire qu'il présente au public; il a vu dans ces mêmes archives la preuve que Jacques Buonaparte, auteur de cette Histoire, vivait au temps où Rome fut saccagée, c'est-à-dire en 1527, et qu'il demeurait à la cour de Rome, auprès de la famille *Orsini* (des Ursins), avec laquelle la sienne avait d'anciennes liaisons d'affection et d'intime amitié; il a eu enfin, par d'autres ouvrages inédits du même auteur, écrits avec beaucoup d'érudition et de goût, la certitude que c'était un gentilhomme très savant et très bien informé des choses du monde. Plus loin, le même éditeur ajoute que ce fait mémorable a été raconté par plusieurs autres écrivains; *Giglio Gregorio Giraldi* en a fait, dit-il, une longue et pathétique description dans la préface de ses *Ecatommiti* ou de ses *Cent Nouvelles*; mais ce n'est qu'une déclamation où ni les faits, ni les acteurs, ni les victimes,

ne sont marqués distinctement. (Observons, en passant, qu'il se trompe sur l'auteur des *Ecatommiti*, qui n'est pas le savant mythographe *Giglio Gregorio Giraldi*, mais *Giambattista Giraldi Cinzio*, ou *Cinthio*, auteur de plusieurs tragédies et de la pastorale d'Églé.) Le *Guicciardini*, poursuit-il, en parle aussi; mais il n'est recommandable ni par l'exactitude, ni par la précision, etc. Il est clair que ceci a rapport au récit du sac de Rome, compris dans le dix-huitième livre de l'Histoire d'Italie, et que l'éditeur ne paraît avoir eu aucune connaissance du récit divisé en deux livres attribué au *Guicciardini*. S'il l'avait connu, il aurait voulu comparer les deux ouvrages, et il aurait aperçu ce qui a échappé à tous les bibliographes qui en ont parlé, c'est-à-dire que dans ce qui concerne proprement la description du sac de Rome, ces deux ouvrages n'en font qu'un, ou qu'en d'autres termes l'un des deux est l'original, et l'autre la copie. Le savant *Mazzuchelli* lui-même n'a fait qu'entrevoir cette vérité, ou plutôt il n'a fait que citer un anonyme qui paraît ne l'avoir vue qu'imparfaitement. Voici ce qu'on lit dans l'article très court qu'il consacre à Jacques *Buonaparte* (*Scrittori d'Italia*, t. II, part. IV) : *Un anonimo samminiatese con una lettera inscrita nelle Novelle letterarie di Firenze* (1757, col. 791 *e seg.*) *n'aveva creduto autore Benedetto Varchi, recandone in mezzo diverse plausibili ragioni; ma poscia il medesimo autore anonimo, con due altre lettere inscrite in dette* novelle letterarie *di Firenze* (1758, col. 193 *e seg.*, col. 209 *e seg.*), *ha con più fondamento attribuito il detto ragguaglio a Francesco Guicciardini, ed ha affermato che è la narrazione del lib. II delle storie di esso Guicciardini.* D'abord, ce n'est pas dans le second livre des *Histoires*, c'est-à-dire de l'*Histoire d'Italie* du *Guicciardini*, que se trouve le récit du sac de Rome ; c'est, comme on l'a déjà

vu, dans le dix-huitième livre. Mais ce récit n'a aucun rapport avec l'écrit attribué à Jacques *Buonaparte*. L'anonyme a voulu, ou du moins il aurait dû dire que cette narration est la même qui se trouve au second livre de l'écrit intitulé *il Sacco di Roma*, imprimé en 1664 sous le nom du *Guicciardini*. Ensuite, cette narration est bien en effet la même, quant aux faits et souvent quant aux expressions, mais souvent aussi les expressions sont changées, ou le récit est abrégé; de plus, dans l'ouvrage attribué au *Guicciardini*, ce récit est fréquemment coupé, soit par des réflexions politiques ou morales, soit par des discours que l'auteur prête aux auteurs qu'il met en scène, double ornement qui est tout-à-fait dans la manière du *Guicciardini*; et dans l'écrit de Jacques *Buonaparte* toutes ces réflexions sont supprimées, ainsi que presque tous ces discours. Enfin, dans l'un comme dans l'autre, ce qui regarde spécialement le sac de Rome est précédé d'un exposé rapide des faits qui amenèrent cette catastrophe; le premier livre tout entier de celui qu'on attribue au *Guicciardini*, et les quarante-huit pages de celui qui porte le nom de *Buonaparte* contiennent deux narrations préliminaires, mais entièrement différentes l'une de l'autre, quoiqu'elles ne soient pas contradictoires. Le premier des deux auteurs embrasse un plus grand horizon, voit plus en grand, et, selon sa manière, s'arrête, dès qu'il en trouve l'occasion, sur des observations et des maximes; le second voit plus près de lui, particularise davantage, et s'étend, par exemple, fort au long sur les causes de mécontentement qui avaient poussé le connétable de Bourbon à prendre les armes contre son roi et sa patrie, avant de le faire voir marchant vers Rome à la tête de l'armée de l'empereur. C'est à la date du 22 avril selon l'un, et du 21 selon l'autre, que tous deux font séjourner le duc de Bourbon à Montevarchi;

et depuis cet endroit, page 126 de l'in-12, édit. de 1664, et page 407 de l'in-4°., édit. de 1756, les deux narrations, aux différences près que j'ai remarquées, sont les mêmes.

Si l'on demande maintenant lequel des deux ouvrages est l'original et lequel est la copie, il ne me paraît pas difficile de prononcer : le premier a tous les caractères de l'originalité. L'auteur, quel qu'il soit, paraît frappé du spectacle récent d'un grand désastre ; douze ans après, et peut-être plus, il offre au duc de Florence, dont il devait être personnellement connu, ce tableau, peint pour ainsi dire d'après nature. L'ouvrage ne devint public par la voie de l'impression qu'en 1664, cent trente-sept après sa composition, et cent vingt ans pour le moins après sa dédicace. Mais il est extrêmement probable que, même avant de l'avoir dédié au duc, l'auteur en avait donné connaissance à quelques amis, et peut-être l'avait prêté aux plus intimes ; il ne l'est pas moins que Cosme Ier, pendant son long règne, put permettre plus d'une fois la communication de ce manuscrit, déposé dans sa bibliothèque ; il est possible enfin que Jacques *Buonaparte*, qui avait été, à Rome, témoin de cette catastrophe, voulant, pour sa propre satisfaction, en fixer dans son esprit toutes les circonstances, se soit servi, ou du manuscrit même, dont il put obtenir la communication, ou de quelque copie qui en avait été faite. Toutes ces combinaisons, et d'autres encore, n'offrent rien que de naturel et de vraisemblable ; c'en serait une, au contraire, tout-à-fait hors de vraisemblance et tout-à-fait contre nature, que de supposer qu'un écrivain connu de Cosme Ier, et qui lui dédie le récit d'un événement aussi tragique, auquel il donne même le nom de lamentable tragédie, et dont tout annonce qu'il a été profondément ému, soit allé copier un écrit d'un gentilhomme de *San-Miniato*, qui, étant comme lui sujet

du duc de Florence, pouvait tôt ou tard avoir connaissance de ce larcin, et le dénoncer au duc lui-même. L'écrit du gentilhomme, resté sans danger dans ses papiers pendant sa vie, aura passé ensuite, et reposé ensuite avec autant de sécurité, dans les archives de sa famille, jusqu'au moment où quelque curieux qui ne connaissait pas l'écrit original imprimé pour la première fois en 1664, crut, en 1756, faire une grande découverte en trouvant ce manuscrit autographe, et faire un don précieux au public en le lui offrant.

TABLE DES CHAPITRES.

Page

CHAP. XXXII. — De la Politique en Italie au seizième siècle........................ 1

SECT. Ire. — Notice sur la vie de Machiavel; Jugements divers portés sur ses ouvrages.. *Ibid.*

SECT. II. — Examen des principaux ouvrages de Machiavel : le *Traité du Prince;* les *Discours sur Tite-Live;* l'*Art de la Guerre;* l'*Histoire de Florence.* Coup d'œil sur ses autres ouvrages; Conclusion........................ 86

SECT. III. — État de la Politique après Machiavel; Giannotti, Contarini, Foglietta, Paruta, Ammirato, Botero........... 184

CHAP. XXXIII. — Histoire........................ 227

SECT. Ire. — De l'Histoire civile, générale : Paul Jove, Guicciardini, Adriani. Histoires particulières : *de Florence*, par Jacopo Nardi, Bernardo Segni, Varchi, Jean-Michel Bruto, Ammirato, etc.; *de Venise*, par le Bembo et Paruta; *de Gênes*, par Jacopo Bonfadio et Foglietta; *de Ferrare* et *de Naples*, par Pigna, Costanzo, etc.; de pays étrangers, par Paul Emile, Marineo, Gian-Pietro Maffei, etc. Considérations générales........................ *Ibid.*

SECT. II. — Histoire littéraire : Baldi, Giglio Giraldi, Giammaria Barbieri; Pietro

Page

Valeriano et Giammatteo Toscano; Scipion Tetti; Vie et Ouvrages de Francesco Doni, d'Ortensio Landi, et d'Antonio Possevino. 377

CHAP. XXXIV. — *Nouvelles*. Conteurs du quinzième siècle : Sermini, Sabadino, Masuccio. Conteurs du seizième : Morlino, Machiavel, Lasca, etc. Conteurs lombards et vénitiens : Luigi da Porto, Strapparole, Parabosco, Bigolina, Molza, etc.; Bandello, sa vie et ses ouvrages. Auteurs d'autres ouvrages en prose, tels que Romans, Dialogues et Lettres. 430

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.

